Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]



LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

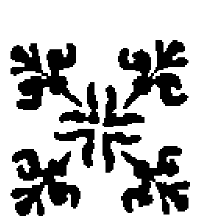
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XVI.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CLXXXIX.

L'Espagne.

S'IL est une occasion où les livres soient nécessaires pour dissiper l'ennui d'une longue route, c'est principalement quand on voyage en Espagne. Le peu de monde qu'on trouve sur les chemins, la lenteur des voitures, & le défaut de société dans les villes où l'on passe, ne laissent aux voyageurs, de ressource que dans la lecture. Aussi m'étois-je muni, en partant de Lisbonne, de plusieurs livres, & entre autres d'un grand ouvrage intitulé *Annales Espagnoles*. J'y ai puisé des con-

noissances que le voyage seul ne m'eût pas données, & sans lesquelles néanmoins une relation de voyage est un ouvrage imparfait. Tous les soirs je faisois le précis de ce que j'avois lu dans ma litiere pendant le jour; & c'est, Madame, par cette espece d'abrégé, que j'ai imaginé de commencer cette lettre.

Il y a peu de nations qui fassent remonter plus haut que les Espagnols, l'ancienneté de leur origine. Si l'on en croit leurs imaginations, Tubal, un des fils de Japhet, Iberus, Hispal, Hesper & Gérion ont régné dans leur pays; & même le partiarche Noë a honoré la Galice & les Asturies de ses visites. Tubal y apporta la vraie religion, la fit observer par ses enfans; & après sa mort, ses descendans peuplerent le pays par leur heureuse fécondité.

Le premier roi dont il soit parlé dans leur histoire, se nommoit Gargoris. Abidis, son successeur, leur apprit à labourer la terre, leur donna des loix, & les engagea à se bâtir des demeures fixes. Vers cette même époque, l'Espagne éprouva, dit-on, une sécheresse de dix-sept années, pendant lesquelles

il n'y eut pas de pluie. Un événement aussi extraordinaire, arrivé presque en même tems, est l'ouverture du détroit de Gibraltar, qui a détaché l'Europe de l'Afrique, & uni l'Océan à la Méditerranée.

L'Espagne maritime fut découverte par les Phéniciens, comme l'Amérique l'a été depuis par les Espagnols. Animés de l'amour du commerce & du desir de s'enrichir, les Tyriens y fonderent une colonie, & y bâtirent la ville de Cadiz, encore aujourd'hui l'une des plus commerçantes de l'Europe. Les mêmes vues d'intérêt y attirerent d'autres peuples. Les Carthaginois y firent valoir des mines aussi riches, dit-on, que celles du Mexique & du Pérou, mais que le tems a épuisées, comme il épuisera celles du Pérou & du Mexique. On vit bientôt s'élever de toutes parts des villes florissantes, & l'Espagne se peupler de nouvelles colonies. Tout cela se passoit avant la fondation de Rome; mais depuis, les Espagnols s'allierent avec cette nouvelle puissance, pour empêcher les Carthaginois de pénétrer trop avant dans leurs terres.

Les généraux que Carthage envoya

en Espagne, sont Amilcar, Astrubal, Annibal, un autre Astrubal & Imilcon. Les deux premiers y périrent : l'un, après la défaite de son armée, & poursuivi par un détachement ennemi, se jetta dans l'Ebre avec son cheval & s'y noya : l'autre fut poignardé par le domestique d'un prince Espagnol, pour venger la mort de son maître, qu'Astrubal avoit tué dans un combat.

Les Romains apprenant les conquêtes des trois autres généraux, envoyerent les deux Scipions, Cneius & Publius, au secours de leurs alliés. Vous connoissez les expéditions glorieuses de ces deux capitaines, qui moururent l'un & l'autre en combattant pour la défense des Espagnols. Un autre Scipion, Cornelius, vengea leur mort, & délivra pour toujours le pays de la domination de Carthage. L'Espagne fut alors soumise aux Romains ; mais les Celtibériens, peuples de Catalogne & d'Arragon, secouerent le joug ; & cette révolte fit recommencer la guerre ; mais après des actions héroïques de part & d'autre, après la prise & la destruction de Numance, Scipion força l'Espagne à recevoir la loi, & en fit une province Romaine.

Elle ne fut pas plus tranquille sous l'empire de ses nouveaux maîtres ; & elle devint le théatre de presque toutes les guerres civiles qui désolerent la république. Sertorius, proscrit par Sylla, y forma un parti puissant, qui se défendit long-tems contre Metellus & Pompée. Ce dernier termina heureusement cette guerre, & rétablit le bon ordre. Il eut le commandement général de l'Espagne ; mais lorsque Cesar eut entrepris d'être le seul maître, il vint l'y attaquer, le vainquit, & obligea cette province à se déclarer en sa faveur. Elle jouit dès lors des mêmes privileges que les habitans de Rome : car on trouve qu'un Espagnol nommé Balbus, né à Cadiz, fut élevé au consulat. Ce fut vers le même tems, que Seneque le pere, natif de Cordoue, vint s'établir en Italie avec ses trois fils, pour y professer l'éloquence.

Après que les apôtres eurent composé le symbole qu'ils devoient enseigner aux nations, ils se disperserent dans les différentes parties du monde ; & saint Jacques, dit le Majeur, eut le département de l'Espagne. Le fruit de sa mission ne répondit pas à la mesure

de ses travaux ni à l'ardeur de son zele; & désespéré de son peu de succès, il quitta le pays, y laissa quelques disciples, & s'en retourna à Jerusalem, où il souffrit le martyre. Son corps fut, dit-on, apporté en Galice, province d'Espagne, où son tombeau est encore aujourd'hui l'objet de la vénération de tous les pélerins. Ses disciples se firent sacrer à Rome par saint Pierre, qui les renvoya dans leur pays. Ils y fonderent des églises, y ordonnerent des prêtres, y sacrerent d'autres évêques; & la multitude des chrétiens devenant chaque jour plus nombreuse, l'Espagne vit, comme les autres provinces de l'empire, le sang des fideles couler de toutes parts, pour obéir aux édits des tyrans.

Les écrivains Espagnols qui fleurirent alors, furent Seneque le philosophe, Columelle, Lucain, Quintilien, Martial & Florus. Quel est le royaume de l'Europe, dont les fastes litteraires, durant le même période, pourroient offrir des noms aussi illustres? Seneque & Lucain son neveu étoient de Cordoue, & Columelle de Cadiz. Quintilien, natif de Calahorra, suivit à Rome

l'empereur Galba, lorsque ce prince quitta l'Espagne pour aller prendre possession de l'empire. Martial étoit né à Bibilis, aujourd'hui Calatayud en Arragon. L'amour de la patrie lui fit quitter Rome où il avoit passé une partie de sa vie; & il vint mourir dans son pays. L'Espagne se glorifie aussi d'avoir donné des chefs à l'empire: Trajan, Adrien & Maxime étoient Espagnols.

Les Vandales, les Alains, & les Sueves, profitant de l'occupation que les Goths donnoient aux armes Romaines, envahirent ce beau royaume. Les historiens nous font une peinture affreuse de la désolation qu'y causerent ces hommes féroces, jusqu'au tems où ils partagerent ces riches contrées. Les naturels du pays n'eurent de tranquillité, qu'en se soumettant à ces nouveaux venus; & Rome perdit une de ses plus belles provinces. Les Goths, devenus chrétiens, mais toujours barbares, chasserent les Vandales, se rendirent maîtres de la meilleure partie de l'Espagne; & leurs rois choisirent la ville de Tolede, pour la capitale de leur monarchie.

Parmi ces princes, quoique en effet

très-barbares, on en trouve pourtant qui se piquent de philosophie. On veut élire pour roi un nommé Wamba, recommandable par sa naissance, son âge, sa valeur & son intégrité. Wamba refuse la couronne; & les grands se jettent à ses pieds, pour le conjurer de l'accepter. Sa résistance est si opiniâtre, qu'un deux tire son sabre, & menace de le tuer, s'il persiste dans son refus. « Quiconque, dit-il, s'obstine à ne pas » contribuer au bien de l'état, est au- » tant l'ennemi de la nation, que celui » qui conspire contre elle ». Wamba se rend; & ce choix est universellement applaudi.

C'est ici le lieu de vous faire connoître les mœurs, les usages & le gouvernement de ces peuples. Convertis à la foi par des missionnaires Ariens, les Goths furent d'abord très-attachés à cette secte. Leurs rois ignorans, superstitieux, & par conséquent intolérans, persécuterent les Ortodoxes; & au milieu des guerres & des combats, ils s'occupoient à faire des prosélites. Ariens ou catholiques, les Goths avoient le même extérieur de dévotion, qu'ont aujour-

d'hui les Espagnols; leur respect pour les prêtres étoit sans bornes; & les évêques devinrent presque les maîtres de l'état. Ils prenoient connoissance des affaires politiques; & chacun d'eux, dans son diocese, étoit une espece de viceroi, qui avoit inspection sur les comtes, les viguiers & autres magistrats, dont il évoquoit les jugemens à son tribunal. Cette autorité sur les séculiers étoit peu de chose, en comparaison de celle d'un évêque sur son clergé. Il pouvoit interdire, enfermer dans un couvent, & faire fustiger ses ecclésiastiques. Heureusement pour l'Espagne, qu'il se trouva des prélats vertueux & respectables, tels que saint Isidore, saint Ildefonse & quelques autres, qui, loin d'abuser de leur pouvoir, travaillerent eux-mêmes à le resserrer dans de justes bornes.

Les richesses des évêques répondoient à l'immense étendue de leur autorité. Il n'y en avoit pas un, qui ne jouît du tiers des revenus de chaque église de son diocese; les autres parts étoient destinées à la subsistance du prêtre & à l'entretien des édifices; mais il arrivoit le plus souvent, que l'é-

vêque s'en emparoit. Aussi les plus grands seigneurs s'empressoient-ils de faire entrer leurs enfans dans un état, qui avoit de si beaux priviléges; & la faveur de la cour les élevant à l'épiscopat, ils acheverent de rendre le clergé tout-puissant. Les loix même du royaume les obligeoient d'aller à la guerre, & d'armer la dixieme partie de leurs esclaves. Leurs exemples influerent tellement sur le bas Clergé, que dans tous les conciles, il n'étoit fait mention que de son avidité, de son incontinence & de ses débauches.

La couronne, qui sembloit avoir été héréditaire pendant quelque tems, redevint élective; c'est-à-dire, que les grands ne firent que se remettre en possession d'un droit, dont leurs ancêtres, le plus libre de tous les peuples, avoient constamment joui. Si l'on vit des princes succéder à leurs peres, c'est que les électeurs, gagnés par des présens, les associoient à la couronne, du vivant même du monarque. Il est inutile de vous dire à quels troubles, à quels désordres, à quelle anarchie cette constitution donna lieu. De trente-cinq rois qui gouvernerent cette mo-

narchie, quinze périrent de mort violente, quatre furent déposés; & si les autres moururent tranquillement, c'est qu'ils furent assez heureux ou assez habiles, pour découvrir les conjurations ou pour les prévenir.

Les rois d'Espagne, de la race des Goths, jouirent long-tems d'une autorité absolue & despotique; mais l'abus qu'ils en firent, donna lieu à des changemens qui la ramenerent à un pouvoir limité. Les princes nouvellement élus, pour s'affermir sur le trône, consentirent qu'on diminuât leur puissance; & à force d'affoiblir le gouvernement, ils dégraderent leur dignité. Ils s'imposerent la nécessité de ne point lever d'impôts sans le consentement de leurs sujets, ni de créer de nouvelles loix, qu'elles n'eussent été ou concertées, ou approuvées dans les conciles.

Outre les tributs que le monarque levoit sur ses peuples, il jouissoit de grandes terres unies au domaine de la couronne, & données à bail à des fermiers. Les contributions énormes qu'il levoit sur les juifs, les profits sur la monnoie, & ses richesses paternelles augmentoient encore son revenu. Il fournissoit, pen-

dant la guerre, à la ſubſiſtance du ſoldat, dont la levée ne lui coûtoit rien, chaque Goth étant tenu à pluſieurs années de ſervice.

Les ducs & les comtes étoient, après le roi, les premiers citoyens de l'état. Les ducs gouvernoient une grande province, avec une autorité preſque ſans borne ſur les troupes, les finances & les monnoies. De-là vient, dit-on, le mot de *ducat*, qui eſt encore en uſage en Eſpagne. La principale fonction des comtes étoit d'adminiſtrer la juſtice. Ils poſſédoient auſſi des emplois à la cour, & avoient même le commandement d'un corps de troupes pendant la guerre. Les viguiers étoient comme leurs lieutenans dans les charges municipales. Ces dignités, long-tems amovibles, devinrent héréditaires; mais on en reſtraignit l'autorité.

Les Goths, en conquérant l'Eſpagne, s'emparerent des deux tiers du bien de chaque citoyen, & le laiſſerent jouir paiſiblement de l'autre tiers. Les deux peuples firent, pendant très-long-tems, dans la même monarchie, deux nations, dont chacune avoit ſon culte, ſes loix, ſes coutumes, ſon habillement & ſon lan-

gage. Les anciens habitans étoient catholiques, parloient latin, & s'habilloient à la romaine. La religion des Goths étoit l'Arianisme ; leur langue, la celtique ; leurs habits, des peaux & des fourrures. Une chevelure longue & épaisse passoit, parmi eux, pour une marque de distinction. Point d'humiliation plus flétrissante pour un Goth, que d'avoir la tête rasée ; toute dignité alors lui étoit interdite ; on ne le comptoit même plus au nombre des citoyens. Les Espagnols au contraire portoient les cheveux courts; & cette différence de deux nations dans une même patrie, subsista jusqu'à la promulgation de la loi qui permit le mariage entre elles, & ordonna qu'elles fussent jugées par les mêmes magistrats, selon le code des Visigoths.

Les Espagnols furent d'abord exempts du service; les Goths en faisoient trop peu de cas, pour les admettre dans leurs armées : mais dans la suite on fit cesser ce mépris outrageant, en leur imposant, comme aux autres, la nécessité de porter les armes.

Quand on vouloit mettre une armée sur pied, le roi donnoit lui-même ses

ordres aux ducs & aux comtes qui publioient, chacun dans son district, le ban des officiers subalternes, parcouroient les provinces, hâtoient la marche des milices, se mettoient à leur tête, & joignoient le monarque au rendez-vous général. Quiconque manquoit de s'y trouver étoit puni, les grands par la confiscation de leurs biens, les autres par l'amende, la perte de leurs cheveux, ou le fouet.

Les Goths n'estimoient que l'art militaire: la théologie, la jurisprudence & la médecine étoient le partage des Espagnols. Avant que d'entreprendre un malade, on convenoit du prix; & si l'homme mouroit, le médecin perdoit son salaire. S'il estropioit son malade en le saignant, il payoit une amende; il subissoit l'esclavage, si l'homme périssoit de sa blessure.

Lorsqu'on avoit quelque affaire en justice, on se rendoit au tribunal des comtes dans la place publique, où chacun, jusqu'aux femmes, venoit lui-même plaider sa cause. Le roi & les évêques, vu l'excellence de leur dignité, avoient seuls le droit de se servir d'avocats. Une audience ou deux terminoient tous les procès.

L'empire des Goths se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle, tems où l'on vit naître une des plus grandes révolutions qui soient arrivées dans ce royaume. Je veux parler de l'invasion de l'Espagne par les Maures; voici comme on raconte cet événement.

Le prince Rodrigue, amoureux de la fille, d'autres disent de la femme du comte Julien, en avoit arraché, de force, les dernieres faveurs. Furieux de cet affront, le comte résolut de s'en venger. Il avoit défendu les domaines du roi en Afrique, contre Muza, général des armées du Calife; mais, par ressentiment, il engagea ce même Muza à recommencer la guerre, & lui promit la conquête de l'Espagne. Le général Maure saisit cette occasion d'aggrandir les états de son maître; & ses mesures furent si bien prises, que les infideles pénétrerent, sans obstacles, dans l'intérieur du royaume. Rodrigue voulut s'opposer à leurs armes; mais les ayant joints, il fut défait, & alla, dit-on, finir ses tristes jours dans un hermitage. D'autres prétendent qu'il mourut sur le champ de bataille. Mais tel fut le sort du

dernier des rois Goths, que, par sa mort ou par sa fuite, il laissa son royaume en proie aux fureurs des Sarrasins.

Peut-être l'aventure de la fille malheureusement célebre du comte Julien, est-elle copiée, en partie, sur celle de Lucrece, sans être appuyée sur de meilleures preuves. Pour appeller les Africains en Espagne, on n'avoit pas besoin du prétexte d'un viol, aussi difficile à prouver qu'à exécuter. L'archevêque de Seville, qui fut le principal instrument de cette révolution, parce qu'il étoit fils de Vitiza détrôné & assassiné par l'usurpateur Rodrigue, avoit des intérêts plus chers à soutenir, que ceux de la pudeur d'une fille.

Les Maures subjuguerent l'Espagne avec cette impétuosité rapide, qui distingue toutes les opérations de leurs armes. Ils y introduisirent la religion Mahométane, la langue Arabe, les mœurs de l'Orient, ainsi que le goût des arts, le luxe & l'élégance que les Califes avoient commencé à cultiver dans leurs états. Les nobles qui, parmi les Goths, refuserent de se soumettre au joug de ces infideles, allerent se refugier dans les montagnes

inaccessibles des Asturies, contens d'avoir conservé dans leurs asyles, l'exercice de la religion chrétienne, & l'autorité de leurs anciennes loix. Un grand nombre des plus braves & des plus audacieux de leurs compatriotes s'étant joint à eux, ils formerent de petits partis, qui alloient fondre à l'improviste sur les établissemens les plus voisins des Maures; mais dans ces courtes & fréquentes incursions, ils cherchoient plus à piller & à se venger, qu'à conquérir.

Cependant leurs forces s'accrurent par degrés; leurs vues s'aggrandirent; & ils formerent un gouvernement régulier. Le Goth Pélage, parent de Rodrigue, le dernier roi, se mit à leur tête; & on lui déféra la couronne: Il prit le titre de roi des Asturies & de Léon; & les nobles lui prêterent serment sur leurs boucliers, en criant à haute voix: « voilà le véritable » roi de la nation ».

Ce prince, dont toute la souveraineté se bornoit d'abord à n'être point esclave, rétablit, en quelque façon, le gouvernement Gothique. Ses peuples continuerent leurs attaques avec

une ardeur toujours croissante, & animée par le zele de leur religion, par la soif de la vengeance, & par l'espoir de délivrer leur pays du joug de l'oppression & de la tyrannie. Leurs opérations furent conduites avec le courage naturel à des hommes qui n'avoient d'autre occupation que la guerre; & une partie de l'Espagne fut soumise au nouveau roi. Les deux puissances vécurent rarement en paix; & l'histoire ne nous offre plus qu'un affreux tableau de guerres & de cruautés exercées contre les chrétiens par les infideles, & par les Goths contre les Maures. Pélage tint le sceptre pendant dix-neuf ans; & sa mémoire est d'autant plus chere aux Espagnols, qu'ils le regardent comme l'auteur de leur monarchie.

Les grands élurent Favilla son fils pour lui succéder; car ce royaume n'étoit point héréditaire; & les souverains, comme du tems des Goths, se faisoient par élection. Favilla ne gouverna que deux ans, & fut tué par un ours dans une partie de chasse.

Alphonse, surnommé le Catholique, parce qu'il sacrifioit inhumainement

les infideles à sa religion, eut un regne plus heureux. Les conquêtes qu'il fit sur les Maures, étendirent les limites de ses états. Mais il se forma alors une nouvelle révolution : Abderame, gouverneur pour le Calife, jetta les fondemens d'une monarchie indépendante ; il se fit proclamer roi de tous les pays que les Sarrasins possédoient en Espagne ; & après bien des combats, il enleva à son maître une des plus belles portions de son empire. Voilà donc l'Espagne partagée entre deux rois puissans, l'un Chrétien, l'autre Maure, qui se font une guerre continuelle, où les Chrétiens ont presque toujours l'avantage. Mais on ne sauroit disputer à Abderame la gloire d'avoir été le plus magnifique, le plus juste, le plus modéré le plus généreux des princes de son tems. Le courage, l'industrie, la prudence, l'activité & la douceur formoient son caractere. Il instruisit, enrichit & embellit l'Espagne. Cordoue lui dut son éclat, ses palais, ses mosquées, ses trésors, ses savans, ses artistes.

Froila, fils & successeur d'Alphonse, souilla son regne par un fratricide, & fut à son tour assassiné. Aurele, Silo,

& Alphonse dit le Chaste, pour avoir refusé un tribut annuel de cent jeunes filles pour le ferrail du prince Maure, & renoncé lui-même au commerce des femmes, occuperent successivement le trône d'Espagne. Alphonse essuya de fréquentes contradictions, fut deux fois contraint de quitter la couronne, la reprit deux fois, & mourut vieux & sans postérité.

L'événement le plus mémorable de ce regne, est l'érection de la Navarre & de Barcelone en deux principautés. Asnar fut le premier comte de Navarre; il avoit enlevé cette province à Pepin qui en étoit possesseur. Barcelone appartenoit aussi à la France, qui y entretenoit des gouverneurs. Ces derniers s'en rendirent maîtres; & l'Espagne fut divisée en quatre souverainetés: Cordoue, gouvernée par les Maures; Leon & les Asturies sous la domination de Ramire; la Navarre, qui fut depuis changée en royaume; & enfin, le comté de Barcelone.

Les infideles possédoient la plus grande partie de ces beaux pays. Les sciences fleurissoient dans leur capitale; les

les plaiſirs recherchés, la magnificence, la volupté régnoient à la cour des rois Maures; & ces monarques, entourés de tous les arts, ſe montroient dignes de leurs hommages, en leur offrant les événemens de leur regne pour objets de leurs travaux. Ils avoient des ſpectacles, des tournois, des théatres même, qui, tout groſſiers qu'on les ſuppoſe, marquoient néanmoins une extrême ſupériorité ſur leurs voiſins. Des barbares étoient devenus la nation policée de l'Eſpagne, & les Eſpagnols des barbares. Ceux-ci ignoroient les arts qui embelliſſent les peuples civiliſés, & n'avoient pas même les vertus qui diſtinguent les peuples ſauvages. Cordoue étoit le ſeul pays de l'Occident, où la géométrie, l'aſtronomie, la chymie, la médecine fuſſent cultivées. Un roi de Leon fut obligé de s'aller mettre entre les mains d'un médecin Arabe, qui, invité de venir trouver le roi, voulut que ce fût le roi qui vînt à lui.

On peut placer ici les tems floriſſans de la galanterie Maure & Grenadine. Ces hommes voluptueux mettoient de l'art juſques dans leurs amours, & y joignoient de la contrainte pour en rendre

les plaisirs plus piquans. Malgré cette recherche, cette étude de la volupté, ils furent les premiers, les seuls peut-être, qui, au lieu de se laisser amollir par l'amour, n'en devinrent que plus courageux & plus actifs. Ils ne s'attachoient aux actions d'éclat, que pour être plus dignes de leurs maitresses. Il y avoit des honneurs pour ceux qui se distinguoient par leur légéreté, par leur adresse ; & les femmes étoient les spectatrices & les juges de ces sortes d'exercices. De leur côté, elles étudioient tous les moyens de relever l'éclat de leur beauté. Elles portoient de longs cheveux tressés avec des rangs d'ambre & de corail, se couvroient le sein de grands colliers, qui tomboient en demi-cercles, & mettoient à leurs faveurs un prix si haut, qu'il falloit les solliciter long-tems pour les obtenir. Ces peuples étoient tout à la fois galans jusqu'à l'adoration, braves jusqu'à la fureur ; & on les regarde encore aujourd'hui comme les fondateurs & les modeles de la galanterie & de la chevalerie.

L'Espagne, partagée entre quatre souverains, étoit livrée à des troubles continuels, par les jalousies & la riva-

lité de ſes maîtres. Les tyrans mouroient, & faiſoient place à de nouveaux tyrans, ſans que le ſort funeſte du dernier, qui périſſoit toujours par une mort violente, effrayât celui qui lui ſuccédoit; & comme ils avoient moins de pouvoir que d'ambition, ils mettoient en œuvre tout ce qui pouvoit ſuppléer à la force. Les ſurpriſes, les perfidies, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats étoient communs parmi ces princes foibles, voiſins & rivaux. Si dans cette populace de monſtres couronnés, il s'élevoit quelques ſouverains qui vouluſſent être des hommes, ils étoient bientôt la victime de la méchanceté & de la trahiſon. De-là cette ignorance, cette barbarie des peuples, qui, privés d'un gouvernement réglé, & de la ſûreté perſonnelle qui en eſt une ſuite, ne pouvoient ni s'appliquer aux ſciences, ni cultiver les arts, ni épurer leur goût, ni polir leurs mœurs dans ces tems de troubles, d'oppreſſion & de rapines, ſi contraires à la perfection des lumieres & à la ſociabilité.

Aphonſe II, ſurnommé le Grand, quoique ſa vie ne fût qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies, venoit de ſe

ſignaler par des conquêtes ſur les Maures, lorſqu'un orage domeſtique lui enleva ſon royaume. Sa femme & ſes enfans conſpirerent contre lui; & Garcie, l'ainé de ſes fils, l'obligea de lui céder le trône. Le jeune prince avoit été élevé par des précepteurs mahométans; & Alphonſe n'étoit pas le premier roi chrétien, qui leur eût confié l'éducation de ſon fils. Cet art de n'être plus à ſoi pour être tout à ſon éleve, de ne ſe permettre pas une parole qui ne ſoit une leçon, pas une démarche qui ne ſoit un exemple, de concilier le reſpect dû à l'enfant qui ſera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être, de le blâmer ſouvent ſans perdre ſa confiance, de le punir quelquefois ſans perdre ſon amitié; cet art enfin, ſi néceſſaire & ſi difficile, de former un jeune prince pour le trône, étoit déja connu parmi les Maures, que la plupart des Chrétiens d'Eſpagne ne ſçavoient pas encore que les enfans des rois deuſſent être élevés autrement que ceux du peuple. Fortifiés dans leurs châteaux, les grands rendoient leurs ſujets eſclaves, mettoient à contribution les voyageurs,

désoloient les terres de leurs voisins, brûloient leurs maisons & dépeuploient leurs villages. Las d'être opprimés, les habitans de la campagne opprimoient à leur tour : tantôt soldats, tantôt brigands, ils savoient également se faire redouter. Persuadés que, lorsque les peuples sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables, les rois vouloient en vain s'élever contre ces désordres ; la crainte d'être renversés d'un trône chancelant, les forçoient de dissimuler. Les loix subsistoient encore, il est vrai ; mais quel secours pouvoit-on en espérer, quand le souverain, chargé de les protéger, étoit sans pouvoir, les magistrats sans considération, & que les grands les fouloient aux pieds, ou n'en faisoient sentir que la rigueur ? Convaincus que les prieres des moines rachetoient leurs iniquités, d'une main ils pilloient la veuve & l'orphelin, pour verser, de l'autre, les richesses dans les monasteres, où l'on menoit une vie molle, sans s'inquiéter des malheurs qui désoloient ailleurs l'espece humaine.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 29 janvier 1755.

LETTRE CXC.

SUITE DE L'ESPAGNE.

VOUS venez de voir, Madame, quelle a été la ſituation de ce royaume juſqu'au commencement du dixieme ſiecle. Les conquêtes des Chrétiens ſur les Mahométans ſe firent enſuite ſous différens chefs ; chacun d'eux ſe forma un état du territoire qu'il avoit enlevé à l'ennemi ; & l'Eſpagne ſe trouva diviſée en autant d'états particuliers, qu'elle contenoit de provinces. Chaque ville même, un peu conſidérable, eut un ſouverain qui y établit ſon trône, & y déploya tout l'appareil de la royauté.

Parmi les princes qui porterent ſucceſſivement toutes ces couronnes, Sanche III, dit le Grand, titre trop prodigué aux uſurpateurs, eſt le monarque dont le regne préſente le plus d'événemens. Un des principaux eſt la réunion de la Caſtille à la Navarre, & la diviſion des domaines de ce prince entre ſes fils, qui

fut l'origine des nouveaux royaumes de Castille & d'Arragon.

Celui de Cordoue, partagé en plusieurs branches, donna naissance à d'autres souverainetés. Elles prirent le nom de Seville, de Tolede, de Valence & de Sarragoce; & ces quatre états furent possédés par les Sarrasins. Mais à mesure que la puissance mahométane se divisoit par l'ambition, les princes chrétiens acquéroient plus de facilité à la détruire.

Le fameux Rodrigue, surnommé le Cid, que Corneille nous a rendu si intéressant dans sa tragédie, fit pour son maître, le roi de Leon, la conquête du royaume de Valence, & en eut seul la souveraineté jusqu'à sa mort. Les écrivains, pour relever la gloire de ce héros, en ont dit des choses incroyables; & les fables ont terni ses actions les plus éclatantes.

Le Cid étoit de Burgos, d'une race illustre du royaume de Castille. Attaché à la fortune de Don Sanche, il l'accompagna dans ses expéditons militaires, & épousa cette fameuse Chimene, fille d'un seigneur des Asturies, dont il avoit tué le pere. Ayant eu quelque mécon-

tentement de la cour, il quitta la Castille, & fit des courses contre les mahométans. Il y trouva des occasions de se signaler; mais ce qu'il fit de plus glorieux pour lui, de plus avantageux pour les chrétiens, fut de s'emparer de la ville & du royaume de Valence. Dès-lors il y eut peu de rois plus puissans que lui en Espagne; mais il affecta de n'en pas porter le titre, soit qu'il préférât celui de Cid, que ses exploits avoient rendu si célebre, soit que l'esprit de chevalerie, qu'on poussoit alors jusqu'à l'enthousiasme, le rendît fidèle à son roi. Rodrigue gouverna ses états avec l'autorité d'un souverain, reçut des ambassadeurs, & fut respecté de toutes les nations. Tel étoit ce guerrier fameux, aussi connu en France par les beaux vers de Corneille, qu'il le fut en Espagne par ses combats & par ses triomphes.

Il y eut alors plus de vingt rois, chrétiens ou musulmans, outre un très-grand nombre de seigneurs indépendans, qui venoient à cheval, armés de toutes pieces, offrir leurs services aux princes & princesses qui étoient en guerre. Cette coutume, de-là répandue

en Europe, ne fut nulle part aussi accréditée qu'en Espagne. Les princes ausquels ils s'engageoient, leur ceignoient le baudrier, & leur donnoient une épée dont ils les frappoient sur l'épaule. Les chevaliers chrétiens ajoutoient d'autres cérémonies à l'accolade, & faisoient des armes devant un autel de la sainte Vierge; les mahométans se contentoient de recevoir le cimeterre. Ce fut l'origine des chevaliers errans, & de tous ces combats particuliers, d'où nos duels ont pris naissance.

Les incursions des Maures sur les terres des chrétiens, firent naître aussi l'ordre de Calatrava. Des moines assez puissans pour fournir aux frais de la défense de cette ville, armerent leurs freres convers avec plusieurs écuyers qui combattirent en portant le scapulaire de Cîteaux. De-là se forma cet ancien ordre de chevalerie, qui n'est aujourd'hui ni religieux, ni militaire, dans lequel on peut se marier, & qui ne consiste plus guere que dans la jouissance de quelques riches commanderies.

L'ordre de saint Jacques fut fondé vers le même tems. Une partie de

l'Espagne étoit soumise aux Maures, & l'autre exposée aux ravages d'une troupe de brigands qui arrêtoient les voyageurs & dépouilloient les pélerins : un ordre institué pour combattre les infideles & assurer la tranquillité publique, ne pouvoit manquer de trouver un encouragement général. Aussi devint-il si riche, si puissant, que le grand-maître étoit, après le roi, l'homme de ses états qui avoit le plus de considération & d'autorité. Les chevaliers faisoient vœu d'obéissance, de pauvreté & de chasteté conjugale. L'ordre fournissoit mille hommes d'armes, qui, accompagnés de leurs suivans, selon l'usage de ce siécle, formoient une cavalerie formidable. Il possédoit vingt-quatre commanderies, deux cents prieurés, & un grand nombre d'autres bénéfices. Vous concevez combien devoit être redoutable dans un royaume, un sujet qui commandoit à tant de troupes, avoit l'administration de tant de revenus, disposoit de tant de charges & de bénéfices. Quand il n'y eut plus en Espagne d'infideles à combattre, la superstition offrit aux chevaliers de saint Jacques un nouvel

objet, pour la défense duquel ils s'engagerent à déployer tout leur courage. Ils ajouterent à leur serment accoutumé, la formule suivante : « Nous jurons de croire & de soutenir, en public & en particulier, que la vierge » Marie, mere de Dieu, a été conçue » sans la tache du péché originel ».

Dans cette foule de rois qui régnerent successivement en Espagne, & dont on connoît à peine les noms, on distingue Alphonse X, surnommé le Sage, qui publia un excellent recueil de loix, & écrivit, en langue vulgaire, la premiere histoire générale du pays. L'Europe se souvient, avec reconnoissance, qu'elle lui doit les belles tables astronomiques, appellées de son nom. Il eut part à d'autres ouvrages, parmi lesquels on a conservé deux livres sur la pierre philosophale, écrits en caracteres hiéroglyphiques.

Malgré les troubles où les différens royaumes d'Espagne furent plongés pendant plusieurs siecles ; malgré les circonstances successives, qui préparoient visiblement la réunion de tous ces états en une seule & vaste monarchie, les autres souverains de

l'Europe ne parurent pas donner beaucoup d'attention à une révolution si importante. Ils virent tranquillement s'élever & se fortifier, par degrés, une puissance qui devint formidable à tous ses voisins.

Le cruel Don Pedre portoit le sceptre de Castille au milieu du quatorzieme siecle. L'histoire de son regne n'est qu'un tissu d'inhumanités, dont il fut enfin lui-même la victime, ayant été assassiné par Henri de Transtamare, son frere naturel. On raconte qu'un prêtre étant venu lui annoncer, de la part de saint Dominique, qu'il seroit poignardé de la main de Henri; « il faut, répondit » ce prince froidement, que vous alliez » rendre compte de votre mission à ce » grand Saint » ; & sur le champ il le fit jetter dans un bûcher allumé.

La mort de ce roi cruel mit fin à la branche légitime des rois de Castille. Une tige bâtarde lui succéda; & c'étoit à elle qu'étoit réservée la gloire de ne faire, de toute l'Espagne, qu'une seule & même monarchie par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par l'union solide & durable des couronnes de Castille & d'Arragon.

Mais ne prévenons pas les événemens. Henri IV, un des descendans de Transtamare, commença son régne malheureux vers le milieu du quinzieme siecle; & ce regne fut à la fois le théatre & le triomphe du crime & de la débauche. Le roi lui-même, la reine son épouse, les favoris, les ministres, les évêques, tous les grands enfin regardoient, comme de vains noms, la vertu, la décence, l'équité, la religion & la pudeur. La reine sur-tout ne couvroit ses galanteries d'aucun voile; peu de femmes, dans leurs amours, eurent moins de respect pour les bienséances. Henri passoit les jours avec les amans de sa femme; ceux-ci avec les maitresses du monarqne; & tous vivoient ensemble dans une intelligence scandaleuse, rivaux & rivales les uns des autres, sans jalousie, comme sans délicatesse, ne faisant que rire de leurs infidélités, & donnant aux Espagnols l'exemple des plus honteux débordemens.

Cette conduite infame ne pouvoit manquer de soulever la nation: les mécontens prirent ce prétexte pour se révolter; & les évêques se mirent à la tête des mécontens. On vit alors naître en Es-

pagne les mêmes désordres qui avoient affligé le regne de Louis le Débonnaire, qu'on vit reparoître ensuite en France sous Henri III, & qui désolerent l'Angleterre sous Charles I. Les rebelles, devenus puissans par la foiblesse du maître, s'arrogerent le droit de juger leur souverain; & afin de rendre l'exercice de ce pouvoir aussi public, que leur prétention étoit hardie, ils inviterent tous ceux de leur parti à s'assembler à Avila. On éleva un vaste théatre dans une plaine hors des murs de la ville; & l'on y plaça l'effigie du roi assis sur son trône, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, l'épée de justice à son côté, & revêtu des habits royaux. L'accusation contre le monarque fut lue à haute voix; & la sentence qui le déposoit, fut prononcée devant une nombreuse assemblée. Lorsqu'on eut lu le premier chef d'accusation, l'archevêque de Tolede s'avança, & ôta la couronne de dessus la tête de l'effigie. Après la lecture du second chef, le comte de Plaisance détacha l'épée. On lut le troisieme; & le comte de Bérévent arracha le sceptre; après le dernier article, on renversa la figure.

Un jeune frere de Henri, qui ne lui survécut que quelque tems, reçut la couronne sur ce même échafaud. Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques des guerres civiles. L'archevêque & son parti déclarerent le roi impuissant, dans le tems qu'il étoit entouré de ses maitresses; & par une procédure inouie, mais par une conséquence juste, ils prononcerent que sa fille Jeanne étoit bâtarde, née d'adultere, & incapable de porter le sceptre de Castille.

Les chefs de faction les plus audacieux n'auroient jamais osé en venir à de semblables extrêmités, s'ils n'avoient été encouragés par les idées que le peuple même s'étoit formées de la dignité royale, ou si la nature du gouvernement Espagnol n'avoit pas préparé les esprits à approuver ces démarches extraordinaires. Le roi exerçoit la puissance exécutrice, mais avec une prérogative extrêmement limitée. L'autorité législative résidoit dans les états généraux, connus sous le nom de *Cortès*, composés de la noblesse, des ecclésiastiques, & des représentans des villes. Les membres de ces trois ordres, qui avoient droit de suffrage s'assem-

bloient dans un lieu convenu ; & leurs décisions étoient formées par les avis du plus grand nombre. Les droits de lever des impôts, de faire des loix, & de réformer les abus, appartenoient à cette assemblée. Nulle part les nobles ne se sont distingués comme en Castille, par l'esprit d'indépendance, & la hardiesse des prétentions. L'histoire de cette monarchie offre les exemples les plus frappans de leur vigilance à observer toutes les démarches de leurs souverains, & de la rigueur avec laquelle ils s'opposoient à leurs entreprises, lorsqu'ils les croyoient contraires à leurs droits. Ils avoient une si haute opinion de leur rang, que même dans le commerce particulier avec le monarque, les grands de la premiere classe regardoient comme un de leurs privileges, de se couvrir en sa présence, & s'approchoient de lui plutôt comme ses égaux, que comme ses sujets.

« Si vous vous rappellez, me disoit » un politique Anglois, les divers évé» nemens qui se sont succédés en Espa» gne, depuis l'invasion des Maures jus» qu'à la réunion de ses différens royau-

» mes sous Ferdinand & Isabelle, vous
» découvrirez aisément la cause de cette
» forme de gouvernement. Ce ne fut
» qu'avec peine & par degrés, que les
» Espagnols parvinrent à délivrer leurs
» provinces conquises du joug des ma-
» hométans. Les nobles, en suivant
» dans les guerres l'étendard d'un chef
» distingué, ne combattoient pas pour
» lui seul; ils vouloient partager les
» fruits de la victoire. Ils exigerent
» donc une portion des terres qu'ils
» avoient arrachées des mains de l'en-
» nemi; & leur pouvoir augmenta, à
» mesure que les domaines du prince
» s'étendirent. Obligés d'avoir recours
» aux services de la noblesse, les rois
» sentirent la nécessité de se l'attacher
» par des honneurs & des privileges.
» D'ailleurs les souverainetés qui se for-
» moient ainsi dans les différentes par-
» ties de l'Espagne, étoient peu consi-
» dérables; & le maître d'un de ces pe-
» tits royaumes n'étoit guere distin-
» gué de ceux qui l'avoient aidé à
» le conquérir. Il n'osoit donc, ni de-
» mander beaucoup de soumission, ni
» exercer un grand pouvoir; & la no-
» blesse, qui voyoit si peu de distance

» du trône à elle, ne pouvoit traiter
» ses rois avec le respect que les autres
» monarques inspirent à leurs sujets.

» D'autres circonstances contribue-
» rent à donner aussi aux villes d'Es-
» pagne, de la considération & de
» l'autorité. Pendant les guerres avec
» les Maures, le pays étant sans cesse
» exposé aux incursions de l'ennemi,
» les personnes de tous les rangs se
» voyoient forcés de fixer leur rési-
» dence dans les cités, où un grand
» nombre d'hommes se réunissoient
» pour la défense commune. Les Espa-
» gnols qui se déroboient au joug des
» vainqueurs, alloient y chercher un
» asyle; & c'étoit dans leur enceinte,
» que se réfugioient les familles de
» ceux qui prenoient les armes contre
» les infidèles. Ces villes, devenues in-
» sensiblement très-peuplées, se char-
» gerent de l'entretien des troupes né-
» cessaires pour la sûreté publique; &
» le roi qui se trouvoit obligé de s'a-
» dresser à elles pour avoir des sub-
» sides, cherchoit à se les attacher par
» des immunités qui augmenterent leur
» puissance.

» Telle étoit la constitution du

» royaume de Castille; & il n'étoit guere » plus difficile au monarque de chasser » les Maures de ses états, que de domp» ter ses propres sujets. Si vous jettez les » yeux sur l'Arragon, vous y verrez » des rois qui n'ont pas même l'ombre » du pouvoir souverain. C'étoit aux » Cortès, c'est-à-dire, aux états géné» raux, qu'appartenoit l'exercice réel » de la royauté. Eux seuls imposoient » les taxes, déclaroient la guerre, fai» soient la paix, présidoient aux mon» noies, revoyoient les jugemens des » tribunaux, veilloient sur les dépar» temens de l'administration, & réfor» moient les abus.

» Non contens d'avoir élevé cette » barriere contre la puissance royale, » les Arragonnois élurent entre eux un » juge suprême, qui, sous le nom de » Grand Justicier, semblable aux épho» res de Sparte, ou aux tribuns de Rome, » faisoit les fonctions de surveillant du » prince & de protecteur du peuple. Sa » personne étoit sacrée, & sa jurisdiction » presque sans bornes. Il étoit l'inter» prete des loix; & non-seulement les » juges inférieurs, mais le souverain » lui même, devoient se conformer à sa

» décision. Il pouvoit, sans qu'il y eût
» d'appels interjettés, évoquer à lui
» toutes les affaires, défendre au juge
» ordinaire d'en poursuivre l'instruc-
» tion, réformer l'administration du
» gouvernement, régler le cours de
» la justice, examiner les ordonnances
» du prince, les admettre ou les re-
» jetter à sa volonté. Il n'avoit à ren-
» dre compte qu'aux états, de sa con-
» duite dans l'exercice de sa charge.
» Par les loix d'Arragon, les nobles de
» la premiere classe n'étant point sujets
» aux peines capitales, la sûreté publi-
» que exigeoit que ce magistrat fût
» choisi dans la noblesse du second or-
» dre; car, comme il devoit répondre
» de l'autorité qui lui étoit confiée, on
» vouloit le contenir dans le devoir,
» par la crainte de toute la rigueur de
» la justice. Dans chaque assemblée des
» états généraux, on tiroit au sort dix-
» sept personnes qui formoient un tri-
» bunal, où chacun avoit droit d'aller
» porter des plaintes contre le Grand
» Justicier. Ces juges donnoient leurs
» sentences par serment, & pou-
» voient punir le coupable par la con-
» fiscation de ses biens, la dégrada-

» tion, ou la mort. La crainte conti-
» nuelle de ces informations féveres
» & impartiales, étoit un puiſſant mo-
» tif pour engager ce magiſtrat à rem-
» plir exactement les devoirs de ſa
» place.

» Les Arragonnois s'étoient telle-
» ment appliqués à faire ſentir à leurs
» maîtres l'état d'impuiſſance où ils
» vouloient les réduire, que dans le
» ſerment d'obéiſſance qu'on prêtoit
» au ſouverain, ils avoient inventé
» une formule propre à lui rap-
» peller ſa dépendance. Souvenez-
» vous, lui diſoit le Grand Juſticier, au
» nom de ſes fiers barons, que nous
» qui ſommes autant que vous, nous
» vous faiſons notre roi, à condition
» que vous maintiendrez nos loix &
» nos privileges; autrement nous ſe-
» rons diſpenſés de vous obéir. En ver-
» tu de ce ſerment, les nobles établirent
» comme un principe fondamental de
» la monarchie, que ſi le roi violoit
» leurs droits, la nation pouvoit lé-
» gitimement en élire un autre. On
» ne voit pourtant pas d'exemple,
» qu'elle ait uſé de ce pouvoir; mais
» la cérémonie n'en étoit pas moins
» humiliante. A force de prieres &

» de nouveaux privileges, Pierre I
» obtint des états généraux l'aboli-
» tion de cet usage. A peine lui eut-
» on-remis l'original de cette loi
» injurieuse, qu'il tira son poignard,
» s'en frappa la main, & l'inonda de
» sang, en disant : qu'une loi qui donne
» aux sujets le pouvoir d'élire un roi,
» devoit être effacée avec le sang des
» rois. Les Arragonnois ne laisserent
» pas de la rétablir, & d'en jouir enco-
» re pendant plusieurs siecles. Le Grand
» Justicier conserva toute son autorité
» jusqu'à Philippe II. Ce prince, indi-
» gné que ce magistrat eût osé s'oppo-
» ser à ses volontés, lui fit faire son
» procès comme à un criminel ordi-
» naire. Cette action vigoureuse con-
» tint les Arragonnois ; mais à l'avéne-
» ment de Charles II à la couronne,
» se flattant que dans une minorité ils
» pourroient se remettre en possession
» de ce privilege, ils sommerent le
» jeune prince de venir prêter le ser-
» ment ordinaire à Sarragosse. Toute
» la réponse qu'ils reçurent de la cour,
» fut qu'on traiteroit comme rebelle,
» quiconque feroit la moindre démar-
» che en faveur du Justicier. Depuis ce

» tems là, cette dignité n'est plus qu'un » vain titre ».

Après avoir déclaré Henri IV déchu de la couronne de Castille, les grands élurent sa sœur Isabelle pour leur reine; & ce ne fut qu'à condition qu'Henri la reconnoîtroit pour son héritiere légitime, au mépris des droits de sa fille, qu'ils voulurent bien lui laisser encore le nom de roi. Il fallut, pour conserver leur ouvrage, donner à la jeune Isabelle, âgée alors de dix-sept ans, un époux qui fût en état de soutenir son parti. Ils jetterent les yeux sur Ferdinand, héritier d'Arragon; & ce mariage, fait sous des auspices si funestes, fut cependant la source de la puissance & de la grandeur de l'Espagne.

La découverte du nouveau monde, la conquête du royaume de Grenade, & la réunion de la Navarre à la Castille, sont les événemens les plus mémorables du regne de Ferdinand & d'Isabelle. Vous savez quelles furent les suites heureuses de l'entreprise de Colomb, & que la gloire en est due principalement à la reine. Tandis qu'elle soumettoit tant de pays à la domination Espagnole, le roi son époux,

se rendoit maître du royaume de Grenade. Ce prince fit en personne le siege de cette grande ville; & après bien des actions de valeur, les Maures céderent enfin aux efforts des Chrétiens. Ce fut au mois de janvier 1492, que Ferdinand & Isabelle prirent possession de la ville de Grenade, & qu'ils y firent leur entrée. Dès que le roi Sarrasin vit approcher son vainqueur, il vint au-devant de lui; & quand il fut en sa présence, il voulut lui baiser la main; mais Ferdinand le traitant en roi, pour la derniere fois, lui tendit les bras & l'embrassa. Le prince mahométan présenta ensuite les clefs de la ville au roi d'Arragon. Les chrétiens y entrerent, & allerent aussi-tôt arborer la croix au haut des tours les plus élevées; pendant ce tems-là, un hérault d'armes crioit à haute voix: « Castille, Castille! Grenade pour les invincibles » rois Ferdinand & Isabelle ».

A l'aspect de la croix, la reine & toute l'armée se prosternerent le visage contre terre, répandirent des larmes de joie, & rendirent à Dieu des actions de graces, de ce qu'il avoit bien voulu les employer pour faire triompher l'étendard

l'étendard de notre religion dans un royaume, où l'impiété avoit régné durant tant de siecles. Après cette cérémonie, l'infortuné roi Maure prit congé de ses vainqueurs, & se retira avec toute sa famille qui l'attendoit. Arrivé sur un côteau d'où l'on appercevoit la ville de Grenade, il se détourna pour y jetter un dernier regard. Il tint long-tems les yeux fixés sur les tours & les palais superbes, qu'il venoit de perdre pour toujours. Cette vue le toucha si vivement, qu'il soupira & versa des larmes, en s'écriant: *ô Seigneur, Dieu des batailles!* « C'est » avec raison, lui dit sa mere, que tu » pleures maintenant comme une fem» me, puisque tu n'as pas su, en hom» me brave, conserver ton propre » pays ». Ce prince ne pouvant vivre en simple particulier, dans des lieux où il s'étoit vu le maître, passa en Afrique avec un grand nombre de ses sujets. Le bruit de la conquête de Grenade se répandit dans toutes les contrées du christianisme; & ces victoires, jointes au zele de Ferdinand & d'Isabelle pour la conversion des Maures, mériterent aux deux époux le nom de *Rois Ca-*

tholiques, que leurs successeurs ont toujours porté depuis.

Ferdinand ne se fit pas tant d'honneur, lorsqu'il ajouta le royaume de Navarre à ses autres couronnes. Jean d'Albret, qui occupoit ce trône, s'étoit joint au roi de France, contre l'Espagne, l'Angleterre & le pape, réunis. Jules II, qui portoit alors le sceptre ecclésiastique, excommunia le Navarrois comme schismatique, délivra ses sujets du serment de fidélité, & donna ses états au premier qui pourroit s'en emparer. Ferdinand entra à main armée dans ce royaume, & l'enleva à son légitime possesseur. Cette injuste conquête acheva de lui soumettre toute l'Espagne. En effet, maître de la Castille par sa femme, de l'Arragon par sa naissance, de Grenade par ses armes, de la Navarre par usurpation, il jouissoit, comme vous voyez, à toutes sortes de titres, de la plénitude de la royauté. Dès-lors il fut regardé, dans l'Europe, comme le vengeur de la religion, & le restaurateur de la patrie.

Cependant les privileges excessifs de la noblesse, & la puissance extraordinaire des villes, resserroient encore son

autorité; le grand objet de ce prince fut de les réduire dans de justes bornes. Sous différens prétextes, quelquefois par la force, le plus souvent en vertu de sentences portées par les tribunaux de justice, il dépouilla les nobles d'une partie des terres qu'ils avoient obtenues de la générosité ou de la foiblesse des anciens monarques. Il traita & conclut souvent, sans leur participation, des affaires de la plus grande importance, & éleva plusieurs fois à des places éminentes, des hommes nouveaux, dévoués à ses intérêts. Il introduisit dans sa cour un appareil d'étiquette & de dignité, inconnu en Espagne tant qu'elle fut divisée en petits royaumes, mais qui accoutuma la noblesse à approcher du trône avec plus de cérémonie, & inspira au peuple plus de respect pour ses rois. Il réunit à la couronne les dignités de grand-maître de saint Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, & augmenta par là les revenus & la puissance du souverain. Ces trois dignités, les plus importantes de l'état pour le crédit & pour les richesses, élevoient ceux qui en étoient revêtus,

presque au niveau du monarque.

La jurisdiction absolue que les nobles exerçoient dans leurs terres, étoit la distinction qui flattoit le plus leur orgueil. Ils attachoient tant d'importance à ce privilege, qu'ils l'auroient défendu les armes à la main, si l'on eût tenté de les en priver. Ferdinand chercha les moyens de miner sourdement ce qu'il ne pouvoit emporter par la force ; & pour dépouiller ses barons d'une autorité qui nuisoit à la sienne, il sut profiter habilement de cette fameuse confrairie, connue en Espagne dès le treizieme siecle, sous le nom de la *Sainte - Hermandad*. Voici ce qui donna lieu à son établissement.

Les ravages continuels des Maures, le défaut de discipline des troupes qu'on opposoit à ces infideles, les divisions meurtrieres qui se renouvelloient sans cesse entre le prince & les nobles, la fureur avec laquelle ces derniers se faisoient la guerre, remplissoiemt de troubles & de confusion toutes les provinces. Le pillage, les insultes, les meurtres devinrent si communs, qu'il resta à peine quelque communication sûre d'un lieu à un autre. Le mal parut

intolérable ; & l'intérêt de leur propre conservation força les peuples à recourir à un remede extraordinaire. Les villes d'Arragon, &, à leur exemple, celles de Castille se réunirent, & formerent une association, qui prit le nom de la Sainte-Confrairie. Chacune d'elles fournit une certaine contribution ; on leva des corps de troupes destinés à poursuivre les criminels ; & l'on nomma des juges qui ouvrirent leurs tribunaux en différentes parties du royaume. Tout homme convaincu de meurtre, de vol, ou d'autre délit contraire au repos public, étoit amené devant ces magistrats, qui, sans égard aux prétentions du seigneur du lieu, jugeoient & condamnoient le coupable. Bientôt on vit renaître l'ordre & la tranquillité intérieure. Les nobles seuls se plaignirent de cette innovation, comme d'une infraction à leurs droits. Ferdinand, qui sentit que la Sainte-Hermandad étoit non-seulement très-utile au maintien de la police, mais qu'elle tendoit encore à affoiblir, à détruire même la jurisdiction territoriale des barons, employa, pour la soutenir,

toute la force de son autorité. On en a si bien reconnu les avantages; qu'elle subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'elle ne soit plus nécessaire, ni pour modérer le pouvoir des grands, ni pour étendre celui de la couronne.

Ferdinand & Isabelle ne trouverent l'Espagne ni dans l'état où on la voit maintenant, ni même comme elle fut depuis sous le regne de Charles-Quint. Ce mêlange d'anciens Visigots, de Maures, de Chrétiens & de Juifs, dévastoit la terre qu'ils se disputoient; & le pays, stérile sous les flots de sang dont ils l'avoient inondé, étoit devenu cruel & barbare comme les hommes qui le ravageoient. Il ne paroissoit fertile que sous les mains des Mahométans. Les Maures vaincus étoient les fermiers des vainqueurs; & les Chrétiens ne subsistoient que du travail de leurs ennemis. D'un autre côté, tout le commerce se faisoit par les Juifs, malheureusement trop nécessaires chez un peuple fier, qui ne savoit que combattre. Ils attiroient à eux tout l'argent de l'état par le négoce & par l'usure; & comme on voit en France les grands seigneurs, pour réparer ce que leur coûte

leur prodigalité, épouser des filles de publicains, de même les nobles d'Espagne, auxquels il ne restoit plus que des titres, ne rougissoient pas de chercher, dans les familles hébraïques, des ressources contre la pauvreté. De-là ces expressions aussi usitées ici qu'en Portugal, d'anciens & de nouveaux chrétiens, pour distinguer les familles qui se sont entées sur les races juives ou mahométanes, de celles qui ne se sont jamais mésalliées.

C'est ici le lieu de rappeller les diverses persécutions que cette nation active, commerçante & usuriere, a essuyées en Espagne depuis le commencement de la monarchie, jusqu'à l'époque dont nous parlons. Dès le septieme siecle, un roi Goth publia une ordonnance, qui obligeoit les juifs à se faire baptiser, sous peine de mort. La crainte fit parmi eux beaucoup de faux prosélites, & en éloigna du pays un plus grand nombre, qui, comme nos religionnaires après la révocation de l'édit de Nantes, allerent porter dans les états voisins, leurs richesses & leur industrie. Il paroît néanmoins que cette loi sanglante ne fut pas exé-

cutée à la rigueur ; car trente ans après, on voit renouveller ces édits de proscription ; & l'on déclare dans un concile, qu'aucun prince ne pourra monter sur le trône, qu'il n'ait fait serment d'observer ces mêmes édits.

Toujours poursuivis, en vertu de ces loix séveres, les Juifs d'Espagne se révoltent & se liguent avec ceux d'Afrique ; mais ils en sont punis par la perte de leurs biens, de leur liberté, ou le bannissement. Le roi Vitiza les rappelle, les comble de bienfaits, & leur accorde toute sa confiance.

En 1391, le zele fanatique d'un seul prêtre anime contre eux, par des prédications pathétiques & séditieuses, le peuple de Séville ; & plus de quatre mille de ces malheureux sont égorgés en un jour. L'exemple devient contagieux à Cordoue, à Barcelonne, & dans la plupart des autres villes. Partout on pille, on brûle, on massacre.

Dans le siecle suivant, un moine armé d'un crucifix, exhorte le peuple à venger Jesus-Christ par le sang de ceux qui l'ont immolé ; & enfin, par un édit de Ferdinand & d'Isabelle, on les oblige, ou de se convertir, ou de quitter le

royaume. Cette nation proſcrite offre en vain des ſommes immenſes, & s'engage à payer des tributs incroyables, pour faire révoquer ce fatal décret. On ne leur donne que ſix mois pour s'y conformer. On veut bien leur permettre de vendre leurs effets; mais on leur défend, ſous peine de la vie, d'emporter avec eux ni or, ni argent, ni pierreries. Il ſortit alors cent cinquante mille juifs. Les uns ſe retirerent en Afrique; les autres en Portugal ou en France; pluſieurs revinrent, feignant de s'être faits chrétiens; & c'eſt contre eux principalement, que fut établie l'Inquiſition en Eſpagne, afin qu'au moindre acte extérieur de leur religion, on pût juridiquement leur arracher leurs biens & la vie.

Je vous ai parlé, Madame, ſi ſouvent de ce fameux tribunal, qu'il eſt à propos d'en faire connoître ici l'hiſtoire & l'origine. Dans les premiers ſiecles de l'égliſe, ſous les empereurs païens, on ne puniſſoit les hérétiques que par l'excommunication; & il n'y avoit contre eux d'autre juriſdiction, que celle des évêques. Les princes chrétiens firent des loix qui les privoient de

leurs biens, & les condamnoient à l'exil; & dès-lors il y eut deux tribunaux, l'ecclésiastique qui les excommunioit, & le séculier qui leur infligeoit les peines décernées par les ordonnances.

On en usa ainsi jusqu'au neuvieme siecle, que les évêques s'arrogerent un pouvoir plus étendu; car empiétant sur les droits des laïcs, ils employerent la prison & le jeûne; & cet usage subsista jusqu'au douzieme siecle. Alors, comme les hérétiques se multiplierent & devinrent plus puissans, tout ce que put faire le clergé, fut de prêcher pour les convertir. C'est ce qui arriva principalement en Languedoc du tems des Albigeois. Des religieux de Cîteaux, auxquels se joignit saint Dominique, y déployerent tout leur zele. Ils furent secondés par un légat du saint-siege; mais ne se contentant pas du seul glaive de la parole, ils délibérerent, dans un concile tenu à Toulouse, sur les moyens de rechercher & de punir les coupables. Ils firent des réglemens, qui ont été comme les fondemens de l'Inquisition établie pour juger les pensées des hommes, dont Dieu jusques-là s'étoit réservé à lui seul le jugement: nouveau genre de vexation par consé-

quent, également contraire aux principes de la religion, de l'humanité & de la politique. Ce tribunal ne dépendoit d'abord que des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine; mais le pape ne trouvant pas que ces prélats y missent assez de zele, le confia aux seuls Dominicains.

Ces religieux, pour éviter le trop d'indulgence qu'on reprochoit au clergé, donnerent dans un excès contraire, & exercerent leur charge avec tant de rigueur, que le peuple & le comte de Toulouse les chasserent de la ville. Ils y retournerent, furent expulsés de nouveau, & enfin massacrés. Alphonse, frere de saint Louis, les rappella; & ils recommencerent à user de leur pouvoir en toute liberté. Mais, par succession de tems, les Albigeois s'étant dissipés, l'Inquisition, qui ne connoissoit que des causes d'hérésie, tomba en décadence. Le zele indiscret de ses officiers, qui leur faisoit quelquefois envelopper des personnes innocentes dans leurs accusations, avoit déja fort décrédité ce tribunal.

Le pape Alexandre III voulut aussi

en établir un en France sous le regne de saint Louis. Le gardien des Cordeliers de Paris, & le provincial des Domicains étoient les grands inquisiteurs. Ils devoient, par la bulle du souverain pontife, consulter les évêques; mais ils n'en dépendoient nullement. Cette étrange jurisdiction, donnée à des hommes qui font voeu de renoncer au monde, indigna le clergé & les laïcs; & bientôt le soulevement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un vain titre.

Plusieurs siecles après, le duc de Guise, & son frere le cardinal de Lorraine, presserent fortement Catherine de Médicis de consentir au rétablissement de cet odieux tribunal. La reine s'y opposa constamment, laissant aux évêques le soin de faire le procès aux hérétiques, & aux magistrats ordinaires, celui de les punir.

A l'imitation de l'Inquisition de Toulouse, le pape institua celle de Rome, & la confia aux Dominicains & aux Cordeliers, conjointement avec le haut clergé, & les juges laïcs chargés de faire punir les coupables. Cet établissement, nommé le Saint-Office, ne fut pas admis dans toute l'Italie. Les états

de Naples, brouillés alors avec le Saint-Siege, le refuserent: Il n'y a cependant point d'hérétiques dans ce royaume; ce qui prouve que l'Inquisition est moins le rempart de la foi, que le fléau de l'humanité. Venise l'a reçue, mais avec des restrictions qui la rendent dépendante du sénat, & soumise à la république. Elle est composée du nonce, du patriarche, d'un cordelier, grand inquisiteur, & de deux ou trois nobles Vénitiens, sans la présence desquels toutes les procédures sont de nulle valeur. Ainsi, pour peu qu'elles déplaisent à l'état, il est le maître de les arrêter ou de les supprimer. La plus sage précaution que prirent les sénateurs, fut que les amendes & les confiscations n'appartiendroient pas aux inquisiteurs. On modéra le zele de ces derniers, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens. Ce réglement, & plusieurs autres aussi politiques, anéantirent l'autorité du Saint-Office à Venise, à force de l'éluder. L'hérésie est presque la seule matiere dont ce tribunal prenne connoissance; encore n'est-il pas fort févere.

Douze cardinaux nommés par Sa Sainteté, avec un certain nombre d'é-

vêques & de théologiens, dont le commissaire est toujours de l'ordre de saint Dominique, composent à Rome la sainte Inquisition. Ces prélats sont appellés inquisiteurs généraux, parce que leur pouvoir s'étend dans tous les lieux de la chrétienté, où cette jurisdiction est reçûe. Vous pouvez vous rappeller que c'est à Lisbonne & à Goa, qu'elle exerce ses fonctions avec le plus de rigueur. Les papes l'ont érigée par politique; les Portugais y ont ajouté la barbarie.

Ce même tribunal étoit connu en Arragon long-tems avant que de passer en Castille; & ce ne fut qu'après la conquête de Grenade, qu'il s'établit dans toute l'Espagne. Ferdinand, voulant convertir les Maures aussi vîte qu'il avoit conquis leur pays, eut recours à un moyen plus prompt que la persuasion; il employa la violence. C'étoit enfreindre le traité par lequel ces peuples s'étoient soumis: on leur avoit promis de leur laisser leur religion; & l'on força cinquante mille d'entre eux d'en prendre une, à laquelle ils ne croyoient point. Les juifs, compris dans ce même traité, n'éprouverent pas plus d'indulgence; & l'Inquisition procéda contre eux

avec la même sévérité que contre les infidèles. Vous avez vu combien de familles juives & mahométanes aimerent mieux quitter l'Espagne, que de soutenir la rigueur de ses jugemens. Ceux qui resterent feignirent d'être chrétiens; mais le grand inquisiteur Torquemada les fit passer pour des hommes, dont il falloit consisquer les biens & proscrire la vie. Ce moine sanguinaire, qui avoit fait jurer à Isabelle, avant qu'elle fût reine, que si jamais elle parvenoit au trône, elle extermineroit les juifs, les mahométans & les hérétiques, donna à ce cruel établissement une forme opposée à toutes les loix de l'humanité. Quoi de plus propre en effet à épouvanter les esprits, & à troubler le repos de la société, que ces fournaises attisées par un zele cruel, implacable, & toujours prêt à engloutir les victimes qu'il désigne, souvent sur de simples soupçons, ou sur les rapports de l'envie, de la haine, & de l'ignorance? L'excès d'inhumanité que mit Torquemada dans l'exercice de sa charge, lui fit faire le procès à plus de cinquante mille personnes, dont six mille au moins furent brûlées avec la pompe & l'appareil des fêtes, so-

lemnelles. Tout ce qu'on nous raconte de ces peuples barbares, qui sacrifioient des créatures humaines à leurs divinités, n'approche point de ces exécutions horribles, accompagnées de cérémonies religieuses. On n'y immola d'abord que des juifs & des mahométans; mais bientôt les Espagnols eux-mêmes devinrent les victimes malheureuses de cette affreuse institution; car lorsque les dogmes de Luther commencerent à éclater, tout citoyen qui fut soupçonné de les admettre, éprouva le même sort que les mahométans & les juifs. Les supplices terribles de ces malheureux, dont on faisoit à la fois des fêtes de religion & des spectacles d'horreur, répandirent parmi les peuples une sombre tristesse. Chacun s'observa dans ses paroles, dans ses actions, dans ses gestes; & les Espagnols devenus silencieux, défians & soupçonneux, perdirent, par la crainte des bûchers dont ils étoient environnés, la gaieté de leur esprit, & la vivacité de leur caractere. Il ne faut pas chercher non plus d'autres causes du peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences, les arts & la philosophie, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre

& la France ont découvert tant de vérités utiles. Si l'Inquisition les a garantis de l'héréſie, combien d'autres abus n'entraîne pas avec elle une juriſdiction qui favoriſe l'envie, la haine, la vengeance, la perfidie, l'avarice ? Combien n'a-t-on pas reproché aux miniſtres du Saint-Office de perdre des citoyens innocens, pour s'emparer de leurs biens, pour ſatisfaire de ſecretes inimitiés, de ſecretes vengeances, &c ? D'ailleurs ce pouvoir, inventé pour extirper les héréſies, n'eſt-il pas préciſément ce qui éloigne le plus les proteſtans de l'égliſe Romaine ? Il eſt pour eux un objet d'horreur ; & les chemiſes enſoufrées du Saint-Office ſont l'étendard, contre lequel ils ſeront à jamais réunis.

L'Inquiſition fut auſſi introduite en Sicile, en Sardaigne, en Amérique, aux Indes, & généralement dans tous les états du roi d'Eſpagne, excepté, comme je l'ai dit, dans le royaume de Naples, où les peuples n'en peuvent pas même entendre prononcer le nom. En vain Charles-Quint par des édits, Philippe II par les armes, & le duc d'Albe par des ſupplices, ont tenté de l'établir dans les Pays-Bas. La violence ne fit

qu'occasionner des guerres, qui affoiblirent de plus en plus la nation Espagnole.

Aujourd'hui ce tribunal ne subsiste guere plus que dans les états du pape, du roi de Portugal & de sa majesté catholique. La cour de Rome, en approuvant cet établissement, l'envisagea sans doute comme un accroissement de son autorité ; & sous ce point de vue, elle ne songea pas à lui donner de bornes. Elle accorda un pouvoir absolu au grand inquisiteur, & ne se réserva aucune inspection sur ses jugemens. L'usage est que le roi d'Espagne nomme au souverain pontife un inquisiteur général pour tous ses royaumes, & que Sa Sainteté le confirme. Ce premier officier en crée d'autres; mais ceux-ci ne peuvent exercer leur charge, qu'après en avoir obtenu l'agrément de Sa Majesté. Ils forment, avec le président, une jurisdiction souveraine, qui réside dans la capitale. Il y a des tribunaux dans les principales villes; mais ils dépendent tous du conseil suprême. On n'arrête point un ecclésiastique ou un homme de condition, sans avoir prévenu l'inquisiteur général; &

tous les ans on lui envoie l'état des prisonniers.

C'eſt une erreur de croire que les Dominicains aient le gouvernement du Saint-Office. Il eſt vrai qu'ils en ſont comme les fondateurs ; mais ils n'ont droit que d'avoir un de leurs religieux au nombre des officiers. Les autres membres ſont choiſis parmi les eccléſiaſtiques, les magiſtrats & les moines. Tous les crimes ne ſont pas indiſtinctement de leur compétence ; ils ne connoiſſent que de l'héréſie, du judaïſme, du mahométiſme, de la ſodomie, des blaſphêmes, de la polygamie, de l'impiété & des ſortileges.

Ici, comme en Portugal, les ſeigneurs les plus conſidérables ſe font officiers de l'Inquiſition, ſous le nom de *familiers*, aimant mieux en être les archers que les victimes. La premiere fonction de leur charge eſt d'arrêter les coupables, & ſa principale prérogative, qu'on ne les ſoupçonne pas de l'être. Il y a en Eſpagne plus de vingt mille de ces eſpeces d'exempts, ſans compter les inquiſiteurs, les aſſeſſeurs, les promoteurs, les qualificateurs, les conſulteurs, les receveurs, & autres

officiers du tribunal. On recherche avec empressement tous ces emplois, parce qu'ils sont comme une sauve-garde contre les accusations des délateurs; & que d'ailleurs ils donnent beaucoup de considération à ceux qui en sont revêtus. Le respect qu'on a pour eux, la terreur qu'inspire le nom seul de l'Inquisition, vont si loin, qu'un homme se laisse prendre & emmener sans proférer une parole, dès qu'un Familier a prononcé ces mots terribles : *de la part du Saint-Office.* Aucun ami, aucun voisin n'ose murmurer; le pere même livre ses enfans, le mari sa femme; & s'il arrive une révolte, & que le criminel disparoisse, on saisit à sa place, tous ceux qui ont refusé de donner main-forte pour empêcher son évasion.

On enferme les coupables séparément, ou deux à deux, dans de petites cellules, d'où ils ne sortent que pour être interrogés. On ne leur dit pas de quoi on les accuse ; on leur demande seulement quels crimes ils ont commis? On veut qu'ils soient leurs propres accusateurs ; qu'ils devinent & avouent le délit qu'on leur suppose, & qu'eux-mêmes ignorent le plus souvent.

Tous leurs parens prennent le deuil, & ne parlent plus d'eux que comme de gens morts. Ils n'osent ni solliciter leur grace, ni s'approcher de leur prison, tant ils craignent de se rendre suspects, & d'être enveloppés dans le même malheur.

Si les preuves ne suffisent pas pour condamner un prisonnier, on lui rend sa liberté; mais on retient une partie de son bien, pour fournir aux frais de l'Inquisition. S'il est coupable, le secret de la procédure est si exactement observé, qu'on ne sait ni de quelle espece est son crime, ni quel jour doit s'exécuter le jugement. Ce jour est le même pour tous les criminels; & c'est ce qu'on appelle l'Auto-da-Fé. Je ne répéterai point ce que j'ai dit de cette affreuse cérémonie, qui présente à la fois une fête, une réjouissance, un sacrifice, une boucherie, & où l'on brûle des hommes en chantant dévotement les prieres de l'église.

Les inquisiteurs étant tous ecclésiastiques, ne prononcent point l'arrêt de mort: ils dressent seulement un acte qu'ils lisent à l'accusé, & où il est dit que le criminel ayant été convaincu

d'une telle faute, la sainte Inquisition le livre avec douleur au bras séculier. Elle le prie de le traiter avec douceur; mais s'il l'épargnoit, il courroit risque de se rendre coupable. On fait grace, pour la premiere fois, à ceux qui, ayant révélé leurs complices, promettent de renoncer au judaïsme; mais s'ils récidivent, il n'y a plus de pardon. On ne confronte point les accusés aux délateurs; & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont admis en témoignage. Le fils même peut déposer contre son pere, la femme contre son mari. Un accusateur adroit & audacieux a un moyen sûr de perdre son ennemi, & de satisfaire sa vengeance sous le voile de la religion. Il est vrai que la peine du talion est prononcée contre les faux dénonciateurs; mais on n'en use point à la rigueur, de peur d'effaroucher les vrais témoins. D'ailleurs on craindroit de donner du discrédit aux décrets du Saint-Office, qu'on veut faire envisager par le peuple, comme des jugemens sacrés & des décisions infaillibles. Il étend son pouvoir jusques sur les

morts : on leur donne un avocat ; & s'ils sont trouvés coupables, on les déterre, & l'on brûle leurs os avec une figure de carton qui leur ressemble, leurs biens sont confisqués & enlevés aux héritiers.

Tel est, Madame, ou plutôt tel a été pendant long-tems ce tribunal destructeur, problême étonnant pour toutes les nations, objet d'horreur pour les unes, de vénération pour les autres, & qu'on est toujours surpris de voir subsister, parmi des peuples policés, dans le sein même du christianisme. Je sais qu'on lui impute des atrocités qu'il ne commet point ; mais pourquoi chercher dans le mensonge de quoi le rendre odieux ? La vérité seule ne suffit-elle pas pour le faire détester ? J'avoue pourtant, que dans ce siecle humain, poli & éclairé, l'Espagne & le Portugal ont sagement tempéré la rigueur de ses maximes, & diminué l'excès de son pouvoir. Les inquisiteurs même sont devenus plus circonspects, moins inflexibles & plus équitables.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 4 février 1755.

LETTRE CXCI.

SUITE DE L'ESPAGNE.

L'HÉRITIERE de toutes les couronnes d'Espagne, Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, avoit épousé Don Philippe, archiduc d'Autriche; & c'est de ce mariage, que naquit l'empereur Charles-Quint. C'étoit une princesse dont l'esprit naturellement foible & borné faisoit présager un dérangement. Son mari mourut jeune, & fut extrêmement regretté de la nation Espagnole; mais personne ne témoigna plus d'affliction que son épouse, qui l'aimoit avec passion. Dès qu'il eut les yeux fermés, cette princesse inconsolable refusa de prendre aucune nourriture, & demeura long-tems le visage collé contre celui du prince mort. Elle consentit enfin qu'on le mît dans un cercueil; mais ce cercueil l'accompagnoit sans cesse: elle le traînoit dans toutes les villes de Castille, avec l'appareil lugubre de sa viduité, ne trouvant d'autre plaisir,

plaisir, que celui de renouveller éternellement ses obseques. Elle ne vouloit marcher que de nuit, avec une longue suite de gens à pied, qui l'accompagnoient avec des flambeaux. Les horreurs de la jalousie la poursuivoient encore ; elle étoit dans des inquiétudes continuelles pendant ces marches nocturnes, & se retournoit à chaque instant, pour voir si quelque femme ne s'approchoit point du corps de son époux. Arrivée, à la pointe du jour, auprès d'un monastere, elle voulut y mettre le cercueil en dépôt jusqu'à la nuit; mais apprenant que ce couvent étoit une abbaye de religieuses, elle aima mieux camper ce jour-là, que de souffrir que son mari le passât parmi des femmes. Quelquefois elle faisoit ouvrir la biere, pour revoir encore celui dont l'idée étoit toujours présente à son esprit. Cette vue ranimoit ses peines & sa tendresse : Jeanne embrassoit ce cadavre qu'elle arrosoit de ses larmes, & continuoit à le considérer, jusqu'à ce que l'excès de son chagrin lui fit perdre connoissance. Revenue à elle-même, elle recommençoit à pleurer, à gémir, & à soupirer. Jamais on ne vit d'exemple

d'une douleur si longue & si vive pour la perte d'un mari; & ce mari n'avoit jamais aimé sa femme, parce qu'elle étoit dépourvue de tous les agrémens de la figure, de toutes les qualités de l'esprit, qui peuvent fixer le cœur d'un homme. Sa raison, naturellement foible, étoit sujette à des aliénations fréquentes. Elle avoit idolâtré son époux; mais sa tendresse excessive & puérile étoit plus propre à exciter le dégoût que l'amour; & son extrême jalousie, qui n'étoit, il est vrai, que trop bien fondée, la portoit aux éclats les plus extravagans. Aussi Philippe n'observoit-il pas même l'apparence de ce qu'il devoit à cette malheureuse princesse, lorsqu'une fievre, causée par un excès de débauche, termina sa vie dans la vingthuitieme année de son âge. Cette perte acheva d'égarer la raison de son épouse, qui mourut enfin elle-même, après avoir été long-tems enfermée avec ce qu'elle appelloit son trésor.

Le regne brillant & glorieux de Charles-Quint fit oublier aux Espagnols, les malheurs occasionnés par la démence de cette reine infortunée. Vous savez avec quelle splendeur ce grand prince occupa tout à la fois le

trône d'Espagne & celui de l'empire. L'événement le plus mémorable de la vie de ce monarque, fut l'abdication de ses états héréditaires en faveur de son fils Philippe II. Dès qu'il crut avoir trouvé le moment favorable pour l'exécution de ce grand dessein, il voulut signaler ce dernier acte de souveraineté, par un éclat qui laissât une profonde impression dans l'ame de son successeur & de son peuple. Il convoqua les états de Flandres à Bruxelles; & y siégeant pour la derniere fois, il avoit à côté de lui, sur son trône, Philippe son fils, accompagné des princes de l'empire & des plus grands seigneurs d'Espagne. On y lut l'acte de résignation, par lequel Charles transmettoit à Philippe tous ses domaines, & délivroit ses peuples du serment de fidélité. Puis s'adressant lui-même à l'assemblée, il rappella avec dignité, mais sans ostentation, tout ce qu'il avoit fait de grand depuis le commencement de son regne; & il ajouta que ses infirmités l'obligeant de quitter le monde, il seroit heureusement remplacé par un prince qui joignoit à la force de la jeunesse, la maturité & l'expé-

rience. Ensuite se tournant vers son fils, qui s'étoit jetté à ses genoux : « prince, lui dit-il, si je ne vous laissois que par ma mort le riche héritage dont j'ai si fort augmenté les limites, vous devriez quelque tribut à ma mémoire ; mais lorsque je vous résigne ce que j'aurois pu conserver encore, j'ai droit d'attendre de vous la plus grande reconnoissance. Vous ne pouvez me la témoigner d'une maniere qui me soit plus agréable, qu'en rendant heureux les peuples que je vous confie. Puissiez-vous voir un jour vos enfans dans un âge & d'un mérite qui vous engage à faire pour eux, ce que vous voyez que je fais pour vous » !

Pendant qu'il parloit, tous les assistans fondoient en larmes. Philippe, qui étoit encore aux pieds de son pere, se releva ; &, d'une voix basse & soumise, lui rendit grace du don qu'il recevoit de sa bonté. De toutes ses vastes possessions, Charles ne se réserva qu'une pension de cent mille écus, pour les charges de sa maison & ses charités particulieres. Il avoit choisi l'Espagne pour le lieu de sa retraite ;

& dès qu'il y fut arrivé, il baisa la terre, en disant : « ô mere commune » des hommes ; je suis sorti nu du sein » de ma mere ; je rentrerai nu dans ton » sein ».

Charles-Quint se rendit à Burgos, où quelques nobles Espagnols allerent lui faire leur cour ; mais ils étoient en petit nombre ; & leurs hommages furent très-froids. Le prince sentit, pour la premiere fois, qu'il n'étoit plus souverain, & eut la foiblesse d'être fâché qu'on n'eût autrefois rendu qu'à son rang, des respects qu'il croyoit dus à sa personne. Il fut encore plus affligé de l'ingratitude de son fils, qui oublia de lui faire payer, à Burgos, le premier quartier de sa pension. Charles ne put s'empêcher d'en marquer quelque mécontentement ; mais cet argent étant enfin arrivé, le prince continua sa route vers Plaisance, dans l'Estramadure. Ayant autrefois passé par cette ville, il avoit été singuliérement frappé de la situation du monastere de S. Just, habité par des Jéronimites, & éloigné de quelques milles de Plaisance. Il le choisit pour sa résidence, & y fit construire un bâtiment à son usage. Ce fut

là qu'il voulut goûter les délices de la vie privée, dans un petit appartement meublé avec ſimplicité, & qui donnoit ſur un jardin dont il avoit lui-même tracé le plan. Il ne retint avec lui que quelques domeſtiques, & ſe ſoumit à un genre de vie qui auroit à peine convenu à un ſimple gentilhomme. Loin de prendre aucune part aux événemens politiques de l'Europe, il n'avoit pas même la curioſité de s'en informer. D'autres objets l'occupoient dans ſa ſolitude. Quelquefois il cultivoit de ſa propre main les plantes de ſon jardin, ou bien il s'amuſoit à faire quelque ouvrage de mécanique. Les exercices de piété rempliſſoient le reſte de ſon tems; & il avoit des converſations fréquentes avec les religieux du monaſtere. Six mois avant ſa mort, ſon eſprit parut s'affoiblir; & dès ce moment, il voulut aſſujettir ſa vie à toute l'auſtérité de la regle monaſtique. Il ne ſe plaiſoit plus qu'à chanter au chœur les hymnes du miſſel. Il alloit même jusqu'à ſe donner la diſcipline; & la biſarrerie de ſon imagination le porta à célébrer ſes propres obſeques avant ſa mort. Il prit un habit de deuil, s'étendit par terre, ſe fit couvrir d'un

linceul, chanta lui-même l'office des morts, & mêla ses larmes à celles des assistans, comme s'il eût célébré de véritables funérailles. La cérémonie se termina par jetter de l'eau benite sur le cercueil; & le prince, sortant de son tombeau, se retira dans son appartement, plein des idées lugubres de cette triste solemnité. L'impression qu'elles firent sur son esprit, lui causa une fievre dont il ne put soutenir les accès; & il expira quelques jours après, dans la cinquante-huitieme année de son âge.

L'Espagne avoit pris une face nouvelle sous le regne glorieux de ce monarque. Ce prince ne mettant point de bornes à sa domination ni à ses conquêtes, tourna le génie de ses peuples du côté des armes & de la politique. Ses conseils furent composés des plus habiles ministres de l'Europe, ses armées commandées par les plus grands capitaines, & ses provinces gouvernées par des hommes dont les talens répondoient à l'importance de leur place.

Non content des pays immenses que son pere lui avoit abandonnés, Philippe II voulut encore y joindre le royau-

me de Portugal. Ses droits n'étoient point inconteſtables ; ceux du duc de Bragance paroiſſoient auſſi bien fondés ; mais Philippe étoit le plus fort ; il fit valoir les ſiens les armes à la main, & contraignit les Portugais à le reconnoître pour leur maître. Ainſi les différens états, qui compoſoient autrefois la vaſte puiſſance des Goths, ſe retrouverent, pour la premiere fois depuis l'invaſion des Maures, aſſujettis à la domination d'un ſeul prince. Ferdinand avoit déja entrepris d'y joindre le royaume de Naples. Charles-Quint y ajouta d'autres pays encore plus conſidérables ; mais, faute d'avoir ſu les réunir de maniere à pouvoir ſe ſoutenir mutuellement, il laiſſa à ſon fils une monarchie, que tant de portions ſéparées rendoient preſque impoſſible à conſerver dans toute ſon étendue.

La grandeur de cet empire fut donc une des cauſes de ſa foibleſſe ; & aujourd'hui que l'Eſpagne a perdu une partie de ſes états, peut-être eſt-elle plus puiſſante que ſous les princes de la maiſon d'Autriche. Ces derniers ne pouvant régir par eux-mêmes de trop vaſtes domaines, étoient obligés d'y

envoyer des vice-rois ; & dans la crainte que celui qui devoit représenter le souverain, ne cherchât à se prévaloir de l'affection des peuples, on choisissoit toujours un étranger, moins propre à se faire aimer qu'à se faire craindre. Quelques qualités qu'il eût d'ailleurs, il étoit l'objet de la jalousie des grands par la supériorité de sa place ; & son élévation leur étoit d'autant plus odieuse, qu'ils ne voyoient en lui qu'un simple sujet. L'assiduité dont ils se feroient fait honneur auprès du monarque, sembloit les dégrader devant un homme, qu'ils croyoient n'avoir sur eux, que la faveur ou d'un ministre ou d'une maitresse. Aussi la plupart vivoient-ils à la campagne, préférant cette obscurité au luxe des villes & à l'éclat de la cour. Les artisans n'ayant plus de travail, les fabriques tomboient ; la circulation de l'argent étoit arrêtée ; & les charges publiques étant les mêmes, on se rejettoit sur les terres, qui devenoient l'unique fonds des nobles & du peuple. La misere se faisoit sentir, & croissoit de jour en jour : tous les ordres de l'état s'en plaignoient, & s'accoutu-

moient à murmurer contre l'adminiſtration, à haïr le ſouverain, & à deſirer une révolution qui les en délivrât.

Les autres cauſes de foibleſſe, dans cette ancienne conſtitution de l'Eſpagne, étoient la découverte de l'Amérique, l'inculture des terres, la déſertion des campagnes & la dépopulation. Attirés par l'appas des richeſſes, les Eſpagnols ſe précipiterent en foule dans le nouveau monde, y eurent de longues guerres à ſoutenir, & dépeuplerent leurs états d'Europe, pour aller recueillir les tréſors de l'Amérique. Le luxe, qui marche à la ſuite d'une abondance exceſſive, ſorti des mines du Mexique & du Pérou, vint en Eſpagne corrompre les mœurs des habitans, & éblouir les peuples par l'éclat des fortunes rapides. Dès-lors tout citoyen actif dédaigna les reſſources trop lentes du travail & de l'économie, & abandonna ſon pays, où il vivoit dans la médiocrité, pour aller, dans des climats éloignés, arracher aux malheureux Indiens, & leur vie & leur or. Ceux qui échappoient aux naufrages de la mer, aux atteintes de la maladie, aux dangers des combats, venoient étaler en

Espagne des richesses immenses, qu'ils dissipoient avec une profusion sans bornes. Les étrangers s'empressant de porter leur industrie dans ce royaume, se rendirent nécessaires, vendirent chérement leurs talens & leurs travaux, & recueillirent la plus grande partie de ces trésors. Les besoins de la vie devinrent plus difficiles à satisfaire : l'abondance de l'argent mit un plus grand prix aux denrées; & les Espagnols, accoutumés au retour des galions, étoient réduits à la misere, lorsque la guerre ou la mer retardoient, ou engloutissoient leurs espérances.

Le célibat fut une suite nécessaire de ce luxe excessif. Presque tous les citoyens sortis de leur état, vivoient noblement dans la pauvreté. Il leur eût été onéreux d'avoir une femme & des enfans avec une fortune incertaine & peu susceptible d'accroissement. Les monasteres se peuplerent des déserteurs du commerce & des manufactures. Il étoit bien doux à des gens lâches & paresseux de jouir, dans des asyles respectables, de la considération & des honneurs dus au mérite & à la vertu; & les cloîtres trop multipliés, trop re-

cherchés, devinrent comme autant de gouffres, où les races futures s'anéantirent. Les maximes intolérantes de l'Espagne avoient déja expulsé les Juifs & les Maures de ce royaume; ces pieux établissemens absorberent encore une portion considérable de ses sujets & de ses revenus; & les franchises multipliées firent tomber tout le poids des impositions sur les citoyens les plus laborieux & les plus utiles.

Tandis que cette puissance, méditant une domination trop étendue, troquoit ses hommes contre des lingots, & aimoit mieux moissonner des métaux que des grains, la terre féconde lui refusoit ses dons; & l'espece humaine diminuoit en même tems que les travaux. L'Espagne n'eut donc plus assez de bras pour porter ses trésors; privée des choses les plus nécessaires, il ne lui resta qu'un stérile métal; & bientôt elle n'eut pas même assez d'argent pour payer l'industrie de ses voisins. Telles ont été les suites de la découverte de l'Amérique, source de biens & de maux, qui a enrichi & dépeuplé ce royaume. On y comptoit, du tems de Cesar, plus de quarante millions d'habitans. Il y en avoit encore vingt

millions sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle ; & aujourd'hui ce nombre est diminué de plus de moitié.

La valeur des troupes de Philippe II, l'habileté de ses généraux & de ses ministres, la magnificence de ses ambassadeurs, ses dépenses excessives, sa gravité affectée, sa profonde dissimulation, & plus que tout cela, le bonheur qu'il eut de se démêler des affaires les plus embarrassantes, lui acquirent la réputation du plus grand prince de l'Europe ; tandis que ses hauteurs, ses défiances, ses cruautés, le soulevement de ses peuples, & sur-tout la mort de son fils, le faisoient passer pour l'homme le plus méchant de son siecle. Quelques auteurs ont entrepris de le justifier du crime de parricide ; d'autres, & c'est le plus grand nombre, l'en ont hautement accusé : voici comment un Espagnol, qui se croit bien instruit, m'a raconté ce tragique événement.

« Don Carlos, m'a-t-il dit, fut la » victime de son ambition, & des soup» çons jaloux du roi son pere. Elisa» beth de France, fille ainée d'Henri II, » avoit d'abord été destinée à ce jeune » prince ; mais Philippe étant devenu

» veuf, la demanda pour lui-même. Son
» fils, qui se souvenoit qu'elle devoit
» faire son bonheur, ne put se défendre
» de l'aimer. La reine, sans s'écarter,
» dit-on, de son devoir, le voyoit avec
» plaisir; c'en fut assez pour exciter la
» jalousie du roi, & lui rendre odieux
» son jeune rival. Une nuit que le prince
» dormoit profondément, le monarque
» entra dans sa chambre, accompagné
» d'hommes armés, & se saisit d'une
» cassette qui renfermoit des lettres de
» la reine. Don Carlos s'éveilla en sur-
» saut; & la vue de ce qui se passoit
» lui causa un si grand désespoir, qu'il
» alloit s'ôter la vie, si on ne l'en eût
» empêché. On démeubla son apparte-
» ment; & on ne lui laissa, pour tout
» meuble, qu'un méchant matelas,
» avec défense à ses officiers de jamais
» paroître devant lui. Il fut toujours
» gardé à vue, & servi par des hommes
» qui lui étoient inconnus. On ne tarda
» pas à lui supposer des intelligences
» secretes en Flandres & en Alle-
» magne; & l'Inquisition, qui prit con-
» noissance de cette affaire, le con-
» damna à une éternelle prison. Le res-
» sentiment qu'il en témoigna, fit trem-

» bler ceux qui avoient porté ce juge-
» ment; & ils n'eurent point de repos,
» qu'ils n'eussent achevé de le perdre.
» On mêla dans tout ce qu'il prenoit,
» un poison lent, qui devoit bientôt
» lui causer une langueur mortelle.
» Mais, soit qu'il usât de préservatifs,
» soit que sa constitution fût plus forte
» que le poison, il fallut s'expliquer plus
» clairement; & ce prince apprit qu'on
» ne lui laissoit que le choix du genre
» de sa mort. Il reçut cette nouvelle
» avec l'indifférence d'un homme, qui
» aimant quelque chose plus que la
» vie, craint le même sort pour ce
» qu'il aime. Il demanda froidement si
» son bain étoit prêt; & s'étant fait ou-
» vrir les veines, il ordonna à tout le
» monde de sortir; puis prenant dans
» sa main un portrait de la reine, il
» demeura les yeux attachés sur cette
» peinture, jusqu'à ce que le frisson
» de la mort le surprît dans cette douce
» contemplation; & il perdit ainsi la
» connoissance & la vie ».

Je soupçonne notre Espagnol d'a-
voir orné la fin de son histoire, en y mê-
lant des idées de roman. La mort de
la reine suivit celle du prince; & l'on

accusa Philippe d'avoir encore sacrifié cette victime à sa jalousie. D'autres disent qu'Elisabeth mourut de douleur de la perte de son amant. Cet événement a fourni au poëte Campistron le sujet de sa tragédie d'*Andronic*, où il n'a fait que déguiser les noms Espagnols, en suivant, pour le fond, le roman historique de l'abbé de Saint-Réal.

Ce double parricide est sans doute une des raisons qui ont fait donner au monarque Espagnol le surnom odieux de *démon du midi*. Du fond de son royaume il troubla tous les autres états; & l'on n'attendit pas sa mort, comme il arrive aux autres princes, pour lui reprocher ses cruautés. Le prince d'Orange l'accusa de trahison, d'hipocrisie, de parricide, d'assassinat, de polygamie, & de mille autres crimes qu'il ne craignit pas d'exposer aux yeux de l'Europe. Philippe ordonnoit les meurtres le crucifix à la main; & dans son oratoire, à côté de son confesseur, il signoit des sentences de mort.

Cependant le beau siecle de l'Espagne, le siecle du savoir, de l'esprit & du génie, est celui de Philippe II. Avide de toutes sortes de gloire, ce

prince eut encore celle de voir sa patrie plus éclairée. Il favorisa les lettres & les savans ; & c'est sous son regne que parurent les bons historiens, les habiles jurisconsultes, les profonds théologiens, les excellens poëtes, en un mot, les écrivains les plus célebres, ainsi que les plus grands hommes dans la guerre, la marine & la politique. Les Espagnols avoient alors la supériorité sur les autres nations : leur langue se parloit à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin : leurs modes, leur maniere de penser & d'écrire subjuguerent les esprits. Leur théatre fut imité par les François. Corneille & Moliere se sont depuis fort enrichis de leurs ouvrages dramatiques. L'histoire, les romans, les fictions ingénieuses & la morale, furent traités avec un succès qui surpassa encore celui du théatre. La philosophie seule fut ignorée dans un pays, où l'Inquisition perpétuoit les erreurs scholastiques.

L'Espagne, sous Philippe III, éprouva le sort des grands empires, & s'écroula sous le poids de sa trop vaste puissance. Si le roi & les ministres augmentèrent leur pouvoir dans l'intérieur

de l'état, ils perdirent leur crédit & leur autorité au dehors. Les loix s'affoiblirent sous la suprême volonté du gouvernement; on dépouilla les provinces de leurs privileges; on tourmenta les citoyens opulens; on mit des impôts exorbitans sur tous les objets de commerce; on empruntoit beaucoup; on dissipoit davantage; & les revenus publics devinrent insuffisans pour payer les dettes nationales. Une partie des terres, jadis si fertiles, n'offroit déja plus que l'appareil rude & sauvage des deserts. Le nouveau monde, moins prodigue de ses trésors, sembloit les retenir dans son sein. L'excès de la misere avoit déraciné l'industrie, ruiné le commerce, diminué le nombre des sujets; & l'état dépourvu d'argent, de soldats, de vaisseaux, se trouvoit sans force & sans vigueur. Les provinces étoient regardées comme autant de royaumes étrangers l'un à l'autre. Chacun de ces petits états avoit une douane particuliere; & à chaque frontiere, on faisoit payer de nouveaux droits.

Joignez à ces abus, l'entiere expulsion des Maures, que l'Inquisition poursui-

voit ſans relâche, & qu'elle vint enfin à bout de chaſſer de toutes les parties de l'Eſpagne. On n'étoit occupé qu'à tranſporter hors du royaume, des citoyens utiles & laborieux, uniquement adonnés à l'agriculture & au commerce. Les uns ſe refugierent en Afrique, leur ancienne patrie ; d'autres paſſerent en France, dont ils embraſſerent la religion ; & cette émigration fit perdre à l'état plus de ſix cens mille habitans, ſeuls appliqués au travail dans ce pays de l'oiſiveté & de la pareſſe. L'induſtrie ne ſeconda plus les préſens de la nature : ni les belles ſoies de Valence, ni les laines fines de l'Andalouſie, n'étoient préparées par des mains Eſpagnoles. Tous les objets de luxe furent défendus ; & rien de ce qui rend la vie commode ou agréable, ne fut permis. On ne fabriquoit plus d'étoffes d'or ni d'argent ; & malgré les mines du nouveau monde, le miniſtere ſe vit obligé de publier des loix ſomptuaires, comme on auroit pu faire dans une petite république. Tel fut enfin le dépériſſement des affaires, que le maître du Mexique & du Pérou fit faire une monnoie de cuivre pour acquitter ſes

dettes, en lui donnant une valeur presque aussi forte qu'à l'argent.

Le regne suivant fut un enchaînement de pertes & de disgraces; & cependant le favori de Philippe IV, le comte-duc d'Olivarès, fit prendre à son maître le surnom de *grand*. Quand ce prince eut perdu le Roussillon, le Portugal & la Catalogne, on lui donna par flatterie ou par dérision, un fossé pour devise, avec ces mots: « plus on lui ôte, plus il est » grand ». Un jour qu'il partoit pour la chasse du loup: « ce sont les François » & votre ministre que vous devez chasser, lui crierent les habitans de Madrid. » Voilà les véritables loups qui nous » dévorent ». Philippe, honteux que le peuple lui rappellât son devoir, partit en effet pour la Catalogne; & il céda aux vœux de sa nation, qui lui demandoit la disgrace d'Olivarès. Les courtisans, pour perdre ce ministre, ne dédaignerent pas d'employer la nourrice du roi, qui osa dire à Philippe: « Quoi! » n'est-il pas tems, à votre âge, que vous » sortiez de tutele »? La reine se joignit aux ennemis du Comte-Duc; & se présentant au monarque les yeux baignés de pleurs, tenant son fils par la

main : « voilà, lui dit-elle, notre seul » fils. Il est menacé de devenir le plus » pauvre gentilhomme de l'Europe ; si » vous n'écartez un homme qui cher- » che à perdre la monarchie ». Philippe ne put résister à tant d'assauts, & déclara qu'il n'auroit d'autre premier ministre que lui-même. Le lendemain on afficha au palais ces mots : « c'est » maintenant que tu es Philippe le » Grand ; le Comte-Duc te rendoit pe- » tit ». Il n'en fut pourtant ni plus grand ni plus heureux.

La fin de son regne est l'époque de la décadence des sciences & des arts en Espagne. Ils avoient commencé à fleurir du tems de Ferdinand & d'Isabelle. De la même main dont ces princes abaissoient les ennemis de l'état, ils élevoient les hommes de génie, & répandoient sur eux les bienfaits, autant que le tribunal destructeur de l'Inquisition pouvoit le permettre. Charles-Quint montra encore plus de goût pour les talens. « La noblesse me dépouille, » disoit ce monarque ; le commerce m'en- » richit ; les sciences & les arts m'instrui- » sent & m'immortalisent. Je peux, en » une heure, faire cent grands d'Espagne » comme vous, ajoutoit-il, en parlant à

» ses courtisans; & en 20 ans, je ne ferois » pas un bon poëte, un bon historien, » un bon peintre ». On sait qu'un jour il ramassa le pinceau du Titien, & qu'un autre fois il ne dédaigna pas de lui rendre visite. Son regne fut le berceau de la littérature & de la poésie Espagnole. Cette gloire se soutint jusqu'à Philippe IV, qui voulut bien, dit-on, courir lui-même cette carriere, en composant une tragédie. Tandis que le peuple alloit en foule au combat du taureau, la cour, & tout ce qui n'étoit pas peuple, jouissoit du plaisir plus délicat de voir jouer les pieces de Lopez de Vega & de Calderon.

A la mort de Philippe, on cessa d'écrire, ou l'on s'écarta de la route qu'avoient tracée les grands écrivains; alors le goût de la bonne littérature déchut en Espagne. Un homme d'esprit ne pouvoit plus y faire paroître aucun ouvrage sans s'exposer à la raillerie; & les meilleurs livres resterent dans l'obscurité. L'indifférence pour les lettres fut incroyable; & pour quelques personnes qui les cultivoient encore, le reste demeura plongé dans la barbarie. L'étude des langues étoit sur-tout très-négligée;

& un Espagnol qui savoit le latin, passoit pour un phénomene : on n'avoit pas même de dictionnaires pour l'apprendre. Quand on imprimoit un livre où il y avoit quelques passages grecs, on ne se faisoit point de scrupule de les supprimer, parce que personne n'entendoit cette langue.

Cette ignorance de l'antiquité étoit d'autant moins pardonnable, qu'après l'Italie, il n'y a point d'endroit en Europe, où l'on trouve plus d'anciens monumens qu'en Espagne. Ce pays est rempli de ruines de ponts, d'aqueducs, de temples, de théatres, de cirques, & d'autres édifices publics, que l'injure du tems auroit épargnés, si les habitans, croyant faire un acte de religion, n'eussent détruit ces monumens des païens, c'est-à-dire, des Romains. On menaçoit de l'enfer ceux qui levoient les yeux sur une ancienne idole ; aussi avoit-on grand soin de briser toutes celles que l'on déterroit ; & de peur que leur vue même ne souillât le soleil, on en jettoit les morceaux dans les fondemens des édifices. Trouvoit-on le buste d'un empereur, d'un poëte, d'un orateur ? c'étoit une divinité détestable,

qu'il falloit se hâter de mettre en pieces. Ce zele, enfant de la barbarie & de l'ignorance, osoit même attaquer les monumens les plus durables. Il y avoit à Murviedo un ancien théatre, qui seroit encore en son entier, sans la pieuse fureur des habitans, qui en détruisirent une partie pour en bâtir un couvent. Il n'en resteroit actuellement pas une pierre, si la solidité de l'ouvrage n'eût résisté à la force du fer, ou qu'un savant de distinction n'eût obtenu du magistrat une ordonnance qui défend d'en rien tirer à l'avenir. Des Anglois, en parcourant la province de Tarragone, chargerent deux vaisseaux de pierres couvertes d'inscriptions, qu'ils emporterent à Londres. Les Espagnols croyoient qu'il y avoit de la magie dans ces anciens caracteres. Un homme versé dans l'antiquité, qui s'amuseroit à les déchiffrer, étonneroit les passans. Les uns, surpris de cette nouveauté, demeureroient immobiles ; d'autres croiroient qu'il exerce quelque sortilege.

La philosophie ne pouvoit faire de grands progrès dans un pays où l'on enseignoit publiquement l'astrologie judiciaire,

judiciaire, la ſcience cabaliſtique, les rêveries du talmud; & les chimeres des Arabes. La doctrine d'Ariſtote étoit la dominante; & dès qu'on s'éloignoit de ſon opinion, ou de celles de ſon école, on crioit à la nouveauté, quelquefois même à l'héréſie. On aimoit les chicanes, les hypotheſes ſur la poſſibilité des choſes; les effets de la nature excitoient peu la curioſité. En un mot, une philoſophie ténébreuſe & vuide de ſens, étoit plus du goût de ces peuples. On loue cependant un certain pere Toſca, de l'Oratoire, qui a ſu profiter de tous les ſyſtêmes, ſans s'aſſujettir à aucun en particulier. Il étoit, dit-on, ſi goûté, que ſa phyſique fut enſeignée dans l'univerſité de Valence: mais cela même eſt une preuve qu'elle differe peu de celle qu'on y ſuivoit avant lui; car les univerſités ſont des eſpeces de républiques, où il n'eſt pas aiſé d'innover.

Dans un pays où ne régnoit ni la liberté de penſer, ni celle de la preſſe, il étoit difficile que les ſciences fiſſent des progrès. Vous n'imaginez pas à combien de permiſſions & de cenſures les écrivains devoient ſe ſoumettre,

avant qu'ils puſſent parvenir à faire paroître un ouvrage. L'éponge des Dominicains paſſoit au moins trois fois ſur un écrit qu'on deſtinoit à l'impreſſion; encore ne donnoient-ils leur conſentement, qu'en ſe réſervant le droit de condamner le livre, ou de le faire brûler dans la ſuite, s'ils le jugoient à propos pour le bien de la religion. Croiriez-vous que l'*index* des ouvrages prohibés, formoit déja alors deux gros volumes *in-folio*? Vous ſavez ce qu'a ſouffert Michel Cervantes, pour avoir voulu combattre les préjugés de ſa nation; & le célebre Jéſuite Mariana n'a-t-il pas été confiné pendant vingt ans dans une obſcure priſon?

La théologie conſiſtoit principalement dans l'étude des peres, des conciles, des décrets des papes, & ſurtout des ſyſtêmes de ſaint Thomas & de ſaint Auguſtin. La connoiſſance des langues ſacrées & la concordance des textes étoient très-négligées. En récompenſe, on donnoit beaucoup dans les ſolutions des cas de conſcience; un confeſſeur devoit ſavoir raffiner ſur toutes les circonſtances d'un péché, & en faire, pour ainſi dire, une ſcience,

un art, un systême. Le livre de Sanchez sur le mariage en est une preuve.

Pour la médecine & la chirurgie, l'Espagne paroissoit être à deux siecles au moins de distance de la France. On s'y appliquoit peu ; sans doute, parce que le peuple ayant plus de confiance dans les reliques des saints, que dans les remedes des hommes, quittoit les médecins pour courir aux églises. On croyoit que c'étoit manquer de foi, que de s'abandonner aux médicamens. On n'avoit point de professeur public pour cette science ; & malgré le ridicule que le Sage, dans son roman de Gilblas, a répandu sur la méthode du docteur Sangrado, les Espagnols n'ont presque encore d'autre remede que l'eau pure. Ils ont cru long-tems, que les maladies vénériennes ne pouvoient nuire à leur tempérament ; & que, pour se bien porter, il falloit toujours en conserver quelques restes. Ils s'appliquent aujourd'hui à la botanique, & entendent assez bien cette partie. On dit que les provinces de Galice & de Valence fournissent des simples & des plantes admirables.

En histoire, ces peuples comptent plusieurs bons écrivains, parmi lesquels

le Jésuite Mariana occupe le premier rang. Il naquit à Talavera dans la nouvelle Castille, fit ses études à Alcala, & enseigna à Rome, en Sicile, à Paris & en Espagne, avec une réputation distinguée. Il composa un livre sur l'institution des rois, qui fut censuré à Paris par la Sorbonne, & condamné au feu par le parlement. On y soutient qu'il est permis de se défaire d'un tyran ; & l'on y admire l'action détestable du régicide Clement. Mariana écrivit en latin un autre ouvrage sur les monnoies, pour lequel il fut mis en prison par ordre du ministère. C'est durant sa captivité, qu'il travailla à cette célebre histoire d'Espagne, que je ne balancerois pas de comparer aux meilleurs ouvrages de l'antiquité, par la grandeur du dessein, la noblesse du style, la majesté des réflexions, si l'auteur avoit su se garantir de la superstition de son siecle, & de la crédulité de son pays. Cette histoire fut d'abord écrite en latin, & ensuite en espagnol ; mais la premiere est bien supérieure à la seconde ; sa latinité est digne du siecle d'Auguste. Mariana n'osa pas aller

au-delà du regne de Ferdinand & d'Isabelle ; car il ne faut compter pour rien Salcedo, Soto & Miniana, ses continuateurs, qui s'étendent successivement jusqu'à la fin du dix-septieme siecle.

Les autres histoires les plus estimées, sont la relation de la guerre de Grenade contre les Maures, par Mendoza ; les annales d'Arragon, par Zurita ; la chronologie générale de l'Espagne, par Moralès ; les mémoires de la guerre de la succession, par le marquis de Saint-Philippe ; l'histoire ecclésiastique de ce royaume, par le Pere Flores, &c.

La langue Castillane, dans laquelle plusieurs de ces ouvrages sont écrits, a tant d'analogie avec la latine, qu'on voit qu'elle en dérive nécessairement. Les Romains, s'étant établis dans cette contrée après la ruine de Carthage, ordonnerent qu'aucun naturel du pays ne parlât aux gouverneurs & autres officiers, que la langue romaine. Le rapport nécessaire & continuel de cette nation avec ses maîtres, l'obligea donc d'apprendre le latin, qui devint enfin l'idiome vulgaire, & fut en usage jusqu'au cinquieme siecle de l'ère chrétienne. Jusques-là,

on ne vit aucune inſcription d'édifices publics, de temples, d'autels, de théâtres, de mauſolées, d'aucun monument enfin, qui ne fuſſent en latin.

Si le ſéjour des Vandales ne fut pas aſſez durable pour changer le langage établi, ils ont du moins pu l'altérer, en y mêlant leurs expreſſions; & c'eſt là peut-être la premiere cauſe de cette différence de dialecte, qu'on remarque entre diverſes provinces de ce royaume. Les Goths s'attacherent à la langue des Romains, dont ils furent d'abord les alliés & les amis. Ils ne parloient leur idiome qu'entre eux, & dans le commerce particulier. Leurs loix furent écrites en latin; mais il eſt probable qu'ils y gliſſerent leurs tours de phraſes, leurs conſtructions, & cette répétition continuelle d'articles & de pronoms, qui fait le caractere propre de nos langues vivantes.

Pendant près de huit cens ans, que les Arabes ont demeuré en Eſpagne, la langue du pays a encore éprouvé beaucoup de changemens. Elle a pris d'eux quantité de mots & de prononciations qu'on reconnoît ſenſiblement aujourd'hui. Les Goths, retirés dans

les montagnes des Asturies, n'ayant ni la facilité ni le loisir de cultiver les lettres, corrompirent le latin extraordinairement, & en formerent un nouveau dialecte. Ayant quitté leurs retraites pour faire des conquêtes, leur langue s'étendit avec leur domination. Les peuples soumis furent obligés de la parler, mais en conservant toujours quelques-unes de leurs expressions; & c'est de ce mêlange qu'est formé aujourd'hui le langage espagnol, dont le latin est la base principale. Alphonse le Sage ou le Savant, car il fut l'un & l'autre, ordonna que tous les actes publics fussent écrits en langue castillane; & dès-lors on s'appliqua à l'orner, à la polir, à l'adoucir, en ajoutant ou en retranchant certaines lettres. Les bons écrivains parurent ensuite; & la langue fut censée avoir atteint sa perfection, & s'être fixée par leurs ouvrages.

La même révolution est arrivée dans la poésie. Avant les Romains, les habitans de la Gallice composoient & chantoient des vers; & peut-être tenoient-ils cet usage des Tyriens, qui aborderent les premiers dans leur pays. Le succès avec lequel ils

cultiverent cet art, quand ils furent subjugués par les Romains, fait juger qu'il leur avoit été très-familier. Le siecle d'Auguste, qui donna à Rome un si grand nombre d'excellens poëtes, ne fut pas moins fertile en Espagne. Hyginus & Hena étoient nés dans ce pays. Seneque, Lucain, Martial vinrent après. Je ne cite que les plus connus; car Licianus, Canius & Decianus étoient du même tems. Le poëte Prudence vivoit au quatrieme siecle.

L'irruption des barbares, au commencement du cinquieme, fit perdre à ces peuples le goût de la bonne poésie; &, devenus chrétiens, ils cesserent de s'attacher aux grands modeles, comme dangereux pour les bonnes mœurs. Ils écrivoient, sans génie & sans art, des hymnes, des épitaphes, & d'autres morceaux à l'usage des églises, détournant les fideles de la lecture des poëtes païens. Ce zele aveugle fut une des principales causes de leur dépravation de goût.

On écrivit ainsi jusqu'à l'arrivée des Maures, qui apporterent avec eux leurs armes & leur poésie. Les Espagnols oublierent le latin, pour apprendre

l'arabe ; & bientôt ils firent des vers en cette langue, avec plus de grace que les Maures même. Leurs ouvrages manuſcrits ſe conſervent encore dans pluſieurs bibliotheques ; la plupart traitent de la morale, de la religion, de la politique, de la littérature & de l'hiſtoire naturelle. Je ne dois pas oublier de dire ici, Madame, pour la gloire de votre ſexe, que les dames Eſpagnoles, principalement de l'Andalouſie, cultiverent les muſes avec ſuccès. On trouve dans les manuſcrits de l'Eſcurial, les poéſies de différentes femmes, parmi leſquelles on diſtingue la célebre Maria Alphaiſuli, native de Séville, qui paſſe pour la Sapho de la poéſie arabe.

Les langues provençale & portugaiſe ayant paſſé en différentes provinces de cette contrée, la poéſie y fut également cultivée ſous ces deux idiomes. La baſque & la gallicienne y eurent auſſi leurs partiſans ; mais cette derniere fut plus pieuſe qu'agréable ; & contente de ſervir d'organe à la dévotion des pélerins de ſaint Jacques, elle négligea les ornemens. A l'exception de quelques romances, on ne connoît d'autres

productions en langage basque, que des hymnes & des cantiques. La versification provençale, bornée aux disputes amoureuses, n'osa traiter les sujets élevés. Elle étoit tendre, badine, spirituelle, mais incapable d'atteindre au sublime ni au merveilleux. Depuis que les muses portugaises ont parlé par la bouche du Camoëns, elles peuvent s'élever à la dignité des sujets héroïques. La poésie arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les allusions, les métaphores. Elle est ingénieuse dans la construction des vers, a de l'harmonie dans la mesure; mais lorsqu'elle veut s'énoncer avec majesté, elle péche presque toujours par un excès d'enthousiasme.

La castillane s'est approprié tous les genres. Gonzalo de Berceau, moine du monastere de S. Milan, est le premier qui ait fait des vers en cette langue; il vivoit au commencement du treizieme siecle, & composa la vie de plusieurs saints. Il commence ainsi celle d'un saint Dominique de Silos: « Je veux écrire en vers castillans la » prose d'un confesseur. C'est le lan» gage qui se parle entre voisins,

» Je suis bien trompé, si mes vers ne » valent pas un verre de bon vin ».

Berceau fut suivi du roi Alphonse dit le Sage, qui versifia l'histoire d'Alexandre, & composa quelques cantiques. C'est sous son regne que parut le poëte Jean Ruiz, auteur d'un ouvrage où se trouve la guerre entre Don Carnaval & Don Carême. Ce qu'on m'en a dit me paroît assez singulier, pour vous en offrir une esquisse.

« Carnaval, ayant été vaincu la nuit » du mercredi des cendres, reste ma» lade jusqu'à la semaine sainte : ses » forces reviennent alors, & le met» tent en état de se battre. Secondé » d'un brave athlete, qui est le seigneur » Déjeûné, il envoye un cartel à Ca» rême ; & le dimanche de pâques est » marqué pour le jour du combat. » Carême se trouvant foible, s'habille » en pélerin ; & pour éviter un duel qui » le tracasse, saute les murs le samedi » saint, & s'échappe ». Tout l'ouvrage est rempli de pareils épisodes. L'auteur prend la défense des petites femmes contre les grandes, & finit par ces mots ; « puisque les grandes ne sont pas » meilleures que les petites, il est de là

» prudence de choisir le moindre mal;
» & de deux femmes, c'est à la petite
» qu'il faut donner la préférence ».
Tel fut à peu près le goût de la poésie espagnole jusqu'à la fin du quatorzieme siecle, tems où les François écrivoient, dans une langue barbare, des choses encore plus ridicules.

Jean II, qui mourut vers l'an 1454, favorisa cet art, & lui donna une nouvelle splendeur. On vit alors des ouvrages conduits avec plus de soin, & écrits avec plus de goût. Villena publia un poëme sur les travaux d'Hercule. Perez de Gusman fit paroître des sentences en vers sur la maniere de bien vivre; Lopez de Mendoza fut tout à la fois un auteur galant & moral; on attribue à Rodrigue de Cota une tragédie de Calixte & Mélibée, & une satyre contre la cour. Mais celui qui contribua le plus à donner de l'éclat à la poésie, est le célébre Jean de Mena, natif de Cordoue, qui fut comme le Ronsard de la Castille. George Manrique fit des vers très-châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre écrivain de son tems; on le compare à

notre Desportes. Je me rappelle d'avoir vu parmi les manuscrits de la bibliotheque du roi à Paris, des *poésies du grand philosophe Alonso de la Torre.* Enzina, auteur très-distingué, traduisit en vers les églogues de Virgile, & les ajusta, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des rois Ferdinand & Isabelle. Il composa sur le même sujet un petit poëme de la renommée.

Dans ce siecle heureux pour la poésie, cet art changea de face, & se dépouilla de sa premiere rudesse. Mena lui fit prendre un ton plus noble; Manrique en polit le style, & rendit ses rimes plus régulieres; Mendoza lui donna la mesure des Provençaux & des Italiens; Enzina fit naître l'idée de l'imitation, & parler castillan au meilleur des poëtes latins. Mais ce qui acheva de perfectionner ce bel art, fut cette multitude de grands hommes qui parurent au seizieme siecle, Jean Boscan, Garcilasso de la Vega, Diego de Mendoza, Guttiere de Cerina, Louis de Haro, François de Miranda, Pierre de Pudilla, Fernandez de Velasco, Jerôme Bermudez, Lopé de Rueda, François de

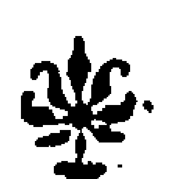
Mediano, Fernand de Herrera, Manuel de Villegas, Louis de Leon, Rebolledo, Ulloa, Espinosa, Quevedo, Espinal, &c.

La poésie devoit naturellement fleurir avec les autres arts qu'on cultivoit alors dans ce pays; mais après les avoir suivis pas à pas, elle tomba dans une langueur dont elle ne s'est point encore relevée. Les Italiens, de qui les auteurs Espagnols avoient d'abord reçu des leçons, contribuerent à cette décadence. Le faux éclat des *concetti*, des pointes, des métaphores, des antitheses, des allusions, des équivoques, passa de l'Italie en Castille, & devint le goût dominant de la nation. Les poëtes du seizieme siecle, renonçant aux bonnes études pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit, oublierent jusqu'aux regles de l'art; les uns introduisirent sur le théatre le défaut de régularité & de décence, le prodigieux & le pédantisme, l'enflure & le grotesque; les autres firent consister le mérite d'un ouvrage dans le rafinement, l'affectation, l'obscurité ou le précieux. Quelques-uns se servirent de mots nouveaux, de termes sonores, d'expres-

sions emphatiques, de constructions extraordinaires, d'un jargon étranger au milieu même de leur nation. On cite pour inventeur de ce dernier genre, Don Louis de Gongora, qui fut, comme Marivaux, le patriarche d'une secte particuliere d'écrivains. Les beaux esprits, séduits par cette nouveauté, l'imiterent avec tant de succès & d'excès, qu'ils déshonorerent leur chef, & se rendirent avec lui l'objet de la raillerie de leur siecle. Ainsi le goût de la bonne littérature commença à se corrompre en Espagne par Gongora, comme à Athenes par Lycophron, à Rome par Pline & Seneque, en Italie par Marino, en Angleterre par Butler, & en France par Marivaux.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 8 février 1755.



LETTRE CXCII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

Les tracasseries qui arrivent ordinairement sous les regnes foibles, les petites intrigues que font naître le choc & la réaction des intérêts particuliers, l'instabilité dans le choix des ministres, une irrésolution constante dans les affaires; une suite de fausses démarches dans la conduite du prince & de ceux qui l'entourent; voilà, Madame, ce que présente le regne de Charles II, fils & successeur de Philippe IV.

La reine mere est déclarée régente du royaume, & tutrice du jeune prince qui n'étoit alors âgé que de quatre ans & demi. Elle avoit amené de Vienne le Pere Nitard, Jésuite, son confesseur, qui fut depuis son confident & son ministre. On vit alors en Espagne, ce qu'on avoit vu en France sous le cardinal Mazarin, la cour & la ville se partager en deux factions. Les dames du palais entrerent même dans la querelle; & pour marquer le parti qu'elles embrassoient,

les unes se disoient *Austriennes*, c'est-à-dire, attachées à Don Juan d'Autriche; les autres *Nitardines*, ou du parti du pere Nitard. On connoît la célebre réponse de ce Jésuite à un grand qui exigeoit de lui des hommages. « C'est vous, » dit-il, qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans » mes mains, & votre reine à mes genoux ».

Quelque envie qu'eut la Régente de retenir son confesseur, elle fut obligée de le renvoyer. Alors, ne faisant plus d'effort pour se contraindre, elle donna un libre cours à ses larmes; & se jettant sur son lit avec douleur, elle répétoit ces mots entrecoupés de sanglots: « hélas! hélas! » de quoi me sert-il d'être reine & régente »? On prétend que cette princesse, qui étoit une Allemande de grand appétit, se trouvant gênée par l'étiquette qui l'empêchoit de manger autant qu'elle auroit voulu, fit connoître ses besoins au Pere Nitard, & le pria d'y remédier. Le Jésuite ne refusa point ses secours, & apportoit tous les jours quelques provisions sous sa soutane. La reine lui en témoigna

sa reconnoissance en l'appellant au ministere, &, dans la suite, en lui procurant le chapeau de cardinal.

Dès que le Charles II eut atteint l'âge d'avoir une femme, ce prince, sur le portrait qu'on lui fit de Louise d'Orléans, fille de *Monsieur*, & niece de Louis XIV, desira de l'épouser. La cour de France reçut avec joie cette proposition; mais la jeune princesse regarda l'Espagne comme un exil. L'étiquette, les mœurs, les coutumes, la gravité triste & sombre de la cour de Madrid, comparées aux agrémens de celle de Versailles, lui parurent insupportables. Elle quitta la France baignée de larmes, & comme une victime sacrifiée à la politique. On sait qu'elle avoit espéré d'épouser M. le dauphin, fils du roi; & sur sa répugnance à partir, Louis XIV lui dit: « je ne pourrois rien faire de mieux » pour ma fille ». Ah! lui répondit la princesse: « vous pourriez faire quel» que chose de plus pour votre niece ».

Le roi d'Espagne alla au-devant d'elle jusqu'à Burgos; & s'il ne l'eût pas trouvée dans cette ville, son dessein étoit de s'avancer jusques sur la

frontiere, tant il étoit transporté d'impatience & d'amour. Ces dispositions firent juger que la princesse seroit heureuse. Elle reçut le roi en habit à la Françoise; mais elle le quitta le lendemain pour se mettre à l'Espagnole; & Charles la trouva beaucoup mieux. En réjouissance de cet auguste mariage, on célebra un Auto-da-Fé. Le concours fut d'autant plus grand, qu'on n'en avoit pas vu depuis cinquante ans. Vingt-deux victimes périrent dans les flammes; & plus de soixante autres prisonniers furent condamnés au fouet, aux galeres ou à la prison. Les Espagnols, humains par caractere, & cruels par principes, donnerent dans cette occasion, les marques les plus sensibles de cette piété barbare, qui plaint les malheureux qu'elle immole.

Peu de jours après, il arriva un accident, qui fait connoître le génie & les mœurs de cette nation. Le roi, qui savoit que sa femme aimoit la chasse, lui avoit fait venir des chevaux d'Andalousie. Elle en monta un vif & fringant, qui se cabra sous elle, & la fit tomber. Son pied se trouva malheureusement engagé dans l'étrier; &

le cheval l'entraîna, sans que personne osât la secourir. L'étiquette s'y opposoit formellement; car il est défendu à quelque homme que ce soit, sous peine de la vie, de toucher le pied d'une reine d'Espagne. Le roi, qui étoit fort amoureux, témoin, du haut d'un balcon, de ce triste spectacle, poussoit des cris douloureux; mais l'étiquette retenoit toujours les graves Espagnols. Cependant deux gentilhommes, plus hardis que les autres, résolurent de délivrer leur souveraine; & malgré la rigueur de la loi, l'un se saisit de la bride du cheval, l'autre dégage le pied de sa majesté; mais à peine ont-ils rendu ce service important, que songeant à la peine qu'ils ont méritée pour avoir violé une loi si auguste, ils montent à cheval, & s'enfuient à toute bride. Revenue à elle-même, la reine demande à voir ses libérateurs, & apprend, avec surprise, qu'ils ont encouru la peine de mort. Vous jugez bien que leur grace ne fut pas difficile à obtenir.

La jeune reine avoit sur l'esprit du monarque un ascendant si décidé, que ce prince supprima en sa faveur

presque toute la rigueur de l'étiquette espagnole. Charles II témoignoit une aversion extrême pour notre nation; & quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, il voyoit avec joie diminuer le nombre des Françoises qui l'avoient accompagnée. Il ne les renvoya pas absolument; mais on leur rendoit la vie du palais si insupportable, qu'elles furent obligées de quitter. On ne vouloit pas qu'elles prononçassent un mot de françois devant leur maitresse; & l'on ne cessoit de les gronder, quand elle leur parloit, ou trop souvent, ou trop long-tems. Rien n'étoit plus triste que la vie de cette princesse. Elle se couchoit à huit heures & demie, c'est-à-dire, un moment après qu'elle étoit sortie de table. Elle jouoit trois ou quatre heures par jour avec le roi, à un petit jeu que ce prince paroissoit beaucoup aimer, & où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. Elle n'en témoignoit aucun chagrin, & sembloit même être ravie de cette occupation. Charles lui faisoit souvent de petits présens; & c'est ainsi qu'il la consoloit.

Ses promenades étoient encore plus

ennuyeuſes. Elle étoit avec le roi dans un carroſſe fort rude, tous les rideaux tirés. Les veilles & les jours de grandes fêtes, elle paſſoit huit ou neuf heures à l'égliſe; & le ſoir on lui donnoit quelquefois le divertiſſement de la maſcarade. Tous les grands courent deux à deux dans une lice, un flambeau à la main; & le roi lui-même court avec ſon grand-écuyer. Les plaiſirs du carnaval conſiſtent à jetter ſur les paſſans beaucoup d'eau par la fenêtre. Leurs majeſtés & les dames ſe battent à coups d'œufs remplis d'eau de ſenteur. Charles menoit ſon épouſe dans les couvens; & ce n'étoit point une fête pour elle. Ils étoient aſſis triſtement dans un fauteuil, des religieuſes à leurs pieds; & des dames qui venoient leur baiſer la main. On apportoit la collation; la reine faiſoit toujours ce repas avec un chapon rôti. Elle mangeoit de la viande quatre fois le jour: le roi la regardoit avec plaiſir, & trouvoit qu'elle mangeoit beaucoup.

Voilà, Madame, par où l'on marquoit à cette jeune princeſſe, des jours qu'elle paſſoit bien différemment en France; & elle n'en témoignoit ni moins

de douceur, ni moins de soumission pour son époux. Mais elle commença à jouir d'une plus grande liberté, lorsqu'on eut changé la premiere dame d'honneur. L'air du palais devint tout autre, & le roi aussi. Il permit à la reine de ne plus se coucher qu'à dix heures & demie, de monter à cheval quand elle voudroit, ce qui étoit contre l'usage; &, ce qui étoit aussi contre l'usage, de regarder tant qu'elle voudroit par une fenêtre qui avoit vue sur un jardin de religieuses. Vous aurez peine à imaginer qu'une princesse élevée au Palais Royal, pût compter cela pour un plaisir.

Marie-Louise d'Orléans mourut après trois jours de maladie, âgée de vingt-sept ans, le 12 février 1689; & l'année suivante, le roi épousa en secondes noces la fille de l'électeur Palatin. Charles se trouvoit sans postérité; il ne devoit pas même espérer d'en avoir; & l'on prétend que sa premiere femme en avoit fait la confidence à Louis XIV, qui sut, dit-on, en profiter, pour mettre son petit-fils, le Duc d'Anjou, sur le trône d'Espagne.

Le roi alla recevoir la jeune Palatine à Valladolid, où le mariage

fut célébré avec beaucoup de tristesse; car le monarque avoit toujours le cœur plein de sa chere Louise d'Orléans. Les Espagnols ne pouvoient pardonner à la nouvelle reine, l'extrême confiance qu'elle avoit en un Capucin & une femme de chambre venus d'Allemagne avec elle, & qui composoient tout son conseil. Ils ne voyoient d'ailleurs en elle ni le génie, ni l'affabilité, ni les graces qui leur avoient rendue si chere la défunte reine; & ce qui acheva de lui aliéner les cœurs, fut l'opiniâtreté avec laquelle elle soutint les intérêts de l'archiduc Charles d'Autriche, qu'elle vouloit porter sur le trône d'Espagne.

Ce prince avoit été élevé dans un mépris choquant pour les Espagnols; il ne parloit d'eux qu'en termes insultans, & ne les appelloit que par des noms injurieux. L'ambassadeur de Madrid à Vienne releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses encore plus offensantes pour le conseil d'Autriche. « Les » ministres de cette cour, écrivoit-il, » ont l'esprit fait comme les cornes des » chevres de mon pays, petit, dur & » tortu ». Cette lettre devint publique; l'ambassadeur

l'ambassadeur fut rappellé ; & son retour ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols pour l'Archiduc. Rien ne contribua plus à transporter dans la maison de Bourbon toutes les couronnes qui composoient cette monarchie, que la connoissance qu'eurent les peuples, du peu d'estime qu'avoit pour eux le souverain qu'on leur destinoit. Ni les vertus de ce prince, ni les forces de l'Europe, ni les succès les plus imprévus ne purent faire changer en sa faveur les sentimens d'une nation trop fiere pour pardonner le mépris. Le Confesseur du roi, le cardinal Porto-Carrero, l'Inquisiteur général sont dans les intérêts du duc d'Anjou ; mais le comte d'Oropesa lui est contraire ; & il a la confiance du monarque. On fait courir le bruit que le roi est ensorcelé, & que c'est l'unique cause de la facilité avec laquelle il se laisse gouverner par ce favori. Le Confesseur appuie ce bruit absurde ; & propose d'employer les moyens usités en pareille occasion ; c'est-à-dire, de faire les exorcismes de l'Eglise. Le Cardinal & l'Inquisiteur approuvent cette idée, dans l'espérance que le remede, en rendant le mal public, excitera la haine

du peuple contre ceux qu'on en regarde comme les auteurs. Ces derniers supportent ce manege avec impatience; mais ils n'osent s'y opposer, pour n'avoir pas l'air de résister à ce qu'on regarde comme un soulagement aux souffrances du roi. Ce prince crédule permet les conjurations; la peur qu'il en a le jette dans une profonde mélancolie. Epouvanté de la force & de l'énergie des exorcismes, il se croit réellement possédé du démon. Cette idée le réduit dans un état si déplorable, que la compassion de ses sujets dégénere à la fin en espece de mépris.

Cependant le soupçon que le Confesseur veut autoriser n'étant appuyé d'aucune preuve, il a recours à de nouveaux expédiens. Il apprend qu'il y a à Gangas, petite ville des Asturies, une femme qu'on dit être possédée. Il envoie demander au démon, quelle est la véritable cause des souffrances du roi? Le diable soutient toujours qu'il est ensorcelé, & nomme, pour auteurs du sortilege, tous les ennemis du Confesseur : mais ils sont en si grand nombre, que cette accusation ne fait de mal qu'à celui qui l'a intentée : le Confesseur est renvoyé.

Malgré cette disgrace, le Cardinal & l'Inquisiteur s'efforcent de répandre, dans le public, tout ce qui peut irriter le peuple contre le favori. Ils prennent occasion d'une année de stérilité pour lui attribuer la chéreté & la disette. Les séditieux éclatent en cris menaçans, & demandent tout haut du pain & la mort du Comte. L'aveugle impétuosité qui les guide, les conduit à la place du palais; & ils exigent que le roi paroisse à un balcon. On leur dit que le prince dort encore. « Il dort depuis trop long-tems, répon» dent ces insolens; il faut qu'il s'é» veille ». Sa majesté se laisse voir; ils redemandent du pain. On leur crie de s'adresser à Oropesa: ils croient qu'on leur abandonne la tête de ce ministre. Ils courent à sa maison: le Comte, sa femme, ses enfans, se sauvent par les toits voisins; tout est mis au pillage. Le corrégidor de Madrid paroît à cheval, un crucifix à la main, au milieu du tumulte, dans l'espérance de l'appaiser. On ne peut y réussir, même en y portant le saint sacrement; mais une voix, sortie avec art du palais, fait entendre qu'on va attaquer les séditieux avec

deux cens chevaux que le roi a rassemblés dans la cour; & la multitude disparoît à l'instant.

Dans ces circonstances, la reine d'Espagne fait part à son époux d'une proposition singuliere, qui lui a été insinuée par les partisans de la France. « On veut, lui dit cette prin-» cesse, que j'épouse le Dauphin après » votre mort, à condition que je me » joindrai aux François qui lui desti-» nent votre couronne ». Ces paroles exciterent l'indignation du monarque contre une nation, qui disposoit ainsi de ses états & de sa femme. Il fit faire à Versailles & à Londres de grandes plaintes sur le fameux traité qui partageoit sa succession de son vivant. Vous savez qu'on y assignoit l'Espagne & les Indes à l'Archiduc; Milan au duc de Lorraine; la Lorraine, si souvent envahie par la France, devoit être pour jamais unie à cette couronne; & le Dauphin, fils de Louis XIV, devoit posséder les royaumes de Naples & de Sicile. Les vues politiques étoient d'empêcher que l'Espagne ne fût soumise, ou à l'empereur, ou au roi de France, parce que, dans l'un ou l'autre cas, l'équilibre qui doit régner entre les puissances

de l'Europe, auroit été détruit totalement. Mais la cour de Madrid regarda ce traité comme un affront ; & Charles II, apprenant qu'on déchiroit ainsi sa monarchie, en fut si offensé, que quelques jours avant sa mort, il fit un testament, par lequel il léguoit tous ses états au duc d'Anjou. Charles n'avoit consulté que l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets, & peut-être leurs craintes ; car Louis XIV faisoit avancer des troupes sur la frontiere, pour s'assurer une partie de l'héritage, tandis que la cour d'Espagne se déterminoit à lui tout donner.

Après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de France, Charles II, aussi foible d'esprit que de corps, & plus fameux dans la postérité par son testament que par son regne, acheva enfin, à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avoit menée sur le trône. Ainsi, après deux cens ans de guerres inutiles pour obtenir quelques frontieres de l'Espagne, la maison de Bourbon eut d'un trait de plume toute la monarchie.

Louis XIV chargea le Conseil d'état & le Parlement de Paris de délibérer si

l'on accepteroit cettte succession. Ceux qui savoient tout ce qu'il avoit fait pour parvenir à ce but, virent bien que ce doute prétendu n'étoit qu'un jeu; & le duc d'Anjou, sous le nom de Philippe V, fut reconnu roi d'Espagne. Tous ceux de cette nation qui étoient à Paris, lui baiserent la main en cette qualité. Quelques personnes ont prétendu que la délibération de Louis XIV n'étoit point une feinte. L'expérience & le sang qu'il en a coûté à la France, n'ont que trop prouvé combien l'acceptation du testament demandoit de réflexions.

Philippe V, accompagné de ses freres les ducs de Bourgogne & de Berry, se mit en marche pour se rendre dans ses états. On se rappelle toujours, avec attendrissement, les adieux touchans que lui fit son auguste Ayeul, & ces paroles qui arracherent des larmes de joie: « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées ». Toute l'Europe reconnut le jeune roi, excepté l'Empereur, qui ne tarda pas, les armes à la main, à faire valoir ses prétentions. Il s'attacha les puissances maritimes, le roi de Portugal, & le duc de Savoie, beau-pere de Philippe. Vous savez quelles ont été les suites de

cette guerre, qui assura pour jamais la couronne d'Espagne à la maison de France : mais voici un trait bien singulier de fidélité & de zèle, qui peut-être n'est point venu jusqu'à vous.

Les Portugais, qui étoient du parti de l'archiduc, campoient aux environs de Madrid. Les courtisannes de cette ville résolurent de ruiner leur armée, sans qu'il en coûtât ni hommes ni argent. Pour cet effet, elles allerent la nuit par troupes, jusques dans les tentes des ennemis, & y prodiguerent des caresses perfides, qui causerent la perte d'une infinité de soldats. Ils étoient dans les hôpitaux au nombre de plus de six mille, qui mouroient presque tous. Les plus gâtées, parmi ces filles, se paroient avec soin, se chargeoient de parfums & de fard, pour séduire plus facilement, & empoisonner plus sûrement par leur commerce, des gens qu'elles abhorroient. Croyez-vous qu'on trouve dans aucune histoire, des exemples d'une vertu aussi criminelle?

Tandis que les courtisannes de Madrid se signalent par leur attachement pour le roi Philippe, les moines de Valence ne témoignent pas moins de zele

pour les intérêts de l'Archiduc. Ces religieux vont à la rencontre de son armée. Les Cordeliers & les Capucins forment un même escadron, dont les premiers ont la droite. Ils arrivent en présence de celui qui commande ; & chaque gardien le salue avec les cérémonies militaires. A ce spectacle le général se met à rire, & dit à ceux qui l'accompagnent : « Nous ne sommes pas mal ici, » mes camarades ; l'église militante » vient nous recevoir ».

De toutes les batailles gagnées par les François & les Espagnols sur les troupes Autrichiennes, je ne parlerai que de celle d'Almanza, non pour en faire la description, mais pour en rapporter une ou deux circonstances. M. le duc d'Orléans arriva sur la fin de l'action ; M. de Berwick, qui commandoit l'armée, alla au-devant de ce prince, & lui dit : « j'ai fait ce que j'ai » pu pour différer le combat jusqu'à » l'arrivée de Votre Altesse ; je n'ai pu » l'éviter, ayant été attaqué ; mais je » suis bien persuadé que le bruit de » votre venue ayant donné de l'épou- » vante aux ennemis & du courage à » nos troupes, c'est ce qui nous a fait

» gagner la bataille ». Le duc d'Orléans lui répondit qu'il ne devoit rien ôter à la gloire du succès, qui lui étoit due uniquement.

Le roi d'Espagne voulut qu'on célébrât, avec la plus grande pompe, les obſeques de ceux qui avoient péri dans cette mémorable journée; & l'on choiſit l'égliſe impériale des Jéſuites, comme la plus propre pour de pareilles cérémonies, à cauſe de ſon immenſe étendue, de la diſtribution de ſes tribunes, & de ſa magnifique conſtruction. Sa Majeſté fit dire cinquante mille meſſes, pour le repos de l'ame de ces illuſtres morts, & aſſigna les fonds néceſſaires pour cette pieuſe libéralité.

Les Jéſuites, chargés de la conduite de cette pompe funebre, croyant que la grande quantité de drapeaux gagnés à la bataille, y ſeroient d'un grand ornement, les demanderent au roi. « Je » loue votre intention, répondit le » monarque; mais je penſe qu'il n'eſt » pas à propos de mêler des trophées » de gloire à une pompe de deuil. Ce » n'eſt ici qu'une récompenſe chré» tienne de la fidélité & du zele des » dignes ſujets qui ſe ſont ſacrifiés pour

» leur patrie & pour leur roi. Dans une » pareille occasion, il ne faut pas tirer » vanité d'une victoire, où la Provi» dence divine a paru si visiblement » nous favoriser ».

Ces peres demanderent qu'il leur fût du moins permis de choisir dans l'arsenal, des dépouilles militaires & des armures qui servoient aux gens de guerre. Ils l'obtinrent, & travaillerent à élever le plus beau & le plus magnifique mausolée qui ait été vu à Madrid. C'étoit une citadelle réguliere, sur un plan proportionné en forme de pentagone, qui avoit vingt-sept pieds de haut. On pratiqua cinq autels aux cinq courtines; & l'on y célébra la messe sans interruption, depuis le point du jour jusqu'à une heure après midi. Chaque bastion avoit sa sentinelle tenant un drapeau noir à la main; & diverses pieces d'artillerie étoient répandues le long des flancs. Du milieu de la place d'armes, jonchée de différens morceaux de trophées, s'élevoit un cavalier de vingt pieds de haut; c'étoit encore un pentagone parallele aux courtines. Cette masse étoit terminée par un cercueil couvert d'un drap mortuaire de velours noir, avec

des triomphes militaires en broderie d'or. Au lieu de chandeliers, on avoit pratiqué autour de ce cercueil, des grouppes de trophées d'armes, d'où partoient une infinité de gros cierges; & au-travers de tout le feu, on démêloit deux squelettes qui rendoient parfaitement les horreurs de la mort. Le tout étoit environné d'une balustrade qui représentoit le chemin des rondes; & l'on voyoit aux deux angles, qui faisoient face à la porte de l'église, six petites pieces d'artillerie de bronze. On avoit distribué avec beaucoup d'art, dans toute cette masse, un nombre infini de flambeaux & des boucliers argentés, dont les uns étoient remplis de devises, de hiéroglyphes & d'inscriptions; les autres servoient à donner plus de saillie au crêpe dont cette machine étoit couverte, sans rien cacher des proportions & des ornemens.

Philippe V avoit épousé Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Cette princesse, jeune, belle, douce, pleine d'esprit & de courage, régna sur le cœur de son mari & sur celui de ses sujets. On ne lui reproche que de s'être trop liée avec la princesse des Ursins,

de la maiſon de la Trémouille, qu'on accuſoit d'abuſer de l'exceſſif crédit qu'elle avoit à la cour.

La reine mit au monde le prince Louis, qui, dès ce moment juſqu'à ſa mort, fut l'amour & les délices des peuples. Il étoit à peine âgé de deux ans, que Philippe V le fit reconnoître publiquement pour l'héritier préſomptif de la couronne. Un vieillard, qui étoit préſent à cette cérémonie, m'en a fait un récit que vous ne ferez peut-être pas fâchée de lire.

« Le roi étant arrivé à l'égliſe avec » la reine & le jeune prince, monta » ſur ſon trône, où il ne s'aſſit que » lorſque la reine y eut pris ſa place. » Son fils étoit au-deſſous d'elle, & à » côté de la princeſſe des Urſins, qui, » dans ce moment, faiſoit l'office de ſa » gouvernante. Derriere elle ſe tenoient » les grandes d'Eſpagne.

» Quand toute la cour fut placée, » le cardinal Porto-Carrero ſe fit mettre » la mitre, prit la croſſe, & aſſiſté ſeu- » lement de deux officiers, fit trois incli- » nations profondes, une au roi, une à » la reine, & une au prince des Aſturies. » Il ſalua les grands, les officiers de la

» couronne, la nobleſſe, les députés
» des villes, & s'avança vers l'autel.
» Il célébra la meſſe pontificalement;
» & à l'évangile, le patriarche des
» Indes, grand aumônier, prit le livre,
» & le préſenta à baiſer à Leurs Ma-
» jeſtés. Le petit prince, fidelle imita-
» teur de tout ce qu'il voyoit faire,
» le baiſa à ſon tour, & par un
» mouvement de tête remercia le
» patriarche; ce qui fit rire tous ceux
» qui purent l'appercevoir. Un inſtant
» après, ce même prélat donna trois
» coups d'encens au roi, trois à la reine,
» & trois à l'enfant qui rioit de cette
» cérémonie, & fit une inclination
» remplie de grace.

» Pendant toute la meſſe, il fut d'une
» ſageſſe & d'une gaieté qui attirerent
» l'attention de tout le monde; mais
» quand le patriarche, en habits ſacer-
» dotaux, ſe préſenta pour lui adminiſ-
» trer la confirmation, il ſe mit à crier
» de toute ſa force, tant ce pontife en
» mitre lui faiſoit peur. Il redoubla ſes
» cris, lorſqu'il le vit levant les bras
» pour lui donner le ſoufflet. Mais ce
» qui le chagrina le plus, ce fut le
» bandeau que lui mit le cardinal

» Porto-Carrero, ſon parrein de con-
» firmation; il faiſoit mille efforts pour
» s'en débarraſſer; & à peine fut-il re-
» tourné vers la reine, qu'elle le lui
» ôta; & ſes pleurs ceſſerent.

» Chacun vint enſuite, ſelon ſon
» rang, faire le ſerment & rendre hom-
» mage. On mit devant Leurs Majeſtés,
» & ſous le même dais, un fauteuil où
» l'on plaça le jeune prince, dont on alla
» baiſer la main. Le roi ſe couvrit; &
» un héraut cria par trois fois, *écoutez*,
» faiſant des pauſes à chaque fois. A la
» premiere, il étoit tourné vers le
» peuple; à la ſeconde, du côté des
» grands; à la troiſieme, du côté du
» roi & de la cour. On lut l'acte, par
» lequel on reconnoiſſoit le prince des
» Aſturies pour le ſeul héritier de toutes
» les couronnes d'Eſpagne. Les dames
» ſe levoient, à chaque fois qu'on pro-
» nonçoit le nom de Leurs Majeſtés, &
» faiſoient de grandes révérences.

» Plus de deux cens perſonnes prê-
» terent le ſerment, & baiſerent la main
» du petit prince, qu'il donnoit lui-
» même très-gracieuſement, & avec
» plus de patience qu'on ne devoit en
» attendre d'un enfant de vingt mois.

» Sur la fin cependant, on fut obligé » d'appeller la nourrice. En tettant, il » présentoit sa main comme auparavant, mais d'une maniere qui sembloit demander si cela finiroit bientôt. Après le *Te Deum*, Leurs Majestés » passerent dans leur appartement. Les » peuples ne pouvoient donner plus » de marques de zele & d'amour » pour leurs souverains, qu'ils en firent » paroître en cette occasion. La cour » étoit magnifique; & je crois qu'il ne » s'est jamais vu de fête ni mieux ré» glée, ni qui ait fini avec une satis» faction si générale ».

Nous touchons au tems où Alberoni vint en Espagne. Cet homme, dont le génie, l'audace & la fortune ont étonné toute l'Europe, étoit fils d'un paysan d'Italie. Il possédoit une cure auprès de Plaisance sa patrie, lorsqu'il fut présenté au duc de Vendôme, à qui il devint utile, par sa connoissance des lieux où étoit le théatre de la guerre, & agréable, par l'enjouement de son caractere & de son esprit. Le duc se l'attacha, & l'emmena en Espagne. Le grand crédit de la princesse des Ursins sur l'esprit du roi, mit M. de Vendôme dans la nécessité d'avoir avec elle de

fréquentes relations; & il choisit son aumônier pour entretenir leur correspondance, tandis qu'il seroit à la tête des armées.

A la mort de la reine, madame des Ursins s'étoit flattée d'épouser Philippe V; mais en ayant perdu l'espérance, Alberoni proposa de marier ce prince avec Elisabeth Farnese, & la peignit à la favorite comme une princesse sans esprit, qu'elle gouverneroit à son gré. Chargé lui-même de cette négociation, il partit pour la cour de Parme, & termina cette grande affaire en peu de tems. Son premier soin fut de faire entendre à Elisabeth, qu'elle ne régneroit avec éclat, qu'elle ne seroit considérée, respectée, adorée, qu'autant qu'elle chasseroit de sa cour une favorite fiere, ambitieuse, & accoutumée à dominer.

La jeune reine entra en Espagne, avec la résolution de conserver pour elle seule le crédit & l'autorité sur son époux, & d'éloigner tout ce qui pourroit y porter obstacle. Elle vit venir à sa rencontre, sur la frontiere, la princesse des Ursins, qui, après les premiers complimens, lui dit qu'elle n'étoit pas mise à la mode. La reine,

choquée de cette leçon, ordonna au commandant de ses gardes, « d'éloigner » cette folle de sa présence, de la » mettre dans une voiture, & de la » conduire hors du royaume ». On obéit sur le champ; & l'on fit sortir d'Espagne, comme prisonniere, celle qui, une heure auparavant, y étoit respectée comme une souveraine. Nul évenement ne causa plus de surprise. On ignore ce que le roi en pensa; mais il reçut sa jeune épouse avec les plus grandes marques de tendresse. Il eut l'air d'approuver tout ce qu'elle avoit fait; & il ordonna que Madame des Ursins continuât son voyage jusqu'à la premiere ville de France.

Alberoni se ressentit bientôt du crédit de la nouvelle reine. Elle le fit admettre dans les conseils; & son génie pour le gouvernement s'étant fait connoître, il fut successivement honoré de la pourpre, & déclaré premier ministre. Dès-lors il forma des projets pour rendre à l'Espagne toute sa gloire, mit tout en mouvement, communiqua son ardeur aux peuples, leva des troupes, équipa des vaisseaux, & fit voir à l'Europe étonnée les ressources que peut trou-

ver un état ruiné, dans le génie d'un seul homme.

On découvrit en France une conspiration formée par ce ministre, & conduite par le prince Cellamare, ambassadeur d'Espagne, pour enlever la régence au duc d'Orléans, & la faire donner, par les états de la nation, à Philippe V. Ce fut le secretaire de l'ambassadeur, qui, dans l'ivresse du vin & de la débauche, laissa surprendre par une courtisanne, des papiers qui contenoient cet important secret. La guerre fut déclarée à l'Espagne; & les disgraces qu'éprouva cette puissance, indisposerent le roi contre le ministre auteur de ces troubles. Le duc d'Orléans demanda l'exil d'Alberoni; & ce cardinal fut sacrifié au salut de l'état. Errant dans l'Europe, il n'étoit en sûreté nulle part, parce qu'il avoit indisposé tous les souverains. Enfin, après quelques années d'inquiétudes & de persécutions, il trouva le repos après la mort du pape qui le haïssoit, & fut même sur le point d'être élevé au souverain pontificat.

L'année 1724 commença par l'abdication de Philippe V, en faveur de Louis, son fils, prince des Asturies.

Peu de tems après, il arriva une brouillerie éclatante entre le jeune roi & son épouse, fille de M. le régent. Cette princesse avoit cru pouvoir se dispenser du sérieux & de la gravité qu'exige l'étiquette espagnole : ses ingénuités, quoique innocentes, étoient condamnées par le flegme de la nation ; & ces libertés étoient fomentées par quelques-unes de ses femmes, qui faisoient peu de cas des ordres de la premiere dame d'honneur. On informa le roi de tout ce qui se passoit. Louis, du consentement de son pere & de ses ministres, envoya la jeune reine au palais de Madrid, avec défense de la laisser sortir de son appartement, & parler à personne, excepté aux femmes qu'on lui donna. La publicité de cette punition fit plus d'impression sur cette princesse, que toutes les remontrances particulieres qui l'avoient précédée. Cette prison dura six jours ; le septieme, le roi alla à sa rencontre ; & au lieu de permettre qu'elle lui baisât la main, il l'embrassa, la mit dans son carrosse, & la ramena au palais, où il continua à vivre avec elle dans la plus tendre union. La duchesse d'Orléans écrivit à sa fille une lettre fort sage, dans laquelle

elle joignit aux exhortations quelques réprimandes légeres, approuvant tout ce qu'avoit fait le roi son époux. La jeune princesse sentit alors, que les usages d'une nation sont des loix qui commandent même aux souverains. On chassa du palais treize de ses femmes qui avoient le plus contribué à l'enhardir à se mettre au-dessus de l'étiquette. Restée veuve par la perte de son mari, qui mourut la même année de la petite vérole, cette princesse revint en France, où elle habita jusqu'à sa mort, le palais du Luxembourg.

Philippe V refusa pendant quelque tems de remonter sur le trône, objectant le vœu qu'il avoit fait, de ne point renoncer à son abdication. Les desirs de la nation, les représentations des grands & des ministres, les prieres de la reine, les sollicitations des ambassadeurs ne furent pas capables de l'ébranler; mais une assemblée de théologiens ayant annullé son vœu, & son confesseur lui refusant l'absolution, s'il ne sacrifioit son goût pour la retraite au bien de l'état, Philippe consentit enfin à reprendre les rênes du gouvernement.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 12 février 1755.

LETTRE CXCIV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LE premier acte de souveraineté que fit, en remontant sur le trône, le roi Philippe V, fut de convoquer les états-généraux, pour faire reconnoître l'infant Ferdinand, prince des Asturies. Ces états, *las Cortès*, les derniers qui aient été tenus, ne jouissoient plus, depuis long-tems, de cette suprême autorité que vous leur avez vue au commencement de la monarchie. Ils étoient composés, comme je l'ai dit, des députés choisis par les habitans de chaque cité. Le plus ancien de ceux de Burgos, étoit celui qui portoit la parole, parce que cette ville a été long-tems la capitale de la Castille, & que c'étoit là que se tenoient les états : ils s'assemblerent ensuite dans l'église de S. Laurent à Madrid. La pluralité des voix ne suffisoit pas, pour faire passer un acte dans ces especes de cours plénieres; le consentement unanime de tous les

membres étoit absolument nécessaire; & le roi devoit le ratifier. Lui seul avoit le droit de convoquer & de rompre les états; mais il restoit toujours à la cour un comité secret, composé de huit membres particuliers, pris dans ces assemblées générales. C'étoit à elles qu'avoit appartenu le droit de garder les revenus de la couronne; mais Charles-Quint, ne pouvant les recouvrer aussi aisément qu'il l'auroit voulu, parvint insensiblement à les tirer par lui-même. Aujourd'hui il n'est plus question, en Espagne, d'états-généraux, ni de gouvernement limité; l'autorité est toute entiere dans les mains du monarque, de ses conseils & de ses ministres. Ce passage rapide d'une puissance mixte à un pouvoir arbitraire, fut l'effet de la timidité du tiers-état de Castille, qui, après les derniers efforts pour maintenir la liberté expirante, vint, sur une simple défaite, se soumettre, de la maniere la plus humble, à l'orgueil de Charles-Quint. Alors ce prince éleva la voix, & exigea qu'avant de prendre aucune délibération, on commençât par lui donner tous les subsides qu'il

demanderoit. On n'osa lui rien refuser, pas même quatre millions de ducats qu'il lui falloit dans le moment ; & l'on peut dire que l'Espagne, en passant à la maison d'Autriche, tomba dans une espece d'esclavage.

A l'événement de Louis I à cette couronne, le trésor royal étant endetté de plusieurs millions, on avoit proposé quelques réformes dans le conseil, & sur-tout de retrancher à l'Ex-Roi la moitié de sa pension. C'étoit l'avis du marquis de Mirabal ; aussi, dès que Philippe fut remonté sur le trône, il commença par le destituer de sa charge de président au Conseil Royal de Castille, & l'exila.

Ce Conseil est d'une très-ancienne institution. Ferdinand III, que l'église a mis au nombre des saints, l'établit en 1245, pour juger souverainement les appels des tribunaux inférieurs, & donner ses décisions, dans l'administration des affaires du gouvernement, qui, aujourd'hui, ne sont plus de son ressort. Comme le plus ancien & le premier de la monarchie, le Conseil de Castille jouit encore de très-grands honneurs, & peut être regardé comme le dépositaire

des loix fondamentales du royaume. Il est chargé de la haute police, & juge souverainement les affaires contentieuses. Toutes celles qui occupent en France le Parlement, le Grand Conseil, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & quelquefois le Conseil privé, lui sont dévolues. On se pourvoit à ce tribunal, non seulement par appel des juges inférieurs, mais encore en cassation des arrêts de toutes les cours souveraines. Dans ce dernier cas, l'appellant est obligé de consigner quinze cens pistoles; & cette somme est perdue pour lui, quand la sentence est confirmée. On doit remettre dans les archives du Conseil, un exemplaire de tous les livres qui s'impriment. Il a droit de nommer aux chaires des premieres universités, d'examiner les avocats; & après les sermens accoutumés, il les fait encore jurer de défendre, envers & contre tous, l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. C'est encore ce même Conseil qui nomme aux charges de judicature, dont aucune n'est vénale. Cette compagnie est composée d'un président, de seize conseillers,

conseillers, d'un procureur-général, & de plusieurs officiers inférieurs. Ils sont divisés en quatre chambres différemment nommées, suivant la nature des affaires. Ils s'assemblent deux fois par semaine; & chaque séance dure trois heures. Dans les requêtes qu'on présente au conseil, on lui donne le titre d'Altesse, & même dans certains cas, celui de Majesté. Les conseillers se font appeller *Monseigneur*, *Votre Seigneurie*, & jouissent de la plus grande considération parmi le peuple qui les voit sans les approcher, & les respecte sans les connoître.

Les deux maisons de France & d'Espagne, pour resserrer de plus en plus les nœuds qui les unissent, méditent l'auguste alliance de Louis XV avec l'Infante, fille de Philippe V, que le Régent fait venir à Paris, pour être élevée comme l'épouse du roi, & la reine future des François. Elle n'avoit guere alors que quatre ans; & l'intérêt de l'Etat demandant une femme capable de donner des héritiers à la couronne, le maréchal de Tessé est envoyé à Madrid, pour faire agréer le retour de la princesse. La proposition est rejettée, & cause une rup-

ture entre les deux couronnes. La cour de France fait repasser l'Infante en Espagne ; & le ressentiment de Philippe est tel à cette nouvelle, qu'il renvoie le ministre & les consuls François de ses Etats, fait partir pour Paris mademoiselle de Beaujolois destinée à Don Carlos, refuse à la reine, veuve de Louis I, de lui continuer sa pension, défend à ses ambassadeurs, dans les cours étrangeres, d'avoir aucune communication avec les nôtres, signe un traité d'alliance avec l'empereur & la Russie ; & ce n'est que par impuissance, qu'il ne se porte pas à de plus grandes extrêmités. Louis XV écrit deux fois à son oncle pour le calmer. On en vient à des voies de pacification ; & la raison dissipant enfin tous les nuages, on reprend de part & d'autre les justes sentimens qu'exigent les liens du sang, & les intérêts réciproques des deux nations.

Don Carlos, second fils de Philippe V, est porté, par une suite de négociations & de coups de bonheur, sur le trône des deux Siciles. Il est couronné par les Napolitains, transportés de joie d'obéir à un souverain particulier ; & ce prince se soutient au milieu

des armes dans la possession de ces deux royaumes. La France prend parti dans toutes ces guerres, & est de moitié dans tous les événemens.

C'est ici le lieu, Madame, de vous parler d'un prince, que la foible santé du roi d'Espagne, son frere, ne peut manquer d'appeller bientôt à cette couronne ; & voici ce qu'un homme de la cour de Naples écrit à un Espagnol attaché à celle de Madrid. « Don Carlos » est grand, a les épaules un peu ron» des, le teint fort brun & le nez long » à la Romaine. Il est toujours mis d'une » façon fort simple ; & l'on voit à son » habillement, que la parure n'est pas » le premier de ses soins. Il n'a qu'une » passion, qui est celle de la chasse ; » mais il la porte à un degré dont on » trouve peu d'exemples. Sa vie est » très-dure, très-réguliere ; il la partage » entre cet exercice & les soins du gou» vernement. Il se leve à sept heures du » matin, tire lui-même ses rideaux, » écrit ses lettres ; & lorsqu'il a fait ses » dépêches, quelque tems qu'il fasse, » il part pour la chasse. Il a coutume » de dire que la pluie ne brise pas les » os ; & jamais le mauvais tems n'a

» retardé aucune de ses opérations. Il
» est accompagné de quelques sei-
» gneurs, & a toujours à sa suite plu-
» sieurs carrosses, avec un détachement
» des gardes & un chirurgien tout prêt,
» pour donner du secours en cas d'ac-
» cident. Ce prince tire très-bien, est
» sûr de son coup, & attrape un écu
» jetté en l'air. Lorsqu'il part pour la
» chasse, il met une culotte, une veste
» & des bottes de cuir, apprêtées &
» travaillées en Angleterre. Il porte or-
» dinairement un fusil sur ses épaules,
» & n'est jamais sans ses gants à la main.
» Il rentre toujours avant midi ; & en
» arrivant il dîne en public, en pré-
» sence des ministres étrangers & des
» grands de sa cour. Il mange de cinq
» à six sortes de mets, boit peu, & ne
» reste pas long-tems à table. Après dî-
» ner, il repart pour la chasse, & ne
» revient que le soir. Alors il donne
» audience pendant une heure à ses
» ministres, ou assiste à quelque con-
» seil ; de là passe chez la reine, où il
» cause quelque tems, & se couche
» entre neuf & dix.

» Telle est constamment sa maniere de
» vivre, soit à Naples, soit dans les diffé-

» rentes maisons royales des environs.
» Quelquefois, pour varier ses plaisirs, il
» prend celui de la pêche, ou bien il
» fait faire, à la façon des Tartares,
» une battue générale par cinq ou six
» cens hommes qui chassent le gibier
» devant eux à trois ou quatre lieues à
» la ronde. Lorsqu'il prend ce diver-
» tissement, il est communément accom-
» pagné de la famille royale, des ambassa-
» deurs, & des seigneurs de sa cour.

» Don Carlos est un prince rempli
» de droiture, de probité & de reli-
» gion. Il a de l'esprit naturel, parle
» très bien italien, françois, espagnol,
» ne manque pas de connoissances, &
» possede parfaitement toutes celles,
» auxquelles il a voulu s'appliquer.
» Ceux qui l'ont vu en Espagne, savent
» qu'il est bon fils, bon frere; ceux qui
» le voient à Naples, connoissent com-
» bien il est bon pere, bon mari & bon
» roi. Tout se fait par ses ordres & sous
» ses yeux; & s'il a des favoris, aucun
» n'a d'influence dans les affaires; il ne
» leur permet pas même de lui en parler,
» & les tient d'autant plus dans le res-
» pect, qu'il est peu communicatif, ne les

» voit guere que pendant ses repas, ou
» dans de courtes conversations, dont
» les ministres étrangers occupent une
» partie. Aussi est-il d'un secret impéné-
» trable; & l'on ne sait ce qu'il a réso-
» lu, qu'au moment où il donne ses or-
» dres. Il veut sur-tout être obéi, & ne
» souffre ni représentations, ni remon-
» trances. Il n'est conduit ni mené par
» personne; & tout ce qu'il fait vient
» de lui-même. Toute anecdote mali-
» gne, qui lui supposeroit quelque atta-
» chement secret, viendroit de gens ou
» peu instruits, ou de mauvaise foi. Aussi
» sa cour n'est-elle ni voluptueuse ni
» galante. Une vie frugale & farouche,
» sans faste & sans intrigues, c'est tout
» ce que produit l'exemple du maître.

» La reine son épouse, Amélie de
» Saxe, est d'une très-grande taille, &
» a la physionomie un peu mâle; mais
» l'esprit supplée en elle aux charmes
» de la beauté. Le caractere des Polo-
» nois s'annonce sur son visage; une
» imagination forte & vive se mani-
» feste dans ses discours. Le trait sui-
» vant peint la fermeté de son ame, &
» l'élévation de ses sentimens.

» Quelques citoyens mal intentionnés

» avoient répandu le bruit, qu'on de-
» voit établir à Naples un tribunal du
» Saint-Office : le peuple se souleve ;
» la ville ne retentit que de murmures ;
» on accourt au palais ; le roi veut se
» faire voir aux séditieux ; ses courti-
» sans tremblent pour sa personne, &
» retiennent ses premiers mouvemens.
» On le supplie de ne point s'exposer à
» traverser une place immense, inondée
» d'une multitude de furieux & de cou-
» pables. La reine entre au conseil,
» pour conjurer son époux de ne point
» s'exposer au danger ; mais bientôt
» rappellant sa grande ame, elle com-
» prend que dans ces émotions popu-
» laires, montrer la crainte c'est inspi-
» rer l'audace ; qu'il est des momens
» où braver le périr c'est en triompher.
» Elle applaudit aux sentimens géné-
» reux du monarque ; & avec ce ton
» d'autorité qu'inspirent un esprit mâle
» & un cœur intrépide, Sire, dit-elle, il
» faut nous montrer dans la ville ; &
» sans différer, Leurs Majestés montent
» en carrosse, se font voir dans les
» principales rues de Naples, assurent
» le peuple que ses alarmes sont vaines,
» & que tant qu'il les aura pour maîtres,

» il n'a point à redouter l'Inquisition.
» Les Napolitains répondent à ce trait
» de courage & de bonté par des ac-
» clamations; & la tempête est dissipée
» aussi-tôt que formée. Peu de tems
» après cette époque, la reine tombe
» dans une langueur qui corrompt
» toute la douceur de sa vie : les évé-
» nemens qu'elle a jusqu'alors contem-
» plés avec le plus de satisfaction, la
» plongent dans une sombre tristesse;
» rien n'en peut suspendre les effets
» ni écarter les approches; & les mal-
» heurs de la Saxe achevent d'y mettre
» le comble ».

Philippe V, toujours tourmenté par sa dévotion, épuisé par son amour pour sa femme, par l'abaissement de son esprit, & par un excès de tempérament auquel la nature ne pouvoit fournir, ne se mêloit plus des affaires du gouvernement. La reine seule jouissoit du pouvoir absolu. Un Espagnol exprimoit en deux mots, & d'une maniere bien significative, le caractere du roi & celui de son épouse : « Philippe V, disoit-il, » c'est le mari de la reine ». Puis entrant tout à coup dans un éloquent enthousiasme, conformément au génie de

sa nation, il ajoutoit : « Elisabeth Far-
» nèse fut appellée par le ciel pour ré-
» gir les empires, pour faire mouvoir
» les ressorts des Etats, pour captiver
» les peuples, pour en imposer aux
» grands, pour réformer les anciens
» systêmes de politique, pour en créer
» de nouveaux, pour prévoir les évé-
» nemens, pour en diriger le cours,
» pour faire l'étonnement des nations
» étrangeres & la gloire de la sienne.
» Par le courage d'esprit, par la gran-
» deur des vues, par la noblesse de
» son ame, cette princesse a retracé
» aux yeux de l'univers frappé d'admi-
» ration, tout ce que l'histoire nous ra-
» conte de Waldmar dans le Nord,
» d'Isabelle en Espagne, d'Elisabeth en
» Angleterre, d'Anne d'Autriche en
» France. Epouse, mere, aïeule de rois,
» elle voit plusieurs trônes de l'Europe
» remplis par sa postérité. Elle a formé
» ses fils à être de grands princes, par la
» sagesse de ses conseils ; de bons maî-
» tres, par l'humanité de ses sentimens ;
» des rois vraiment catholiques, par
» l'exemple de ses vertus. Si elle les
» avertissoit de leur grandeur, c'étoit
» pour leur en tracer les devoirs, en

» détruire l'orgueil, combattre des pen-
» chans que la flatterie encourage, &
» des vices que la séduction fortifie ».

C'est dans les mains de cette grande reine, que Philippe V avoit déposé le fardeau de sa couronne. L'indolence & la foiblesse du monarque la laissoit la maitresse; & elle continua à régner avec une autorité sans bornes, jusqu'à la mort de son époux. Aujourd'hui sa puissance est absolument tombée; car comme elle n'avoit pas eu pour Ferdinand, lorsqu'il n'étoit que prince des Asturies, tous les égards convenables, elle eut ordre, après la mort du roi, de s'éloigner de la cour, & fut reléguée au palais de Saint-Ildephonse avec l'infant Don Louis.

Vous avez vu avec quelle fermeté elle avoit renvoyé en France la princesse des Ursins; j'ajouterai à ce trait d'autorité, ce qu'elle fit lorsque Philippe V eut repris les rênes du gouvernement. Ce prince, sans en rien dire à Elisabeth, envoya au conseil de Castille une nouvelle abdication de ses royaumes. Quand il crut que l'acte étoit irrévocable, il dit à la reine: « Je vous ai trompée, Madame; je me » suis démis hier de ma couronne ».

Ces paroles jetterent d'abord la consternation dans le cœur de cette princesse; mais, sans perdre un moment, elle envoya des ordres au président du Conseil, pour qu'il eût à lui représenter incessamment l'acte de démission, & fut obéie à l'instant même.

On raconte que Ferdinand, n'étant encore que prince des Asturies, aimoit beaucoup, ainsi que la princesse de Portugal son épouse, à entendre chanter dans son appartement le fameux Farinelli. La reine, sur quelque mécontentement, fit défendre au musicien, d'aller un certain jour chanter chez le prince. Farinelli n'eut aucun égard à cette défense, & répondit d'une maniere qui lui fit honneur dans l'esprit des Espagnols. « Dites à la reine que j'ai les plus » grandes obligations à leurs Altesses, » & que je n'obéirai point, à moins » qu'elle ne me donne ses ordres de » sa propre bouche, ou que le roi lui-» même ne me le commande ». Ce virtuose, qui résistoit ainsi à une souveraine, jouit aujourd'hui de la plus grande faveur à la cour de Ferdinand. Il occupe un des plus beaux apparte-

mens du palais, & a autant de monde à son lever, que le monarque. Il est admis aux entretiens les plus intimes de Leurs Majestés.

Quoique âgée de plus de soixante ans, la reine douairiere, Elisabeth de Farnese, n'a encore rien changé à la vie qu'elle menoit sous l'ancien regne, faisant du jour la nuit, & de la nuit le jour. Lorsqu'elle donne audience, elle est toujours accompagnée de deux dames qui l'aident à se tenir debout; mais si son corps a perdu une partie de ses forces, son esprit conserve encore toute sa vigueur. Depuis la mort de son époux, dont elle renouvelle tous les ans la mémoire par un deuil profond, on ne lui a laissé prendre aucune connoissance des affaires. Cette princesse a la physionomie spirituelle, est d'une moyenne taille, & d'un caractere impénétrable.

L'infant Don Louis, son troisieme fils, est d'un naturel doux & tranquille, vit sans intrigue & sans ambition, ne se mêle de rien, ne sollicite aucune grace, & possede enfin toutes les qualités requises dans le frere d'un roi, pour que la paix ne soit point troublée. Il a marqué de bonne heure de l'éloignement

pour l'état eccléſiaſtique; & quoiqu'il ait été, preſque dès ſa naiſſance, fait cardinal, archevêque de Tolede & de Séville, quoiqu'il ait réuni les plus belles & les plus riches dignités de l'Eſpagne, il n'a jamais pu goûter les honneurs de l'épiſcopat. Auſſi a-t-il donné ſa démiſſion, ne ſe réſervant que cent mille écus de penſion ſur ſes bénéfices. Preſque tout ſon tems eſt employé à la chaſſe, & à de petits ouvrages méchaniques, pour leſquels il a beaucoup de talent & de goût.

Ici finiſſent les annales dont la lecture m'a occupé depuis Lisbonne juſqu'à Madrid. Ce que je vas dire touchant le regne de Ferdinand VI, je le tiens de la bouche même des Eſpagnols. Fils reſpectueux, ſujet fidelle, tendre époux, prince vertueux, Ferdinand monte ſur le trône, & y fait éclater toutes les vertus d'une ſage adminiſtration. Il étoit le quatrieme & dernier fils du premier mariage de Philippe avec Marie-Louiſe, princeſſe de Savoie. Trois freres qui avoient pour eux le droit de la naiſſance, ſembloient l'exclure pour jamais de la couronne; mais les mêmes reſſorts qui ont dirigé les deſtinées de

la France, ont influé sur celles de l'Espagne. C'est la même conformité de malheurs entre Louis XIV & Philippe V : tous deux voient les nombreux appuis de leur trône tomber sous les coups de la mort ; & ce n'est qu'à travers les ruines de leur maison, que Louis XV & Ferdinand sont, pour le bonheur des peuples, conduits par le ciel à la puissance souveraine.

L'auguste successeur de Philippe V ouvre son regne par des actes de bienfaisance. Il donne la liberté aux prisonniers, fait publier une amnistie en faveur des contrebandiers & des déserteurs, assigne deux jours par semaine, pour recevoir lui-même les requêtes de ses sujets, délivre ses peuples des monopoles & de la vexation des gens de finance, établit des manufactures, protege le commerce, les arts, l'agriculture, fait ouvrir des canaux & construire des grands chemins qui facilitent la communication entre les provinces, bannit des villes & des campagnes les larmes & la misere, console les malheureux, secourt les indigens, réforme le clergé, abolit le tribunal de la Nonciature onéreux à l'Etat, releve la ma-

rine, &c. Pour maintenir la paix, il dédaigne les victoires, veut que ses sujets soient heureux, & que ses triomphes soient dans leurs cœurs. Que le ciel conserve les jours précieux de ce monarque bienfaisant, & l'Espagne redeviendra bientôt un des plus florissans Etats de l'Europe; car, il faut l'avouer, malgré les soins éclairés du prince qui la gouverne, plusieurs abus subsistent encore dans cette monarchie : les finances, l'agriculture, le commerce, les arts, les manufactures, la marine, sont susceptibles d'accroissement, & demandent encore quelque réforme. D'après les observations d'un François qui connoît toutes ces parties, jugez vous-même, Madame, de la situation politique de ce royaume.

« Les finances, administrées d'une façon ruineuse pour l'Etat, onéreuse pour la nation, ne produisoient au souverain qu'un profit momentané, qui tendoit au dérangement général. L'Espagne étoit réellement pauvre, parce qu'elle regardoit les trésors du nouveau monde, comme la principale source de ses richesses. Heureusement ce n'est point une source iné-

» puisable ; & chaque siecle voit dimi-
» nuer cette corne d'abondance, qui
» verse, avec l'or, l'orgueil, la paresse
» & la misere. Deux vices proviennent
» nécessairement de cette grande quan-
» tité d'or, la richesse excessive & l'ex-
» trême pauvreté. Tout le peuple Es-
» pagnol est partagé entre ces deux
» états, de riches enorgueillis par la
» possession, & de pauvres avilis par
» l'indigence. Encore les premiers jouis-
» sent-ils à peine de ce qu'ils possedent,
» n'ayant ni ce luxe, ni cette magni-
» ficence qui produiroient, parmi les
» seconds, l'émulation & l'industrie,
» & par conséquent la circulation &
» l'aisance. On ne distingue guere ici
» la pauvreté de l'opulence, que par le
» plus ou le moins de fierté. J'ai vu ces
» possesseurs des mines du Pérou, en-
» veloppés d'un mauvais manteau, &
» mangeant des pois pendant toute l'an-
» née. Il résulteroit un grand bien, si l'on
» savoit où se trouve tout cet argent, &
» qu'on pût le reverser dans le commer-
» ce par une contribution qui ne portât
» que sur les riches : mais malheureuse-
» ment il reste entassé dans les coffres,
» & enfouis dans les caves des grandes

» maiſons, ou dans celles des religieux,
» dont les tréſors ſont perdus pour
» l'Etat. La ſeule circulation ſe fait chez
» l'étranger; les cours de France, de
» Parme, de Naples, & les dettes
» nationales, enlevent le plus pur
» de ſon or. L'Eſpagne n'ayant en
» elle-même ni les reſſources de la
» nourriture, ni celles du vêtement,
» l'induſtrie de ſes voiſins abſorbe tout
» le profit; ils lui fourniſſent à grands
» frais les genres primitifs, tels que le
» bled, les toiles, les draps, qui épui-
» ſent toutes ſes richeſſes. Ceux qui
» font monter les revenus de la cou-
» ronne à cent trente millions, en
» déduiſent près d'un tiers pour arré-
» rages des dettes de l'Etat: auſſi a-t-on
» ſouvent recours à de nouvelles im-
» poſitions, qui tombent principale-
» ment ſur l'induſtrie; tant le ſyſtême
» des finances lui eſt contraire.

» C'eſt en y établiſſant un nouvel
» ordre, que le ſucceſſeur de Philippe
» V a voulu, comme je vous l'ai dit,
» ſignaler les commencemens de ſon
» regne; mais avant que de parler de
» cette opération, il faut dire un mot
» des impôts établis dans ce royaume.

» On divise leur produit annuel en » rentes générales, & en rentes particulieres. Les premieres sont les douanes, les postes, les indults sur les » vaisseaux qui font le commerce de » l'Amérique, la vente du tabac, du » sel, du plomb, du vif-argent, le papier timbré, &c. Les rentes provinciales, ainsi nommées parce qu'elles » ne regardent que les vingt-deux provinces de la couronne de Castille, » comprennent plusieurs branches, & » entre autres le droit de dix pour cent » de chaque chose vendue ou échangée. Il seroit possible qu'un effet qui » passeroit par beaucoup de mains, rapportât au roi plusieurs fois sa valeur, » sans être exempt de payer encore à » l'avenir. Le clergé n'est point soumis » à cette loi; les bénéficiers au contraire jouissent de divers privileges » pour les choses de consommation; » mais ceux qui n'ont point de biens » fonds, paient la taxe comme les autres sujets du roi, parce qu'alors ils » rentrent dans la classe commune des » citoyens ordinaires.

» La seconde branche des rentes » provinciales est le droit de millions.

» Ce n'étoit d'abord qu'une espece de » don gratuit, qui ne devoit avoir lieu » que pendant quelques années ; que » les besoins de l'Etat ont fait conti» nuer, & qui est enfin devenu une » taxe perpétuelle. Le droit de jauge, » la dixme sur les productions de » la terre, & l'impôt de vingt-qua» tre sols par feu, sont d'autres char» ges qui ont souvent excité le cri gé» néral de la nation. . . . . .

» Une partie de ces revenus est em» ployée, comme je l'ai dit, à payer » les intérêts des sommes empruntées » il y a plus d'un siecle. La substance » destinée à nourrir le corps politique, » se trouvant par là détournée à d'au» tres usages, il n'est pas étonnant qu'il » soit devenu foible, & incapable de » résister aux moindres accidens. On ne » s'est point appliqué à remédier à ce » mal, parce que ces dettes sont si con» sidérables, qu'elles ont toujours dé» couragé les ministres, & ont même » souvent dégoûté des premieres pla» ces, ceux qui auroient été les plus » capables de les remplir. Il a donc » fallu les confier à des hommes plus » appliqués à leur intérêt propre, qu'à

» celui de l'Etat ; & le peuple a senti » seul tout le poids de cette mauvaise » administration. On a créé de nou» veaux impôts ; on a augmenté les an» ciennes taxes qui portoient presque » toutes sur l'agriculture & le com» merce. Aussi voit-on les terres & les » manufactures abandonnées, les ou» vriers & les laboureurs se lassant de » supporter sans fruit un fardeau, que » personne ne partage avec eux. Le ma» riage même, loin d'être une des dou» ceurs de la vie, devient une charge » importune ; &, ce qui est affreux à pen» ser, on tâche d'en diminuer le poids en » le rendant moins fécond ; on évite de » donner des sujets à un Etat qui doit » les accabler de rigueur ; & jusqu'au » milieu de leurs transports les plus vifs, » les maris veillent à écarter un enfant » de leur maison, comme on éloigne » de chez soi un animal vorace.

» Le projet qui occupe aujourd'hui » le gouvernement, est celui d'un im» pôt unique, d'une taxe tariffée & con» ditionnelle sous le nom de Cadastre. » Le roi doit fonder une commission » spéciale, pour l'établissement de cette » nouvelle forme d'imposition. Les re-

» cherches, les déclarations, les vérifica-
» tions sur la valeur des biens & l'indus-
» trie de chaque particulier, se feront
» aux dépens de Sa Majesté qui y em-
» ploiera plus de vingt mille personnes,
» & un million de piastres par an. Mais
» malgré les plus sages précautions
» pour l'exacte observation de la justice
» distributive, je pense qu'il s'y glissera
» encore bien des abus. Les intendans
» ne pourront rien statuer, que sur les
» rapports faits aux juges des divers
» districts, par les habitans chargés de
» la collecte de leur paroisse; & les
» haines, les amitiés, toutes les pas-
» sions joueront régulièrement leur
» rôle. On supposera un commerce à
» tel qui n'en a point, un gain à celui
» qui a perdu; & les sollicitations & le
» crédit ne perdront rien de leur vieille
» influence.

» Tous les jours on présente des mé-
» moires au roi, où l'on propose quelque
» projet nouveau à Sa Majesté. Plusieurs
» ont été acceptés, & sont déja entamés;
» mais on les suit avec tant de lenteur,
» ils sont si souvent interrompus, qu'il
» n'y a pas d'apparence d'en voir jamais
» l'exécution. Dans un de ces mémoires,

» que le hasard m'a procuré, on met au
» rang des moyens propres à rétablir
» les finances d'Espagne, la diminution
» des prêtres & des moines. Le clergé,
» dit-on, dans les vingt-deux provinces
» de Castille, n'est sujet qu'au seul im-
» pôt des millions; encore a-t-il tou-
» jours regardé cette taxe d'un œil mé-
» content, & comme contraire à ses
» immunités. Souvent même il a porté
» beaucoup d'obstacles à sa réception;
» & les mesures qu'on prenoit contre
» lui, devenoient inutiles, parce que
» les juges, ainsi que les fermiers, ef-
» frayés des excommunications dont
» on les menaçoit, n'osoient continuer
» leurs poursuites. Il est clair que les ec-
» clésiastiques se trouvant possesseurs
» d'une trop grande portion de terres,
» privent le royaume d'une partie con-
» sidérable de ses droits; que ce béné-
» fice grossit encore la valeur de leurs
» possessions, tandis que celle des biens
» laïcs diminue par l'excès des im-
» pôts; & que le clergé étant en état
» de faire de nombreuses acquisitions,
» c'est autant de perdu pour les revenus
» publics. . . . . . .

» On représente donc à Sa Majesté,

» que, pour obvier à cet inconvénient,
» il faudroit supprimer une partie de ces
» gens inutiles, ainsi que la plupart mê-
» me des fêtes, qui détournent du tra-
» vail les citoyens laborieux. Outre les
» abus qui résultent du trop grand nom-
» bre des couvens, celui qui rejaillit sur
» l'état monastique même, n'est pas le
» moindre. Le relâchement s'y intro-
» duit; car vous savez que c'est moins
» le desir d'une vie plus parfaite, que
» les charmes de l'oisiveté, & un asyle
» contre l'indigence, qu'on va chercher
» dans les monasteres. Cependant les
» séculiers s'appauvrissent, parce que
» les charges de l'Etat tombent sur eux
» seuls, & que les moines qui en sont
» exempts, accumulent des biens qui
» ne sortent plus de leurs mains. Il se-
» roit également convenable de suppri-
» mer les colleges établis dans les pe-
» tites villes: leur voisinage détourne
» les enfans des laboureurs, des occu-
» pations dans lesquelles ils ont été éle-
» vés, & les en dégoûte. D'ailleurs,
» presque tous en reviennent ignorans,
» parce que les maîtres le sont. Quant
» à la multiplicité des fêtes, le travail
» est si essentiel à la conservation d'une

» monarchie, qu'un prince doit veiller » à ce qu'il ne ſoit point interrompu » par un trop grand nombre de jours » de repos; & il paroît néceſſaire de les » diſpoſer de façon, que l'on ne man- » que ni aux devoirs de la religion, ni » aux beſoins de la ſociété, tels que » l'agriculture, le commerce, les ma- » nufactures & les arts.

» Le commerce languit néceſſaire- » ment dans un pays où les manufac- » tures ſont négligées; l'Eſpagne en » fournit un triſte exemple. Ce royau- » me produiroit abondamment, avec » les denrées néceſſaires à la ſubſiſtance » des ouvriers, les matieres les plus » parfaites pour la fabrique des étoffes; » cependant il manque d'ouvriers, d'é- » toffes & de fabriques; à quoi doit-on » attribuer ce déſordre? Eſt-ce à la » gravité oiſive des Eſpagnols? Mais il » y a eu un tems où ils étoient actifs & » laborieux. Eſt-ce à la dépopulation? » Mais les couvens regorgent de mon- » de, & ne peuvent ſuffire à tout ce » qui ſe préſente. Ceux qui ont cher- » ché les vraies raiſons de ce dépériſſe- » ment, croient les avoir trouvées dans » les droits exceſſifs impoſés ſur les

» matieres

» matieres premieres, sur l'industrie &
» sur la main-d'œuvre, qui mettent les
» peuples dans l'impossibilité de donner
» leurs marchandises au même prix que
» l'étranger. Les hommes chargés de la
» perception de ces droits, s'acquit-
» tent de leur commission avec le même
» zele, c'est-à-dire, avec cette dureté,
» cette vexation, que les commis, les
» employés, & tous ces petits tyrans de
» finance exercent dans tous les pays. Le
» détail de ces impositions est administré
» par plus de trente mille personnes, y
» compris les gardes, dont aucun ne
» reçoit moins de vingt-cinq sols par
» jour; & plus de dix mille de ces em-
» ployés sont des gens de plume, qui
» jouissent d'assez gros appointemens.
» Je dirai pourtant à leur louange,
» que parmi cette odieuse classe d'hom-
» mes, on ne connoît point encore en Es-
» pagne cette ostentation de richesse &
» de luxe, par laquelle des gens de rien
» veulent s'ériger en grands seigneurs.
» Ils sentent que leur fortune n'est ni
» assez louable, ni assez honnête, pour
» s'en faire gloire; & contens des avan-
» tages d'une sourde opulence, ils ont
» du moins l'esprit d'éviter un éclat,

» qui ne pourroit qu'exciter l'envie des
» grands & la haine du peuple.

» La cherté des vivres & l'inéga-
» lité de leur prix causent encore un
» préjudice notable aux manufactures,
» & conséquemment au commerce. Si
» certaines provinces font des récol-
» tes abondantes, combien d'autres
» sont dans la disette ? Elles ne peuvent
» se secourir mutuellement, tant à cause
» de l'énormité des frais de transport,
» que par le peu de soin qu'on a pris de
» rendre les rivieres navigables, par
» le défaut de ponts pour les traverser,
» par la multiplicité des droits sur les
» denrées, par la mauvaise police qui
» regne dans les auberges, où les voi-
» turiers éprouvent une cherté exces-
» sive. Le salaire des ouvriers augmente
» dans la même proportion : la main-
» d'œuvre ne sauroit être à bon marché,
» lorsqu'on achete au poids de l'or les
» choses de premiere nécessité ; & c'est
» précisément le cas où se trouvent les
» Espagnols : tout est porté à un prix qui
» effraie l'indigence, & pese même à
» la richesse.

» Si les terres étoient en valeur, &
» l'industrie animée par le gain & les

» exemptions, le continent de l'Efpa-
» gne fourniroit à l'Etat une force &
» une richeffe bien plus réelles, que
» tous les tréfors du nouveau monde.
» Quoique le roi tire beaucoup d'argent
» des impôts qu'il met fur les matieres
» employées dans les manufactures, il
» trouveroit encore plus d'avantages en
» aboliffant ces droits onéreux; il aug-
» menteroit fes revenus; l'état feroit
» plus peuplé; l'argent refteroit dans le
» pays, & circuleroit dans le négoce. Ma-
» drid, la capitale & le centre du royau-
» me, feroit le point principal de ce com-
» merce intérieur. On conftruiroit des
» chemins qui conduiroient dans les
» provinces; on pratiqueroit une gran-
» de route de Barcelone, qui établiroit
» la communication avec les états de
» Valence & la Catalogne; on ren-
» droit le Tage navigable depuis Aran-
» juez jufqu'aux frontieres du Portu-
» gal; & l'on feroit d'autres che-
» mins vers ce royaume. En raffem-
» blant toutes les fources, tous les ruif-
» feaux qui fortent des montagnes d'où
» part le Mançanarès, on en formeroit
» un canal pour le tranfport des baga-
» ges dans les voyages de la cour; ce

» qui épargneroit annuellement plus de » deux cens mille piastres. Ce même ca» nal serviroit pour amener les pierres » de construction, qu'il faut faire appor» ter de fort loin par des mulets; & enfin » ce seroit une décoration, un embellisse» ment de décence pour la capitale. On » établiroit une navigation fixe d'An» duxar à la mer, par le Guadalquivir, » avec une chaussée d'Anduxar à Ma» drid, qui ouvriroit le commerce de » l'Andalousie. On pratiqueroit un autre » communication de Cadix avec l'inté» rieur du royaume; & par le moyen de » l'Ebre & d'autres rivieres, on cons» truiroit un canal semblable à celui de » Languedoc, depuis le golfe de Bis» caye jusqu'à la Méditerranée.

» Il y a plusieurs manufactures en » Espagne; mais la plupart sont che» res, & de moins bonne qualité que » les fabriques étrangeres. Quelques» unes sont situées sur des rivieres; » mais les Espagnols connoissent si » peu l'hydraulique, que les entre» preneurs ne savent en tirer aucun » parti pour se passer des bras d'un » trop grand nombre d'ouvriers, qu'on » ne peut faire travailler qu'à force

» d'argent. D'ailleurs ces marchandises
» sont de peu de débit, & toujours,
» comme je viens de le dire, faute
» de canaux & de chemins. Il arrive
» aussi de là, que le laboureur ne pou-
» vant transporter sa denrée, est obli-
» gé de la donner à bas prix; & n'y
» trouvant aucun gain, il borne son
» travail au pur nécessaire. Aussi n'y
» a-t-il que les côtes qui soient cul-
» tivées; l'intérieur du royaume est
» trop éloigné du profit, pour parta-
» ger les fatigues.

» Le commerce maritime n'éprouve
» pas moins de difficultés que celui de
» terre. Le principal obstacle est l'inso-
» lence avec laquelle les corsaires de
» Barbarie, infestant ces rivages, fon-
» dent sur les bateaux des pêcheurs,
» & exigent des rançons exorbitan-
» tes. Le nombre des matelots qui
» gémissent dans les chaînes de ces
» tyrans, empêche les autres de s'ex-
» poser au même sort, rend les pê-
» cheries désertes, & acheve de détruire
» le commerce languissant & misérable
» des côtes de la Méditerranée. Celles
» de Murcie, de Grenade & d'Anda-
» lousie sont presque abandonnées; &

» la fertilité de ces beaux pays ; l'ex-
» cellence de leur climat & de leur sol
» deviennent inutiles, par la crainte très-
» naturelle d'être massacré, ou emmené
» esclave au fond de l'Afrique.

» Les rois d'Espagne, sensibles à la
» désolation continuelle du peu d'habi-
» tans qui peuplent ces contrées mal-
» heureuses, ont fait construire, de dis-
» tance en distance, de petits forts pour
» la sûreté de leurs sujets, & pour ser-
» vir de ralliement à quelques trou-
» pes employées à leur garde. Mais
» cet arrangement défensif est rempli
» d'inconvéniens; car la cour n'ayant
» pas voulu prendre sur elle la construc-
» tion de ces bâtimens, par la prodi-
» gieuse dépense de l'entreprise, en a
» chargé différens particuliers qui en
» ont fait tous les frais, & auxquels,
» pour indemnité, on a accordé des
» titres, des gouvernemens, des gra-
» des, & divers privileges. Vous
» concevez que ces gens ont été à
» l'épargne ; que la plupart même
» n'ont suivi aucune regle de fortifi-
» cation ; car les Espagnols sont des in-
» génieurs d'autant plus médiocres, que
» leurs meilleurs livres sur cette ma-

» tiere, n'ont été composés que par
» des moines.

» Les entrepreneurs, contens d'avoir
» gagné un gouvernement, jouissent
» des émolumens qui y sont attachés, &
» laissent tomber le fort en ruine. Les
» troupes dispersées dans ces mauvais
» postes, se négligent, font mal la garde,
» &, faute de vigilance & de discipline,
» se laissent ou massacrer ou enlever.
» D'ailleurs l'effroi de la mort ou de la
» captivité est si grand, que les soldats;
» aussi frappés de terreur que les pay-
» sans, fuient & abandonnent la place
» dès qu'ils découvrent le moindre bâ-
» timent en mer. Les Maures, sur-tout
» ceux d'Alger, ont si peu à courir, le
» trajet de leurs côtes à celles d'Espagne
« est si court & si facile, ils ont avec
» eux tant de renégats Castillans qui
» connoissent le pays, leurs bâtimens
» sont si légers & prennent si peu d'eau,
» ils choisissent si adroitement les lieux
» de leurs descentes, qu'ils ne man-
» quent jamais leur coup; & le moins
» qu'ils puissent faire, s'ils ne réussissent
» pas à prendre les hommes, c'est d'en-
» lever les bestiaux, de brûler les mai-
» sons, de détruire les villages.

« On a créé, pour la garde des côtes » d'Andalousie & de Grenade, un régi» ment de cavalerie destiné à se porter » avec rapidité, par-tout où l'alarme » rend son secours nécessaire; mais cette » troupe, composée de gens du pays, » n'a rien de militaire, n'est presque ja» mais ensemble, n'empêche rien, ne » remédie à rien. Chaque cavalier, » obligé d'entretenir sa monture, n'est » ni curieux ni pressé de courir contre » les pyrates, au risque d'estropier ou » de crever son cheval, & d'être obligé » de faire les frais d'une remonte. D'ail» leurs, que peuvent quatre escadrons » sur quatre-vingt lieues de côtes ? » Comment joindre & attaquer des » gens qui arrivent la nuit, qui ne res» tent que quelques heures, qui pren» nent la fuite & se rembarquent dès » qu'ils voient la moindre résistance ?

» Ces ravages continuels ont fait » imaginer un genre de secours, très» charitable, à la vérité, mais très-mal » combiné en politique; je veux parler » de la Rédemption des Captifs. Les » papes, pour exciter la ferveur & » le zele des Castillans, y ont attaché » des indulgences; & renonçant à

» leurs propres intérêts, ils ont cédé » à cette institution le produit des dispenses de carême. Cet objet a fait » tout d'un coup un fonds considérable; » l'Ordre de la Merci a été institué; & » les Espagnols ont vu revenir leurs » parens, leurs amis de l'esclavage. » Mais on a senti que racheter les captifs, c'étoit fournir aux Maures les » moyens de faire des armemens plus » fréquens, leur ouvrir un commerce honteux & funeste pour les » Chrétiens, & augmenter encore leur » avidité & leur acharnement. Cette » réflexion pourra bien un jour engager le roi d'Espagne à s'approprier » ce revenu, & à se charger lui-même » de la défense de ses côtes, en y » employant l'argent de la bulle du carême. Cette bulle permet de manger » de la viande, du beure & des œufs » moyennant vingt-un sols; & il se distribue environ pour trois millions de » ces sortes de dispenses. On ne peut » pas douter que le prince n'ait droit de » s'emparer de cette imposition, dès qu'il » en remplira l'objet, & que, pour garantir ses sujets de la surprise des corsaires, il consommera ces fonds à l'en-

» tretien d'une escadre contre ces infi-
» dèles. Mais, en attendant, les côtes sont
» abordables par-tout ; les descentes
» & les ravages sont fréquens ; les forts
» ne sont que de simples maisons en-
» tourées de fossés, sans force contre
» une attaque vigoureuse ; & les mal-
» heureux habitans, enlevés par les Mau-
» res, sûrs de passer une partie de leur
» vie dans l'esclavage, gémissent dans
» la servitude & le désespoir.

» On a proposé au roi de permettre
» à tous ses sujets des Baléares & des
» côtes de la Méditerranée, d'entre-
» prendre des armemens contre ces
» Barbares ; de former sur les revenus
» de la bulle, une caisse administrée
» par l'amirauté ; de borner les croi-
» sieres de chaque bâtiment ; de les
» faire succéder de façon à en avoir
» toujours en mer ; d'assigner, pour
» les encourager, des récompenses
» par tête de Maure & par canon,
» outre le profit de la prise, qui, à la
» vérité, est très-médiocre ; d'accor-
» der des honneurs militaires, des gra-
» des, des lettres de noblesse, des
» pensions, suivant le mérite. Aucun
» prince n'a, pour cela, plus de moyens

» que le roi d'Espagne : les ordres mili-
» taires de saint Jacques, de Calatrava,
» & d'Alcantara, fournissent des gra-
» ces sans nombre, qui exciteroient le
» zele de tous ses sujets. Cet établisse-
» ment, appuyé des secours spirituels
» que pourroit y joindre la cour de
» Rome, tels que des indulgences,
» des pardons qui feroient beaucoup
» d'effet sur l'imagination d'un peuple
» naturellement dévot & crédule, net-
» toieroit la Méditerranée, & forme-
» roit une marine d'armateurs, qui se-
» roît de la plus grande utilité dans une
» guerre contre les Anglois. Il n'en coû-
» teroit rien à l'Etat pour remplir ce
» double objet; & le fléau de la pira-
» terie cesseroit pour l'Espagne ».

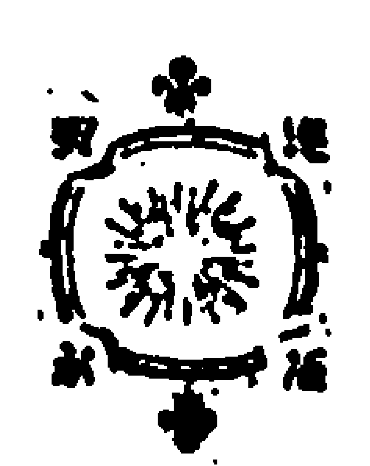
Ferdinand VI commença son regne par rappeller du commandement de l'armée le comte de Gages, & le remplaça par le marquis de La Mina. Ces deux généraux se sont distingués à la tête des troupes Espagnoles, à qui ils ont rendu une partie de leur ancienne réputation. Le premier sur-tout, a été un des plus grands capitaines de son tems; & il est mort pauvre, à la suite

des désagrémens & des chagrins qu'il a essuyés de la cour.

Le roi nomma pour son premier ministre Don Joseph de Carjaval ; & bientôt après, on publia un édit, par lequel ce prince promit de remplir tous les engagemens de son prédécesseur avec ses alliés : mais la guerre étant devenue onéreuse à son peuple, il consentit à la paix, de concert avec la France, & ne songea plus qu'à se renfermer dans l'administration de son royaume.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 16 février 1755.



LETTRE CXCVI.

SUITE DE L'ESPAGNE.

D'APRÈS la lecture des principaux événemens arrivés en Espagne, depuis le commencement de cette monarchie jusqu'à la neuvieme année du regne de Ferdinand, vous avez pu, Madame, vous former une idée du caractere & des mœurs de ce peuple.

On a comparé les Anglois aux Romains, les Italiens aux Carthaginois, les François aux Athéniens, les Espagnols aux habitans de l'ancienne Egypte. Ces derniers étoient des hommes secs, maigres, basanés, fiers, glorieux, spirituels, superstitieux, ajoutant foi aux sortileges, entêtés de l'étude de leur théologie, pénétrés de vénération pour leurs prêtres, laissant, après leur mort, des fonds pour l'entretien des temples, pour la subsistance des ministres, mettant sur leurs drapeaux les portraits de leurs dieux; graves dans leur contenance, sérieux dans leurs discours, propres aux sciences, lents à se déter-

miner, conſtans à ſuivre leurs entrepriſes, ſobres, diſcrets, hoſpitaliers, fidèles à leurs rois, dédaignant les autres nations; braves par momens, fermes dans l'exécution, patiens, jaloux, cérémonieux, vindicatifs, mal-propres, voluptueux & fanfarons.

Tel eſt, Madame, le portrait que quelques auteurs ont tracé des anciens Egyptiens; je ne puis pas dire que ce ſoit celui des Eſpagnols: cependant, ſi vous y faites attention, peut-être trouverez-vous entre ces deux peuples divers traits de reſſemblance, ſur-tout avant que les Bourbons gouvernaſſent cette monarchie.

La fanfaronade Caſtillane étoit connue dans le tems même de leur plus grande valeur. C'étoit l'effet de cet ancien goût pour la chevalerie, de cet eſprit de forfanterie & d'hyperbole, qui porte naturellement à la fauſſe gloire. Leurs deviſes & leurs ouvrages ſe reſſentoient de cette vanité; & tous leurs entretiens étoient enflés de cette folie.

La mal-propreté eſt, en général, ſi grande dans ce royaume, qu'il y a des gens qui ne poſſedent qu'une chemiſe à la fois. Ils la mettent neuve; la laiſſent

ſix mois ſur le corps, & ne s'en défont que lorſqu'elle tombe en lambeaux. Ils ſe lavent rarement, & paroiſſent preſque auſſi ennemis des ablutions preſcrites par Mahomet, que du faux prophete qui les ordonne.

L'habillement du peuple ſemble fait pour perpétuer cette ſaleté, & favoriſer la pareſſe. Il conſiſte en une veſte aſſez courte, un manteau fort long qu'on nomme cape, un grand chapeau à bords rabattus, qui leur cache le viſage, & une épée de trois pieds & demi, qu'ils portent ſous le bras. La cape les garantit du chaud & du froid, leur ſert de lit & de maiſon; car il y a à Madrid plus de dix mille perſonnes qui couchent dans la rue, enveloppées de cette caſaque. Le jour, vous les voyez au milieu d'une place, étendues au ſoleil, emmaillottées dans leur cape, fumant leur pipe, raclant une mauvaiſe guitare, n'ayant que du pain, de l'ail & de l'eau pour toute nourriture. Vous ne les tireriez pas de là pour les faire travailler, aimant mieux tendre la main aux paſſans, & vivre d'aumônes.

La facilité qu'a l'Eſpagnol de cacher

ses mains & son visage sous ce vêtement, le porte quelquefois à la licence, à la fripponnerie & à la débauche. Tout le monde peut aller de pair & presque nud sous la cape, y avoir des armes, receler un vol, se livrer au libertinage, commettre même des assassinats, tous crimes qui ne sont point rares en Espagne, & qu'on réprimeroit, sans doute, en réformant le manteau & le chapeau. Le gouvernement songe à raccourcir l'un & l'autre, comme tendant à favoriser l'oisiveté & le vice. Il croit, avec raison, que le moyen de rendre les Espagnols laborieux, est de les démaillotter. Mais il y trouvera peut-être des oppositions de la part du peuple, qui, tenant à cet habillement autant qu'à sa paresse, ne manquera pas d'éclater au moindre projet de changement ou de réforme. Il n'est pas douteux, que s'il étoit moins couvert, il seroit obligé de travailler, pour se procurer une maison & les autres commodités, dont il sait se passer à l'aide de cette cape. Un autre vêtement lui rendroit l'exercice de ses mains, exciteroit son industrie, le porteroit à la propreté, & le tireroit de cette honteuse inaction, où il reste comme enseveli.

Les gens d'un certain rang font usage de l'habit à la Françoise; mais pour l'ordinaire il leur sied mal, & il manque toujours quelque chose à leur ajustement. Il n'est pas rare de voir un juste-au-corps galonné avec des bas de laine, une veste d'étoffe d'or & du linge sale, un chapeau à plumet & une vieille perruque. Les troupes sont à peu près vêtues comme les nôtres. Les magistrats, les gens de la campagne & quelques vieux Castillans ont retenu plus long tems les anciennes modes; plusieurs même ne les ont pas quittées. Les premiers portoient la golille; c'étoit une espece de collet de carton, couvert de toile ou de dentelle, qui leur tenoit le col droit & serré. Cet usage, autrefois très-commun, se trouve aujourd'hui presque abandonné. Le brun obscur, tirant sur le noir, est la couleur favorite des Espagnols; ce qui prouve toujours la gravité naturelle de cette nation.

Les dames se mettent à la Françoise, mais sans goût, sans arrangement & sans grace. Les bourgeoises sortent en corset, avec une jupe de satin noir, les cheveux enfermés dans un réseau, &

le visage caché d'un voile blanc. Elles ont, sous ce vêtement, la plus grande liberté, & plusieurs savent en tirer parti. Un habit plus décent, que portent les femmes de condition quand elles vont en ville, est une robe noire, qui forme par en bas une jupe avec une queue, & fait, sur la tête, l'effet d'un capuchon retroussé, ou d'un habillement de religieuse. Un voile de gaze noire ou de dentelle leur couvre le visage sans le cacher. Dans les visites de cérémonies, elles arrivent toujours parées, & chargées de diamans. Je ne parle pas de celles dont les maris sont en voyage ou en ambassade; car alors elles se vouent à quelque saint; & pour mieux marquer cette espece de viduité, elles ont, avec l'habit gris ou blanc, de petites ceintures de cuir ou de corde. L'étiquette générale est, que dans les rues & à l'église, tous les hommes soient vêtus de la même façon, & les femmes entre elles, habillées de la même maniere; mais dans les visites, chacun suit sa fantaisie ou son goût. Vous concevez de quel avantage il est pour la galanterie, que tout le monde ait en public le même uniforme.

Les meubles des maisons sont en géné-

ral aussi mesquins que l'habillement. Une grande nate qui couvre le plancher, quelques chaises de paille pour s'asseoir autour d'une table, deux ou trois tableaux de dévotion attachés contre le mur, voilà, si vous en exceptez les maisons des grands ou de quelques personnes riches qui ont voyagé, l'ameublement ordinaire des habitans. Il n'y a ni goût, ni régularité, ni aisance dans la distribution des appartemens. L'Espagne est arriérée de plus de deux siecles, dans cette partie de l'architecture, qui a pour objet la recherche des commodités particulieres. On ne se sert pas de cheminées; on ne brûle point de bois; il est trop rare & trop cher dans le pays. Les appartemens sont éclairés par des lampes, & échauffés avec de grands brasiers, où, quelquefois, au lieu de charbon, on brûle de petits noyaux qui s'enflamment aisément, font un feu clair, & répandent une vapeur douce & agréable.

Les assemblées que ces gens font entre eux, sont tristes & cérémonieuses. On y admet cependant tous les jeux, excepté celui des échecs, que je ne leur ai jamais vu jouer, quoiqu'on

le leur attribue ſpécialement. Ils aiment, comme nous, les cartes avec paſſion; en avouant néanmoins, que cet amuſement faſtidieux, inventé pour divertir un imbécile monarque, & peu fait pour occuper une nation grave & raiſonnable, ne convient, tout au plus, & ne peut être conſtamment cher, qu'à cette foule nombreuſe de ſots, qui ont beſoin de ce triſte ſecours pour cacher leur profonde inſuffiſance.

Voici la vie que mene un Eſpagnol: le matin, il entend la meſſe, dîne à midi, fait la méridienne; & le ſoir, il va prendre l'air. Les femmes ont un galant d'office, qui ne les quitte pas, comme les Italiennes leur ſigisbée. Ces promenades du ſoir ſont un divertiſſement auſſi inſipide que nos boulevards. On voit, dans une longue file de carroſſes qui ſe ſuivent les uns les autres, tantôt un vieux duc avec ſon confeſſeur, tantôt deux jeunes abbés en vis-à-vis. Quelquefois une famille entiere, composée du mari, de la femme, des enfans, des nourrices & des femmes de chambres, n'occupe qu'une ſeule voiture. Les jours de gala, les laquais ſont en habits de livrée avec des plumets. Le nombre

en est prodigieux; & il y a tel Grand d'Espagne qui en a jusqu'à trois cens. Comme les carrosses sont toujours attelés au moins de quatre mules, il y a d'ordinaire deux postillons, quelquefois plus, & six laquais derriere, avec un palfrenier qui fait dételer à la porte de Madrid, où il n'est pas permis d'entrer avec plus de quatre mules. Dans les grandes chaleurs, on ôte l'impériale & les côtés du carrosse pour mieux respirer le frais. Ceux qui se servent de chaise-à-porteurs, ce qui est assez rare, ont toujours six laquais à leur suite. Deux se tiennent près des porteurs pour les aider & les soutenir s'ils font un faux pas; deux autres marchent aux deux côtés de la chaise; & deux restent derriere avec des lanternes, même pendant le jour.

Les femmes Espagnoles m'ont paru assez belles, & presque toutes grandes & bien faites. Les hommes ont le teint basané, la taille moyenne, déliée & bien prise, la tête petite, mais bien formée; ont de beaux yeux, de gros cheveux noirs, & portent rarement une perruque. Ils sont, pour l'ordinaire, fort maigres; & tout leur exté-

rieur annonce ce caractere froid & flegmatique, dont je veux vous citer un exemple.

Dans le tems des guerres du Portugal & de l'Espagne, les Portugais pillerent un village de l'Andalousie, & passant plus avant, n'y laisserent qu'une sentinelle. Ce soldat, quoiqu'en faction, mit bas son fusil, & commença à jouer de la guitare. Un Espagnol qu'on venoit de piller comme les autres, plus choqué de la discordance de l'instrument, que de la perte de son bien, dit au Portugais : « Seigneur, votre guitare » n'est point d'accord ; donnez-la » moi, que je la regle » ; & après l'avoir remise en bon état, « elle est d'ac» cord présentement », ajouta-t-il en continuant gravement sa promenade.

Soit naturel, soit affectation, soit orgueil, les Espagnols se communiquent peu, sur-tout aux étrangers ; & se croient la premiere nation du monde. Sous le regne de Philippe V, un gentilhomme, passant un contrat chez un notaire, signa « Don » Alphonse, &c, noble comme le » roi, & encore plus ». On lui demanda ce que signifioient ces dernieres

paroles ; & il répondit froidement : « le roi est François ; je suis Castillan : » par cette seule raison, je suis d'une » extraction plus noble que la sien» ne ». Un auteur a fait un livre intitulé : *Il n'y a de cour qu'à Madrid*. C'étoit dans le tems que cette ville étoit le centre de la mal-propreté & de la puanteur. Un prédicateur disoit que Satan transporta le Fils de Dieu sur une montagne, d'où il lui fit voir la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, & tous les royaumes de l'Europe ; mais heureusement les Pyrénées lui cachoient l'Espagne ; car elle n'auroit pas manqué de tenter le Sauveur. Vous savez que ces gens se vantent que le soleil se leve & se couche sur les terres soumises à leur domination ; que leur langue est la seule qui soit propre pour parler à Dieu ; qu'ils n'ont jamais eu d'hérésie dans leur pays, & que le ciel les a toujours favorisés d'une protection particuliere.

Ils sont d'ailleurs si entichés de leur noblesse, qu'il n'y a pas un paysan des Asturies, qui ne se prétende issu des anciens Chrétiens retirés dans les montagnes, au renouvellement de la monar-

chie sous le regne de Péiage. Un Castillan, avec sa cotte-d'arme, jette un œil de dédain & de pitié sur les habitans de la Gallice. Rien n'est plus plaisant, que de voir, les jours de fête, une foule d'ouvriers se promener fiérement vêtus de soie, portant l'épée, & se donnant mutuellement des titres honorables. Lorsqu'un laboureur en rencontre un autre dans les champs, il le salue gravement, & lui dit: « bon jour, » seigneur chevalier ». L'autre répond, avec le même sérieux, sur le même ton; & le tout se passe avec autant de majesté, que l'entrevue de deux monarques.

Dans un pays où le peuple est si fier, que pensez-vous que doivent être les grands? Un d'entre eux fut si outré, de ce qu'un homme de rien étoit parvenu à la grandesse, qu'il résolut de ne plus voir le soleil, pour le punir d'oser éclairer un pareil forfait. Il se mit au lit; & lorsque ses gens entroient le matin dans sa chambre, il demandoit: « Mon boucher a-t-il été fait » Grand d'Espagne? — Non, Monsei» gneur. — Hé bien, fermez ». Cette triste comédie recommença ainsi jusqu'à

qu'à ſa mort; & rien ne put le réconcilier avec le ſoleil ni avec les hommes. Les autres, plus modérés, ſe contentoient de dire entre eux, en ſoupirant: *O tempora! ô mores!* Cette fierté les accompagne juſques dans leurs divertiſſemens. Ils ſe croiroient déshonorés, ſi dans le jeu ils laiſſoient entre-voir la moindre émotion; &, ſoit qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, on leur voit toujours le même viſage. Ils ne quittent jamais l'épée, ni pour ſe confeſſer, ni pour communier; & cela, pour témoigner qu'ils ſont toujours prêts à ſe battre pour défendre la religion. Ils ne la mettent point à leur côté ſans l'avoir baiſée auparavant.

Dans les dernieres guerres d'Italie, la patience des Eſpagnols a fait l'étonnement des François, pour qui, à la vérité, la patience eſt toujours un ſujet d'étonnement. Rien n'étoit plus commun, que de voir les ſoldats paſſer des journées entieres, ſans pain, ſans eau, ſans paille, ſupporter le chaud, le froid, la faim, les fatigues, ſans que jamais on entendît dans leur camp ni bruit, ni plaintes, ni murmures.

Ils ont une conſtance & un courage

admirables pour les entreprises les plus dangereuses ; & quand une fois on les a mis en mouvement, ils marchent & se battent avec une chaleur & une persévérance opiniâtres : propres à tout, s'ils sont menés par de grands hommes ; incapables des actions les plus simples, si on les abandonne à eux-mêmes. Les ducs de Berwick & de Bitonto, les comtes de Gages & de Schomberg, le prince de Hesse, le marquis de La Mina, les généraux Stanhope, Peterborough, Staremberg, ont été témoins de leur bravoure, & en ont parlé avec éloge.

De tout tems les armes ont fait la passion dominante des Espagnols ; & ils leur ont sacrifié l'agriculture & le commerce. Dans les guerres pour la succession, les paysans abandonnoient leur charrue, pour se ranger dans le parti de Charles ou de Philippe, & n'avoient besoin ni d'officiers pour les séduire, ni de sergens pour les enrôler. Ils alloient d'eux mêmes se présenter au camp, en criant *à la guerre, à la guerre*. La grandeur, le nombre, la diversité des actions qu'ils ont faites contre les Indiens & contre les Maures, étonnent l'imagination, & affoiblissent l'autorité de l'histoire.

La lenteur naturelle de ce peuple le rend également propre aux négociations. L'Espagnol, arrêté & fixé à toutes les circonstances d'une affaire, y déploie tous les ressorts de son esprit; & par une opération circonspecte, il assure le succès de tout ce qu'il peut manier avec loisir. Il profite du foible qu'ont la plupart des autres nations, de poursuivre avec impatience, ce qu'elles desirent avec ardeur; il émousse si fort leur empressement par son flegme, qu'ennuyées de ne rien conclure, elles sacrifient leurs intérêts à leur repos. « Le tems & moi, nous en » valons deux », disoit Charles-Quint. C'est en effet le grand secret des Espagnols dans les affaires, & l'un des plus puissans moyens qu'ils emploient pour en procurer le succès. Ils savent se ménager dans le malheur, céder aux événemens, & attendre une révolution favorable. Ils ont d'ailleurs un courage, auquel les obstacles n'apportent point de dégoût, ni le tems de lassitude; & souvent ils achevent dans les traités, les projets qu'ils ont commencés par les armes. Rappellez-vous les fameuses conférences de l'isle des Faisans, les

commencemens, les progrès, la fin de cette longue & pénible négociation, les incidens qui y survinrent, l'esprit, les maximes, les droits respectifs des cours intéressées, & le caractere des négociateurs. La politique de Mazarin étoit la finesse; celle de Don Louis de Hero la lenteur. Ce dernier ne donnoit jamais de paroles; le cardinal en donnoit toujours d'équivoques. Le génie de l'Italien étoit de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol, de s'empêcher d'être surpris. Vous savez que ce fut l'affaire du Grand Condé qui souffrit le plus de difficulté; & à ce sujet je vais vous raconter une anecdote. Don Louis vouloit que ce prince fût rétabli dans toutes ses charges; & comme la France s'opposoit à cet article: « Faut-» il, dit le ministre Espagnol, que pour » une petite digression de M. le prince, » la chrétienté perde toute espérance » de la paix? » On releva l'expression singuliere de petite digression, pour signifier une révolte contre son roi. « C'est, dit Don Louis, le premier mot » qui m'est venu à la bouche; j'ai voulu » dire une petite parenthese ». Il espéroit qu'en gagnant du tems, les armes

Espagnoles pourroient remporter des avantages, qui obligeroient les François d'en passer par où ils voudroient. Ses espérances furent vaines; mais si les événemens de la guerre ne répondirent point à ses vues, ils n'en furent pas moins suivis d'un traité dont le cardinal & lui eurent toute la gloire.

La fidélité de ces peuples pour leurs rois, est la plus grande que l'on connoisse. Depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Philippe V, aucun prince de cette nation n'avoit eu de compagnie des gardes; & cet établissement causa tant de chagrin aux Espagnols, que le comte d'Aguilard dit au monarque: « Vos peuples, Sire, sont » tellement attachés à Votre Majesté, » que si elle avoit résolu de coucher sur » la place, les femmes du marché se» roient faire silence, & lui serviroient » de gardes pendant son sommeil ». Ils n'ont pas moins de soumission que d'amour pour leur souverain; mais ils veulent être traités plutôt comme amis, que comme sujets; & si le roi commande en pere, ils savent lui obéir en fils soumis & respectueux. La contrainte

les rend comme le verre ; qui ne plie qu'en se rompant, & blesse même la main qui le brise.

La sobriété n'est nulle part observée avec autant de scrupule qu'en Espagne. Les tables y sont frugales, même chez les grands ; & l'on y connoît à peine le nom de bonne chere. Un homme qui s'enivre, n'est ni cru, ni reçu en justice. Aussi ce vice est-il très-rare, même parmi le peuple ; & le mot d'ivrogne est une de ces injures qui dénotent l'infamie. Il y a ici plus de déshonneur d'entrer dans un cabaret, que de honte en France de sortir d'un mauvais lieu. L'Espagnol boit peu de vin ; & les dîners ne sont, pour l'ordinaire, composés que d'une sorte de ragoût, dans lequel il entre du bœuf, du veau, du mouton, du lard, des légumes, le tout cuit & mêlé ensemble, sous le nom d'*olla-podrida*, pot-pourri. Le pain est d'une blancheur surprenante, & d'un goût excellent. On dit en proverbe : « des olives, une salade & des radis » sont la nourriture des chevaliers ». La plupart déjeûnent & soupent dans leur lit. On prend peu de thé, mais

beaucoup de chocolat. Le grand nombre aime l'ail, les épiceries, le sucre, le safran, & en général se pique peu de délicatesse. On n'est point dans l'usage de donner à manger; & l'hospitalité n'est proprement la vertu que des gens de la campagne. Vous ne verrez pas un paysan, qui n'offre volontiers au passant qu'il ne connoît pas, de partager avec lui sa terrine de pois.

Autant les Espagnols sont constans, chauds, fidèles dans leur amitié, autant ils sont ardens, implacables, persévérans dans leur haine, & portent la vengeance au dernier période; mais ils croient que c'est ajouter un mal à un autre mal, que de risquer sa vie pour sauver son honneur; & sur ce principe, ils aiment à se venger sans courir aucun hasard. Dans d'autres occasions, ce même honneur les rend fermes, inébranlables, généreux, magnifiques, téméraires, & supérieurs à la crainte & aux menaces. Ils affectent de la grandeur & de la fierté; c'est leur marotte, excepté lorsqu'ils se vengent. Ils croient se justifier, en disant que l'ennemi ayant pris le premier avantage, ils doivent

s'assurer du second ; que c'est risquer sa réputation, que de s'exposer au danger. Ce qui autorise cette conduite, c'est le privilege des églises, qui est de donner une retraite assurée aux criminels. Autant qu'ils le peuvent, ils se rapprochent du sanctuaire, pour n'avoir plus qu'un pas à faire jusqu'à l'autel.

Quoique très-paresseux, la vanité dont ils sont toujours malades, les rend quelquefois assez actifs; mais dans cette activité même, on reconnoît encore un fond d'indolence. Un paysan, un artisan, sous le nom de Don Juan, de Don Diegue, de Don Alfonse, ou de Don Sanche, est assis devant sa porte, les bras croisés & le manteau sur l'épaule, occupé de ses réflexions ou d'une guittare dissonante. Il est pauvre ; mais il soutient son indigence avec un air de gravité qui en impose. Ne croyez pas qu'il daigne s'abaisser à ces vils emplois que la nécessité a fait naître, & que la misere fait exercer : il mourroit plutôt que de dégrader ainsi sa dignité. Il les laisse aux étrangers qui abondent en ce royaume ; & comme ce sont des François pour la plupart, il en prend oc-

casion de nous mépriser, jugeant de notre nation par ces hommes mercenaires, comme si nous-mêmes, nous jugions de la Savoie par nos décrotteurs & nos ramoneurs. Après avoir gagné de l'argent en Espagne, ces François s'en retournent dans leur patrie, laissant les Dons Juan, les Dons Sanche, les Dons Diegue sans le sou, avec leur paresse, leur fierté & leur misere.

Vous avez vu les Castillans attribuer à des sortileges la maladie de Charles II. Les possédés, les revenans, les apparitions, les esprits, tous les fantômes d'une imagination exaltée par le fanatisme, ou affoiblie par l'excès de la crédulité, toutes les visions qu'accrédite l'imposture, sont encore ici des articles de foi. La même superstition leur fait baiser la main de leurs prêtres & le capuchon de leurs moines.

Ils n'en sont cependant ni moins ardens pour le plaisir, ni moins portés à la volupté. La chaleur de leur tempérament leur fait naître mille desirs, & leur fournit mille ressources avec les femmes. Mais ils s'épuisent tellement avec leurs maitresses, qu'ils ne suffisent plus au devoir de l'hymen. Les jeunes

gens se marient, lorsqu'énervés & totalement éteints, ils ne sont plus capables de seconder l'épouse jeune & trompée, qui languit auprès d'eux. Heureuse encore, si elle peut éviter ces maux funestes, qui, contractés dans la débauche, laissent aux enfans de honteuses marques de l'incontinence & des désordres de leurs peres. Cette maladie, qui attaque l'espece humaine dans son principe, est une cause affreuse de dépopulation dans ce royaume, où l'on ne pense pas même qu'elle puisse se guérir. Elle regne dans les provinces, dans les campagnes, comme dans la capitale, & se conserve dans les familles sous vingt formes différentes. Les dartres, le scorbut, la lepre, les humeurs froides, la goutte, &c, sont les principales branches de cette peste affligeante, si négligée, quoique si commune.

Tandis que les maris courent les aventures amoureuses, l'honnêteté de leurs femmes, privée de sa juste récompense, à la fin se décourage; & méprisées de leurs époux, elles croient acquérir par là le droit de justifier ce sentiment. Timides, elles commencent par

les pleurs ; l'ennui succede ; l'exemple gagne ; & elles préferent enfin l'étourdissement de l'amour, le dédommagement du plaisir, à cette morale gênante qui afflige l'esprit, tourmente le cœur, & ne tranquillise que la conscience. Elles font un premier choix & s'en repentent ; en font un second, s'en repentent encore, & finissent par ne plus choisir ni se repentir. Il n'y a point de ruses alors, dont elles ne s'avisent, point de ressorts qu'elles n'emploient, pour tromper les maris ; & l'on est toujours étonné que des femmes, qui toute leur vie ont été enfermées, soient à la fois si ingénieuses & si hardies, lorsqu'il s'agit de former & de soutenir une intrigue.

Dans la fréquentation des deux sexes, je n'ai vu aucune trace de cette ancienne & célebre galanterie, qui donne une si belle opinion des Espagnols à ceux qui ne les connoissent que par leurs romans. L'amour n'est plus ce commerce religieux de respects & d'adorations, toujours uni au desir de plaire, qui faisoit jadis une partie essentielle des mœurs de ce peuple. Un coup-d'œil, une petite distinction, une légere pré-

férence de la part de l'objet aimé, étoient des faveurs inestimables, qui inspiroient aux amans les choses les plus ingénieuses & les plus tendres. En aiguisant les plaisirs des sens par les illusions de l'amour propre, on arrivoit par une gradation délicieuse, une espérance soutenue, des desirs flattés & animés, au terme du souverain bonheur. Ils ne sont plus ces beaux tems de la galanterie Espagnole, où des chevaliers, ornés de rubans & des chiffres de leurs maitresses, combattoient en champ clos, pour mériter de plaire à la beauté; où la fidélité se mêloit au courage, le sentiment à la gloire, le respect aux desirs; & où l'amour, toujours inséparable de l'honneur, changeoit les hommes en héros, les femmes en divinités, & la volupté en une sorte de culte. Cependant la nature ne perdoit rien de ses droits; & donnant à l'un des deux sexes l'audace pour attaquer, à l'autre la défense qui attire en résistant, dans le premier, l'amour étoit une conquête, &, dans le second, un sacrifice.

On ne connoît plus guere, en Espagne, ni les verroux ni les grilles; &

à peine ſe ſert-on encore de jalouſies. On ne ſoupire plus dans les rues, comme autrefois ; & l'amour ſe fait auſſi librement qu'à Paris. La débauche y eſt encore plus dégoûtante : les courtiſannes froides, mal-propres, mauſſades, empoiſonnées, diſpenſent les hommes d'être aimables, leur font même grace de l'honnêteté, comme formant avec elles un contraſte incommode ; & l'on eſt ſi accoutumé à les mépriſer, qu'on ne ſait même plus comment s'y prendre, pour eſtimer les honnêtes femmes.

La danſe eſt, pour les Eſpagnols, un divertiſſement ſi agréable, que les perſonnes les plus âgées ne veulent être excluës d'aucune fête. On voit la grand-mere, la mere & la petite fille danſer enſemble dans le même bal. Les grands, la nobleſſe, les bourgeois & le peuple ſont également adonnés à cet exercice ; mais il n'y en a pas un qui connoiſſe les danſes des autres nations, ou qui s'en tire avec grace. Celles qui ſont le plus en uſage, ſe nomment *Faldango* & *Seguidilla*. La premiere eſt grave, galante, pleine d'expreſſion, & mêlée de certaines attitudes qui offrent un tableau continuel de jouiſſance.

La seconde est accompagnée de chants; & se danse deux à deux comme la premiere, mais avec plus de gaieté & moins d'indécence. L'une & l'autre ont beaucoup de grace : les pas n'en sont ni vifs ni sautés : ils consistent en des balancés, en des mouvemens du corps, qui approchent de nos pantomimes. Dans les bals de cérémonie, on exécute froidement des danses graves, qui, jointes à l'embarras de l'étiquette, aux regles établies pour le maintien de l'ordre, à la répétition des mêmes pas, à l'inaction de ceux qui ne dansent point, font que de tous les moyens inventés pour se réjouir, le bal Espagnol est le plus propre à ennuyer.

Ce même peuple aime la comédie à la fureur; & il est étonnant qu'avec autant d'esprit, il n'ait pas fait plus de progrès dans cet art. L'Espagne connut les spectacles dès que les Romains y eurent introduit la bonne poésie. Les ruines de tant d'anciens théatres, qui se conservent encore dans plusieurs villes, prouvent combien on se plaisoit à cette sorte de divertissement. Les Goths & les autres Barbares qui assujettirent ce royaume, en chas-

ferent les Muses, & avec elles les amusemens de Thalie. Les Arabes les y rappellerent, & firent des représentations théatrales, qui, jointes à quelques drames Provençaux, servirent de modeles aux premieres comédies Castillanes. On les jouoit les nuits de Noël, de Carnaval & de Pâques; & les sujets étoient tantôt des amours de bergers, tantôt des points de notre religion, comme la naissance du Sauveur, la passion, la tentation dans le désert, le martyr de quelque saint, &c.

Vous reconnoissez là l'origine de ces *Autos-Sacramentales*, qui ont déshonoré le théatre Espagnol beaucoup plus long-tems, que nos anciens *mysteres*, nos *moralités*, la *mere sotte*, n'ont flétri la scene Françoise. Ces drames scandaleux & informes se représentoient encore à Madrid il y a peu d'années; & Calderon en avoit fait lui seul plus de deux cens. C'étoient des pieces sacrées, qui se jouoient en intermedes. On y voyoit le Paradis, l'Enfer, la Trinité, le Saint-Sacrement: on y donnoit la bénédiction; on y chantoit le *Te Deum*.

Dans un de ces actes sacramentaux;

intitulé la *création*, Adam entroit d'un côté sur la scene, le cahos de l'autre, & le Pere Eternel au milieu. Adam prioit ce dernier de débrouiller le cahos & de créer l'homme. Dans un autre, le démon, pour empêcher Jesus-Christ d'être reçu chevalier de saint Jacques, prouvoit qu'étant le fils d'un charpentier, il ne pouvoit produire ses titres de noblesse. Enfin on n'imagine pas les absurdités de ce genre de spectacle, qui n'est pas même encore totalement aboli. Ce qui étonne le plus, c'est l'application ridicule qu'on y fait continuellement des textes de l'écriture. Il n'y a guere, dans les prieres de l'église & dans les livres saints, de passages connus, qui, dans ces scenes burlesques, ne soient employés de la maniere la plus indécente. Un valet demande à une servante si elle est pucelle? oui, sans doute, répond la fille ; & aussi-tôt le valet replique par ces mots de saint Thomas : *Nisi videro, non credam.* A la fin du spectacle, un bouffon faisant allusion aux paroles de la messe, renvoie les spectateurs, en disant : *ite, comedia est.*

Presque toutes ces pieces sont intitu-

lées : *la Famosa Comedia*. On y voit des acteurs habillés en moines, en archevêques, en cardinaux. Elles se jouent plus fréquemment dans les villes où il y a peu d'étrangers, parce que les préjugés y regnent encore dans toute leur force ; au lieu qu'à Cadix, à Barcelone, à Valence, à Madrid, les Anglois, les François, les Allemands qui y sont établis, ont fait revenir, en partie, les Espagnols de ces spectacles ridicules. On ne conçoit pas que des gens sensés, des Chrétiens puissent trouver du plaisir à voir promener sur un théatre l'image du Saint-Sacrement, portée par arlequin ou par scaramouche.

Dans les premiers tems de la scene Espagnole, tandis que des bouffons, des bateleurs, des histrions amusoient le peuple par ces représentations extravagantes, les personnes de bon sens, observant la nature dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, voyoient, avec déplaisir, combien ces farces étoient éloignées de la sagesse & du goût des anciens. Le desir d'y remédier leur fit composer des dialogues, qu'ils appelloient comédies, mais qui n'étoient pas susceptibles de représenta-

tion : encore ne s'appliquerent-ils pas toujours à bannir de ce genre ce qui pouvoit nuire aux bonnes mœurs ; & souvent ils réunissoient la malignité à l'indécence. Telle est la fameuse tragi-comédie de *Calixte & Mélibée*, où les descriptions sont si vives, les caracteres si libres, les peintures si licentieuses, qu'il seroit dangereux de les exposer au théatre. D'ailleurs ces comédies étoient trop longues pour être jouées, ainsi que les traductions en prose de quelques pieces grecques & latines, publiées par ceux qui s'efforçoient de conserver le goût des bons ouvrages dramatiques.

Lopé de Rueda, natif de Séville, fut le premier qui donna quelque éclat au théatre Espagnol, par le double mérite de la représentation & de la composition. Cervantes, qui l'avoit connu, dit qu'il excelloit dans la poésie pastorale, & la faisoit servir d'intermedes à ses comédies. Dans ce tems là, tout l'habillement d'un acteur, qui pouvoit être renfermé dans un sac, consistoit en quatre peaux blanches, garnies de franges dorées, quatre barbes, autant de chevelures, & quelques houlettes. On donnoit le nom de théatre à un espace

enfermé par quatre bancs, sur lesquels on posoit des planches ; & les acteurs étoient élevés d'environ quatre pieds. Une vieille couverture, tirée par deux cordes, faisoit tout l'ornement de la scene. Les comédiens s'habilloient par derriere ; & les musiciens chantoient de vieilles romances. Rueda jouoit, d'une maniere ravissante, les rôles de niais, de fanfaron & de basque.

Le fameux auteur de Don Quichotte, Michel Cervantes, se livra d'abord au genre comique. Une invention heureuse & féconde lui fit composer plusieurs pieces, qui purent servir alors de modeles à sa nation. Lopé de Vega méprisa les anciennes regles, bannit du théatre la vraisemblance, la régularité, la décence ; fit naître, croître, vieillir & mourir ses héros dans le cours d'une représentation. Ils parcourent la terre du couchant à l'orient, du midi au nord ; & quelquefois il les fait voler dans les airs. Les laquais parlent en courtisans, les princes en fanfarons, les dames de qualité en femmes du peuple. Les acteurs entrent en foule & sortent en confusion ; une seule piece

présente souvent jusqu'à soixante personnages, & finit par une procession. Cervantes blâma cette licence; « mais, » répondoit Lopé de Vega, comme » c'est le peuple qui nous paie, il est » bien juste, pour lui plaire, de lui » parler en ignorant. Je tiens sous la » clef, ajoutoit-il, Aristote & Horace, » parce que leurs préceptes m'importunent. J'ai chassé de mon cabinet » Plaute & Térence; leurs ouvrages me » montreroient par-tout la critique des » miens ».

Les regles de l'art ne sont pas mieux observées dans les ouvrages de Calderon. C'est aussi la vie d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort; c'est une aventure historique ou romanesque, qui dure quarante ou cinquante ans. Nul plan, nulle préparation, nulle vraisemblance dans l'exécution. La scene se transporte tout à coup, & sans ménagement, d'un bout de la terre à l'autre. L'auteur établit des ports de mer à Capoue, à Veronne, à Paris. Les scenes les plus sérieuses sont entremêlées de bouffonneries. Un prince, dans une situation touchante, est interrompu par les imperti-

entes plaiſanteries de ſon valet; &c. Malgré ces défauts, Calderon eſt regardé comme le dieu du théatre Eſpagnol. Son génie ſupérieur lui fit enfanter les plus grandes choſes au milieu des plus foibles. On admire dans ſon ſtyle la nobleſſe d'une diction élégante ſans obſcurité; on eſtime ſa maniere ingénieuſe de tenir toujours les ſpectateurs en ſuſpens.

Solis, Moreto, Zamora, Candamo, Canizarèz, méritent des éloges, pour s'être un peu plus rapprochés des regles de la bonne comédie. Ce qui frappe le plus dans les auteurs dramatiques de cette nation, c'eſt leur prodigieuſe fécondité. On ne peut entendre ſans étonnement, que Lopé de Vega ait compoſé deux mille pieces de théatre; mais quand on connoît la nature & la forme de ces ſortes d'ouvrages, ce phénomene apparent eſt plus aiſé à concevoir. Les Eſpagnols ont un grand nombre de rapſodies ſous le titre de chroniques, d'annales, de romances, de légendes, &c. On y trouve quelques anecdotes hiſtoriques, quelques aventures intéreſſantes, noyées dans un fatras de circonſtances merveilleuſes, extravagan-

tes, puériles & superstitieuses, que la tradition populaire ne cesse d'y ajouter. Un auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix & sans exception tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, & donne à cette compilation le nom de comédie. Vous concevez qu'un homme, qui a de la facilité & de l'habitude, aura plutôt écrit quarante ouvrages de ce genre, qu'un poëte aujourd'hui n'aura fait une piece d'un seul acte, où il est obligé de dessiner des caracteres, de préparer, de graduer, de développer une intrigue, & de s'assujettir à toutes les loix de la décence, du goût, de la vraisemblance & de l'usage. Notre poëte Hardy faisoit ses comédies en trois jours; mais quand on les lit, on n'est pas étonné qu'il en ait donné plus de six cens.

Par la maniere dont on composoit ces drames Espagnols, vous comprenez qu'il ne doit pas être difficile d'en faire des romans: il ne s'agit que de mettre en récit les scenes dialoguées. Le Sage en a traduit plusieurs dans Gilblas; & ce ne sont pas les endroits les plus foibles de l'ouvrage. Son histoire d'Aurore

de Gusman est tirée d'une comédie de Moreto; il en est de même de beaucoup d'autres. Presque toutes les *Nouvelles* qui ont eu un si grand succès le siecle dernier, n'étoient que des drames métamorphosés en narrations.

Je ne vous parle pas des tragédies Espagnoles; je n'en connois aucune bonne, qu'on puisse distinguer des pieces comiques. Les auteurs choisissent indifféremment pour interlocuteurs, des rois, des princes, des ministres, des paysans, des bourgeois. Souvent même les scenes plaisantes se passent entre les premiers, tandis que l'intérêt, l'attendrissement & l'infortune tombent sur les personnages de la derniere classe. Les distinctions établies entre la comédie & la tragédie, sont des inventions modernes dans la littérature Castillane. Ce n'est pas que l'Espagnol, par son caractere & son génie, ne puisse atteindre au genre tragique. Il a de l'élévation dans l'esprit, de la grandeur dans les idées, de la noblesse dans les sentimens; mais en fait d'ouvrages de ce genre, il ne suffit pas d'avoir du génie, du talent même, ce qu'on ne peut assurément

contester à cette nation ; il faut, pour arriver à la perfection, du jugement, de la justesse, du goût, & surtout une observation rigoureuse des regles de l'art.

Mais quelle que soit aujourd'hui notre supériorité sur les Espagnols, nous ne saurions disconvenir qu'ils n'aient été nos premiers guides dans l'art dramatique ; & que s'ils ne nous avoient pas préparés à la lecture des Sophocle & des Térence, peut-être n'aurions-nous jamais songé à les imiter. C'est dans les bons auteurs Castillans, que les nôtres ont trouvé ces beautés sans nombre, qu'ils ont prodiguées sur nos théatres. Lopé de Vega & Calderon ont fait des éleves parmi nous. Le nom seul du *Cid* rappelle dans quelle langue Corneille en a pris l'original. Moliere lui-même, ce créateur de notre comédie, n'a-t-il pas puisé dans les mêmes sources ? Il est vrai que les disciples s'elevant au-dessus de leurs maîtres, pourroient être aujourd'hui les modeles de ceux qui leur ont servi d'exemple.

Outre les spectacles de la cour, dont les salles sont également indécentes par l'obscurité,

l'obſcurité, la mal-propreté & la puanteur, il y a, à Madrid, deux théatres qui ſemblent ſe piquer à l'envi d'être plus mauvais l'un que l'autre. Leur meilleur genre eſt le bas comique: les comédies écrites ſont ennuyeuſes ; & la déclamation, ſur-tout celle des femmes, eſt nazillarde & inſupportable. Les actes ſont coupés par des intermedes bouffons, qui ſe jouent en impromptu. Les comédiens Eſpagnols réuſſiſſent parfaitement en ce genre, pour lequel ils ont autant de talent que de naturel. Ces pieces, qui inſpirent la groſſe joie, ſont communément mêlées de réflexions & de ſatyres plaiſantes. Quelquefois elles ſe terminent par des ariettes compoſées dans le goût Italien. L'orcheſtre eſt aſſez bon; mais les voix ſont déteſtables: aucune actrice ne ſait la muſique. Je ne parle point des ſpectacles de la cour, auxquels préſide Farinelli, qui dirige un des meilleurs opéra de l'Europe.

Je ſuis, &c.

A Madrid, ce 21 février 1755.

LETTRE CXCVII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

IL eſt tems, Madame, d'entrer dans les détails de mon voyage, & de vous rendre compte de ce que j'ai vu depuis Lisbonne juſqu'à Madrid, par la route d'Elvas, de Badajos, de Mérida, Truxillo, Talavera-la-Reina & Tolede. On s'embarque ſur le Tage, qui, dans cet endroit, a plus de deux lieues de traverſe; & l'on arrive à Aldea-Gallega, ſitué à l'autre extrêmité de la riviere. Le premier jour, on va coucher à Venta-Nova, où Sa Majeſté Portugaiſe avoit fait élever un palais, lorſqu'elle ſe rendit à Elvas pour la double alliance entre le Portugal & l'Eſpagne. Ce bâtiment, qui n'eſt point achevé, eſt très-vaſte. Il y a des écuries pour trois mille chevaux, beaucoup de cuiſines, avec des cheminées au milieu, où l'on peut mettre des broches de quatre côtés. Tous les appartemens ſont démeublés; & il n'y reſte que quelques peintures aux plafonds. Le

roi n'y a jamais couché que deux fois; & ce n'eſt, à proprement parler, qu'une auberge royale & magnifique, à l'uſage de la cour.

Entre Elvas & Badajos eſt la petite riviere de Caya, qui fait la ſéparation des deux états. Comme il eſt défendu d'emporter de l'or du Portugal, on n'eſt pas peu embarraſſé, en arrivant ſur cette frontiere, quand on a eu l'imprudence de s'en charger. Supposé même qu'on ait la facilité de le faire paſſer ſans riſque, il n'eſt pas également aiſé de le convertir en piſtoles d'Eſpagne, qui ſeules ont cours dans ce royaume. J'avois heureuſement pris le parti de me munir de lettres de change ſur des banquiers de Madrid, pour recevoir de l'argent à mon arrivée dans cette capitale. Il eſt eſſentiel d'en avoir plus d'une, pour ne pas ſe trouver au dépourvu; car comme ces lettres ſont ſouvent proteſtées, ſi l'une manque, on a du moins recours à d'autres.

Il y a auſſi des meſures à prendre, quand on traite avec les muletiers. Il faut d'abord bien examiner les voitures, obliger le maître de les conduire lui-même, lui demander un état des

journées qu'il compte faire, ne lui rien donner d'avance, & s'il a un domestique, exiger qu'il le montre; car il est dangereux de s'y fier à moins qu'il ne soit bien connu, & qu'il ne donne une caution bonne & valable. Il est sur-tout fort à propos, qu'il n'ait aucune connoissance des effets & de l'argent qu'on emporte avec soi. Il est bon aussi d'avoir un passe-port du ministre d'Espagne, qui réside à Lisbonne. En prenant toutes ces précautions, on peut voyager en sûreté, sans craindre même les voleurs; car ils n'attaquent guere un voiturier connu, dont la perte occasionneroit de grandes recherches.

Une chaise attelée de quatre mules, me mena d'Elvas à Badajos. J'avois eu l'attention de ne rien prendre avec moi, qui fût sujet à confiscation. Les voituriers ne manquent guere d'avertir les commis, lorsqu'ils savent qu'on porte quelque marchandise. Ils ont entre eux un langage muet, & des signes particuliers pour se faire entendre. Souvent un coup de fouet frappé d'une certaine façon, suffit pour instruire les gens de la douane; & les voyageurs sont toujours les dupes de ces frippons, pour

peu qu'ils fassent connoître leurs affaires. En partant d'Elvas, j'avois changé quelques portugaises d'or en piastres d'Espagne, avec cinq pour cent de perte. Ce sont les prêtres qui font ce commerce usuraire ; & si vous ne leur laissez pas tout votre or, ils sont les premiers à vous trahir.

Arrivé à Badajos, je fis mes arrangemens pour une voiture; & je ne manquai à aucune des précautions dont j'ai parlé. Cette ville, capitale de la province d'Estramadoure, placée sur une hauteur au bord de la Guadiana, n'a de remarquable qu'un magnifique pont bâti par les Romains, composé de trente arches, long de sept cens pas, large de quatorze, & parfaitement droit. Elle est défendue par quelques ouvrages construits à la moderne ; mais quoiqu'elle se vante d'avoir soutenu deux sieges sans s'être rendue, je pense qu'elle résisteroit difficilement à une attaque vigoureuse, & qu'elle n'est pas même à l'abri d'un coup de main. On l'appelloit anciennement *Pax-Augusta;* & c'est de ce nom, que les Maures, qui n'ont point de P dans leur langue, ont fait premierement, par corruption, *Bax-*

Aujos, ensuite *Badajos*. Son territoire est très-fertile ; & toute la campagne est plantée de vignes, de citronniers, d'orangers & d'oliviers. On y nourrit beaucoup de bétail, & en particulier des brebis qui portent une laine très-fine & très-précieuse. Du reste, la ville n'est pas grande ; & l'on n'y compte guere que quatre mille habitans. Les maisons y sont bien bâties, & les rues assez larges. La cathédrale est située sur la place d'armes, ainsi que la maison du gouverneur. Les autres églises sont celles de trois paroisses, & de quelques couvens.

On est mal logé à Badajos, & obligé de pourvoir soi-même à sa nourriture. Au reste, c'est assez l'usage de toutes les villes d'Espagne ; mais dans les lieux où les voituriers s'arrêtent pour dîner ou pour souper, il y a, devant la porte de l'auberge, une espece de petit marché de légumes, de viande & de gibier. Quelquefois on va faire ses provisions chez le boulanger & à la boucherie, où l'on ne trouve pourtant pas toujours ce qu'on desire. Il faut avoir soin de porter, dans sa voiture, de grosses bouteilles, pour envoyer prendre du vin

au cabaret, ſans quoi on court riſque d'être empoiſonné par des flacons de cuivre mal étamés, & chargés de verd-de-gris. On fait ſoi-même ſa cuiſine ; car les aubergiſtes ne donnent guere que le lit. Dans la ſaiſon des petits pois, on en fait une ample proviſion ; & l'on s'amuſe à les écoſſer en chemin. Les légumes ont une ſaveur & un goût exquis, même à les manger cruds. En prenant ſes précautions, on ne manque jamais de ces ſortes d'alimens ; on en a même aſſez, pour en faire préſent aux Hermites qu'on rencontre ſur la route, & qui offrent de l'eau aux voyageurs ; mais il faut ſe défier de ces faux dévots, qui ne vivent que d'aumônes s'ils ſe croient les plus foibles, ou de vols ſi malheureuſement ils ſont les plus forts.

On trouve par-tout des draps blancs ; & l'on paie le couché ſuivant le nombre des matelas qu'on demande. On en fournit deux pour quatre ſols ; on en prend ce qu'on veut ; on les entaſſe les uns ſur les autres ; & quand on ſort de l'hôtellerie, on donne une bagatelle pour le *guaſto*, c'eſt-à-dire ; pour l'embarras qu'on a cauſé. J'ai vu des François préférer cette façon de

vivre à celle de manger suivant le caprice d'un mauvais cuisinier, de payer même ce qu'on laisse, & de se quereller avec une servante pour avoir des draps blancs. Les lits sont toujours propres, parce qu'on les fait avec deux bancs & quelques planches, sur lesquelles on étend les matelas. On n'est jamais incommodé ni des puces ni des punaises, comme dans la plupart de nos lits d'auberge garnis de rideaux. Quand plusieurs voyageurs suivent la même route, les voitures s'attendent & partent ensemble, pour être plus en sûreté contre les voleurs.

La premiere ville remarquable après Badajos, est Mérida. Elle fut bâtie par l'empereur Auguste, qui la donna aux soldats vétérans. Ils la nommerent *Emérita Augusta*, d'où s'est formé le nom qu'elle porte. Elle étoit autrefois capitale de la province, & métropole du Portugal. Ces deux titres lui furent enlevés par l'invasion des Maures, qui la posséderent pendant plusieurs siecles. Les Romains firent construire, sur la Guadiana, où elle est située, un pont magnifique, qui fut emporté par un débordement; & ils éleverent dans la

ville un ſuperbe aqueduc, dont il ne reſte plus que quelques veſtiges. On y voit d'autres débris, qui prouvent ſon ancienne célébrité. Elle eſt encore recommandable par ſes conciles & ſes martyrs. On parle d'une ſainte Eulalie, fille de douze ans, que le poëte Prudence a célébrée dans ſes vers, où il fait une longue énumération de ſes ſouffrances. Comme ville frontiere, Mérida eſt fortifiée d'un château & de quelques ouvrages à la moderne. On vante les agrémens de ſes campagnes, la bonté de ſes fruits, l'excellence de ſes pâturages, la multitude de ſes troupeaux, & ſur-tout l'extrême piété de ſes habitans.

Truxillo, ſituée dans les montagnes ſur le penchant d'une colline, eſt commandée par une fortereſſe bâtie ſur la hauteur. Son nom dérive du latin *Turris Julia*, parce qu'on la croit fondée par Jules Céſar. Elle ſe fait gloire d'avoir donné la naiſſance à l'immortel Pizarre, qui a conquis le Pérou, & dont on montre encore le palais. Le vainqueur du Mexique, le célebre Cortès, étoit de la même province : deux héros, à qui l'Eſpagne fut redevable de l'accroiſſe-

ment de sa gloire, de l'étendue de sa puissance, de l'abondance de son or. L'Estramadoure est aussi la patrie de Velasco-Nunès de Balbao, qui découvrit la mer du Sud, & en prit possession avec les mêmes cérémonies que le doge de Venise, lorsqu'il épouse la mer Adriatique.

Truxillo, qui porte le titre de cité, a six paroisses, dix couvens, dont quatre d'hommes, un juge de police & des corrégidors. Il n'y avoit autrefois en Espagne, que les villes épiscopales, qui fussent honorées du nom de cité. Dans la suite, les rois étendirent ce privilege, qui, entre autres droits, donne celui d'envoyer des députés aux états-généraux, d'être gouvernées par des corrégidors, & d'avoir d'autres villes soumises à leur jurisdiction. Celles où il n'y a point de ces premiers officiers de la justice, ont un alcade-mayor, assisté de régidors qui lui servent d'assesseurs ou de conseillers, & dont les sentences vont, par appel, à l'audience royale, à la chancellerie, au conseil du roi, ou à d'autres tribunaux, suivant la nature des affaires. Les villes qui ne jouissent pas du titre de cité, ont leurs alcades, leurs

bayles, leurs viguiers, dont les jugemens relevent des corrégidors.

Il y a cette différence entre ces juges Espagnols & nos presidiaux, que ces derniers ne se mêlent que d'administrer la justice, au lieu que les autres sont encore chargés de tout ce qui regarde l'ordre intérieur d'une ville. Un corrégidor est tout à la fois un lieutenant-civil, un bailli, un magistrat de police, un prévôt des marchands, un échevin, un maire, un consul, & même souvent, quand ce n'est pas une place de guerre, un commandant & un gouverneur. Il ordonne & regle tout de l'avis des régidors & des alcades, qui, dans les matieres graves, déliberent avec lui aux assemblées ; car pour les affaires courantes, il ne prend conseil de personne. Ce que je dis de ce magistrat, doit s'entendre aussi des moindres alcades dans les bourgades. Le corrégidor ne peut exercer les fonctions de sa charge dans le lieu de sa naissance ; c'est le contraire du régidor, qui doit être né dans l'endroit même où il est employé.

La ville de Talavera, surnommée la

Reyna, parce qu'elle étoit l'apanage d'une reine de Castille, est la premiere qu'on rencontre sur la route, en quittant l'Estramadoure. Sa situation sur le Tage la rend commerçante ; & elle compte parmi ses habitans, un grand nombre de gens de distinction. Ses rues sont larges, ses maisons assez belles ; & l'on y voit, comme dans toutes les villes d'Espagne, beaucoup d'églises & de couvens. Elle est défendue par une forteresse ; & les archevêques de Tolede, qui en sont seigneurs temporels, y tiennent un grand-vicaire. On y fait de la faïance presque aussi estimée que la porcelaine ; & il n'y a pas plus de vingt ans, qu'on y a découvert une mine d'or. C'est aussi la plus riche manufacture d'étoffes d'or & d'argent qu'il y ait dans toute l'Espagne. Le roi qui la protege, tâche de la faire fleurir par toutes sortes d'encouragemens & de privileges.

Une indisposition de mon muletier m'obligea de passer deux jours dans cette ville. Je profitai de la circonstance & du voisinage, pour visiter le monastere de saint Just, si célebre par la retraite de Charles-Quint. Voilà, me dit, en se moquant, un moine qui me

montroit l'endroit où avoit logé cet ex-empereur, « voilà la triste solitude, où » ce monarque, devenu imbécille & » dévot, passoit ses jours à démonter » des pendules, à tourmenter les Reli-» gieux, à se donner la discipline, à rem-» plir d'écriteaux, sur la prédestination » & sur la grace, les murs de sa cellule, » à s'étourdir sur l'abandon de toutes » ses couronnes, & à s'en repentir. » Voilà où il donnoit la comédie de » son propre enterrement, se mettoit » dans un cercueil, chantoit pour lui » le *De profundis*, & laissoit voir toute » la démence d'un cerveau mal orga-» nisé. Un jour qu'il alloit à son tour » éveiller les novices à l'heure de ma-» tines, l'un d'eux qu'il secouoit trop » fort, parce qu'il ne s'éveilloit pas, lui » dit : n'avez-vous donc pas assez long-» tems troublé le repos du monde, » sans venir encore troubler celui des » hommes paisibles qui l'ont quitté ? »

Avant que d'arriver à Tolede, on apperçoit les restes d'un amphithéatre construit par les Romains. L'Espagne est remplie de ces sortes de monumens antiques, qui ne ressemblent point aux amphithéatres de nos salles de spectacles. Ceux-ci, comme vous savez, sont

des lieux élevés vis-à-vis du théatre; d'où l'on peut voir commodément le jeu des acteurs; au lieu que chez les anciens, c'étoient des bâtimens spacieux, ronds ou ovales, dont l'arene, environnée de divers rangs de sieges disposés par degrés, avec des portiques en dedans & en dehors, servoit aux spectacles du peuple, tels que les combats des gladiateurs, des bêtes féroces, &c. L'amphithéatre de Vespasien, appellé le Colisée, & celui de Vérone, sont les plus célebres de l'antiquité. Un François ne doit pourtant pas oublier de citer aussi celui de Nîmes.

Tolede, autrefois la capitale du royaume des Visigots, & ensuite d'une monarchie particuliere sous les Maures, étoit une ancienne colonie des Romains. La tradition porte qu'elle fut d'abord bâtie par des Juifs sortis de la captivité de Babylone; que César en fit une place d'armes, & qu'Auguste y établit une chambre Impériale. Les Goths l'aggrandirent; &, embellie par les Sarrasins, fortifiée par les Castillans, ornée d'un magnifique château, elle fut long-tems la résidence de ses rois, & est encore aujourd'hui une des principales villes de la

nouvelle Castille. Le Tage, qui coule entre des rochers escarpés, l'environne de deux côtés; le reste est entouré de vieux murs, flanqués d'un nombre prodigieux de tours, qu'on dit être l'ouvrage des Visigoths & des Maures. Sa situation sur une montagne la rend inégale, & oblige presque toujours de monter ou de descendre. Les rues sont étroites, mais les maisons assez belles. On y voit même de superbes bâtimens, qui environnent de grandes places. Le château royal a été ruiné dans les dernieres guerres; mais il en reste des débris assez considérables, pour faire juger de son ancienne magnificence. Il occupe une des extrêmités de la ville, & est bâti sur un rocher, d'où l'on découvre toute la campagne. Il consistoit en quatre gros corps-de-logis avec des pavillons. On montoit aux appartemens par un grand escalier, que l'on voit encore au fond de la cour, & qui en tient toute la largeur.

Tolede, divisée en vingt-trois quartiers, n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. On n'y compte guere que cinq mille familles, partagées en vingt-sept paroisses, dont deux suivent

le rit Mozarabe. Il faut vous expliquer ce que c'est que ce rit, & vous en faire connoître l'origine.

Après la conversion des Goths Ariens à la foi catholique, saint Isidore, archevêque de Séville, régla parmi eux le culte divin, & composa, par ordre du concile de Tolede, un office & un missel qui furent reçus dans toutes les églises d'Espagne. Cette discipline dura jusqu'à l'invasion des Maures, où tous les chrétiens furent dispersés. Ceux de Tolede eurent la liberté de rester dans la ville, & furent appellés Mozarabes, du nom de Moza, chef des Sarrasins, qui leur permit de suivre leur religion. Ils conserverent l'office de S. Isidore; & ce ne fut qu'après l'expulsion de ces infideles, qu'on parla de leur faire prendre le rit Romain. Le clergé, la noblesse & le peuple s'y opposerent, par respect pour l'ancien usage; & il y eut de grandes contestations, pour savoir laquelle des deux liturgies, la Romaine ou la Mozarabe, contenoit la forme de culte la plus agréable à la Divinité. Il fut arrêté, suivant le génie de ce siecle ignorant & barbare, que ce point de controverse se décide-

roit par un duel. Deux champions, armés de toutes pieces, entrerent dans la lice. La cour favorisoit l'office Romain; mais le parti contraire fut victorieux; & toute la ville ne douta plus que Dieu ne se fût déclaré pour la bonne cause. Mais, comme les armes sont journalieres, on fut d'avis de tenter une autre épreuve. Après des jeûnes, des processions, des prieres, on fit allumer un grand feu; & l'on convint qu'en y jettant un exemplaire de chaque liturgie, celui qui résisteroit aux flammes, seroit admis dans toutes les églises. L'office Mozarabique fut encore triomphant; car si l'on en croit les Espagnols, il ne fut pas même endommagé, tandis qu'on vit l'autre réduit en cendres. Mais la cour ne voulant pas en avoir le démenti, & persistant, malgré le miracle, à rejetter le missel de saint Isidore, eut encore assez d'art & d'autorité, pour éluder une seconde fois cette décision; & l'usage du rituel Mozarabe ne fut permis que dans quelques églises. Ce culte perdit insensiblement de sa faveur; le souvenir même en seroit totalement effacé, si le cardinal Ximenès, archevêque de Tolede, ne l'eût rétabli au commencement du

ſeizieme ſiecle. Il fonda une collégiale compoſée de douze chanoines & d'un doyen, qui ſuivent le rit Mozarabique, & dépenſa cinquante mille écus à faire imprimer des miſſels & des breviaires pour cet uſage.

La cathédrade de Tolede, d'une conſtruction gothique, eſt l'égliſe la plus conſidérable de l'Eſpagne, & l'une des plus riches de la chrétienté. L'archevêque, primat du royaume, grand-chancelier de Caſtille, & conſeiller né du conſeil d'état, a plus de douze cens mille livres de revenu. Le prélat actuel ne jouit pas de toute cette ſomme; j'ai dit ailleurs que l'infant Don Louis, en remettant ce bénéfice, s'étoit réſervé une penſion. L'archevêque eſt ſeigneur de dix-ſept villes ou gros bourgs, & d'un nombre infini de villages. Quand, pour prendre poſſeſſion de ſa dignité, il fait ſon entrée d'inauguration, l'uſage eſt que le clergé & les principaux citoyens aillent au-devant de lui à une lieue de la ville. Les chanoines, montés ſur des mules ſuperbement parées, précédés de leurs écuyers, vont lui baiſer la main; & le gouverneur, ſuivi des principaux magiſ-

trats, vient lui faire son compliment. On le conduit en cérémonie jusqu'à la porte de la cathédrale, dont il promet d'observer & de maintenir les privileges. Près de là est son palais archiépiscopal, dont la magnificence répond à la dignité & aux revenus du riche pontife qui l'occupe.

L'opulence de cette église & de son chapitre ne le cede point à celle du prélat. La plupart des autels & des gradins par où l'on y monte, sont de vermeil; la quantité de perles, de diamans, de pierres précieuses renfermée dans les sacristies, est d'un prix inestimable. Il y a quatre grandes figures, représentant les quatre parties du monde, montées sur deux globes de deux pieds de diametre, & ornées de toutes les différentes sortes de pierreries qui se trouvent dans les pays qu'elles représentent. Les globes sont portés sur des piédestaux; & tout y est d'argent massif, les piédestaux, les globes & les figures. C'est un présent de la reine Marie-Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II. Je ne parle pas de ce nombre infini de châsses, de reliquaires, de vases, de lampes, d'en-

censoirs, de chandeliers, de croix, de statues, de crosses, & de couronnes d'or, d'argent, de vermeil, qui remplissent les armoires. Nabuchodonosor & Titus n'ont pas enlevé plus de richesses du temple de Jérusalem. Un ministre de Philippe V proposa de faire circuler, pour les besoins de l'état, cette masse d'or & d'argent, inactive & comme enterrée ; les prêtres & les moines s'y opposerent, & trouverent ensuite moyen de rendre odieux ce ministre, qu'ils firent exiler.

Le cardinal Ximenès est un de ceux qui ont le plus contribué à l'embellissement de cette église. Il orna la salle du chapitre des portraits de tous les archevêques de Tolede, fit faire des tapisseries d'or & de soie, & une argenterie moins estimable encore par la matiere, que par la beauté & la perfection de l'ouvrage. Il y a aussi quelques tableaux remarquables, dont un entre autres est du Titien.

On fait monter les revenus du chapitre à quinze cens mille francs. La premiere dignité, celle de grand-archidiacre, vaut au moins quarante mille écus, & celle de grand-doyen trente

mille. Il y a quatorze dignitaires, quarante chanoines, cinquante prébendés, autant de chapelains; & tout le clergé, y compris les officiers, les enfans de chœur & les desservans, est d'environ six cens ecclésiastiques, dont les revenus passent deux millions cinq cens mille livres. Autrefois ce chapitre étoit régulier, suivoit l'ordre de saint Augustin, & vivoit en communauté avec l'archevêque; mais le relâchement s'y étant introduit, on convint qu'il valoit mieux le séculariser, que de le laisser vivre plus long-tems d'une maniere si opposée à l'esprit de son institut.

On compte à Tolede trente-huit communautés religieuses, dont dix-sept d'hommes, & vingt-une de filles. Le couvent de saint-François, fondé par Ferdinand & Isabelle, y tient le premier rang; & l'on raconte, comme une chose remarquable, que Ximenès, qui, sous leur regne, parvint à la dignité d'archevêque, de cardinal & de premier ministre, fut le premier novice de cette maison. Aux murs de la ville, près de ce couvent, on voit d'énormes chaînes, auxquelles les Maures atta-

choient les esclaves Chrétiens, avant l'expulsion de ces infideles.

Ce qui donne encore de la célébrité à cette ancienne capitale, est la quantité de guerres qu'elle a essuyées, & les conciles nombreux qu'on y a tenus. Le premier fut assemblé, l'an 400, contre les Priscillianistes, dont l'hérésie avoit commencé en Espagne. Leur doctrine étoit en partie celle des Manichéens, & en partie celle des Gnostiques. Comme les premiers, ils admettoient un mauvais principe, moteur de la matiere & de son imperfection. Comme les seconds, ils autorisoient la dissolution & la débauche. Ils tenoient, la nuit, des assemblées de prostitution, où les hommes, les femmes, les filles, les garçons assistoient nuds, & se mêloient sans aucune distinction d'âge, de parenté, ou de sexe. Priscillien, chef de cette secte, Espagnol noble & riche, fut mis à mort par ordre de l'empereur Maxime, qu'il avoit traité d'usurpateur.

Dans un autre concile tenu à Tolede en 638, il fut statué qu'aucun roi d'Espagne ne monteroit sur le trône, à moins qu'il ne promît de conserver la foi catholique. Dans un autre de l'année 1473,

on défend aux eccléſiaſtiques de porter le deuil, aux évêques, de paroître en public ſans camail, ſans rochet, & d'être vêtus de ſoie. Un réglement ordonne que ceux qui meurent des bleſſures qu'ils ont reçues dans un duel, ſoient privés de la ſépulture eccléſiaſtique.

La ville de Tolede a ſouvent été agitée par des guerres & des diviſions inteſtines. Celle qui éclata ſous le regne de Charles-Quint, paroît ſur-tout mériter qu'on en faſſe mention. Les états aſſemblés dans la Galice avoient accordé à ce prince un don gratuit, ſans avoir obtenu ſatisfaction ſur la violation de pluſieurs de leurs privileges. Les Tolédains, qui ſe regardoient comme les gardiens des libertés communes de la Caſtille, prirent les armes, & attaquerent le château avec tant de vigueur, que le gouverneur fut obligé de ſe rendre. Enhardis par ce ſuccès, ils dépouillerent de toute autorité ceux qu'ils ſoupçonnoient d'être attachés à la cour. Ils établirent une forme de gouvernement populaire, composé des députés de chaque paroiſſe, & leverent des troupes pour ſe défendre. Leu. princi-

pal chef étoit Don Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille, qui joignoit à beaucoup de fierté & de courage, des talens qui, dans un tems de trouble, peuvent élever un homme à la suprême puissance.

Le premier embarras fut de trouver de l'argent pour payer cette armée: la femme de Padilla, animée d'une audace supérieure aux craintes superstitieuses ordinaires à son sexe, proposa de s'emparer des riches ornemens de la cathédrale de Tolede; mais pour ôter à cette action l'apparence d'impiété qui auroit pu scandaliser le peuple, Dona Maria, c'est le nom de cette femme, se rendit processionnellement à l'église avec tous les gens de sa maison en habits de deuil, les yeux en larmes, se frappant la poitrine, & implorant à genoux le pardon des saints, dont ils alloient dépouiller les autels. Cet artifice prévint l'imputation de sacrilege, & fit juger au peuple, que la nécessité seule & le zele de la bonne cause avoient pu déterminer l'épouse de Padilla, malgré sa répugnance, à cette étrange extrêmité.

Avec ces secours, Padilla mit ses troupes en campagne; & remporta divers

vers avantages ſur les Royaliſtes. Mais il fut vaincu à ſon tour; & ſon armée, découragée par cette défaite, s'affoiblit tellement par la déſertion, que, pour ne pas ſurvivre au malheur de cette journée, il ſe précipita au milieu des ennemis. Il chercha en vain la mort ſur le champ de bataille; étant à la fois bleſſé & démonté, il fut fait priſonnier. On ne le laiſſa pas languir longtems dans l'incertitude de ſon ſort; dès le lendemain il fut condamné à perdre la tête. On lui permit d'écrire à ſa femme & aux bourgeois de Tolede, lieu de ſa naiſſance: le récit de ces deux lettres, connues de tous les habitans, eſt la premiere choſe dont ils entretiennent les étrangers.

« Pleurez la perte que vous faites, écrivoit à ſon épouſe le malheureux Padilla; mais ne pleurez pas ma mort; elle »eſt trop honorable, pour exciter des re»grets. Je vous legue mon ame; c'eſt le »ſeul bien qui me reſte; & vous le re»cevrez comme celui que vous eſtimez »le plus dans le monde. Je finis, pour »ne pas fatiguer la patience du bour»reau qui m'attend, ni me faire ſoup»çonner d'alonger ma lettre, dans le

» dessein de prolonger ma vie ».

La haute idée qu'ont de leur ville les habitans de Tolede, éclate dès les premieres paroles que leur adresse Padilla. « Toi, la couronne d'Espagne, & la » lumiere de l'univers ! Toi, qui fus » libre dès le tems des puissans Goths, » & qui, en versant le sang étranger & » le tien, as recouvré ta liberté & celle » de tes voisins, je te prie, comme » ma mere, d'accepter la vie que je » vais perdre, puisque Dieu ne m'a » rien donné de plus précieux que je » puisse te sacrifier. Je suis moins » jaloux de vivre, que je ne le suis » de ton estime. Si le sort n'a pas » voulu que mes actions fussent placées » au nombre des exploits fortunés & » fameux de tes autres habitans, il faut » l'imputer à ma mauvaise fortune, & » non pas à ma volonté. Mais ce qui » me donne la consolation la plus sen» sible, c'est de voir que moi, le der» nier de tes enfans, je vais souffrir la » mort pour toi, & que tu en nourris » d'autres dans ton sein, qui seront en » état de me venger ».

La mort de Padilla ne mit pas fin à la révolte. Sa veuve, au lieu de s'aban-

donner à une douleur pusillanime, entreprit de venger son époux, & de soutenir la cause dont il avoit été la victime. Les égards qu'on avoit pour son sexe, ou plutôt l'admiration qu'inspiroit son courage, fit passer dans cette femme tout l'ascendant que son mari avoit eu sur le peuple. Elle écrivit des lettres; elle fit partir des émissaires, pour ranimer l'ardeur & les espérances de son parti. Elle leva des soldats, & eut, de nouveau, recours à l'église, pour avoir l'argent nécessaire à leur entretien. Elle ordonna qu'ils porteroient des crucifix au lieu de drapeaux; & elle marcha dans les rues de Tolede, montrant son fils, encore enfant, en habit de deuil, précédé d'une enseigne, où étoit peint le supplice de son pere. Elle tenoit ainsi les habitans dans un état d'agitation, qui les aveugloit sur le danger.

Les troupes du roi investirent la ville; mais le courage indomptable de l'intrépide Maria n'en fut point alarmé. Elle se défendit avec intrépidité, battit les Royalistes; & elle tenoit tête aux assiégeans, lorsque le clergé, à la mort de l'archevêque, se détacha de son parti. Les

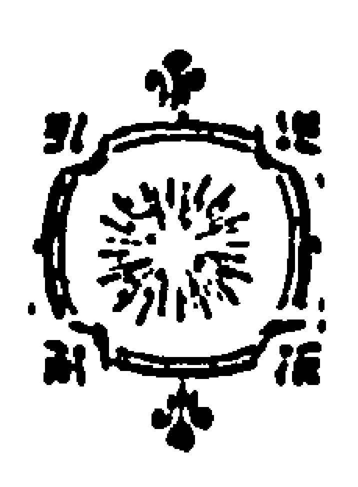
prêtres ne pouvant lui pardonner de s'être emparée de leur bien, persuaderent au peuple, qu'elle avoit un démon familier, qui, sous la forme d'une Négresse, régloit toutes ses opérations & ses démarches. Les Tolédains, fatigués de la longueur du siege, la chasserent de la ville, & se soumirent. Dona Maria se retira dans la citadelle, qu'elle défendit pendant quatre mois; mais se voyant réduite à l'extrêmité, elle eut l'adresse de s'échapper, à la faveur d'un déguisement, & se refugia en Portugal, où elle avoit encore une partie de sa famille.

La manufacture d'épées, jadis si fameuse à Tolede, a infiniment perdu de son ancienne réputation; on dit pourtant qu'elle commence à se rétablir. Les lames en sont excellentes; & l'on prétend que ce qui leur donne ce degré de perfection, sont les eaux mêlées de la Xarama & du Tage dans le voisinage de leur confluent. On en a pris séparément de ces deux rivieres; & l'on a trouvé qu'elles ne produisoient pas le même effet. Celle qu'on boit à Tolede, est apportée par des ânes qui font par jour six voyages,

Autrefois on la tiroit du Tage, par le moyen d'une machine qui, du château, la distribuoit dans toute la ville; mais depuis que cette machine est rompue, on n'a point travaillé à la réparer. Ce ne peut être que la nécessité de se mettre à l'abri des ennemis, qui ait fait bâtir cette cité sur un roc, où l'on ne sauroit creuser de puits. Elle a d'ailleurs plutôt l'air d'une forteresse, que d'une ville. Les Espagnols la laissent décheoir; & elle n'a aujourd'hui de remarquable, que ses antiquités & sa cathédrale.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 25 février 1755.



LETTRE CXCVIII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

A UNE lieue de Madrid, quand on y arrive, on commence à sentir une odeur qui infecte les étrangers, & réjouit les naturels du pays. On fait, à ce sujet, un conte plaisant. Un seigneur Espagnol, qui avoit passé une partie de sa vie dans les ambassades, rentrant dans cette ville avec cette joie, cet empressement qu'on éprouve en se retrouvant dans les lieux, en revoyant les objets qui ont le plus intéressé, se faisoit promener en carrosse dans les rues les plus mal-propres; &, dans le transport de ses sens, il s'écrioit à chaque ordúre: « Dieu soit loué! Je sens.... je sens enfin » mon air natal ». Les médecins prétendent que cet air est trop vif, pour soutenir une plus grande propreté, & que la santé des Castillans dépend, en grande partie, de cette salutaire infection (1).

(1) Depuis le départ du voyageur, Madrid est devenu une des villes les plus propres de

Sous le regne de Philippe V, Don François de Salcedo, corregidor de Madrid, en fit aligner les rues, applanir les éminences, aggrandir les places, élever des aqueducs, construire des fontaines, tracer des promenades, &c. On lui doit aussi l'ouverture du passage de la porte de Ségovie à celle de Saint-Vincent, le grand pont de Tolede, le pont Verd, celui des Pélerins, l'hôtel des gardes-du-corps, & plusieurs autres monumens, fruits de ses lumieres, de son zele, & de son amour pour le bien public.

Cette ville étoit une bourgade peu connue, avant que Charles-Quint & ses successeurs y établissent leur séjour. Soumise, pour le temporel, aux archevêques de Tolede, elle a enlevé à cette métropole le nom & la dignité de capitale du royaume. On dit que Charles, long-tems tourmenté d'une fievre quarte, y recouvra la santé, & que, par

l'Europe. Elle a cette obligation au marquis de Squilacci, qui l'a fait nétoyer, paver & embellir, non sans exciter beaucoup de murmures de la part des habitans, dont plusieurs regrettent encore ces heureux tems de malpropreté & de puanteur.

reconnoissance, autant que pour la bonté de l'air, il y fixa la résidence royale. On a d'autant plus blâmé ce choix, que c'est peut-être la seule ville capitale, qui soit sans bois & sans riviere ; car on ne peut guere honorer de ce dernier nom le petit ruisseau tortueux, qui coule au bas de ses murs. On y a cependant bâti un pont superbe, qui a donné lieu à ce mot si connu d'un François : « que le roi » d'Espagne devroit vendre le pont » pour acheter une riviere ». La plaisanterie ne peut être bonne qu'en été, où le Mançanarès manque d'eau effectivement ; car en hiver, il est sujet à des débordemens si considérables, qu'un pont médiocre, ou tout autre qui ne seroit pas construit solidement, ne résisteroit point à leur violence.

De hautes montagnes, dont le sommet est couvert de neige, environnent cette grande cité, qui n'a ni fossés ni murailles. On y voit de belles rues, de belles places, de belles fontaines, de belles églises, de belles maisons, où l'on arrive par d'autres rues étroites, puantes, incommodes, mal pavées, mal-propres, mal percées. La place majeure est assez réguliere, & toute

bâtie d'édifices uniformes. Les pilastres qui les soutiennent forment des portiques commodes, où l'on peut se promener à couvert; & toutes les fenêtres sont ornées de balcons. Une si grande étendue de bâtimens en impose au premier coup-d'œil; mais on y desireroit plus de variété. Cette place, qui est au milieu de la ville, a au moins quinze cens pieds de circuit. C'est là que se vendent les denrées, & que se donne le spectacle du combat des taureaux. Les jours de marché, elle est remplie de petites boutiques, où se trouvent toutes sortes de provisions; herbes, fruits, viande, légumes, gibier, poisson, tout est rangé sur des tables; & chacun y vient chercher ce dont il a besoin. Ce qu'on dit des Espagnols, qu'ils achetent deux sols un pied de bœuf, & en donnent cinq pour le faire porter chez eux, est exactement vrai. Ils marchent devant ou à côté du petit Auvergnac qui tient la marchandise; & ils se croiroient déshonorés, s'ils y mettoient seulement la main.

J'ai parlé ailleurs du combat des taureaux. Vous connoissez cette fête absurde & barbare, également contraire à la raison & à l'humanité, nuisible au

labourage, & en même tems très-dispendieuse, aussi chérie des Espagnols que des Portugais, & où il faut toujours un confesseur & les saintes-huiles pour les gens qui y sont blessés à mort. Ici, comme à Lisbonne, à moins qu'on ne soit gentilhomme, on n'est point admis à combattre dans les fêtes royales. La récompense des vainqueurs est l'ordre de saint Jacques, & un brevet de capitaine de cavalerie; mais ceux qui combattent à pied, ne sont ordinairement que des bouchers ou des bohémiens.

Ces derniers forment ici, comme dans le reste de l'Europe, une classe d'hommes qui ont leur langue & leur façon de vivre particulieres. Ils sont grands, bien faits & robustes, les hommes voleurs & les femmes libertines. Ils n'ont ni métier, ni religion fixe, & n'entrent point dans l'ordre de la société, où ils ne sont que tolérés. Leur nombre passe quarante mille dans toute l'Espagne; & il y a des villes, comme Cadix, Séville, &c, où ils habitent les fauxbourgs; mais ils ne peuvent posséder aucune terre, ni même servir comme soldats. Ils ont, dans tous les pays, le même caractere qui est la fripponnerie, la même occupation qui

est de dire la bonne aventure, les mêmes usages qui sont de s'attrouper pour courir les provinces. Ils ont leur discipline & leurs loix, & croient ne dépendre d'aucune autre autorité. Si vous leur demandez le lieu de leur naissance, la plupart l'ignorent : ils sont nés pendant leurs courses, dans les endroits où la grossesse a forcé leurs meres de s'arrêter : celles-ci ne se souviennent pas elles-même où le mal les a prises. Interrogez-les sur la maniere dont ils connoissent l'avenir ? C'est par des signes particuliers qu'on leur apprend dans leur enfance, sans aucun mêlange de sortilege ni de magie. Si vous leur faites des questions sur leurs mariages, ils avouent qu'ils n'ont point d'autre regle que leur inclination, mais qu'ils sont fidèles à leur premier choix. Lorsqu'ils perdent leurs compagnons, ils les enterrent au pied d'un arbre ; mais il leur arrive quelquefois de laisser leurs vieillards & leurs malades dans les hôpitaux publics. Il y a aussi de leurs jeunes gens qui les abandonnent pour se fixer dans les villes. S'ils rencontrent d'autres vagabonds qui menent la même vie, ils

se traitent mutuellement avec amitié; mais, à la réserve de quelques mariages qui se font d'une bande à l'autre, ils n'ont d'ailleurs rien de commun. Leur grossiéreté & leur ignorance les empêchent de s'occuper d'autre chose, que des besoins présens de la vie. Leur fripponnerie même ne s'étend point au-delà; & ne pensant qu'à s'épargner la peine du travail, ils sont contens lorsque leurs tours de souplesse leur procurent de quoi se nourrir dans les campagnes; ils ne deviennent voleurs, que pour suppléer à ce qui leur manque. Aussi ne voit-on pas qu'ils s'exposent à d'autres châtimens que le fouet, pour avoir dérobé quelques poules, ou quelques autres animaux domestiques.

Il n'y a point de pays en Europe, comme vous savez, où l'on ne trouve de ces vagabonds. Les Allemands les nomment *Zigueners*, les Italiens *Cingari*, les Espagnols *Gittani*, les Anglois *Gypsis*, & les François Egyptiens ou Bohémiens. On ne s'accorde point sur leur origine: les uns les croient successeurs des prêtres de la déesse de Syrie, gens rusés & adroits, & fort exercés dans l'art de tromper;

d'autres les font descendre des fils de Cham, & disent que cette vie errante est une suite de la malédiction de leurs peres. Quelques-uns prétendent qu'ils sont un mêlange d'Egyptiens & d'Ethiopiens, & que malgré leurs différens noms, ils conservent un langage si ressemblant, qu'on ne sauroit douter qu'ils ne viennent tous de la même source.

On croit que c'est au quinzieme siecle, que ces gens ont fait leur premiere apparition dans les royaumes de l'Europe. Malgré les désordres dont on les a toujours accusés, les vues de religion & de pénitence qu'ils firent d'abord servir de prétexte à leurs courses, les ont sauvés fort long-tems de la rigueur des loix, & leur attiroient même une espece de vénération de la part des peuples. Mais on n'a pas cessé de leur donner la chasse en Allemagne; jusques-là, que dans la dépendance de Magdebourg, on faisoit feu sur eux comme sur des bêtes féroces. Cependant on a si peu réussi à les exterminer, que tous les ans il en renaît des troupes nombreuses, qui répandent l'inquiétude & la frayeur dans les campagnes. Les visites qu'ils font aux paysans, ne sont pourtant pas sans

utilité. Les uns savent un peu de médecine & de chirurgie ; les autres montrent à danser. Les plus fins ont des secrets qui font quelquefois l'admiration des physiciens & des chymistes. On prétend que c'est d'eux, que nous vient le jeu des gobelets. Ils ne perdent point l'ancien usage de dire la bonne aventure; & l'espérance de savoir l'avenir est un si grand charme pour le peuple, qu'il seroit plus porté à les caresser qu'à les haïr, s'il ne lui arrivoit presque toujours d'être la dupe de sa crédulité. On a remarqué que ces gens s'assemblent volontiers dans les lieux consacrés par quelque superstition populaire, ou par quelque phénomene de la nature. Ce choix est encore un effet de leur adresse, pour donner d'eux une idée extraordinaire.

Les rues & les places de Madrid, dont cette digression m'avoit éloigné, sont ornées de fontaines & embellies de statues. La chaux y est si chere, & la pierre si rare, qu'on n'y bâtit presque que de brique ou de terre. Aussi les maisons y sont-elles, en général, assez vilaines; les murs n'y ont ni solidité, ni épaisseur, & semblent plutôt cons-

truits pour faire ligne dans la rue, que dans le dessein d'y habiter. On traverse ordinairement de grandes pieces, avant que d'arriver à une petite chambre, où toute la famille se retire. Les personnes riches ont un appartement d'été & un d'hiver. En louant une maison, on n'y trouve point de vîtres; chaque locataire apporte les siennes, comme en Portugal; & les loyers sont hors de prix. Par-tout il y a des balcons aux fenêtres; & les rez-de-chaussées sont presque tous fermés de barreaux de fer. On y voit peu de cours, & encore moins de portes cocheres. Les premiers étages appartiennent au roi, à moins que les propriétaires ne les rachetent; ce qui se fait communément; & ce droit est un grand revenu pour la couronne.

On compte dans la ville dix-huit paroisses, cinquante-huit communautés, trente-une d'hommes, vingt-sept de filles, & vingt-deux hôpitaux, dont le principal est celui des enfans trouvés, qui deviennent tous bourgeois de Madrid, & même gentilhommes. Le college des Jésuites est, après le palais de Sa Majesté, un des plus beaux édifices de Madrid. Il faut encore mettre de ce nom-

bre l'église de Notre-Dame d'*Atocha*, ou du Buisson, située près de la ville dans l'enceinte d'un vaste couvent de Dominicains. On y accourt de tous côtés par dévotion; & dans les événemens heureux, les rois y font chanter le *Te Deum*. On voit à côté de la nef, dans une chapelle fort sombre, mais éclairée par cent lampes d'or ou d'argent, une figure miraculeuse de la Vierge, vêtue comme une veuve les jours ordinaires, & aux grandes fêtes, couverte de pierreries comme une reine. Ces richesses, aussi inutiles au public qu'à celle à qui elles sont consacrées, sont communes dans toutes les églises.

Il y a des hôpitaux à Madrid pour tous les âges, tous les sexes, tous les états, toutes les maladies. Dans l'un, on reçoit les filles grosses, & dans l'autre leurs enfans. Ici c'est pour l'épilepsie, là pour le mal de Naples, ailleurs, comme à Paris l'Hôtel-Dieu, pour toutes sortes de malades. Je n'ai pourtant pas ouï dire qu'en Espagne on les emprisonne dans un lit dégoûtant, entre un agonisant & un cadavre, pour leur faire respirer l'haleine empoisonnée du trépas, & changer une simple incom-

modité en une maladie mortelle.

Le palais du roi est à une extrêmité de la ville, situé sur une éminence, avec d'assez belles avenues, & une terrasse qui domine sur la riviere. On y arrive par la grande rue, bordée de côté & d'autre, de maisons superbes. Au devant de la façade est une grande place; l'intérieur offre plusieurs cours environnées de colonnes qui forment des galeries; mais les jardins n'ont rien de bien magnifique. Ces cours sont occupées par des boutiques de mercerie, comme l'est à Paris l'entrée du Louvre. C'est dans ce même palais que l'on plaide, qu'on rend la justice, & que s'assemblent les différens conseils. On monte aux appartemens par un escalier qui conduit à une galerie où se tiennent les gardes. Non loin de là est la bibliotheque, que Philippe V, à qui elle doit sa fondation, a rendue publique, & dont il confia le soin à quatre bibliothécaires sous la surintendance de son confesseur. Plusieurs savans y tenoient leurs conférences, lorsque ce prince érigea ces assemblées en une académie royale d'histoire. Il ne faut pas la confondre avec l'*Acadé-*

mie Espagnole, dont l'établissement est antérieur de plusieurs années. C'étoit déja Philippe V qui l'avoit créée sur le modele de notre Académie Françoise. Un Pere Casani, Jésuite, en a publié l'histoire; & je vous en envoie la traduction.

« Philippe apporta en Espagne l'a» mour des lettres, qu'il avoit hérité de » son auguste aïeul. Les troubles & les » malheurs de l'état, dans les commen» cemens de son regne, ne firent que sus» pendre les heureux efforts de cette no» ble inclination; & l'année même que » la paix fut faite, on vit briller les pre» miers rayons de cette savante acadé» mie, dont on va tracer le plan, & faire » connoître les devoirs. Don Jean-Ma» nuel Fernandez Pachéco, marquis de » Villena, duc d'Escalone, grand-maî» tre de la maison du roi, & chevalier de » la toison d'or, rassembloit chez lui » une société de gens de lettres, qu'il » pria Sa Majesté d'autoriser de son » pouvoir, pour la composition d'un » dictionnaire de la langue Castillane. » Le roi y consentit, & y ajouta une au» tre grace, qui fut de les ériger en corps » académique. Le marquis de Villena en

» fut nommé président, & se montra
» d'autant plus digne de cette place, qu'il
» joignoit à ses propres lumieres, un
» zele pur & désintéressé, pour donner
» de l'éclat à celles d'autrui : bien
» différent de ce cardinal vain & pré-
» somptueux, qui ne fonda une aca-
» démie en France, que parce qu'il fai-
» soit de mauvais vers qu'il idolâtroit,
» & qu'il vouloit qu'on admirât.

» Celle d'Espagne prit pour em-
» blême un creuset sur le feu, avec ces
» mots : *il épure, il fixe & donne de
» l'éclat.* Sa fin principale est de cultiver
» la langue de la nation, d'en procurer
» la pureté & l'élégance, & de la purger
» de toutes ses mauvaises expressions.
» Le nombre des académiciens doit être
» de vingt-quatre. La maniere de les
» recevoir est par scrutin, avec cette
» clause, qu'il faut avoir plus de la moi-
» tié des voix pour y être admis.
» L'emploi du directeur est de pré-
» sider aux séances, de proposer les
» matieres qu'on y traite, & de re-
» cueillir les suffrages. L'office du secre-
» taire est de rassembler, de mettre
» en ordre les papiers de l'académie,
» soit qu'on les destine à l'impression,

» soit qu'on les conserve manuscrits.
» Les assemblées se tiennent une fois
» la semaine, durent trois heures, &
» doivent toujours commencer & finir
» par une priere, que récite le plus an-
» cien des académiciens ecclésiastiques.

» Un autre statut porte que les gens
» de qualité, sans esprit, sans lettres,
» sans connoissances, ne pourront être
» admis à ce corps de savans. On veut
» bien qu'ils y assistent quelquefois pour
» s'instruire, & apprendre que la nais-
» sance, les dignités & les richesses
» sont des prérogatives d'un autre ordre
» que les talens. Que cette façon de
» penser est encore éloignée de celle de
» ce même cardinal, qui s'imaginoit
» que le génie seroit obscur par lui-
» même, si l'argent & les titres
» n'en relevoient le néant; que des gens
» qui avoient de l'or au lieu de mérite,
» & des dignités au lieu de science, pou-
» voient hardiment venir s'asseoir avec
» ceux, dont la renommée publie les
» noms dans l'univers; qu'il suffit d'être
» à leur côté pour leur ressembler, &
» qu'un grand qui sait à peine lire, ou une
» tête mîtrée qui fait faire ses mande-
» mens, peuvent passer pour de beaux
» génies!

» Une autre regle de l'académie Es-
» pagnole veut que chaque membre,
» qui lit ses productions, fasse de tems en
» tems de petites pauses, pour recevoir
» des conseils. Si les avis sont partagés,
» on va aux voix; & ce que le plus
» grand nombre détermine pour re-
» trancher, changer ou ajouter, s'exé-
» cute sur le manuscrit même. Il n'est
» question ici que du style; & si l'ou-
» vrage n'a pas été examiné & approu-
» vé, on ne souffre pas que l'auteur qui
» le fait imprimer, y mette son titre
» d'académicien. Mais le suffrage de la
» compagnie ne suffit pas pour le ren-
» dre public; il faut encore le soumet-
» tre au tribunal des censeurs, où mal-
» heureusement les élans du génie sont
» subordonnés au ciseau de la médio-
» crité, qui lui coupe les ailes sans
» miséricorde.

» La grande occupation de cette so-
» ciété littéraire, dans les premieres
» années de son institution, fut la com-
» position du dictionnaire qu'elle avoit
» projetté dès son origine: il étoit natu-
» rel qu'elle conçût, avant toutes choses,
» l'idée de ce travail. Les vingt-quatre
» lettres furent distribuées à différentes

» plumes ; & la grandeur de l'ouvrag
» ne rebuta point les travailleurs, q
» acheverent chacun leur partie pre
» que en même tems. Sa Majesté fit le
» frais de l'édition, & assigna des fond
» pour former à perpétuité les revenu
» de l'académie, & des pensions con
» venables à ses membres les plus dis
» tingués. Le dictionnaire parut enfin
» & réunit tous les suffrages. Non-seu
» lement il est au-dessus de ceux qu
» l'on connoît ; mais il seroit difficil
» d'en composer un meilleur ; & il peu
» faire juger de ce que l'Académie Espa-
» gnole est capable d'exécuter.. Elle
» s'appliqua ensuite à une poétique, à
» une grammaire, & à une rhétorique.
» Outre ces ouvrages, son occupation
» ordinaire est d'examiner quelques
» écrits en prose & en vers, pour faire
» connoître, par le jugement qu'elle
» en porte, les regles de goût les plus
» sûres par rapport aux pensées & à
» l'élocution. Déja on s'apperçoit
» que ce corps illustre & savant fait
» couler insensiblement dans tous
» les membres de l'état le goût des
» sciences & des arts ; qu'il adou-
» cit les mœurs, dégoûte des plaisirs

frivoles & grossiers, excite l'émulation parmi les gens oisifs, & jette sur l'ignorance un ridicule, dont on cherche à se garantir par l'étude ».

Il y a quelques années que, sous le nom de Saint Ferdinand, le roi d'Espagne institua, dans sa capitale, une Académie des Beaux Arts, qui a pour objet la peinture, la sculpture & l'architecture. Sa Majesté y fonda des prix qui augmenterent l'émulation, ainsi que le nombre & le mérite des concurrens. Don Joseph de Carvajal, que la voix publique a mis au rang des plus grands ministres, étoit le génie, dont la faveur & les lumieres avoient inspiré à son maître le dessein de soutenir par sa protection, & d'encourager par ses bienfaits, le nouvel établissement.

Cette société voulant donner au monarque des preuves effectives de sa reconnoissance, décerna que les plus habiles d'entre les académiciens, feroient incessamment le portrait de Sa Majesté en un tableau de neuf pieds de haut sur trois de large, & son buste en marbre de grandeur naturelle. Elle ordonna aussi le portrait & le médaillon de M. de Carvajal, son premier protecteur, & choisit pour le

concours des prix, des sujets tirés de l'histoire d'Espagne. L'un étoit le roi Vamba refusant la couronne, que les grands & les premiers du royaume lui offroient à genoux, & qu'un d'eux le força de recevoir en tirant l'épée contre lui. L'autre étoit l'entrée de ce même prince dans Tolede, menant prisonnier, sur un char, le prince Paul & les autres rebelles à sa suite. Un autre représentoit Julio Mansueto, Espagnol blessé à mort, au combat de Crémone, par son fils qui portoit les armes dans l'armée ennemie; que son pere reconnoît, & qui reconnoît son pere en s'approchant pour le dépouiller. Un autre sujet étoit saint Hermenegilde abjurant l'arianisme aux yeux de la princesse Ingunde son épouse, & recevant le sacrement de Confirmation de son oncle saint Leandre, archevêque de Séville.

L'Académie fit annoncer ces prix non-seulement dans les principales villes du royaume, mais jusques dans les lieux un peu considérables de la campagne. Il se présenta soixante-quatre concurrens; mais pour ne pas admettre inutilement les plus foibles, on commença

commença par les assembler tous dans une maison royale; & on leur proposa d'autres sujets, sur lesquels chacun d'eux devoit s'exercer pendant l'espace de deux heures. On jugea, par ces épreuves, de ceux qui devoient être admis au concours; & il ne se trouva plus que seize candidats.

Le lieu destiné pour la distribution des prix, étoit orné des chefs-d'œuvres de plusieurs académiciens; & l'on n'oublia pas d'y exposer le portrait du roi & celui du protecteur. L'assemblée étoit composée des ministres du royaume, des ambassadeurs étrangers, des Grands d'Espagne, des magistrats, & d'un concours extraordinaire des principaux seigneurs, qui se firent un devoir d'assister à cette séance. Je ne vous enverrai pas la liste des vainqueurs; mais je ne dois point vous laisser ignorer, que le premier des éleves couronnés dans la classe des peintres, étoit un jeune homme de dix-sept ans, & que le second en avoit à peine quinze. Les dispositions pour la sculpture & l'architecture étoient encore plus précoces; car les plus habiles n'avoient pas quatorze ans...

Afin de pourvoir à l'entretien de ceux qui, avec des talens, manquoient des facultés nécessaires pour les cultiver, on fonda six places de cinq cens francs pour six éleves, trois pour la gravure des estampes, & trois pour les coins & les cachets. Ils devoient être choisis parmi les plus avancés, & s'exercer uniquement dans leur genre, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la perfection de l'art, ils cédassent à d'autres leur place & leur pension.

L'académie portant ses vues hors de son sein, & voulant étendre sa gloire dans toutes les parties du royaume, seconda les habitans de Sarragosse, qui sollicitoient un privilege pour une semblable institution, fille ou sœur de celle de Madrid. Le roi se rendit à leur supplication; & cette nouvelle société s'établit avec une juste dépendance de la premiere, mais avec l'avantage de participer à tous ses droits. L'une & l'autre ont enrichi l'Espagne de plusieurs monumens, qui publient les succès de leurs premieres années, & prouvent que les essais de leur enfance ne le cedent point aux travaux de l'âge mûr.

Les Espagnols s'étoient déja distingués autrefois par des merveilles de ce

genre. On ſait la part qu'eut le célebre Jean-Baptiſte Monegro, natif de Tolede, à la conſtruction de ſaint Pierre de Rome, & au palais de l'Eſcurial. Paul Ceſpedes, né à Cordoue, fut à la fois poëte, ſculpteur, peintre & architecte. Chagrin de voir ſans tête la ſtatue antique & précieuſe de ſon compatriote Seneque, il lui en fit une ſi bien proportionnée, ſi convenable au reſte du corps, qu'elle étonna tous les connoiſſeurs. Il en fut récompenſé par cette inſcription également glorieuſe à l'auteur & à ſa patrie, *vive l'artiſte Eſpagnol.* Les ſtatues de bronze du palais de Madrid ſont l'ouvrage de deux autres ſculpteurs Caſtillans, Rioja & Coutreras. Des peintres de toutes les nations ſont venus dans la ville de Nébrija, copier en petit, pour exécuter en grand dans leur pays, la magnifique ſtatue d'Alonſo Cano; où la Vierge eſt repréſentée tenant l'Enfant Jeſus dans ſes bras. La même choſe eſt arrivée pour celle de la Conception, par le même artiſte, dans l'égliſe cathédrale de Grenade ſa patrie. Le Chriſt de Don Pedre de Mena fit l'étonnement & l'admiration de la ville de Gênes. Le mont Thabor, dans le chœur

de l'église de Tolede, est l'ouvrage du célebre Barugete. Grégoire Hernandèz, de la province de Galice, a développé la sublimité de son génie dans les différentes parties de la Passion, exécutées à Valladolid. Montanez, né à Séville, a rempli son pays de ses chefs-d'œuvres. Arse, natif de la même ville, s'est immortalisé par des statues de la plus noble composition. Madrid se vante d'avoir donné naissance à Sébastien Banuévo, dont on admire encore les productions dans plus d'un endroit de cette capitale. Grenade montre avec une égale complaisance, les morceaux finis de Joseph Mora qu'elle a vu naître. Bacerra, de la province d'Andalousie, avoit pris des leçons de Raphael & de Michel-Ange. Sa statue de Notre-Dame de la Paix a fixé l'attention de tous les curieux. Elle fut faite, dit-on, par ordre de la reine Elisabeth de Valois, pour un couvent de l'Ordre de saint François de Paule; & voici une anecdote qu'on débite à ce sujet. Bacerra en avoit déja commencé deux dont il n'étoit pas content. Ayant que d'entreprendre la troisieme, il rêva, dit-on, qu'un fantôme, dont il ne distinguoit

aucun trait, lui adressoit ces paroles: « leve-toi; & de ce tronc informe, qui » brûle dans ton foyer, ébauche ton » idée; & tu rempliras ton intention » pour l'image que tu veux faire ». Il se leva, retira le morceau de bois, l'éteignit bien vîte, & en fit cette statue. Il la présenta à la reine, qui, à la premiere vue, ne put s'empêcher de se récrier sur l'expression de beauté, de douleur, d'affection & de tendresse qu'elle remarquoit dans cette figure. Le palais de Madrid est rempli de morceaux à fresque de ce même artiste.

En passant de la bibliotheque dans les appartemens du château, on me fit voir le lieu qu'habitoit François I, lorsque, prisonnier de Charles-Quint, il éprouvoit, de la part de ce prince, des traitemens si rigoureux. Loin d'user de la générosité que ce monarque méritoit, à peine avoit-on pour sa personne les égards dus à son rang; & l'on paroissoit se conduire envers lui avec la finesse d'un corsaire avide, qui espere, en maltraitant ses captifs, les forcer à payer plus cher leur rançon. Le roi étoit confiné dans un vieux château, sous les yeux d'une garde rigide, dont l'attention sévere &

minutieuse rendoit sa prison encore plus dure. On ne lui permettoit d'autre exercice, que celui de monter une mule, environné de gens armés; & l'empereur laissa passer plusieurs semaines sans lui rendre visite. Tant d'indignités firent une impression profonde sur l'ame de ce monarque fier & sensible; la gaieté naturelle de son caractere l'abandonna; & après quelque tems de langueur, il fut attaqué d'une fievre qui fit craindre pour ses jours. Dans la violence de ses accès, il ne cessoit de se plaindre de la rigueur outrageante avec laquelle on le traitoit; & il répétoit souvent, que Charles auroit bientôt la satisfaction de l'avoir laissé mourir dans sa prison, sans daigner le voir une seule fois. L'empereur consulta ses ministres sur le parti qu'il devoit prendre; & son chancelier Gatinara, celui d'entre eux qui avoit le plus de lumieres & d'expérience, représenta à son maître l'indécence qu'il y auroit à visiter un prisonnier de cette importance, sans lui rendre sa liberté. L'empereur, moins délicat que son ministre, alla voir le roi de France, lui parla en termes pleins d'affection &

d'estime; mais le prisonnier fut gardé plus étroitement que jamais, jusqu'au traité qui lui procura sa délivrance.

C'est une erreur de croire que le château de Madrid, bâti par ce prince dans le bois de Boulogne, a été construit sur le modele de celui qu'il occupoit en Espagne; il n'y a aucune ressemblance entre ces deux édifices. On peut encore mettre au rang des traditions populaires, le stratagême dont ce monarque se servit, pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ceux-ci, dit-on, prétendant que le roi de France devoit s'incliner en les saluant, firent baisser la porte de sa chambre, pour s'attribuer l'inclination qu'il seroit obligé de faire en sortant. Mais François I déconcerta leurs mesures; car s'avançant à reculons, il leur présenta le derriere.

La Grandesse d'Espagne, qui donne à de simples particuliers de si hautes prétentions, a pris naissance dans les commencemens de la monarchie. Elle étoit principalement attribuée à ceux qui avoient voix délibérative pour l'élection des rois; & on leur donnoit les titres d'*Optimates*, de *Pro-*

ceres, de *Magnates*, parce qu'alors les actes publics étoient écrits en latin. On distinguoit les Grands des *Ricos-Hombres*, hommes riches, qui étoient d'un rang inférieur, quoique d'une noblesse qualifiée. Les uns & les autres avoient droit de prendre le titre de *Don*, qui n'étoit d'abord affecté qu'au roi, aux infans & aux princes du sang, mais que l'usage a rendu aussi commun en Espagne, que celui de *Monsieur* l'est en France.

La Grandesse n'étoit pas seulement une qualité honorable; elle donnoit encore le pouvoir de lever des soldats, de les commander, de s'en servir même dans les guerres & les querelles particulieres; mais les Grands devoient se rendre avec eux à l'armée du roi, dès qu'ils en étoient requis par le monarque. Ce titre devint dans la suite d'autant plus précieux, que peu de familles en étoient décorées. On ne compte, depuis Alfonse X jusqu'à Philippe II, que vingt-neuf ou trente maisons honorées de cette dignité.

Un des privileges dont la noblesse Espagnole faisoit le plus de cas, étoit de se couvrir devant le roi. Elle le conserva jusqu'au regne de Philippe I,

pere de Charles-Quint. Ce prince avoit amené en Castille des seigneurs Flamands, qui voyant les nobles du pays paroître devant lui le chapeau sur la tête, tandis qu'ils l'avoient découverte, éclaterent en murmures, & piqués de cette inégalité, menacerent de s'en retourner. Philippe craignant d'être abandonné de ses Flamands, pour qui il avoit beaucoup d'affection, fit part de son inquiétude au duc de Nocera, & le pria d'engager ses collegues à ne pas jouir de leur privilege, jusqu'au départ de la noblesse de Flandres. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'on leur promit que cette déférence ne préjudicieroit point à leur droit; mais on sait de quelle nature sont ces promesses; & la premiere chose que fit le prince, fut de les oublier. Il auroit privé pour toujours les Espagnols de cette douce prérogative, si sa mort, & le roi Ferdinand appellé à la régence de Castille, ne les y eussent maintenus.

Ils en jouirent sans contestation jusqu'à l'élection de Charles-Quint à l'empire. Ce monarque s'étant rendu à Aix-la-Chapelle pour la cérémonie de son

couronnement, éprouva, de la part des électeurs & des seigneurs d'Allemagne, les mêmes difficultés que les Flamands avoient faites à son pere: il eut recours au même expédient; mais lorsqu'il se vit possesseur du trône Impérial, il ne permit plus aux simples gentilhommes titrés de se couvrir en sa présence, & n'accorda cette grace qu'aux principaux de son royaume.

Je dirai en passant, qu'à l'avénement de ce prince au gouvernement de l'Empire, dans tous les actes ou édits qu'il publioit en qualité de roi d'Espagne, il prenoit le titre de Majesté, & exigeoit que ses sujets le lui donnassent, comme une nouvelle marque de leur respect. Jusqu'alors les souverains d'Europe ne s'étoient qualifiés que d'altesse ou de grace; mais leur vanité leur fit bientôt imiter l'exemple de la cour de Castille. Le titre de Majesté n'est plus une marque de prééminence: les plus petits monarques en jouissent sans contradiction; & l'orgueil des plus puissans n'a pas encore pu inventer une distinction plus élevée.

Charles-Quint & Philippe II ne prodiguerent pas les honneurs de la Gran-

desse : le desir de l'obtenir tint les nobles dans la dépendance, augmenta leur zele & leur courage, entretint l'émulation, & remplit l'Espagne de grands capitaines, d'habiles ministres & de seigneurs fidèles. Les ducs se couvrent en présence du roi; mais les marquis & les comtes, qui ont conservé ce droit en Portugal, l'ont perdu en Espagne, à l'exception de quelques-uns qui le possedent par des considérations particulieres. Au reste, la qualité de marquis & de comte n'est pas ici un vain nom, comme en France & en Italie; c'est un titre réel, une vraie dignité qui procure des distinctions & des privileges au-dessus du reste de la noblesse. Ils suivent immédiatement les grands, parmi lesquels ils sont admis quelquefois, par la faveur du souverain, ou pour des services rendus à l'Etat.

La Grandesse se donne *à vie* ou *à race;* à vie, lorsque le roi dit: *un tel* (en le nommant), *couvrez-vous.* Cette grace n'est attachée qu'à sa personne, & ne passe point à sa postérité. A race, lorsque Sa Majesté dit, en nommant le marquisat ou le comté : *vous, marquis ou comte de.... couvrez-vous.* Cette dignité

alors est héréditaire ; & au défaut des mâles, les filles la prennent & la donnent à leurs maris. Il y a donc des seigneurs qui ne sont grands que du côté de leurs femmes, & d'autres qui ont plusieurs Grandesses confondues ensemble par leurs successions & par leurs alliances: On distingue encore des grands de plusieurs classes : les premiers se couvrent avant que de parler au roi ; les seconds, quand ils lui ont parlé, & avant qu'il leur ait répondu ; les derniers, après qu'ils ont reçu sa réponse. Mais quelque droit qu'ils aient de se couvrir, ils ne doivent le faire que lorsque Sa Majesté le leur ordonne ; un grand qui préviendroit l'ordre, se mettroit dans le cas de lui déplaire.

Au reste, les Grands d'Espagne ne sont pas les seuls, à qui le roi accorde ce privilege. Les cardinaux, les nonces du pape, les archevêques, le grand-prieur de Castille de l'ordre de Malthe, les généraux des ordres de saint Dominique & de saint François, les ambassadeurs des têtes couronnées, les chevaliers de la Toison d'Or, ceux des ordres militaires de Calatrava, de Saint-Jacques & d'Alcantara, lorsqu'ils sont re-

vêtus du manteau capitulaire, & que le roi, en qualité de grand-maître, assiste à leur chapitre, les seigneurs titrés de France & de Portugal, les conseillers du conseil royal & de la chambre de Castille, lorsqu'ils vont en corps pour conférer avec Sa Majesté des affaires de leur ministere, se couvrent devant Elle.

Dans les assemblées des états-généraux, & à la proclamation du roi ou du prince des Asturies, les grands précedent les autres dignités séculieres, à la réserve du connétable de Castille & de l'amirante. Ils jouissent des prérogatives ducales, comme d'avoir des rois-d'armes & des massiers, de faire porter l'épée devant eux, de mettre sur leurs armoiries une couronne fleuretée, &c. Aux funérailles des princes, ils font les honneurs du deuil; & au mariage du roi, un d'eux est toujours choisi pour aller épouser la princesse en son nom. Lorsque Sa Majesté sort à cheval, ils occupent le premier rang auprès de sa personne; & si un prince étranger arrive à la cour, un grand est toujours député pour l'aller recevoir & l'accompagner. Au spectacle & aux audiences

publiques, ils se tiennent debout & couverts à la gauche du roi & de la reine. Aux combats des taureaux, ils sont immédiatement après Leurs Majestés & la famille royale. Dans les appartemens du palais, ils entrent jusques dans la piece la plus voisine de la chambre du monarque. Leurs femmes ont les mêmes prérogatives, même après la mort de leurs maris, & les conservent toute leur vie, los même qu'elles épousent des hommes non titrés. Quand elles arrivent chez la reine, Sa Majesté se leve pour les recevoir, & leur fait présenter un carreau ou un tabouret. Le roi traite les grands de *cousin* quand il leur écrit; & lorsque le pape leur donne audience, ils ont l'honneur de lui parler assis. Ils possedent seuls le droit d'atteler, dans Madrid, quatre mules à leur voiture. Ils ne peuvent être contraints de vendre leurs terres pour payer leurs dettes: tout ce qu'on permet aux créanciers, c'est d'arrêter les revenus: encore n'en ont-ils qu'une très-petite partie; car les juges commencent par prélever ce qu'ils croient nécessaire pour la subsistance & l'entretien du débiteur & de sa famille. Aucun

grand ne peut être pris, pour quelque délit que ce puisse être, sans un ordre exprès du roi, qu'il ne donne que pour crime d'Etat ou de Leze-Majesté.

Un seigneur, à qui le prince veut accorder la Grandesse, est averti de l'heure & du jour qu'il doit être mis en possession de cet honneur. Il se rend au palais accompagné de quelques grands, parmi lesquels il choisit un parrain. Dès qu'il se présente à la porte de la salle d'audience, les gardes se mettent sous les armes; & les portiers ouvrent les deux battans. Il n'est pas plutôt entré, que tous les seigneurs se rangent le long du mur, & se tiennent debout du côté du fauteuil du roi. Ce prince étant arrivé & assis, le récipiendaire fait trois révérences, lui baise la main, & le remercie du rang auquel il veut bien l'élever. Le roi lui répond, & lui ordonne de se couvrir, suivant la distinction de la classe, dans laquelle il est reçu. Au surplus, cette distinction n'est fondée sur aucun droit positif; & a souvent été contestée en justice. Aussi un auteur qui écriroit qu'un tel est grand de la seconde ou de la troisieme classe, courroit risque de se faire des affaires.

Ils n'ont aucune préséance les uns sur les autres. Le duc n'est pas plus que le marquis, le marquis pas plus que le comte; en un mot, tous les titres sont égaux dans la grandesse; & le fils peut être duc, tandis que le pere n'est que comte ou marquis. Le premier qui entre dans la chapelle du roi, va s'asseoir sur un banc qui leur est commun, & y prend sans difficulté la premiere place. Il est vrai que lorsqu'un des plus distingués arrive le dernier, les autres lui offrent le dessus; mais il est rare qu'il l'accepte. La marque qui les distingue, & qu'ils observent exactement entre eux, est de se tutoyer; au lieu que lorsqu'ils parlent à des personnes d'un rang inférieur, ils se servent du langage ordinaire.

On me nomma derniérement plus de quatre-vingt maisons, qui jouissent de la Grandesse. Il y en a d'autres qui, par leur illustration, ont un droit incontestable à cette dignité; mais les rois n'ayant pas jugé à propos de dire à ces gentilhommes de se couvrir, ils n'ont aucun rang ni à la ville ni à la cour. On les appelle les délaissés, les disgraciés, *agraviados*.

Tous les nobles Espagnols sont déſi-

gnés par le nom général d'*Hidalgos*, pour signifier, dit-on, qu'ils sont issus de la race des Goths. Les grandes charges, qui leur donnoient anciennement une puissance très-étendue dans le royaume, ne sont plus que des titres sans autorité. On les avoit créées pour engager les gentilhommes à quitter leurs châteaux où ils s'étoient cantonnés, & les rendre à la fois courtisans & citoyens. L'appas de ces dignités les rapprochant du trône, ils en devinrent plus dépendans; & laissant perdre insensiblement le pouvoir attaché à leurs places, ils n'en conserverent, pour ainsi dire, plus que que le nom.

Les Atlantades étoient les commandans nés des troupes de la province dont ils avoient la vice-royauté, & où ils rendoient la justice en tems de paix. On leur accorda tant de privileges, que l'autorité des rois eut lieu de s'en alarmer. Charles-Quint, jaloux d'établir sa puissance dans toute l'étendue de ses droits, abolit les fonctions, & retrancha les revenus de cette charge.

Celle de Grand Porte-Enseigne ne donne plus aucun pouvoir. Son principal emploi étoit de porter à la guerre l'éten-

dard de Caſtille, & de commander les armées dans l'abſence du ſouverain. En qualité de grand-maître de la chevalerie, il décidoit ſouverainement de tous les points d'honneur, privoit du titre & des privileges de chevalier ceux qui s'en étoient rendus indignes, & prenoit ſpécialement ſous ſa protection, les femmes, les veuves, & les orphelins. Ses fonctions furent réunies dans la ſuite à celles du Connétable; & cette charge eſt aujourd'hui ſans exercice & ſans crédit.

Le Grand-Maître de la maiſon du roi avoit des prérogatives encore plus honorables, puiſque les graces & les bienfaits de Sa Majeſté ne devoient avoir lieu; que lorſqu'il les avoit confirmés; mais ce pouvoir, qui rendoit un ſujet l'arbitre des volontés de ſon ſouverain, ne pouvoit manquer d'être bientôt anéanti.

Tous ceux qui conduiſoient les flottes du roi, prenoient le titre d'Amirante; & cette place n'étoit alors qu'une commiſſion. Dans la ſuite le commandement ſuprême des armées navales fut donné à un ſeul; on lui attribua le ſeptieme de toutes les priſes faites ſur mer, & de

tous les naufrages qui arrivoient sur les côtes. Cette charge donnoit un crédit & des richesses immenses ; mais Charles-Quint la réduisit à un simple titre honorifique. Au moment où j'écris, on rend les honneurs funebres au dernier titulaire ; & j'en prends occasion de vous parler des obseques des nobles.

On les porte en terre revêtus de leurs plus précieux habillemens, avec le chapeau, l'épée, la canne, & le crucifix entre les bras. Le mort est étendu sur un brancard garni de petites pentes de velours noir, & soutenu sur les épaules de quatre hommes. Après qu'on a récité les prieres, & fait les cérémonies ordinaires de l'église, on met le corps tout habillé dans le cercueil ; & on le descend dans le caveau, où quelque honnête ecclésiastique, qui vient faire l'office de valet-de-chambre, le débarrasse de ses vêtemens. On rapporte la canne & l'épée aux parens, qui en paient la valeur & au-delà. Elles appartenoient à l'église, comme faisant partie de l'habillement du défunt ; mais ne pouvant se servir de pareilles armes, il ne seroit pas juste que son honnêteté préjudiciât à ses intérêts.

Dès qu'un malade est menacé de mort, le curé lui administre le viatique & l'avertit de faire son testament, parce qu'autrement l'église s'empareroit, pour le bien de son ame, du tiers de son mobilier ; & ce qu'il en coûteroit pour obtenir la main-levée de cette saisie, excéderoit de beaucoup la valeur des effets. Le plus sûr est donc de régler ses libéralités de son vivant, pour qu'il en coûte moins après sa mort.

Aux funérailles de Leurs Majestés, le corps, revêtu des habillemens royaux, est assis sur un trône couvert d'une magnifique étoffe d'or. Des deux côtés sont de grandes girandoles d'argent, entremêlées de quantité de flambeaux ; & l'on éleve de distance en distance, autour de la salle, des autels garnis de chandeliers, où brûlent continuellement de grosses bougies. Au pied du trône à droite (si c'est la reine), est à genoux sa premiere dame d'honneur ; derriere elle, est une autre dame dans la même posture, & ensuite un exempt des gardes. Des deux côtés, des officiers portent le sceptre & la couronne. Les femmes se relevent d'heure en heure ; mais les hommes restent toute

la nuit. Le lendemain on conduit le corps à l'Escurial; & voici l'ordre de cette pompe funebre.

La marche est ouverte par quarante Carmes montés sur des chevaux de l'écurie du roi, tenant chacun un flambeau à la main. Viennent ensuite quarante Cordeliers, & autant de Dominicains, montés de même, & suivis des gardes à cheval, précédés de leur commandant. Après eux marche un Aumônier en chappe, avec un crucifix d'or, à la tête de tous les curés de Madrid. On voit enfin paroître le carrosse qui renferme le corps de Sa Majesté, accompagné du grand-maître de la maison du roi, & suivi de deux autres voitures. Le grand inquisiteur vient ensuite avec d'autres personnes de distinction. Le convoi est terminé par un détachement des gardes à cheval, & une longue file de carrosses en deuil. On est obligé de marcher une partie de la nuit, parce que Madrid est à huit lieues de l'Escurial. Les obseques finies, les moines se disputent entr'eux la piece d'étoffe d'or qui couvroit le cercueil.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 1er mars 1755.

LETTRE CXCIX.

SUITE DE L'ESPAGNE.

OUTRE le palais royal, qui, depuis Charles-Quint, a été la principale demeure des rois d'Espagne, ils ont d'autres maisons de plaisance dans Madrid & aux environs, comme la Casa-del-Campo, Buen-Retiro, le Pardo, l'Escurial, Aranjuez, &c. Les deux premieres sont aux portes de la capitale; les autres en sont éloignées de quelques lieues.

J'ai dit que le palais royal étoit situé sur les bords du Mançanarez. Presque vis-à-vis, de l'autre côté de la riviere, à cinq ou six cens pas du pont de Ségovie, est la Casa-del-Campo: ce seroit un assez beau lieu, s'il étoit moins négligé. Philippe III le fit bâtir pour y loger sa maîtresse; & il sert encore aujourd'hui à cacher les mysteres amoureux, qui se passent dans l'obscurité de ses bosquets. On voit, à l'entrée du jardin, la statue équestre de ce prince en bronze, que l'on compare, pour la

beauté de l'ouvrage, à celle d'Henri IV sur le pont Neuf. De longues allées conduisent à des étangs, où l'on peut prendre le plaisir de la promenade sur des gondoles. On nourrit dans le parc divers animaux, qui en font une espece de ménagerie. Ce parc s'étend le long de la riviere qui lave ses murs, & où l'on a pratiqué des bains pour les dames.

Le Buen-Retiro est l'ouvrage du comte-duc d'Olivarèz, premier ministre de Philippe IV. On l'apperçoit sur une éminence à l'extrêmité orientale de Madrid, dans une belle vue, une exposition agréable, & où l'on respire l'air le plus pur & le plus sain. Il est composé de quatre corps de logis, flanqués d'un pareil nombre de pavillons. Au milieu est un grand parterre avec une fontaine, dont l'eau sert à arroser les fleurs qui le décorent. Les appartemens du château sont vastes & magnifiques; on y remarque sur-tout une très-belle salle de comédie. Chaque loge peut contenir dix ou douze personnes; & l'on est assis au partere sur des bancs. La statue en bronze de Philippe à cheval, est posée sur un piédestal dans la principale cour, plantée d'orangers & de citro-

niers. Le parc a plus d'une lieue de circuit; & l'on y trouve plusieurs fontaines, plusieurs grandes pieces d'eau, environnées de jardins & de bosquets, plusieurs pavillons détachés; qui servent de logemens aux gens de la cour; car Leurs Majestés y passent le printems, & souvent une partie de l'été. Dans le terrein le plus élevé, on voit un grand étang, où l'on fait venir l'eau avec beaucoup de dépense. Les grottes, les cascades, les nappes d'eau, les cabinets, les allées d'arbres, la verdure rendent cette promenade la plus agréable de Madrid. A la suite de toutes ces beautés, on arrive à deux petits hermitages, qui, sous le nom de saint Antoine & de saint Paul, forment des solitudes délicieuses. La derniere sur-tout présente, en ornemens, ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus riant & de plus varié.

Je ne sais si je dois vous parler du palais neuf, qui n'est point achevé, quoiqu'on y ait déja dépensé plus de cinquante millions, & ne le sera peut-être jamais, faute d'argent. C'est un gros bâtiment quarré, situé à Pic sur une

montagne

montagne au bord de la riviere, qui a plutôt l'air d'un couvent de Bénédictins, que de la maison d'un roi. Les dedans en sont néanmoins assez bien distribués, quoique fort tristes, parce que l'édifice est resserré & massif. Il ne paroît pas qu'il doive y avoir de grands jardins : on m'a dit qu'on projettoit d'en construire en amphithéatre, qui seront d'autant plus singuliers, que la descente est très-rapide. On les verra terminés par le Mançanarèz, & les monts pelés qui s'élevent, par mamelons, sur la terre blanche & pierreuse des environs de Madrid.

La Floride est une autre maison peu éloignée, embellie de statues des meilleurs maîtres d'Italie, & d'un grand nombre de fontaines jaillissantes. L'hôtel de l'ancien amirante de Castille, dans le voisinage de Buen-Retiro, celui du marquis de Haro près du palais, sont des édifices remarquables par la variété & la richesse des ornemens. On voit encore à Madrid quelques beaux hôtels, sur-tout ceux qui ont été bâtis par les vice-rois, au retour de leur commission. On me montra celui qu'occupoient les descendans de Fernand Cor-

tez; quoiqu'il eût été incendié, il y restoit encore assez d'appartemens pour contenir deux cens personnes. Les étrangers sont fort embarrassés de trouver à se loger. Il n'y a que la Fontaine d'Or, où je demeure, qui soit une auberge passable. On ne connoît ici ni cafés, ni cabarets. Les seigneurs ont, hors de la ville, ce qu'ils appellent des maisons de respect (en France, petite maison), où des femmes, qui ne sont ni respectables ni respectueuses, les débarrassent de leur vertu, de leur santé & de leur argent.

La prison des grands, malgré le proverbe qui n'admet point de belles prisons, est une des plus belles maisons de Madrid. Elle s'annonce par un magnifique portail, qui s'éleve en fronton, & présente les armes d'Espagne. Ce fronton est terminé par trois statues, dont celle du milieu est la Justice. Toutes les fenêtres sont fermées de barreaux de fer dorés, autant pour l'ornement que pour la sûreté. En face est une fontaine, où quatre animaux versent dans un bassin, une eau également claire, fraîche, saine & abondante. On voit ailleurs la statue équestre de Phi-

lippe V, érigée peu de tems après son avénement à la couronne.

Quand on a parcouru ce qu'il y a de plus curieux dans cette capitale, on peut faire de petites courses dans les environs. Pour aller à l'Escurial, on passe par le Pardo, qui n'est éloigné de Madrid, que de deux lieues. C'est un grand bâtiment quarré, flanqué de quatre tours, & composé de quatre corps-de-logis, avec un parc & un jardin. Philippe IV & Charles II y faisoient de fréquens voyages, l'un pour y être avec ses maitresses, & l'autre pour le plaisir de la chasse. Plus loin on trouve la Sarsuela, dont on pourroit faire un lieu enchanté, si l'art y secondoit la nature. La vue en est charmante; mais les bâtimens, le parc, les jardins, tout y est négligé. En général, la plupart de ces châteaux, de ces palais, de ces maisons royales, ne seroient à Paris que des logemens de particuliers. Je connois nombre de bourgeois dans la finance, qui s'y trouveroient trop étroitement & trop mesquinement.

J'en excepte l'Escurial, qui est peut-être, sinon la plus élégante, au moins la plus somptueuse & la plus ma-

gnifique de toutes les maisons royales de l'univers. Philippe II, dont tous les sentimens avoient une teinte de superstition, fit vœu que s'il gagnoit, contre l'armée Françoise, la bataille donnée en 1557, près de S. Quentin, le jour de la saint Laurent, il bâtiroit à l'honneur de ce martyr une église, un palais & un monastere plus beaux, que tout ce qu'il y avoit alors dans le monde chrétien. On assure que la peur eut aussi quelque part à cette fondation; car on dit que pendant la bataille, ce prince, entendant le sifflement des balles qui passoient assez près de lui, demanda à son confesseur, qui ne le quittoit pas, ce qu'il pensoit de cette musique? « Et » vous même, Sire, repondit le con» fesseur, que vous en semble? Pour » moi, je ne la trouve point du tout » agréable. Ni moi non plus, repliqua » le roi; & vous conviendrez que » mon pere étoit un homme bien » étrange, d'y prendre tant de plaisir ».

L'année n'étoit pas révolue, que Philippe fit jetter, à sept ou huit lieues de Madrid, les fondemens de l'édifice qui réunissoit les trois objets de son vœu; & le même principe qui l'avoit dicté, présida à l'exécution du bâtiment; car,

pour mieux honorer le ſaint diacre, auquel il devoit être conſacré, Philippe voulut qu'il portât l'empreinte de l'inſtrument, ſur lequel ce ſaint avoit ſouffert le martyre ; & dans cette idée, il commanda à l'architecte de lui donner la figure d'un gril. Pour ſe conformer à cet ordre biſarre, l'artiſte fit un grand quarré, à angles droits, à côtés égaux, & coupé comme un échiquier, de pluſieurs rangs de cours. Le manche ou la queue du gril en forme une plus longue & plus belle que toutes les autres, où l'on a placé les appartemens de Leurs Majeſtés & de la famille royale. Cette forme ne fut pas ſeulement obſervée dans la conſtruction de l'édifice ; on la rencontre encore à chaque pas qu'on fait dans le couvent. Il y a des grils ſculptés; il y en a de peints; il y en a de fer, de bois, de marbre & de pierre. Il y en a ſur les portes, ſur les fenêtres, dans les cours, dans les galeries, dans les corridors; enfin jamais inſtrument de martyre n'a été plus multiplié, plus honoré, plus célébré.

Philippe choiſit ſaint Jérôme pour le ſecond patron de l'Eſcurial. On dit

que, pendant le siege d'une ville, ce prince ayant été obligé de canonner un couvent de Hiéronimites, imagina cet expédient pour se réconcilier avec leur instituteur, & voulut que le nouveau monastere fût habité par des religieux du même ordre.

Le nom d'Escurial vient du mot *escoria*, qui signifie l'écume du métal; parce qu'anciennement, dit-on, on exploitoit des mines de fer dans cette partie de la nouvelle Castille. On y avoit déja bâti un village dont le palais prit le nom, comme le village avoit pris celui de cette crasse. Cet édifice n'a point de caractere décidé d'architecture; il faut le regarder de bien près, pour appercevoir qu'on y a cherché l'ordre dorique. C'est une masse énorme, construite sans goût & sans noblesse, & dans une forme toute monachale. On y a employé plus de soixante millions; somme immense & incroyable pour ceux qui n'ont pas vu ce bâtiment. Aussi les religieux ne cessent-ils de dire, que tant d'argent doit avoir effacé tous les péchés de son auguste fondateur. Ce prince y établit son séjour dans les dernieres années de sa vie; & lorsqu'il

sentit sa fin approcher, il fit porter son lit au pied du grand autel, pour expirer d'une maniere plus édifiante. La place où il mourut, fut environnée d'une balustrade; & personne n'a osé depuis en approcher. Les moines & le peuple sont persuadés, que l'esprit inquiet & turbulent de Philippe revient toutes les nuits visiter son ancienne demeure; & qu'à minuit, il rôde dans tout le couvent.

Ce prince a bâti cette maison dans un terrein sec, environné de montagnes stériles; mais comme la pierre y est fort commune, on a trouvé dans le lieu même, toute celle qui a servi à la construction du bâtiment. Cette pierre approche du marbre par sa dureté, & du granite par sa couleur. L'édifice étonne par son immense étendue; & l'on y trouve tout ce qu'on peut desirer dans une grande ville; un palais, une église, des cloîtres, un college, une bibliotheque, des boutiques, des marchands, des artisans, des logemens pour des familles entieres, des promenades, des fontaines, des places, des jardins, &c. Pour vous donner enfin une idée de cette

étonnante construction, il suffit de dire qu'on y compte quatorze mille portes, onze mille fenêtres, plus de huit cens colonnes, vingt-deux cours; dix-sept cloîtres, & un nombre infini de chambres, de salles, de cabinets, de sallons, dont les clefs seules pesent ensemble plus de sept quintaux.

Une allée, longue d'une demi-lieue, formée de quatre rangs d'arbres, conduit du village au palais, & vient aboutir à une grande esplanade, qui fait le tour du bâtiment. Un mur à hauteur d'appui, orné d'espace en espace de grosses boules de pierre, & coupé par plusieurs portes, sépare cette esplanade d'une grande place, dans toute la longueur de la façade. Les pierres dont cette place est pavée, sont de diverses couleurs, & forment des compartimens de différentes figures; les quatre coins de l'édifice sont flanqués de quatre pavillons, terminés par une aiguille surmontée d'une croix. La face principale, large de trois cens pas, sur une élévation d'environ soixante pieds, a trois portes, dont celle du milieu, qui conduit à l'église, au monastere & aux appartemens de Sa Majesté, est

ornée de huit colonnes. Au-dessus est un autre petit ordre, où sont en grand les armes d'Espagne; & plus haut une statue de saint Laurent avec un livre, son gril, & son habit de diacre. Ces deux morceaux sont d'un travail exquis, & ont coûté des sommes immenses. Les autres portes sont décorées de pilastres; & les trois ensemble, avec les deux pavillons des extrêmités, & environ trois cens fenêtres que présente cette façade, forment un aspect qui frappe la vue.

On traverse un superbe vestibule; & l'on entre dans une grande & belle cour, au fond de laquelle est le frontispice de l'église. Aux deux côtés, sont deux corps de-logis d'une architecture noble & simple. Celui de la droite est le monastere; celui de la gauche le college. On monte à l'église par un perron de cinq ou six marches, qui tiennent toute la largeur de la cour. Le portail, qui avance en saillie sur ce perron, est formé par huit colonnes, & orné de six grandes statues, qui représentent six rois d'Israël. Les deux du milieu sont David & Salomon, par lesquels on a voulu dé-

ſigner Charles-Quint & Philippe II, l'un guerrier, l'autre pacifique. Des deux côtés du portail, s'élevent deux tours qui ſervent de clochers, & ont chacune une horloge. On voit, par les inſcriptions, qu'il y a eu vingt-trois ans d'intervalle, entre le commencement & la fin de la conſtruction de cet édifice.

L'égliſe, qui a été faite ſur le modele de ſaint Pierre de Rome, a trois cens ſoixante pieds de long, ſur deux cens quatre-vingt de large. Elle eſt ſoutenue par quatre rangs de piliers, & couronnée par un dôme qui y répand un très-grand jour. Les voûtes sont peintes & dorées par d'excellentes mains; & l'égliſe offre par-tout des tableaux compoſés par les plus habiles maîtres. On compte à l'Eſcurial plus de ſeize cens originaux de Raphaël, du Titien, du Tintoret, du Guide, de Paul Véroneſe, du Correge, d'Annibal Carrache, de Rubens, de Léonard Vinci, du vieux Palme, de Jordan, & d'autres grands peintres de Flandres & d'Italie.

Le temple eſt pavé de marbre & de faïance; on y voit quarante chapelles

& autant d'autels, sans y comprendre celui du milieu, qui est tout de jaspe depuis le bas jusqu'à la voûte. On y monte par seize marches ; & aux deux côtés sont deux oratoires, où Charles-Quint & Philippe II, en habits royaux & à genoux, sont représentés en bronze avec leurs enfans & leurs armes. Neuf chœurs d'orgues, faisant allusion aux neuf muses, secondent les voix de deux cens religieux, qui chantent l'office & psalmodient sur de grands & magnifiques pupitres de bronze doré. Il se dit tous les jours trois grand'messes & deux cens messes basses, sans compter les extraordinaires. Les ornemens des autels, les habits des prêtres sont tous resplendissans d'or, de diamans & de perles ; les vases, les calices sont de pierres précieuses ; les lampes, les chandeliers, les encensoirs sont tous d'argent fin ou de pur or. L'intérieur du tabernacle contient des richesses immenses ; on y voit une émeraude de la grosseur d'un œuf ; les portes qui conduisent derriere l'autel, sont d'un bois d'Inde très - précieux ; & l'on estime cette seule chapelle plus de cinq millions.

Le Panthéon est, sans contredit, ce

qu'il y a de plus frappant à l'Escurial. C'est un mausolée superbe, pratiqué sous terre au-dessous du maître autel, bâti en dôme, à l'imitation du Panthéon de Rome; & destiné pour la sépulture des rois & des reines d'Espagne. Charles-Quint en avoit donné le dessein; Philippe II n'eut pas le tems de l'exécuter: Philippe III en jetta les premiers fondemens; & l'ouvrage n'a été fini que sous Philippe IV, comme on le voit par cette inscription: « Ce » lieu, consacré aux dépouilles mor» telles des rois catholiques, qui at» tendent du Restaurateur de la vie, » le jour du Seigneur, est un monu» ment de la piété de la maison d'Au» triche. C'est le dernier séjour que » Charles-Quint, le plus grand des » Césars, avoit desiré pour lui & pour » les siens: Philippe II, le plus prudent » des rois, le choisit pour sa sépulture. » Philippe III, prince vraiment pieux, » le fit commencer. Philippe IV, dont » la clémence, la constance & la religion » firent la grandeur, l'a continué, em» belli, achevé, l'an du Seigneur 1654».

Malgré la profondeur de ce mausolée, on a trouvé le moyen de lui don-

ner un jour suffisant pour l'éclairer ; & parmi les morceaux curieux qu'on y admire, on distingue sur-tout les armes d'Espagne par la beauté du travail. Des pierres fines, rassemblées avec art, en forment les nuances & le blazon par la diversité de leurs couleurs. On descend, par un escalier de marbre, dans la chapelle, dont l'intérieur répond à la magnificence du reste de l'édifice. Le jaspe, le porphire, le bronze, les pierreries, les dorures éclatent de toutes parts, & font de ce triste lieu une des plus grandes merveilles de l'Europe. On n'y expose les corps, que lorsqu'ils ne sont plus sujets à se corrompre ; & pour cet effet, on en laisse les chairs se consumer dans une espece de sarcophage.

Le Panthéon est d'une figure octogone, & présente sur chaque face, entre les angles, plusieurs niches d'une égale grandeur, séparées & rangées les unes sur les autres comme des tablettes. Dans chaque niche est une urne de marbre noir, en forme de tombeau, soutenue par des griffes de lion, avec des moulures de bronze, & l'inscription ou l'épitaphe en lettres d'or, de celui ou de celle dont l'urne con

tient les ossemens. Les princes occupent la droite, & les princesses la gauche de l'autel. Le premier est Charles-Quint; les trois Philippes viennent ensuite; & après eux sont Charles II & Louis I. Les tombeaux des reines renferment les cendres d'Isabelle de Portugal, d'Anne, de Marguerite & de Marie-Anne d'Autriche, d'Elisabeth de France, de Marie-Louise de Savoye, &c. Les princes & les princesses de la maison royale, & même les reines qui n'ont pas laissé d'enfans mâles, ne sont point admis dans ce mausolée: on les dépose dans deux autres caveaux pratiqués sous l'église.

Philippe V a voulu être enterré à saint Ildefonse; & l'on raconte à cette occasion une histoire assez plaisante. Un seigneur Anglois, visitant l'Escurial, demanda au religieux qui le conduisoit, pourquoi il n'y avoit encore dans le Panthéon, qu'un seul roi de la maison de France? « Mylord, répondit » le moine, en lui montrant Charles-» Quint, vous voyez ce grand homme » à longues moustaches: voilà ce qui » empêchera plusieurs de ces princes » d'y venir. S'ils s'y trouvoient tous

» rassemblés, il y auroit entre eux & » ceux d'Autriche une danse de morts » si terrible, qu'on l'entendroit jusqu'à » Madrid ».

Philippe V. n'étoit point aimé des moines de l'Escurial, moins parce qu'il étoit François, que parce qu'il n'a jamais fait, dit-on, le moindre présent à ce monastere. Il a même voulu en tirer des reliques très-précieuses, pour en gratifier la chapelle de saint Ildefonse qu'il faisoit bâtir. Sur son ordre, les religieux y conduisirent les riches reliquaires que Sa Majesté avoit demandés; mais ils lui présenterent en même tems une bulle du pape, qui excommunie *ipso facto* quiconque entreprendra de porter ailleurs des reliques de l'Escurial, ou autre chose de cette maison. Philippe tourna le dos aux députés, & promit bien de ne plus rien demander à ces moines, quoiqu'ils abondent en richesses de ce genre. Ils ont sept corps entiers de saints, cent sept têtes, cent soixante-dix-sept autres pieces, tant bras que jambes, trois cens quarante-six veines, quatorze cens autres petites reliques, telles que des dents, des doigts, des cheveux,

& quinze cens pieces encore plus petites, avec chacune le nom du saint, auquel elles ont eu l'honneur d'appartenir.

Quand, après la construction du Panthéon, on eut fixé le jour pour y transférer les corps de Leurs Majestés Catholiques, Philippe IV voulut lui-même assister en personne à cette auguste & triste cérémonie. A la troisieme grand'messe, un religieux fit l'oraison funebre de toutes ces têtes couronnées, & prit pour son texte ces paroles d'Ezechiel : *os décharnés, écoutez les paroles du Seigneur.* Cette piece originale est imprimée : peut-être ne serez-vous pas fâchée d'en lire ici quelques lambeaux.

« Grand Dieu ! quel esprit ne sera » pas frappé d'admiration ! Le monde » auroit-il jamais espéré de voir un » théatre de Majestés ? Sept couronnes » que soixante-dix siecles n'auroient » jamais pu réunir, qui jamais eût dit » qu'elles se trouveroient rassemblées » pour écouter un seul homme ? Quel » imagination peut se figurer cet assemblage de rois morts, prêtant l'oreille » à mon discours, comme s'ils étoient

» animés ? Qui vous a donc amenés » ici, augustes Majestés Césariennes ?... » Quel puissant auditoire de morts ! » Souverain auditoire, auditoire de » souverains : os décharnés, écoutez » la voix du Seigneur. Ecoute, Majes- » té Césarienne, Charles l'Allemand, » Charles le François, Charles l'Ita- » lien, Charles l'Africain, Charles l'In- » dien, Charles l'Espagnol, Charles le » Glorieux, Charles-Quint : écoute » la voix d'un religieux de saint Jé- » rôme.... Je commence par toi, Char- » les le plus grand des hommes, toi » conquérant & jamais conquis, tou- » jours battant & jamais battu. Tu es » mort; & Dieu m'ordonne de te dire » que Sa Majesté Divine en a été ho- » norée, puisque tout passe ici bas, ex- » cepté le Très-Haut ».

Convenez, Madame, qu'on doit être vivement frappé de l'instabilité des grandeurs humaines, quand on se trouve au milieu de tous ces maîtres du monde, réduits à un si petit espace. C'étoit la réflexion que je faisois dans cette chapelle souterreine, où cette pensée lugubre semble gravée sur tous les objets qui l'environnent. Ces oracles

terribles, vérifiés dans toutes les conditions, dans tous les âges, que nous marchons sur les débris de l'humanité; que les générations ont passé; que la nôtre s'écoulera de même; que d'autres la remplaceront & passeront à leur tour; que nous sommes tous mortels, que nous serons bientôt mourans: aujourd'hui spectateurs, demain spectacle, nous répandons des larmes; nous en ferons répandre: ces oracles, dis-je, ces tristes vérités sont, pour ainsi dire, répétés sur tous les murs de ce mausolée.

Philippe II, voulant qu'il y eût de la différence entre un temple consacré à Dieu, & la demeure destinée à de simples mortels, n'évita l'extrême magnificence, que dans cette partie de l'édifice, que les hommes devoient occuper. Son palais même est à peine distingué du college & de l'habitation des religieux. Ceux-ci, quoiqu'en très-grand nombre, ont chacun un logement sain & commode: les cours, les salles, les fontaines, les cloîtres répondent au reste du bâtiment.

Mais, après l'église & le Panthéon, la bibliotheque est ce qui m'a le plus frappé, non-seulement par la beauté du

vaisseau & des peintures, mais encore par la multitude & le choix des livres, le nombre & la rareté des manuscrits. C'est une des plus riches & des plus belles collections qu'il y ait dans le monde. Les seuls manuscrits arabes sont innombrables; & les manuscrits grecs, tous très-anciens, sont bien conservés & fort lisibles. On trouve des fragmens de Tite-Live & de Diodore de Sicile, qui n'ont jamais été imprimés; un traité de saint Augustin sur le baptême, qu'on dit être écrit de sa propre main, & un autre ouvrage écrit de celle de sainte Thérese. Une grande partie de cette bibliotheque fut consumée par un incendie en 1671.

Tous ces bâtimens ont été construits sur les desseins de Jean-Baptiste de Tolede, fameux architecte, aidé de Jean d'Hemera son disciple, qu'un long séjour en Italie avoit rendu plus habile que son maître. On peut, sans exagération, donner à cette maison le titre d'auguste, non-seulement par la grandeur qui frappe à la vue du corps entier de l'édifice, mais encore par la régularité & la richesse de toutes ses parties. Il est passé en proverbe, qu'on n'a

rien vu en Espagne, si l'on ne connoît point l'Escurial. Malgré la multitude des projets vastes & dispendieux, où l'ambition de Philippe II entraîna ce monarque, il fit travailler avec tant de persévérance, il sacrifia tant d'argent à ce monument de sa dévotion & de sa vanité, qu'il laissa enfin aux rois ses successeurs, le plus superbe bâtiment qui soit habité par des têtes couronnées.

Si l'Escurial est un prodige de l'art, le palais d'Aranjuès, construit par Philippe III à neuf ou dix lieues de Madrid, peut, par les agrémens de sa situation, passer pour une merveille de la nature. On y va par curiosité, comme à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, à Chantilly; & ses principales beautés consistent dans l'étendue de ses jardins, l'abondance de ses eaux, la multitude de ses fontaines, de ses grottes, de ses cascades, la variété de ses points de vue, la fraîcheur de ses bosquets, la hauteur de ses arbres, &c. Il y a des allées plus longues qu'aucune de celles de Versailles, ornées d'une infinité de statues de bronze, qui forment autant de jets d'eau. Je n'ai rien vu de remarquable dans les appartemens, excepté quel-

ques peintures, & la façade qui m'a paru assez belle. Le château est situé dans une presqu'isle formée par le Tage & le Xarama, au confluent de l'un & de l'autre. On en a fait une isle entiere, en tirant un canal qui joint les deux rivieres; & l'on y arrive par des avenues d'une lieue de long. Si l'on y avoit employé les sommes immenses qu'on a dépensées si mal à propos à saint Ildefonse, on en auroit fait le plus beau lieu de l'univers. Il est situé dans une plaine de quatre ou cinq lieues d'étendue, environnée de petites collines & d'épaisses forêts remplies de bêtes fauves.

Saint Ildefonse est à une journée de l'Escurial, dans la vieille Castille, au-delà des montagnes qui la sépare de la nouvelle. C'est le Versailles de l'Espagne, que Philippe V commença en 1720, & pour lequel ce monarque conserva toujours un goût particulier. Il en fit sa retraite, lorsqu'il abdiqua la couronne; & après sa mort, il en laissa la jouissance à la reine son épouse, qui, dans le sein de cette délicieuse solitude, s'occupe encore du soin de faire des heureux.

Philippe fit bâtir un palais, une église & des jardins, & y employa des artistes François, dont les ouvrages en marbre & en bronze ne démentent point notre réputation en ce genre. Il tira d'Italie des statues antiques & des tableaux pour orner les jardins & les appartemens. Les sources qui viennent des montagnes voisines, sont rassemblées dans de grands réservoirs, & forment des jets d'eau plus gros, plus clairs & plus hauts, que la plupart de ceux que nous avons en France. Mais ces montagnes bornent la vue, & par leur grandeur rapetissent les objets. La neige dont elles sont couvertes, renvoie un froid très-subtile & fort dangereux; & les eaux qui ne proviennent que de la fonte de cette neige, sont peu abondantes dans les grandes chaleurs, où elles seroient plus nécessaires.

Il existe dans les provinces, plusieurs autres maisons royales, que la cour n'habite jamais. Depuis que tous les royaumes d'Espagne ont été réunis en une seule monarchie, les palais des rois tombent en ruine; & l'on n'y voit plus que d'anciens restes, qui n'ont de prix que dans la curiosité des voya-

geurs. Je vous en parlerai à mon retour de ces divers pays, pour lesquels je partirai dans peu de jours. Mon dessein est de faire le tour de l'Espagne par la vieille Castille, la Navarre, les Etats d'Arragon & de Valence, les royaumes de Murcie & de Grenade; de m'arrêter quelque tems à Cadix, & de revenir à Madrid par l'Andalousie. De là traversant le royaume de Leon, je visiterai la Galice & les Asturies; & m'embarquerai pour l'Angleterre. Je vous ferai grace des préparatifs du voyage, réservaant pour moi seul tous les embarras de la route.

Je suis, &c.

A Madrid, ce 7 mars 1755.



LETTRE CC.

SUITE DE L'ESPAGNE.

En partant de bonne heure, on arrive en un jour de Madrid à Ségovie, qui en est éloignée de dix grandes lieues. Je fis cette route avec un officier de la monnoie & un supérieur de Bénédictins, qui m'obligea de prendre une chambre dans son couvent. Ce sont deux hommes très-versés, l'un dans la connoissance des monnoies qui ont cours en Espagne, l'autre dans les antiquités de Ségovie, qu'il m'apprit être le lieu de sa naissance. La conversation ne languit point; & le chemin me parut court. Toute mon occupation fut de les écouter, & d'écrire le soir ce qu'ils avoient dit. Je commençai par les monnoies.

La Castille, la Navarre, l'Arragon, le royaume de Valence & la Catalogne en ont de particulieres à chacune de ces provinces; & il y en a d'autres qui sont communes à toute l'Espagne. La monnoie de cuivre est sous des noms différens,

différens, divisée, comme la nôtre, en pieces très-petites & de très-peu de valeur. Vous vous ennuieriez du détail que je pourrois en faire, & plus encore des distinctions qu'on y met dans les provinces que je viens de nommer. La monnoie d'argent est la demi-réale, la réale, la double réale, la demi-piastre, la piastre, & une autre piece qu'on appelle *maria*, parce que, sur l'empreinte, il y a un chiffre qui marque le nom de Marie, surmonté d'une croix. Elle n'a cours qu'en Castille, & dans les lieux de sa dépendance. L'ancien usage étoit de compter par maravédis; on compte plus communément aujourd'hui par réaux, par piastres, par ducats, par quadruples.

Lorsqu'on passe d'un royaume à un autre, on ne peut porter que l'argent qu'il faut précisément, pour faire la dépense depuis l'endroit d'où l'on part, jusqu'à l'entrée du pays où l'on va: ce qu'on a de plus, paie deux quarts par pistole; & si on ne le déclare pas, il est confiscable. Il est vrai que les directeurs des douanes ne sont pas si exacts sur cette maltôte, que sur les marchandises; cependant le cas des

visites arrive assez souvent.

Les rogneurs de pieces sont en si grand nombre dans ce royaume, qu'à la réserve de celles qui viennent récemment des Indes, on y en voit fort peu qui aient le poids porté par la loi. On est presque toujours obligé de peser l'or qu'on reçoit, & les piastres même, qui sont quelquefois beaucoup trop courtes. Le marc d'Espagne n'a que sept onces & demie du marc de France. Cependant il se divise de même par huit onces au marc; mais les onces sont plus légeres. Le ducat & la piastre sont au même titre; c'est-à-dire, que dans l'un & dans l'autre, il y a la douzieme partie d'alliage. L'or ne se pese point comme l'argent, par onces & par gros, mais par castillans & par thomins. L'once pese six castillans & un quart, & le castillan huit thomins. Les ordonnances concernant la vaisselle d'argent, veulent qu'elle ait un douzieme d'alliage comme les piastres. Mais cette regle ne s'observe pas avec rigueur; car il y en a peu qui soit à ce titre; & la plupart des personnes qui en achetent, la prennent au hasard.

La diversité des monnoies nous con-

duisit naturellement à celle des poids & des mesures, qui sont encore les mêmes en Espagne, que celles qu'y introduisirent ses divers conquérans. Rien ne prouve mieux combien le génie de cette nation est éloigné du commerce, que sa négligence à laisser subsister ce désordre. Dans une province, les mesures & les poids sont Romains; dans une autre, Gothiques; dans une troisieme, Arabes; & de cette variété résulte une confusion perpétuelle. Les poids dont on se sert en Castille, ne sont point en usage dans l'Andalousie. Dans une ville, la livre est de seize onces, dans une autre, de trente-deux, ailleurs, de quarante, &c.

La mesure que les Espagnols appellent la barre, a dans la Castille deux pieds & demi de longueur; & en passant dans d'autres provinces, elle éprouve des variations à l'infini. A Burgos elle n'est pas la même qu'à Ségovie, à Séville, à Valence, &c. C'est pourtant sur cette mesure, que sont réglées les distances; & tant qu'on n'aura pas fixé son étendue, il sera impossible de savoir au juste ce que contient la lieue Espagnole;

Il ne suffit même pas de connoître le nombre des pieds qui forment la barre si l'on ne sait, en même tems, de quelle sorte de pieds elle est composée; & c'est encore un point, sur lequel il est très-difficile de s'accorder. Le pied de Tolede excede celui de Madrid; & de cette différence, il en résulte d'autres dans les distances, qui sont la source de tant de sentimens divers sur la longueur des lieues en Espagne.

Ce que vous venez de lire, madame, n'est que l'extrait de ce que m'a dit l'officier de la monnoie; à l'égard des antiquités de Ségovie, c'est le Bénédictin lui-même que vous allez entendre. « Cette » ville est une des plus anciennes de la » monarchie; ce qui paroît principale» ment par son fameux aqueduc, dont il » n'est pas aisé de déterminer l'origine. » Quelques écrivains en font honneur » à Hercule, dont les travaux sont » prodigieux, sans doute; mais ce n'est » pas en fait de bâtimens. D'autres l'at» tribuent à l'empereur Trajan; & la » tradition populaire veut qu'il ait été » bâti par le diable; car il faut toujours » du merveilleux dans nos têtes Es» pagnoles.

» Cette variété d'opinions prouve

» qu'on ne sait rien de certain ni
» sur le tems, ni sur les auteurs de
» cette construction. Quand il seroit
» vrai qu'il y eût autrefois une statue
» d'Hercule dans la niche, où l'on a
» mis depuis celle de saint Sébastien,
» on ne pourroit en tirer d'autre con-
» séquence, sinon que les païens lui
» avoient consacré ce monument. Il est
» également difficile d'en faire honneur
» à Trajan, parce qu'on n'y trouve au-
» cune inscription Romaine, & qu'on
» sait que cet empereur aimoit à met-
» tre son nom à tous les ouvrages qu'il
» construisoit. On l'appelloit l'*herbe pa-
» riétaire*, parce qu'on le voyoit ins-
» crit sur tous les murs. Sur le pont
» d'Alcantara, où il n'y a que six ar-
» ches, il est répété jusqu'à six fois.
» D'ailleurs l'aqueduc de Ségovie dif-
» fere des autres travaux des Romains,
» soit par la coupe des pierres, soit par
» la maniere dont elles sont assises.

» Ce grand ouvrage est appellé le pont;
» quoique, pour l'ordinaire, c'est l'eau
» qui coule sous les ponts, & qu'ici elle
» passe dessus. La situation de Ségovie
» a, sans doute, fait imaginer ce travail.
» Les Espagnols ayant remarqué un roc

» fort élevé, qui dominoit une plaine
» fertile & agréable, y bâtirent une
» ville fortifiée par la nature même.
» Une petite riviere baigne le pied du
» roc; mais outre la difficulté d'y aller
» puiser de l'eau, elle est encore fort
» mal saine ; & il fallut nécessairement
» en faire venir de plus loin. Dans cette
» vue, on conçut un projet qui ne
» pouvoit être exécuté que par des
» géants, celui d'amener une riviere
» entiere dans la ville, & de la faire
» passer sur le sommet des maisons. On
» bâtit donc ce prodigieux aqueduc,
» plus haut, dit-on, que votre pont du
» Gard, & dont la construction est plus
» noble & plus hardie. La solidité se
» trouve réunie avec la légéreté; & je
» n'ai rien vu dans ce genre, qui m'ait
» paru d'un goût si parfait, ni d'un tra-
» vail plus délicat.

» Il commence d'abord par de pe-
» tites arcades qui croissent insensible-
» ment, jusqu'à ce qu'elles forment
» deux rangs l'une sur l'autre. On en
» compte cent vingt-cinq depuis sa
» naissance jusques dans l'intérieur de
» la ville, sans y comprendre le second
» rang. Vous jugez bien que pour gar-

» der le niveau, il a fallu qu'elles fussent d'une hauteur inégale. Toutes les » eaux de cet aqueduc sont fournies » par une petite riviere qui vient des » montagnes. La premiere arcade où » elle est reçue, est éloignée de cinq » cens pas de Ségovie. Le canal dans » cet endroit, n'a pas plus de dix-sept » pieds de hauteur; mais il augmente » par degrés jusqu'à la soixante-cinquieme arche. Sa plus grande élévation est d'environ cent deux pieds, » la largeur des piliers de six, leur profondeur de dix, & l'ouverture des » arcades de douze & demi.

» Il ne paroît pas qu'on se soit servi » de ciment pour leur construction. » Les pierres sont posées horisontalement les unes sur les autres, & semblent se soutenir par leur propre » poids. Quelques-uns prétendent » qu'elles sont liées avec du plomb, » & que les clefs des voûtes sont jointes ensemble par des barres de fer. Il » est étonnant que depuis tant de siecles, » ce monument se soit si bien conservé, » & que les pluies, les vents, les tempêtes, & sur-tout les ravages des » guerres ne l'aient point endommagé.

» Le tems, qui détruit tout, n'a point
» appesanti son bras sur ce super-
» be édifice. Il traverse la ville par
» le milieu; d'où les eaux se partagent
» dans toutes les fontaines. Sur les
» deux piliers les plus élevés, il y a deux
» niches; dans l'une on voit la statue
» de la sainte Vierge; dans l'autre,
» le saint Sébastien qui a pris la place
» d'Hercule, parce que cette partie
» de l'aqueduc est sur la paroisse dont
» il est le patron. On a bâti, autour de ce
» monument, tant de maisons & de
» barraques, qu'un antiquaire est dé-
» sespéré de le voir si mal accompa-
» gné. D'ailleurs tous ces bâtimens le
» masquent en partie, & empêchent
» qu'on ne jouisse de la vue entiere de
» ce grand ouvrage.

» L'Alcassar, ou le palais du roi, est,
» après l'aqueduc, ce qu'il y a de plus
» remarquable à Ségovie. Les princes
» Maures y avoient établi leur de-
» meure; & la premiere syllabe de ce
» mot, ainsi que le genre de construc-
» tion de l'édifice, prouve qu'il a
» été bâti par les Arabes. Sa situation
» sur un roc le rend extrêmement fort,
» & en fait, en même tems, un palais &

» une citadelle. On y renfermoit autre-
» fois les prisonniers d'Etat; & c'étoit
» là qu'étoit détenu le duc de Riperda,
» qui trouva le secret de se sauver.
» Vous savez qu'il avoit d'abord été re-
» vêtu du caractere d'envoyé de la part
» de la Hollande; qu'ensuite s'étant in-
» sinué dans les bonnes graces du cardi-
» nal Albéroni, il devint sa créature,
» peu de tems après ministre d'Etat,
» & conclut enfin le fameux traité
» de Vienne entre Philippe V & l'em-
» pereur Charles VI. Comme il n'y
» avoit qu'une porte dans la chambre
» qui lui servoit de prison, & qu'elle
» étoit gardée nuit & jour par deux
» sentinelles, il paroissoit impossible
» qu'il pût s'évader : mais voici l'arti-
» fice dont il usa, & qui lui réussit.

» Un de ses domestiques alla dire au
» gouverneur du château, que son
» maître étant tombé malade, le prioit
» de vouloir bien permettre qu'on lui
» donnât les secours nécessaires; ce
» qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Un
» autre domestique se mit au lit, prit la
» place du prisonnier; & Riperda, dé-
» guisé en valet, sortit de la chambre,
» sous prétexte de quelque commission,

» & ne revint plus. Le gouverneur fut » neuf jours dans la bonne foi, au bout » desquels il s'apperçut du stratagême; » mais le prisonnier étoit déja hors de » péril. D'autres disent que la cour » avoit donné des ordres secrets de fa- » voriser sa fuite, parce qu'on se lassoit » des dépenses qu'occasionnoit sa dé- » tention. Après avoir parcouru tous » les Etats de l'Europe, sans pouvoir » y trouver d'asyle, il alla en Afrique » implorer la protection des Etats Bar- » baresques. Il fut successivement Pro- » testant, Catholique, Juif, Mahomé- » tan, & finit, dit-on, par n'être plus rien.

» L'Alcassar est la même chose que la » tour de Ségovie, dont il est tant parlé » dans votre joli roman de Gilblas de » Santillane, qu'on nous a fait, depuis » peu, la galanterie de traduire en es- » pagnol. Cette prison est exactement » telle qu'elle est peinte dans l'ouvrage » de M. le Sage; & cette foule d'algua- » sils, de geoliers & de juges, les mê- » mes absolument que l'auteur les repré- » sente, des voleurs, des escrocs pour » la plupart; ces cachots, une anticipa- » tion de l'enfer, où les malheureux » qu'on y retient, ne sont traités qu'à

« proportion de l'argent qu'ils donnent
» à ces terribles concierges, qui leur
» font payer jusqu'aux fers qu'ils portent.
Le plaisir qu'on trouve à lire ce
» roman, augmente encore, quand on
» a parcouru toute l'Espagne, que l'auteur
paroît avoir très-bien connue.

» On monte au château de Ségovie
» par un escalier taillé dans le roc; &
» l'on rencontre des sentinelles dans
» toutes les cours. On entre ensuite
» dans plusieurs salles magnifiquement
» décorées: la plus belle est la *salle des
» rois*, ainsi appellée, parce qu'elle est
» remplie des portraits, en bois & en
» cire, de dix-neuf rois de Castille, de
» six rois de Leon, de deux des Asturies,
de seize d'Oviedo, assis sur des
» trônes autour de la salle, & placés
» sous des especes de dais, chacun suivant
son rang, depuis Pélage, jusqu'à
» la mere de Charles-Quint. Les reines,
» les ducs, les comtes y sont également
» représentés; & l'on y voit avec plaisir
ce vaillant Rodrigue, ce fameux
» Cid, dont on raconte tant de merveilles.
Ce lieu a vraiment l'air majestueux,
échauffe l'imagination, &
» inspire de grandes idées.

» La ſituation de Ségovie aſſiſe ſur
» un roc élevé, en rend l'abord très-
» difficile. Avant qu'on puiſſe gagner le
» ſommet, il faut monter par un grand
» nombre de chemins qui vont en tour-
» nant. Ses murs ſont anciens & à la
» moreſque, mais bien conſtruits,
» avec des creneaux & des tourillons.
» On y apperçoit quelques inſcriptions
» Romaines, mais preſque impoſſibles
» à lire, parce qu'elles ſont ou trop
» élevées, ou à moitié effacées. Lorſ-
» que les Maures bâtirent ces murail-
» les, ils prenoient des pierres par-
» tout où ils en trouvoient, ſans s'em-
» barraſſer de ces inſcriptions, qu'ils
» tournoient même ſouvent en dedans
» du mur. La ville entiere préſente un
» aſpect biſarre ; les bâtimens ont un air
» ſauvage par leur poſition ſur les par-
» ties inégales & raboteuſes du roc, ſur
» lequel ils ſont élevés ſans qu'on ait pris
» aucun niveau. C'eſt d'ailleurs un mê-
» lange de tous les goûts d'architec-
» ture, Romain, Gothique, Moreſ-
» que, Eſpagnol, &c. Quoique le bois
» ſoit cher, & que l'ardeur du ſoleil le
» faſſe fendre, le devant des maiſons
» eſt couvert de ſapin, & rangé de ſi

» mauvaiſe grace, qu'elles ont toutes
» un air miſérable.

» Mais la cathédrale eſt un édifice Go-
» thique, qui a de la magnificence & de
» la nobleſſe. Cette égliſe paſſe pour
» être très-riche en ornemens, en ta-
» bleaux, en reliques & en revenus.
» On y conſerve des vêtemens Juifs,
» reſtes des infortunés Hébreux qu'un
» inquiſiteur fit brûler inhumainement.
» On y montre auſſi un privilege accor-
» dé, en 1061, par la reine Urraca, au
» château de Ségovie, qui finit par ces
» mots ſinguliers : quiconque violera
» ce privilege, ſera banni de la préſence
» de Dieu, tourmenté éternellement
» avec Dathan & Abiron, damné avec
» le traître Judas; & de plus, il paiera
» cent livres à l'évêque. Cette même
» égliſe ſe fait gloire de poſſéder les
» cendres du fameux juriſconſulte Die-
» go Covarruvias, né à Ségovie, &
» dont on montre le tombeau.

» On fait voir auſſi dans cette
» ville, le plus ancien hôtel des mon-
» noies qu'il y ait en Eſpagne. C'étoit
» l'unique autrefois; mais on en a éta-
» bli un ſecond à Séville, où la décou-
» verte des Indes le rend plus néceſ-

» faire. Le bâtiment de celui de Ségo-
» vie, placé sur le bord de la riviere,
» fut nommé l'*Ingenio*, à cause de la
» maniere admirable & véritablement
» ingénieuse, dont on y fabriquoit les
» especes. Par le moyen de plusieurs
» roues que l'eau faisoit tourner, la
» monnoie étoit pesée, fondue, ro-
» gnée, battue & marquée dans un
» moment. Cette invention est venue
» d'Inspruck, capitale du Tirol; on la
» porta en Espagne; & l'on y appella
» tous les ouvriers qui savoient y tra-
» vailler.

» C'est une chose singuliere, qu'il y
» ait à Ségovie plus de couvens,
» plus d'églises & plus de paroisses qu'à
» Madrid. On y compte sept à huit
» mille maisons, parmi lesquelles on
» remarque d'assez beaux édifices. Mais
» ce qui rend sur-tout cette ville très-
» fameuse, ce sont ses fabriques de
» draps & de papier. On y fait les plus
» belles couvertures de lit, qu'il y ait
» peut-être dans le monde, & qui, pour
» cette raison, se vendent extraordi-
» nairement cher. De nombreux trou-
» peaux couvrent ses campagnes, &
» produisent ces laines superbes, qui

» font une branche si importante du
» commerce d'Espagne.

» Ce royaume abonde en cette es-
» pece de production, qui rend plu-
» sieurs autres nations ses tributaires.
» Les rois étoient anciennement pro-
» priétaires de la plus grande partie de
» ces troupeaux; de-là cette multitu-
» de d'ordonnances, de loix pénales,
» de privileges & d'immunités établis
» sous différens regnes pour le gouver-
» nement & la conservation des mou-
» tons; de-là ce tribunal formé sous le
» titre de Conseil de grand Troupeau
» royal, qui subsiste encore aujour-
» d'hui, quoique le roi n'ait plus de
» troupeaux. Ils ont été aliénés succes-
» sivement pour divers besoins de l'Etat.
» Philippe I fut obligé, pour subvenir
» aux frais de la guerre, de vendre qua-
» torze mille moutons, les derniers qui
» restassent à la couronne. Ils sont ce-
» pendant toujours l'objet d'une atten-
» tion particuliere de la part du gouver-
» nement; & ils rapportent annuelle-
» ment dans le trésor, plus de dix mil-
» lions. En effet, il y a une exportation
» considérable de nos laines, qu'on
» emploie dans presque toutes les ma-

» nufactures de l'Europe. Leur supé» riorité dépend-elle uniquement du » climat ; ou ne tient-elle pas à une » manière particuliere de gouverner » les bêtes à laine ?

» Ceux qui penchent pour la der» niere opinion, disent que nous avons » en Espagne deux especes de moutons » fort différens par leur toison, quoiqu'ils » paroissent de la même race. Les mou» tons à laine grossiere restent toute » l'année dans le même endroit ; & » pendant les nuits d'hiver, on les en» ferme dans une bergerie. Les autres » au contraire vivent toujours en plein » air, & voyagent deux fois l'année. » Pendant l'été, ils errent sur les mon» tagnes de Léon, de la vieille Castille, » de Cuença & d'Arragon. Ils passent » l'hiver dans les plaines tempérées de » la Manche, d'Estramadoure & d'An» dalousie. D'après des calculs très» exacts, on compte en Espagne plus » de cinq millions de ces moutons voya» geurs à laine fine. Vous concevez » combien ces nombreux troupeaux » exigent de soins, de détail, d'intelli» gence & d'activité de la part de ceux » qui sont chargés de les conduire.

» Il faut d'abord avoir la plus grande
» attention à ne pas leur laisser man-
» quer de sel, sur-tout pendant leur re-
» tour du sud à leurs pâturages d'été.
» Cette denrée entretient leur santé, &
» rend leur constitution plus ferme ; ce
» qui contribue infiniment à la beauté
» de la laine. Après avoir passé l'hiver
» dans un air tempéré, ils repartent au
» mois d'avril pour ces mêmes pâtu-
» rages. Ils annoncent eux-mêmes, par
» plusieurs mouvemens inquiets, le de-
» sir de voyager ; & ce desir est si fort,
» que les bergers ont besoin d'y veiller
» de près, pour les empêcher de s'en-
» fuir.

» On commence à les tondre au mois
» de mai, soit en route, soit après leur
» arrivée. Il est nécessaire d'attendre
» que le tems soit beau ; car si la laine
» n'étoit pas assez seche, les toisons
» qu'on empile, fermenteroient ensem-
» ble, & se gâteroient. Vers la fin de
» juillet, on mêle avec les brebis le
» nombre des béliers nécessaires pour
» la propagation. Six ou sept béliers suf-
» fisent pour une centaine de brebis.
» On choisit les plus beaux & les plus
» forts dans un grand troupeau de bé-

» liers, qu'on garde à part pour cet usage.
» En général, il y a fort peu de moutons
» dans ces troupeaux voyageurs, quoi-
» que la laine en soit plus fine & la chair
» meilleure que celle des béliers; mais
» la toison de ceux-ci est plus pesante;
» ils vivent plus long-tems; & la tota-
» lité de leur produit est par-là plus
» considérable.

» Un soin regardé comme essentiel,
» est celui d'enduire ces animaux, dans
» le mois de septembre, depuis le cou
» jusqu'à la naissance de la queue,
» d'une terre ferrugineuse détrempée
» dans de l'eau. On prétend que cet
» enduit, mêlé avec la graisse de la
» laine, devient impénétrable à la pluie
» & au froid, & qu'il absorbe une
» partie de la transpiration, qui ren-
» droit la toison rude & grossiere.

» A la fin de septembre, les moutons
» commencent leur marche vers les
» plaines basses; & elle est réglée com-
» me celle des troupes. Ils parcourent
» cent cinquante lieues en quarante
» jours; & bientôt arrive le tems où
» les brebis mettent bas. Les bergers
» séparent d'abord celles qui sont sté-
» riles d'avec celles qui sont pleines.

» Ils menent celles - ci aux meilleurs
» abris; & les autres aux plus froides
» parties du district. On ménage aussi
» le meilleur sol, l'herbe la plus abon-
» dante, pour les agneaux qui naissent
» les derniers, afin que promptement
» fortifiés par la bonne nourriture,
» ils soient en état de repartir avec les
» autres. On leur coupe la queue à cinq
» pouces au-dessous de la naissance,
» pour les tenir plus aisément propres.

» C'est une erreur de croire que les
» moutons aient de la prédilection pour
» les plantes aromatiques, & qu'elles
» leur soient plus salutaires. C'est l'her-
» be fine qui croît entre ces plantes,
» qui est pour eux l'aliment le plus
» sain, & le plus propre à donner un
» bon goût à leur chair. Il faut avoir
» la plus grande attention à ne les me-
» ner paître, qu'après que le soleil a
» dissipé la rosée, & ne jamais les laiss-
» ser approcher de l'eau, quand il a
» tombé de la grêle. Cette eau, ou
» l'herbe mouillée les rend mélanco-
» liques, les fait languir & mourir.

» Il paroît donc certain que la supé-
» riorité des laines de ce pays n'est pas
» due uniquement au climat, & qu'elle

» dépend, en plus grande partie, des soins
» dont je viens de parler ; puisque dans
» le même climat, les moutons d'Anda-
» lousie, qui sont de la même race, mais
» qu'on ne gouverne pas de la même ma-
» niere, ont la laine plus grossiere. Se-
» roit-il avantageux d'employer par-
» tout des terreins immenses aux pâtu-
» rages de ces animaux ; & l'avantage
» d'avoir de belles toisons, dédomma-
» geroit-il le propriétaire de ce qu'il
» perdroit à ne pas faire servir ces ter-
» reins à d'autres genres de produc-
» tions ? Dans les pays où les terres se
» cultivent avec succès, les troupeaux
» doivent être moins considérés pour
» eux-mêmes, que par l'utilité dont ils
» sont à l'agriculture. Le fumier y de-
» vient beaucoup plus nécessaire que
» la laine. Les moutons voyageurs ne
» fournissent aucun engrais pendant
» qu'ils errent sur ces montagnes. Il
» faut donc qu'ils soient rassemblés &
» sédentaires dans les pays de bonne
» culture ».

Arrivé à Ségovie, je crus déja remarquer de la différence entre les habitans de la nouvelle & ceux de la vieille Castille. Je trouvai ces derniers

plus affables, parce que les étrangers que le commerce & les fabriques y attirent, les ont humanisés. Les autres m'ont paru moins sociables, plus fiers, plus paresseux, plus mal-propres, mais fidèles à leur parole, d'une bravoure patiente, & d'un courage inébranlable. Ces deux provinces, qui composoient le royaume de Castille, forment presque un quart de l'Espagne; mais leur grande dépopulation fait compassion aux voyageurs. Le terrein est extrêmement inégal, & rempli de montagnes très-hautes, qui rendent le climat assez froid. Il y vient cependant toutes sortes de productions; & le pays est très-agréable.

La Castille est un nom moderne, dont l'origne ne remonte pas au-delà du dixieme siecle. Les rois d'Oviedo & de Léon, pour arrêter les courses des Maures, firent bâtir quantité de petits châteaux, qui donnerent ce nom à cette partie de l'Espagne. La Castille nouvelle est ainsi appellée, parce qu'elle a été conquise la derniere sur ces infideles. On l'a connue long-tems sous le nom de royaume de Tolede; & l'on y compte plusieurs terres auxquelles est attachée la Grandesse. On la divise communément en

trois provinces, l'Algaria, où se trouvent Madrid, Tolede, Alcala, &c; la Manche, plus fameuse par les exploits de Don-Quichotte, qui y prit naissance, que par ceux des chevaliers de Calatrava, qui y ont leur chef-lieu; & la Sierra, dont Cuença, qui en est la capitale, se vante d'avoir vu naître le subtil inventeur de la grace suffisante, le très-célebre Jésuite Molina.

Michel Cervantes, en établissant son héros dans la Manche, en a fait comme le théatre de cette chevalerie errante, qui n'a peut-être existé que dans l'imagination des faiseurs de romans. Ces prétendus chevaliers se vouoient, par état & par goût, à faire rendre justice à chacun, à donner des preuves d'une valeur extraordinaire, à venger les plus petits outrages faits aux dames. On les voyoit courir le monde avec ces nobles vues : les uns se disoient chevaliers du soleil, les autres d'Amadis. D'autres fois ils se proposoient quelque objet difficile, une conquête, par exemple, pour plaire à quelque beauté. On pourroit dire que la chevalerie errante fut le radotage ou le délire de la chevalerie ancienne. Celle-ci tomboit en décrépitude, lorsque cette

manie s'empara de nos anciens preux. Les tems de paix leur fournissoient surtout un brillant théatre, parce que n'étant plus occupés pour le service de la patrie, ils pouvoient, à leur gré, aller chercher des monstres & des fantômes à combattre.

Alcala, que je viens de nommer, est le siege de la principale université du royaume après celle de Salamanque. Elle a été fondée au commencement du seizieme siecle, par le cardinal de Ximenès qui a voulu y être inhumé. Il y établit quarante-six chaires de professeurs, plusieurs colleges, dont le premier est saint Ildefonse, un hôpital pour les écoliers malades, & une maison pour un certain nombre de pauvres étudians. Quand il mourut, il fit l'université son héritiere, & lui laissa soixante mille livres de revenu. Le roi Ferdinand, assistant à une action publique dans les écoles d'Alcala, voulut que le recteur marchât entre lui & le cardinal; & c'est une prérogative que ses successeurs ont toujours conservée. La reine Jeanne, surnommée la folle, mit au monde, dans cette ville, un prince qui fut depuis empereur sous le

nom de Ferdinand. A l'occasion de cette naissance, Ximenès obtint qu'Alcala seroit, à l'avenir, exempte de tout impôt; & en mémoire de cette grace, elle conserve encore le berceau de ce prince, frere de Charles-Quint.

La vieille Castille se partage en plusieurs districts ou jurisdictions, que les Espagnols appellent *Mérindades*. Les capitales sont Burgos, qui l'est de toute la province, Valladolid, Calahorra, Osma, Avila, Soria & Ségovie. Près de cette derniere ville est un lieu nommé Pedraça de la Sierra, aussi fameux pour avoir été la patrie de l'empereur Trajan, que parce qu'elle a servi de prison, pendant quatre ans, aux deux fils de François I, envoyés en otage après la bataille de Pavie.

On se rend de Ségovie à Valladolid par un pays, dont tous les habitans sont également pauvres. Cette ville est une des plus belles & des plus agréables de l'Espagne. On vante ses manufactures & son commerce, qui pourroit être plus considérable, sans la difficulté des transports. D'ailleurs ces manufactures sont toujours au même point, pendant que le reste de l'Europe a travaillé à les perfectionner.

perfectionner. Il semble que la paresse & l'ignorance se soient emparées des arts même. Philippe III a presque toujours fait sa résidence à Valladolid : on y voit encore son palais & ceux de plusieurs seigneurs, qui tombent en ruine. Il y a ici des places publiques qui ne le cedent à aucune de celles de Paris ; & toutes les fenêtres y sont à balcons. Soixante-dix couvens, un évêché, une académie de belles-lettres, une université, onze mille maisons, des églises, des hôtels, des fontaines magnifiques, en un mot, tout ce qui constitue une grande & belle ville, se trouve rassemblé dans celle-ci ; avec une riviere qui la sépare des fauxbourgs. On distingue particuliérement l'église des Dominicains par la richesse de son architecture & la multitude de ses ornemens. On entre ensuite dans le cloître, où sont les portraits de tous les martyrs de l'ordre. On est étonné de voir parmi eux, ce fameux prieur des Jacobins, qui, du tems de la ligue, fut pris à l'assaut, armé en soldat sur les remparts de Paris. Conduit à Tours où étoit le parlement, il confessa d'avoir fait en chaire le panégyrique de Jacques Clé-

ment, dont il comparoit le régicide à l'action de Judith qui tua Holoferne, Frere Bourgoing, tiré à quatre chevaux, n'en est pas moins tout rayonnant de gloire. On a seulement oublié d'y mettre aussi son confrere Clément.

Calahorra s'est rendue recommandable par son ancienne fidélité à ses souverains, Auguste voulut avoir, parmi ses gardes, un bataillon de soldats pris dans le nombre de ses habitans. Un autre avantage dont elle se fait gloire, est d'avoir vu naître le fameux rhéteur Quintilien. Tout le monde n'est cependant pas d'accord sur cet article; car plusieurs croient qu'il est né à Rome. On sait qu'il y enseigna publiquement la rhétorique, & qu'il y composa ces fameuses *institutions oratoires*, que l'abbé Gédoyn a traduites en notre langue. Elles demeurerent inconnues jusqu'au quinzieme siecle, que le Pogge les trouva, dit-on, dans une vieille tour de l'abbaye de saint Gal.

La Mérindade d'Osma n'a de remarquable, que d'avoir été la patrie de saint Dominique, fondateur des Freres Prêcheurs, autrement dits Dominicains. Ce saint naquit dans le petit bourg de Calaruéga; & à quatorze ans,

il fut envoyé à Palencia, où étoit alors la plus célebre école du royaume. Il s'y distingua pendant neuf ans par le double mérite de l'esprit & de la sagesse. Au sortir de ses études, il fut fait chanoine régulier, & sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été député en France par Alfonse IX, Dominique le suivit; & ils resterent l'un & l'autre, pour y travailler dans le Languedoc à la conversion des hérétiques. Il y jetta les premiers fondemens de son Ordre, qui, dans ces commencemens, n'étoit ni mendiant, ni exempt de la jurisdiction de l'Ordinaire, mais simplement une communauté de chanoines réguliers. Ils obtinrent de l'université de Paris l'église de saint Jacques, d'où leur est venu le nom de Jacobins. Leur fondateur fit plusieurs changemens à leur regle, & y ajouta des pratiques plus austeres que celles de leur premiere institution. Il fut, comme de raison, le premier général de son ordre; & cette famille s'est tellement multipliée, qu'elle contient actuellement près de cinquante provinces, sans compter douze congrégations particulieres, gouvernées par des visi-

teurs généraux. J'ai dit ailleurs la part qu'eut saint Dominique à l'établissement de l'Inquisition, & l'énorme pouvoir qu'éxercerent ses enfans dans les divers emplois du Saint Office.

Les habitans d'Avila ne cessent d'entretenir les étrangers du double avantage qu'a leur ville, d'avoir été témoin de la naissance de sainte Thérese, dont toute la terre connoît les ouvrages mystiques, & du martyre de saint Vincent, que d'autres villes osent revendiquer. Thérese, après avoir passé sa grande jeunesse dans la dissipation & la lecture des romans, se fit religieuse dans un monastere, où le luxe & les plaisirs étoient poussés aussi loin que dans le monde même. Elle entreprit d'y rétablir la règle; & au milieu de mille traverses, elle eut la consolation de voir le premier couvent de la réforme, fondé dans sa patrie. Ce succès l'engagea à entreprendre celle des religieux du même Ordre; & ce fut l'origine des Carmes-Déchaussés, dont elle laissa, en mourant, quatorze monasteres, & seize de Carmélites. Son institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique, & passa ensuite dans tous les

pays du monde chrétien. Arnaud d'Andilly a traduit presque tous ses ouvrages en françois. Avila est encore renommée pour ses manufactures, où l'on fabrique des draps qui, pour la bonté & la finesse, le disputent à ceux de Ségovie.

Soria n'a de considérable, que d'avoir été bâtie des ruines de Numance si fameuse dans l'antiquité. Ce qu'on dit de cette derniere ville, que, sans remparts, sans murailles, sans aucun secours d'alliés ou d'amis, elle soutint un siege de quatorze ans contre une armée de quarante mille Romains, est un de ces miracles historiques, dont les écrivains, amateurs du merveilleux plus que du vrai, ont consacré la tradition. Dans cette Mérindade est située la ville d'Agréda, où est née & a vécu cette célebre religieuse, nommée Marie, qui écrivoit aux rois, leur prédisoit des malheurs, & se mêloit de beaucoup d'affaires de ce monde. Elle eut une vision, dans laquelle Dieu lui commanda d'écrire la vie de la sainte Vierge; mais un prêtre de bon sens, qui la dirigeoit pendant l'absence de son confesseur, lui ordonna de la brûler. Celui-ci étant de retour, fit recommencer l'ou-

vrage, qui ne parut cependant qu'après la mort de l'auteur. On trouva cette production, fruit de ses rêveries, entiérement écrite de sa main, avec une attestation, que tout ce qu'elle contenoit, lui avoit été révélé. La lecture n'en fut pas moins défendue à Rome; & un Récolet de Marseille l'ayant traduite en notre langue, la Sorbonne la censura: ce qui n'empêche pas que Marie d'Agreda ne soit une sainte en Espagne, où elle tient le rang de Sibille; car aujourd'hui on croit encore à ses prophéties.

Burgos, situé sur le penchant d'une coline, s'étend dans la plaine jusqu'à la petite riviere d'Arlançon. La ville est défendue par un ancien château qui la commande; & parmi des rues fort étroites, on remarque quelques belles places, ornées de statues & de fontaines. Trois choses la rendent principalement recommandable: sa cathédrale, une des plus magnifiques du royaume, son crucifix miraculeux, & une abbaye de filles nobles, la plus fameuse que nous connoissions en ce genre.

Le crucifix de Burgos, auquel toute l'Espagne a une dévotion particuliere,

occupe une des chapelles du couvent des Augustins. On compteroit difficilement les lampes, les chandeliers, les croix, les couronnes d'or & d'argent, garnies de perles, de diamans, de pierreries, dont la piété des peuples a enrichi ce petit espace. Cette église, & d'autres qui sont plus nombreuses dans ce pays qu'ailleurs, ont enfoui toutes les richesses de la nation. Ce seroit une ressource bien grande, & en même tems bien légitime, si l'on osoit y toucher. Il y a, sans contredit, sur les autels d'Espagne, de quoi combattre tous les infideles, convertir tous les hérétiques, subvenir aux besoins de tous les malheureux, & entretenir une paix constante & durable dans toute l'Europe. Mais c'est la derniere réforme que le roi puisse entreprendre; il est retenu par le pouvoir ecclésiastique, auquel les Espagnols sont soumis au plus haut point d'obéissance.

Outre les richesses dont je viens de parler, cette chapelle est tellement chargée de tableaux, d'images, d'*ex voto* & de représentations de miracles, qu'il n'y a plus de place pour y rien

mettre de nouveau; on est obligé de tout enfermer dans le trésor. Il est inconcevable combien il se fait de petits miracles pour le peuple dans cette église, sans compter les grands qui se font pour la cour. Que sera-ce, si l'on veut y joindre ceux qui s'operent dans toute l'étendue de cette crédule & pieuse monarchie? Il n'y a pas de si petit saint, qui ne guérisse quelque maladie, qui ne mûrisse les raisins, qui ne fasse enfin gagner de l'argent; ce qui produit un nombre prodigieux de pélerinages, de vœux, de messes & de profits pour les ecclésiastiques & pour les moines. Saint Jacques tient le premier rang parmi les objets de vénération, & le crucifix de Burgos le second. Il est élevé sur l'autel, dans sa grandeur naturelle; & on ne le fait voir qu'aux personnes de distinction, & après bien des cérémonies. Il faut commencer par entendre deux messes; & quand on le montre, toutes les cloches sonnent; & les spectateurs restent prosternés. Il est toujours couvert de trois rideaux brodés de perles & de pierreries. On les tire l'un après l'autre; & l'on voit l'image sacrée, parfaitement sculptée, & d'une carnation fort natu-

relle. Les Espagnols croient qu'il a été apporté du ciel; que les cheveux, la barbe & les ongles lui croissent comme aux hommes; ce qui l'oblige, disent les pélerins & les prêtres, de se les faire couper tous les mois.

La fameuse abbaye de Las Huelgas, appellée la *noble* par excellence, n'est composée que de filles de princes & de grands seigneurs. L'abbesse est dame de dix-sept autres monasteres, de quatorze villes, de cinquante bourgs ou villages, dont elle choisit elle-même les magistrats; & elle dispose de douze commanderies. Ce royaume, l'empire des prêtres & des moines, est aussi, comme vous voyez, celui des chanoinesses & des religieuses. La justice civile n'a sur eux aucun pouvoir: ils n'ont à répondre de leur conduite qu'à leurs supérieurs, qui songent plutôt à les mettre à couvert, qu'à les punir. Ils les soutiennent en public, même en les condamnant dans le particulier, pour ne rien relâcher de leurs droits. Le nonce du pape est le chef de cette armée formidable. Ce sont plus de quatre cens mille combattans, armés de foudres contre une nation qui n'ose se

P v

défendre, parce qu'elle croit voir en eux l'empreinte de la Divinité.

On pense communément que l'ignorance du clergé Espagnol égale ses richesses, & que sa licence ne le cede point à son pouvoir. Cela peut être vrai parmi les ecclésiastiques du second ordre; mais les évêques ne m'ont paru ni moins instruits, ni moins réguliers que ceux de France : ils sont sur-tout plus charitables que dans tous les autres pays catholiques; & cette qualité les rend aussi plus respectables & plus chers à leurs peuples. C'est moins à la naissance qu'au mérite, que ces places sont affectées; & comme les gens de condition négligent le plus souvent de s'en rendre capables, il y en a moins qu'ailleurs, qui parviennent à l'épiscopat. Quoiqu'en général les Espagnols ne passent pas pour être très-savans; cependant, comme ordinairement on choisit les évêques parmi ce qu'il y a de plus exemplaire & de plus éclairé, ils sont à l'abri de la médisance. Le seul défaut qu'on puisse leur reprocher avec fondement, c'est de trop s'attacher à la théologie scholastique. C'est le goût de la nation qui a naturellement l'esprit subtil; & peut - être que la

crainte de l'Inquisition ne leur permet pas de sortir de cette sphere. Ce funeste monument de la superstition & de la barbarie, ce tribunal indépendant de tout pouvoir humain, a été de tout tems le frein des peuples, & même des souverains; & c'est toujours l'ignorance, comme vous savez, qui occupe ce trône de cruauté & de fanatisme.

Je suis, &c.

A Burgos, ce 11 mars 1755.



LETTRE CCI.

SUITE DE L'ESPAGNE.

J'ARRIVE, Madame, sur la frontiere de la Navarre, après des fatigues infinies, & par des chemins impratiquables. J'en suis heureusement dédommagé par la présence de plusieurs François, que le hasard m'a fait rencontrer à Vittoria. Je ne parlerai que de M. de Prémain, qui, nouvellement sorti des Jésuites, vient de recueillir une succession en Espagne. Il joint aux vertus de son premier état, toutes les connoissances qu'on y acquiert, tous les principes qu'on y inculque; & en quittant la société, il a conservé pour elle l'attachement le plus tendre, & pour son fondateur, la plus profonde vénération. « J'ai pris, » nous disoit-il, mon chemin par la Biscaye; parce qu'on m'avoit assuré que je » pourrois y trouver encore quelques » restes précieux & antiques du château » de Loyola. Dieu! quelle douce satis- » faction j'éprouvai, quand je me vis » sous le même ciel, respirant le même

» air; habitant les mêmes lieux, où s'est
» passée l'enfance d'Ignace ! C'est ici,
» me disois-je à moi-même, que, dans
» le tems si fatal à l'Allemagne par l'a-
» postasie de Luther, à l'Angleterre
» par le schisme d'Henri VIII, à la
» France par la réforme de Calvin, le
» Ciel suscitoit cet homme extraordi-
» naire, pour subvenir aux pressantes
» nécessités du monde chrétien.

» Ignace naquit l'an 1491, sous le
» regne de Ferdinand & d'Isabelle,
» dans cette partie de la Biscaye Espa-
» gnole, qui s'étend vers les Pyrenées,
» & qui porte aujourd'hui le nom de
» Guypuscoa. Il fut page de Ferdinand,
» prit ensuite le parti des armes, servit
» contre les François, & fut blessé au
» siege de Pampelune. Une vie des
» saints, qu'on lui donna pendant sa
» convalescence, lui fit naître le desir
» de se consacrer à Dieu. Une galante-
» rie romanesque l'avoit occupé jus-
» qu'alors; & né avec une imagination
» disposée à l'enthousiasme, il la porta
» dans la religion. Les mœurs de son
» pays & de son tems jetterent sur les
» commencemens de sa dévotion une
» apparence de singularité; car étant

» guéri, il se rendit à Notre-Dame-de-
» Montserrat, fit des armes en l'hon-
» neur de la Vierge, s'arma son cheva-
» lier, & voulut se battre contre un
» Maure qui contestoit l'Immaculée
» Conception.

» Ignace, après cette aventure,
» prend le parti d'aller en pélerinage
» à Bethléem; mais voulant s'y dispo-
» ser par la retraite, il s'enferme dans
» une caverne obscure & profonde
» près de Manrèze; & c'est là qu'il
» compose ce livre fameux des *Exer-*
» *cices spirituels*, où, réduisant en art
» la conversion, & la dévotion en mé-
» thode, il présente des regles sûres &
» raisonnées pour la réformation des
» mœurs, & l'opération du salut. D'un
» côté, connoissant les inclinations per-
» verses du cœur humain, de l'autre,
» la vertu qu'ont certaines vérités du
» christianisme pour les rectifier, il éta-
» blit une voie géométrique & démon-
» trée, par laquelle l'homme sort de
» son péché, & monte jusqu'au plus
» haut point de la perfection.

» Il commence par une méditation
» qu'il appelle le principe ou le fonde-
» ment des *exercices*, & sur laquelle roule

» tout le système de la conversion : c'est
» la méditation de la fin de l'homme, &
» du but que s'est proposé le Créateur en
» nous établissant sur la terre. Il ne peut
» en avoir eu d'autre, que de l'aimer &
» l'honorer : d'où le saint conclut, que
» tout ce qui ne conduit pas à ces deux
» devoirs, doit nous être indifférent ;
» & qu'au contraire, il faut choisir tout
» ce qui nous mene à cette fin.

» Il n'est pas croyable combien
» cette vérité, bien approfondie &
» bien comprise, éclaire & remue
» l'ame du pécheur. Après s'en être inti-
» mement pénétré, on doit rechercher
» ce qui nous écarte de notre fin : c'est le
» péché. Cette découverte entraîne
» nécessairement l'examen de toute sa
» vie ; on repasse sur toutes les fautes
» qu'on a commises ; & le danger au-
» quel on s'est exposé en les commet-
» tant, est une raison de les détester.
» Si ces pensées ne suffisent pas pour
» inspirer à une ame le regret qu'elle
» doit avoir, Ignace en propose de
» plus terribles, qui la touchent plus
» vivement, telles que les images af-
» freuses de la mort, du jugement & de
» l'enfer.

» Ces premiers exercices tendent à

» purger le cœur des passions qui le cor-
» rompent. Alors l'ame se sentant dis-
» posée à suivre les mouvemens de la
» grace, considere le Sauveur comme
» le modele qu'elle doit suivre dans
» l'observation de la loi & l'exerci-
» ce des vertus évangéliques. Tou-
» tes les actions de la vie de Jesus-
» Christ sont donc autant de sujets à
» contempler & à imiter. C'est ici que se
» trouve cette célebre méditation des
» deux étendards, où Jesus-Christ &
» le démon, sous la figure de deux
» capitaines, levent des troupes, &
» invitent les hommes à se ranger sous
» leurs drapeaux. Une fois engagée
» dans le parti du Sauveur, l'ame ne
» doit plus être occupée que de sa per-
» sévérance; ce qui conduit naturelle-
» ment au choix de l'état ou du genre
» de vie qu'on doit embrasser. Le
» saint présente divers moyens de
» faire ce choix avec prudence; & il
» conseille sur-tout de s'attacher à celui
» qu'on voudroit, à l'heure de la mort,
» avoir suivi pendant sa vie.

» Il est difficile qu'un nouvel état
» ne cause à l'homme quelques contra-
» riétés. Il a donc besoin de force

» pour les soutenir ; & où en trouvera-
» t-il plus, que dans la méditation
» des souffrances de Jesus-Christ ?
» Le desir de l'imiter est ce qui l'occupe
» uniquement. Dans cette position, il
» ne lui reste plus qu'à élever ses pen-
» sées & ses desirs vers le ciel ; & c'est
» ce qu'elle fait en se représentant les
» mysteres glorieux de la Résurrection,
» de l'Ascension, des apparitions du Fils
» de Dieu, comme les plus propres à ani-
» mer sa foi, à fortifier son espérance,
» à épurer son amour. Enfin, la con-
» templation des bienfaits & des per-
» fections du souverain Etre, met le
» sceau à tout le systême, en unissant
» l'ame étroitement avec son créateur.

» Vous voyez l'enchaînement de
» tous ces exercices ; comme ils ont
» une dépendance l'un de l'autre, pour
» faire, tous ensemble, le dernier effet,
» qui est d'établir dans l'homme la cha-
» rité parfaite, après l'avoir dégagé
» de l'amour du monde. Tel est le ca-
» ractere & l'esprit de ce livre fameux,
» qui a été depuis, la source de toutes
» ces retraites spirituelles, que les Jé-
» suites ont fondées dans la plupart des
» grandes villes où ils sont établis.

» Le solitaire de Manrèze quitte sa
» grotte, & part pour la Terre-Sainte.
» De retour en Europe, il étudie,
» quoiqu'âgé de trente-trois ans, dans
» les universités d'Espagne; mais les tra-
» verses que son génie ardent lui occa-
» sionne, le déterminent à aller à Paris.
» Il recommence ses humanités au col-
» lege de Montaigu, mendiant son pain
» de porte en porte pour subsister, &
» fait sa philosophie au college de sainte
» Barbe. Sa résolution étoit déja prise
» alors, de fonder un nouvel Ordre
» dans l'église : dans cette vue, il cher-
» che à s'associer des compagnons dis-
» tingués par leurs talens, auxquels il
» tâche de faire goûter son projet. De
» ce nombre est le célebre François
» Xavier, qui, renonçant à la gloire
» des lettres, se range sous les éten-
» dards d'Ignace, ainsi que sept ou huit
» autres, la plupart Portugais ou Espa-
» gnols. Ces premiers membres de la
» société se lient par des vœux dans
» l'église de Montmartre, & ensuite se
» rendent à Rome, où ils présentent au
» Pape le projet de leur nouvelle con-
» grégation. Paul III fait d'abord quel-
» que difficulté de l'approuver; mais

» Ignace ayant ajouté aux trois vœux
» ordinaires de religion, un quatrieme
» vœu d'obéissance spéciale & absolue
» au saint siege, le Pape confirme son
» institut en 1540, sous le titre de *Com-*
» *pagnie de Jesus*, & permet à ses en-
» fans de prendre le nom de *Jésuites*.

» Elu général de la famille dont il
» est le pere, Ignace a la satisfaction de
» la voir se répandre en Italie, en Es-
» pagne, en Portugal, en Allemagne,
» dans les Pays-Bas, au Japon, à la
» Chine, en Amérique, &c. Xavier
» & quelques autres Missionnaires de la
» nouvelle Société portent son nom
» jusqu'aux extrêmités de la terre. Mais
» elle éprouve de grandes contradic-
» tions en France, où tous les corps de
» l'Etat semblent se liguer pour lui en
» interdire l'entrée. La patience & la
» politique dissipent peu à peu ces ora-
» ges. Les cardinaux de Tournon & de
» Lorraine obtiennent pour les Jésuites,
» au colloque de Poissy, l'agrément de
» former des établissemens dans l'Etat,
» sous prétexte de les opposer aux nou-
» veaux sectaires; & depuis cette épo-
» que, on les voit se répandre dans tou-
» tes les parties de l'univers connu,

» s'introduire dans toutes les cours,
» chercher à gagner tous les peuples,
» même les plus sauvages, & toujours
» pour la plus grande gloire de Dieu,
» suivant la devise de leur fondateur,
» *ad majorem Dei gloriam*. Ce saint, qui
» mourut en 1555, avoit vu l'accom-
» plissement des trois choses qu'il dési-
» roit le plus : son livre des *Exercices*
» *spirituels* approuvé par le saint siege,
» sa Société confirmée, & ses consti-
» tutions rendues publiques.

» On compte aujourd'hui jusqu'à vingt
» mille Jésuites (1), tous soumis à un gé-
» néral perpétuel & despote. On les a vu
» gouverner toutes les couronnes, diri-
» ger toutes les consciences, occuper
» toutes les chaires chrétiennes, se faire
» un grand nom par leurs études, par
» l'éducation qu'ils donnent à la jeu-
» nesse, par les missions qu'ils font dans
» les campagnes, gagner tous les esprits
» par de bonnes œuvres, réformer les
» sciences à la Chine, introduire le

(1) Ce nombre est bien diminué, depuis qu'ils ont été renvoyés de Portugal, de France, d'Espagne, du royaume de Naples, &c.

» christianisme au Japon, donner des
» loix aux peuples du Paraguai, civiliser
» des hommes sauvages, & montrer
» dans toutes les contrées de l'Améri-
» que, l'idée de la religion jointe à celle
» de l'humanité. Je sais qu'on les accuse
» d'une trop grande douceur de morale,
» de la faire varier suivant les circons-
» tances & leurs intérêts, de n'avoir
» de principe fixe, que la gloire de leur
» corps & les moyens de la procurer,
» de se rendre redoutables dans toutes
» les cours, de vouloir être les arbi-
» tres de toutes les graces, d'exercer
» un commerce puissant & opposé à la
» pauvreté de leur état, d'avoir par-tout
» des espions à leurs ordres, pour re-
» cueillir jusqu'aux moindres propos
» échappés dans les cercles, & sur-tout
» de mettre trop d'aigreur à poursuivre
» les Jansénistes toujours persécutés,
» & jamais persécuteurs.

» Mais de tous les reproches faits à
» cette Société, le plus grave, le plus
» affreux, est de se jouer de la vie de
» ses ennemis, & spécialement de
» celle des rois. Plusieurs de ses doc-
» teurs ont écrit qu'il étoit permis de
» se défaire des tyrans. D'autres, avant

» eux, avoient soutenu cette opinion
» détestable; mais on l'attribua à l'igno-
» rance & au malheur des tems: pour-
» quoi n'a-t-on pas reçu cette même
» excuse en faveur des Jésuites? Le
» premier orage qu'attira sur eux cette
» doctrine meurtriere, s'éleva à l'occa-
» sion de l'assassinat commis sur Henri
» IV par Jean Chatel qui avoit étudié
» dans leur college. Leurs maisons fu-
» rent visitées par ordre du parlement;
» & l'on trouva, parmi les papiers
» du Pere Guignard, des libelles in-
» jurieux, qui mettoient en péril la
» vie du monarque. Le même arrêt qui
» condamna Chatel à être écartelé,
» proscrivit la société, & décerna la
» peine de mort contre Guignard. La
» plupart des autres parlemens imite-
» rent celui de Paris; mais les Jésuites
» gagnerent Henri IV, qui alla lui-même
» plaider leur cause, & l'appuya de
» toute son autorité. Ils rentrerent dans
» le royaume plus brillans que jamais,
» & acquirent un magnifique établisse-
» ment à la Fleche, de la fondation de
» ce bon prince.

» Quelques années après, les Vé-
» nitiens, pour des intérêts politi-
» ques, s'étant brouillés avec le saint

» siege, le souverain pontife mit
» cette république en interdit; & les
» Jésuites, par respect pour le Pape,
» prirent le parti de se retirer. On
» les laissa faire; mais lorsque Venise
» se fut raccommodée avec la cour
» de Rome, elle ne voulut plus en-
» tendre parler de la Société; & après
» une absence de cinquante ans, Louis
» XIV la fit rentrer par sa médiation.

» L'établissement des Jésuites étoit
» d'un genre tout nouveau dans l'église.
» Leur fondateur voulut que les no-
» vices, après deux ans d'épreuves,
» fissent des vœux simples, qui les
» liassent personnellement autant que
» des vœux solemnels, sans engager le
» corps de la compagnie à ces particu-
» liers. Cette nouveauté éprouva quel-
» ques contradictions à Rome, & y passa
» enfin. Jusqu'aux derniers vœux, qui
» sont fixés à trente-trois ans, les Jé-
» suites retiennent la propriété de leurs
» biens, & leur famille, l'usufruit. Ils
» en jouissoient autrefois, en dispo-
» soient même avec le consentement
» de leurs supérieurs; & c'est encore
» un usage reçu en Espagne, en Italie,
» & dans tous les pays, excepté en
» France, où les parlemens n'ont pas

» jugé à propos de permettre ce qu
» le concile de Trente & le saint sieg
» ont approuvé.

» Par les derniers vœux que fon
» les Jésuites, les uns deviennen
» Coadjuteurs Spirituels, les autre
» Profès. Les premiers ne promettent
» autre chose, que pauvreté, chastete
» & obéissance. Les seconds font pu-
» bliquement les mêmes vœux, & y
» ajoutent celui d'une obéissance spé-
» ciale au chef de l'église, par lequel
» ils s'engagent à partir, sur son ordre,
» pour les missions, parmi les infidèles
» & les idolâtres. Ils promettent aussi
» de n'accepter aucune dignité ecclé-
» siastique, sans une volonté expresse
» du souverain pontife. Ils n'ont eu en
» effet, qu'un très-petit nombre d'é-
» vêques & de cardinaux.

» Il s'ensuit de ces divers réglemens,
» qu'il y a dans cette congrégation trois
» états différens, sans parler des simples
» Freres, qui s'appellent Coadjuteurs
» Temporels. Le premier est celui des
» *Ecoliers Approuvés*, qui, durant leurs
» études, sont dans la voie de la Compa-
» gnie; le second, celui des Coadju-
» teurs Spirituels ou Formés, que la
» Société,

» Société, quoique pour des causes plus
» graves, peut toujours renvoyer; le
» troisieme, celui des Profès, qui sont
» liés irrévocablement à la Compagnie.
» Ces religieux forment un corps parfai-
» tement monarchique, dépendant d'un
» seul chef: mais il n'est pas vrai, qu'ils
» lui doivent une obéissance tellement
» aveugle, qu'ils soient tenus d'exécu-
» ter ses ordres, lors même qu'ils sont
» évidemment contre la conscience,
» opposés à la loi naturelle, ou con-
» traires aux préceptes divins. Saint
» Ignace distinguoit trois sortes d'obéis-
» sances, d'action, de volonté & d'en-
» tendement. La premiere est celle, par
» laquelle on fait, quoique avec répu-
» gnance, ce qui est ordonné par le supé-
» rieur. Par la seconde, l'inférieur exé-
» cute ces mêmes ordres, mais sans ré-
» pugnance, & même avec plaisir. Dans
» la troisieme on se soumet sans examen;
» pourvu, ajoute le législateur des Jésui-
» tes, qu'il n'y ait point évidence de pé-
» ché, *nisi sit evidentia peccati*; car autre-
» ment, le religieux ne doit ni ne peut
» obéir. Tels sont les Clercs Réguliers
» de la Compagnie de Jesus, dont on a
» dit tant de bien & tant de mal, & qui

» n'ont peut-être jamais fait ni autant » de mal qu'on en a dit, ni autant de » bien qu'on en a cru.

» Le desir de voir l'ancien château de » leur fondateur, m'a détourné de la » grande route. Je suis parti de Bayonne » avec un ami & deux domestiques; & » il étoit déja nuit, lorsque nous atteignîmes le sommet des Pyrénées. Ces montagnes ont, de tout tems, été les plus » célebres de l'Espagne. Elles séparent ce » royaume de la France, & s'étendent » de la mer Méditerranée à l'Océan. » Leur largeur est différente selon les » lieux; & elles sont si hautes & si ser» rées, qu'elles laissent à peine cinq » chemins fort étroits, pour passer d'un » royaume à l'autre. On ne peut même » y aller qu'à pied, ou avec des mulets » accoutumés à grimper sur ces hau» teurs. Les neiges qui tomboient de» puis deux mois, avoient comblé les » precipices affreux qui sont aux deux » côtés du sentier, par lequel on tra» verse ces abîmes. Notre guide, qui » étoit ivre, nous égara; & au lieu » de suivre la route, nous nous trou» vâmes tout à coup enfoncés dans la » neige avec nos mulets de bagages. Je

» tombois à tout moment; & je ne me
» relevois que pour m'enfoncer davan-
» tage. Cependant ayant apperçu une
» espece de masure, je conclus que le
» chemin n'étoit pas éloigné. Après
» bien des efforts, je gagnai ce réduit;
» & je me disposois à me coucher
» sur mon manteau, lorsque j'enten-
» dis quelqu'un qui se traînoit dans
» la neige: c'étoit mon guide lui-même,
» que la frayeur avoit rendu à la raison.
» Mes compagnons me joignirent l'ins-
» tant d'après; & moitié en marchant,
» moitié en roulant; nous arrivâmes
» dans une auberge qui est au bas de la
» montagne.

» Non loin de là, est cette célebre isle
» des Faisans, si fameuse par les confé-
» rences de Louis de Haro & du cardinal
» Mazarin, qui produisirent le traité des
» Pyrénées, & le mariage de Louis XIV.
» avec l'infante Marie-Thérese. Nous
» touchions à cette partie de la Bis-
» caye, dont Madame d'Aulnoy nous
» fait une description si agréable. C'est
» là, qu'elle vit ces jeunes paysannes,
» qui, avec autant d'habileté que de
» gentillesse, la passerent sur la riviere
» d'Andaye ou de Bidassoa, dont le cours

» marque les limites de la France & de
» l'Espagne, Ces filles sont grandes, ont
» la taille fine, le teint brun, de belles
» dents, les cheveux noirs & lustrés,
» qu'elles laissent tomber sur les épaules,
» avec les rubans qui les attachent. Elles
» ont sur la tête un petit voile de mousse-
» line, brodé de soie, qui voltige, &
» couvre une partie de leur gorge. Elles
» portent des pendans d'oreilles d'or &
» de perles, des colliers de corail, &
» des especes de justes-au-corps à man-
» ches serrées, comme nos Bohémien-
» nes. L'air de gaieté qui brille sur leur
» visage, le chant, la danse, le tam-
» bour de basque donnent de nouvelles
» graces à cet ajustement. On dit
» qu'elles vivent dans le célibat sous
» la direction de quelques-unes des plus
» âgées, & qu'elles ne souffrent ni
» hommes ni femmes parmi elles. Mais
» quand elles veulent se marier, elles
» vont à la messe dans la ville la plus
» voisine. Les jeunes gens choisissent
» celles qui sont à leur gré, en font la
» demande aux parens, s'accordent
» avec eux; & si le parti plaît à la fille,
» le mariage est conclu dans le moment.
» La Biscaye, qui comprend le Guy-

» puſcoa & l'Alava, eſt, de toutes les
» provinces du royaume, celle qui jouit
» d'un plus grand nombre de privileges.
» La plus parfaite égalité regne parmi
» tous les citoyens; & la nobleſſe n'a
» d'autre autorité, que celle de la per-
» ſuaſion. Le pays ſe gouverne par ſes
» loix, diſtribue lui-même ſa capita-
» tion, eſt franc pour le commerce, &
» ſe garde avec ſes propres troupes. Le
» roi n'a pas droit de faire marcher cette
» milice hors de la province; & elle ne
» reçoit de lui aucune paie, mais ſeule-
» ment du pays, en cas de néceſſité. Les
» Biſcayens paſſent pour la plus belle
» & la meilleure nation de l'Eſpagne.
» Ils ſont braves, induſtrieux, ſpiri-
» tuels & de bonne foi; font un grand
» commerce avec la France, & ex-
» cellent dans la navigation. On les
» appelle les Gaſcons de l'Eſpagne,
» parce qu'ils ſont actifs, intrigans &
» adroits. Ils ont donné l'origine, ainſi
» que les Baſques, aux Gaſcons pro-
» prement dits au-delà des Pyrénées,
» c'eſt-à-dire, aux Gaſcons François,
» aux véritables Gaſcons.

» Bilbao eſt la capitale de la Biſ-
» caye. La ſituation en eſt charmante,

» le séjour très-agréable, le territoire
» très-fertile, le port très-fréquenté,
» le commerce très-florissant. Les autres
» villes remarquables sont Fontarabie,
» Saint-Sébastien & Vittoria. La pre-
» miere fut assiégée sans succès par le
» prince de Condé ; & l'on raconte
» qu'entendant chanter sur le pont
» Neuf, ce premier vers d'un couplet
» qu'il croyoit fait à sa louange,

Le prince de Condé

» ce prince fit arrêter son cocher, &
» mit la tête à la portiere du carrosse
» pour écouter le reste de la chanson ;
» mais dès qu'il ouït ce second vers,

Eût pris Fontarabie,

» il s'écria : marche, cocher, marche
» donc vîte, & ne voulut point enten-
» dre cette fin,

Si l'on eût secondé
Sa valeureuse envie, &c.

» S. Sébastien est un assez bon port,
» qui fait beaucoup de commerce avec
» la France : mais pour entrer en Espa-
» gne, laissant toutes ces villes à ma
» droite, je pris la route de la Na-
» varre. Feu M. le comte de Gages, cet

» illuſtre capitaine de nos jours, ſi
» célebre par ſes expéditions mili-
» taires, & dont le maréchal de
» Saxe faiſoit tant de cas, étoit vi-
» ceroi de cette province, & réſidoit
» à Pampelune. C'etoit en quelque
» ſorte un exil honorable, où ce grand
» homme avoit été envoyé, après que
» le commandement de l'armée d'Italie
» eut été donné à M. de La Mina. Le
» Comte de Gages ſupportoit ſa diſgrace
» avec cette fermeté qui caractériſe les
» héros. Il s'appliquoit à policer les peu-
» ples ſoumis à ſa domination, eſpeces
» de Barbares, qui, abuſant des privi-
» leges accordés à leur pays, n'étoient
» pas même retenus par le frein géné-
» ral de l'humanité. Avant que ce vice-
» roi gouvernât cette contrée, les
» François y étoient déteſtés, & ſou-
» vent inſultés; mais en publiant une
» ordonnance qui condamnoit les cou-
» pables à deux piaſtres d'amende, il
» ſçut enfin les mettre à la raiſon.

» Une des choſes qui, ſelon moi,
» a fait le plus d'honneur à l'adminiſtra-
» tion du comte de Gages, à la juſteſſe
» de ſes vues, à ſon amour pour le bien
» public, eſt l'abolition d'une coutume

» très-onéreuse à la Navarre. Cette » province, ou ce royaume, car elle » conserve toujours ce dernier nom, » paie un tribut au roi, mais non à titre » d'obligation. On convoque les Etats » pour régler le don gratuit; & c'est le » conseil suprême du pays, qui com» pose cette assemblée. Le viceroi y » préside, & y soutient les intérêts de » la Cour. Pendant tout le tems que » duroient les Etats, les conseillers » avoient une pistole d'or par jour; & » le peuple étoit ruiné par cette taxe. » Vous pensez bien qu'on prolongeoit » la décision tant qu'on pouvoit: » elle duroit souvent trois ou quatre » mois, où vingt-quatre heures au» roient suffi pour tout arranger. M. de » Gages, qui, en qualité de viceroi, » étoit le maître de convoquer l'assem» blée où il vouloit, donna ordre au » Président de se rendre, avec le Con» seil, dans un bois à quelque distance » de Pampelune; & après y avoir fait » dresser des tables pour les registres, » il entoura la forêt d'un régiment de » dragons, s'y rendit lui-même, & » dit en arrivant: Messieurs, je suis » à jeûn ainsi que vous; mais ni

» vous, ni moi ne mangerons ni ne
» dormirons, que l'on n'ait arrêté la
» somme que la province peut donner.
» Il eût été inutile de s'opposer à des
» ordres supérieurs, soutenus par un ré-
» giment; & le même jour vit com-
» mencer & finir les Etats. Tous les
» habitans, à cette nouvelle, allerent
» en foule au-devant de leur gouver-
» neur, l'accompagnerent jusqu'à son
» palais, & le comblerent d'acclama-
» tions & d'éloges.

» La Navarre est, en général, un pays
» pauvre; cependant sa capitale fait
» un commerce assez considérable; & je
» connois plusieurs négocians très-ri-
» ches dans cette ville. Il est vrai qu'on
» ne les distingue pas des plus indigens.
» Ils se nourrissent aussi mal qu'eux, &
» n'ont pas même de cheminées, quoi-
» qu'il y fasse des froids très-vifs. Après
» avoir employé tout le jour à gagner,
» par des occupations fatigantes, un
» argent dont ils ne savent faire aucun
» usage, ils n'ont d'autre amusement, que
» de passer la soirée dans une espece de
» grenier, qu'ils appellent la salle de
» conversation. Là, après avoir bu
» tous dans le même verre, chacun

» tire un bout de tabac de sa poche;
» & bientôt, au travers des nuages
» d'une épaisse fumée, on a de la peine
» à les distinguer, jouant, sur des ta-
» bles longues, avec des cartes dont
» nos laquais rougiroient de se servir.
» Le moindre coup litigieux les met en
» fureur, & excite des querelles qui ne
» finissent qu'à la nuit. Alors chacun se
» recommande à Dieu & à la Vierge;
» & se sépare de son voisin, en se don-
» nant mille bénédictions.

» Quelques jours après mon arrivée
» à Pampelune, on me proposa de me
» conduire dans une assemblée de fem-
» mes. En entrant dans la salle, je les
» saluai très-profondément à la fran-
» çoise; & elles m'honorerent toutes
» d'un coup de tête de protection. Il
» n'est pas de la dignité du sexe Navar-
» rois, de plier le corps ni les genoux
» publiquement; les dames réservent
» ces mouvemens pour le tête-à-tête.

» Je fus fort surpris de les voir
» rangées en ligne, dans une espece
» d'alcove qu'elles appellent estrade;
» les hommes se tenoient vis-à-vis,
» sans proférer une parole. Fatigué
» de jouer un personnage si froid,

» je quittois ma place pour aller
» auprès d'elles soutenir l'honneur de
» ma nation, lorsqu'un petit-maître
» Espagnol me tira par la manche, &
» m'avertit de mettre un genou en terre
» devant la dame à qui je voulois parler.
» Je remerciai mon introducteur, &
» m'avançai vers celle qui me plai-
» soit le plus. C'étoit une veuve jeune
» & piquante, qui avoit de l'esprit,
» mais dont toute la conversation se ré-
» duisit à m'entretenir des religieux de
» saint François, dont elle avoit reçu
» sa premiere éducation. J'aurois entre-
» pris de lui persuader qu'on peut être
» galant sans porter le froc, si un do-
» mestique, chargé d'une pile de vais-
» selle, n'étoit venu troubler notre en-
» tretien. Il s'avança avec gravité, ser-
» vit à genou une assiette à toutes les
» femmes; & lorsqu'il eut fait la ronde,
» il apporta le chocolat que chacun prit
» en silence, pendant qu'on préparoit
» les confitures & les glaces. C'est ce
» que les Espagnols appellent un *refres-*
» *co*, suivi d'une partie de jeu, où, par
» respect pour les dames, l'usage est de
» toujours perdre.

» Autant que je pus le comprendre,

» la galanterie étoit le mobile de l'as-
» semblée ; non cette galanterie Fran-
» çoise, qui n'est qu'un amusement vif
» & badin, un goût passager & folâtre,
» un lien formé par la main du plaisir &
» brisé par celle de l'inconstance, un
» commerce où l'on fait accepter ses
» soins dès la premiere entrevue ; on en
» est récompensé dans la seconde ; on
» se sépare à la troisieme, sans infidé-
» lité & sans reproches ; on effleure
» tout sans rien user ; les plaisirs y cir-
» culent comme la monnoie ; on y prend
» une maitresse pour s'en servir une
» fois ou deux ; & on la céde à d'autres
» qui peuvent avoir le même caprice.

» Le Navarrois plus délicat, enve-
» loppé de son manteau, la tête cou-
» verte d'un feutre énorme, rou-
» lant des yeux où se peint, sans dégui-
» sement, le desir effrené de posséder
» l'objet de sa passion, se tient debout
» vis-à vis de celle qu'il aime. Le soir, il
» suit de loin les pas de sa maitresse,
» tire toute la nuit, sous ses fenêtres,
» des sons de sa guitare, & n'en sort
» que lorsque le soleil vient, par jalou-
» sie, troubler un passe-tems si délicieux.

» Le lendemain, il la suit à l'é-
» glise, paroît devant elle avec un vi-

» ſage pâle & défiguré, lui préſente
» de l'eau benite dans la forme de ſon
» chapeau, obſerve ſur-tout d'entendre
» la meſſe dans la même place, & tâche
» de mettre la *duegna* dans ſes inté-
» rêts : tel eſt l'amant qui n'eſt pas
» ſûr d'être payé de retour. Si au
» contraire il eſt heureux, il accom-
» pagne ſon amante par-tout; & qui-
» conque oſe la regarder, devient
» l'objet de ſa jalouſie, & ſouvent la
» victime de ſes ſoupçons.

» Je ne vous ai encore rien dit de la
» ſituation de Pampelune, placée ſur
» une hauteur, & bordée, du côté de
» la France, par des prairies aſſez rian-
» tes. Cette ville ne doit être regar-
» dée qu'en dehors & légérement. La
» vue en paroît, au premier coup-
» d'œil, très-agréable; mais elle perd
» beaucoup à l'examen. Les rues en
» ſont infames, les bâtimens mauſſa-
» des & ſans art. Quoiqu'en général
» aſſez bien fortifiée, elle pourroit être
» miſe au rang de ces places qu'on
« prend tous les jours ſans efforts, ſi elle
» n'étoit défendue par la citadelle. Les
» Eſpagnols ne laiſſent pas de dire que ſi
» Alexandre l'eût trouvée ſur ſon che-
» min, il eût bien vîte regagné ſa Macé-

» doine. L'alliance bien cimentée de la » France avec l'Espagne rend ce pays » moins important qu'autrefois ; cependant ces mêmes Espagnols, gens d'habitude, n'ont point encore changé d'opinion. Ils en ont fait le premier gouvernement militaire, après la Catalogne ; & ils y tiennent de grosses » garnisons.

» Les Navarrois jouissent de très- » grands privileges ; & toutes leurs » affaires sont jugées par un conseil suprême, résident à Pampelune. Vous » savez que ce pays a été uni à l'Espagne par le droit du plus fort, pendant la vie de son légitime souverain, » Jean d'Albret, à qui Catherine de » Foix son épouse, disoit : si nous fussions nés, vous Catherine, & moi » Don Jean, nous n'aurions jamais perdu » la Navarre. Le scrupuleux Charles- » Quint ordonna en mourant à son fils » de la restituer ; Philippe II en fit autant à Philippe III ; & cette restitution est, depuis ce tems, une des dernieres volontés des rois d'Espagne ».

J'aurois desiré que M. de Prémain pût m'accompagner en Arragon ; mais des affaires pressantes le rappellant dans sa patrie, je fis seul le voyage jusqu'à

Sarragoſſe. Ce royaume, qui tire ſon nom d'une riviere qui l'arroſe, n'eut, dans ſon origine, qu'une très-petite étendue; mais ſes ſouverains s'aggrandirent ſucceſſivement par des conquêtes; & il formoit déja une aſſez puiſſante monarchie, lors de ſa réunion avec la Caſtille. Vous avez pu juger du caractere de cette nation, par la formule ſinguliere, dont vous avez vu qu'elle ſe ſervoit anciennement pour l'élection & la réception de ſes rois. Ce pays poſſédoit alors de grands privileges; mais il les perdit inſenſiblement; & ce qui acheva de l'en dépouiller, fut ſon obſtination à ſuivre le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V. Ce dernier l'aſſujettit aux loix & au Conſeil de Caſtille; enſorte que cette province n'a plus de tribunal ſouverain. Elle eſt gouvernée par un vice-roi, ou capitaine général; & la juſtice y eſt adminiſtrée par un préſident & dix officiers qui jugent, ſauf appel à un conſeil ſupérieur.

Sarragoſſe, qui en eſt la capitale, eſt une des villes les plus conſidérables de l'Eſpagne, & en même tems une des plus anciennes, s'il eſt vrai qu'elle ait été bâtie par les Phéniciens. Ils l'appel-

lerent *Salduba*, qui signifie, dit-on, l'empire de Baal. Les Romains y envoyerent une colonie, & la nommerent *Cæsarea Augusta*, d'où s'est formé, par corruption, le nom de Sarragosse.

Cette ville est située dans une plaine, sur les bords de l'Ebre qui la traverse. Elle est grande, belle, riche, propre, bien bâtie, bien pavée, & ornée de superbes édifices. On y compte dix-sept grandes églises, & quatorze monasteres. Elle est le siege d'un archevêché, d'une université & d'un tribunal de l'Inquisition. On passe l'Ebre sur un des plus beaux ponts de l'Europe; & l'on entre dans la ville par quatre portes qui répondent aux quatre points du monde. L'ancien palais des rois est aujourd'hui celui de l'Inquisition, dont on a fait aussi une citadelle pour contenir un peuple inquiet, remuant, ennemi des Castillans & de ses maîtres. Les bords de l'Ebre sont revêtus de quais qui servent de promenades; & une autre promenade plus belle encore, est la rue Sainte, que sa largeur feroit prendre pour une place, & sa longueur pour un cours vaste & magnifique. C'est là que se promenent les gens de qualité, & qu'on voit rouler

tous les soirs un grand nombre de carrosses. Cette rue est bordée de palais, parmi lesquels se trouve celui du gouverneur; & on l'appelle Sainte, parce que les païens y verserent le sang d'une multitude de martyrs. Elle passe pour la plus belle de toute l'Espagne.

Parmi les églises de Sarragosse, une des plus célebres est celle du *Pilar* (du Pilier), où l'on montre, sur une colonne de jaspe, l'image de la sainte Vierge, qui attire des pélerins de toutes le provinces. Si on en croit les habitans, elle fut donnée à saint Jacques du vivant même de la Mere de Dieu, qui lui apparut sur ce beau pilier. L'église n'est point magnifique; mais on ne peut rien imaginer de plus riche que ses ornemens.

Ce pays étoit autrefois très-peuplé; il contient encore plus de soixante-dix villes, dont sept ou huit sont assez considérables. Catalayud, anciennement Bilbilis, a été la patrie du poëte Martial; & l'on trouve encore dans les environs, de l'or & du fer qu'il vante dans ses épigrammes. Cette ville a vu naître aussi le célebre Gracian, dont les écrits, pleins d'une politique sublime, ont été traduits en françois par Amelot.

Je ne fais qu'indiquer les lieux connus par quelques singularités. Tervel est l'endroit où est né Sanche Mugnos, ce chanoine de Barcelone, qui, du tems du grand schisme d'occident, succéda à l'anti-pape Benoît XIII, & prit le nom de Clément VII. Dans la suite, pour rendre la paix à l'église, il quitta la thiarre, & se contenta de l'évêché de Mayorque. Les voyageurs vont voir à Daroca, une grotte merveilleuse, qui a sept cens quatre-vingt toises de longueur; à Alaniz, une fontaine qui jette de l'eau par quarante-deux tuyaux; à Huesca, la maison où l'on veut que saint Laurent ait pris naissance; à Villilla, une cloche qui, dit-on, sonne d'elle-même, toutes les fois qu'il doit arriver quelques malheurs à l'Espagne. On prétend qu'elle est l'ouvrage des Goths, & qu'ils y ont jetté, en la fondant, une des trente pieces d'argent, qui furent le prix de la trahison de Judas. Elle tinte d'abord, & sonne ensuite par volée, sans être agitée ni par le vent, ni d'aucune autre maniere sensible. Cent auteurs assurent ce fait; mais ce sont tous des auteurs Espagnols.

Je suis, &c.

A Sarragosse, ce 20 avril 1755.

LETTRE CCII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

Du royaume d'Arragon, on entre dans la principauté de Catalogne. C'est la province la plus belle, la plus peuplée & la plus riche de la monarchie : elle vaut seule mieux que la moitié du royaume. Le climat y est excellent, le territoire cultivé & fertile ; le pays, rempli de villes, de places fortes, de ports de mer, fournit toutes les productions de la nature, & peut se passer de l'Espagne & de tout l'univers. La Catalogne est séparée de la France par les Pyrénées ; & Barcelone en est la capitale. Elle formoit anciennement un état plus vaste ; mais les comtés de Conflans, de Foix, de Roussillon en ont été détachés, & cédés à Louis XIV par le traité qui précéda son mariage avec l'Infante : cependant elle ne laisse pas que d'être encore très étendue. Elle comprend un archevêché, sept évêchés, vingt-huit abbayes de Bénédic-

tins & de Bernardins, & est arrosée par un grand nombre de rivieres qui se jettent immédiatement dans la mer.

Le caractere des Catalans est fier & républicain; & il n'y a rien qu'ils ne sacrifient, pour conserver leur liberté. On sait les malheurs où les précipiterent, pendant la guerre pour la succession, les mouvemens d'une aveugle fureur. Ils ouvrirent leurs portes à l'archiduc Charles, au préjudice de la fidélité qu'ils avoient jurée à Philippe; mais, après neuf ans de la plus cruelle obstination, ils furent contraints de se livrer à la clémence du vainqueur. On leur ôta les moyens de se soulever de nouveau, en les dépouillant de leurs privileges: aussi sont-ils restés ennemis mortels des Castillans & de la monarchie. Ils le sont également de toute discipline légale, militaire & ecclésiastique, & n'ont de fanatisme que pour la liberté.

Barcelonne est une grande ville, belle, forte & commerçante, pleine de manufactures, de richesses, de luxe & de plaisirs. Elle l'emporte même sur Madrid, par l'agrément, les arts, l'utilité & l'industrie. Il est vrai qu'elle a, sur

cette capitale, l'avantage d'un port de mer. On la croit de la grandeur de Toulouse; & l'on y compte cent mille habitans. Peu de villes se sont signalées par un plus grand nombre de sieges; & peu de sieges ont été plus mémorables; je ne parlerai que de celui qui, en 1714, rendit la paix à l'Espagne, & assura ce royaume à Philippe V.

Barcelonne persistant dans sa révolte, Louis XIV fit passer les Pyrénées à quarante bataillons, sous les ordres du duc de Berwick, pour soumettre cette place, une des plus fortes de l'Europe. Ce général ouvrit la tranchée la nuit du 12 au 13 du mois de juillet; & malgré le feu terrible des assiégés, les travaux furent poussés avec une vigueur incroyable. Les Catalans firent une sortie de trois mille hommes, dans laquelle ils perdirent beaucoup de monde; & tous ceux qui furent pris, furent pendus. La désolation étoit dans cette ville bloquée, du côté de la mer, par une flotte Françoise, de façon que rien ne pouvoit entrer ou sortir. On envoya deux trompettes aux assiégeans, pour les prier de permettre à un certain nombre de da-

mes de ſortir de la place; mais on refuſa de les entendre. Vingt-quatre mortiers, & cent ſoixante pieces de canon, tirant chacun douze fois dans une heure, augmentoient la conſternation de ces malheureux. Le duc de Berwick, inſtruit de leur état, ſut que la garniſon étoit diſpoſée à ſe rendre; mais que le peuple, plus obſtiné que jamais dans la révolte, s'y oppoſoit; que les eccléſiaſtiques, les moines ſur-tout, & en particulier un hermite qu'on regardoit comme un ſaint, l'y entretenoient, & couroient de rue en rue, comme des frénétiques, pour inſpirer à la populace la rage dont ils étoient tranſportés; que la diſette étoit dans la ville; qu'on ne diſtribuoit les vivres qu'avec meſure, & que pluſieurs manquoient même du néceſſaire.

Cependant les travaux avançoient; les François avoient fait l'attaque du chemin couvert, & s'en étoient rendus maîtres. La fureur & le déſeſpoir, à la perte de ce poſte, s'empara de tous les ordres des citoyens: le conſeil public s'aſſembla; il fut conclu que l'on continueroit à ſe défendre; & l'on fit dreſſer une ordonnance qui obligeoit, ſous pei-

ne de mort, tous les habitans à prendre les armes. Ceux-ci voyant que leurs murailles alloient bientôt être ouvertes, firent une coupure dans la ville, pour la construction de laquelle ils démolirent plusieurs églises. Pleins de confiance dans ce nouveau retranchement, & toujours aveuglés par leur fureur, une troupe de femmes & d'enfans parurent sur la breche, où, en signe de désespoir, ils planterent un drapeau noir, semé de têtes de mort.

Des témoignages si marqués de leurs dispositions, n'engagerent pas le duc de Berwick à les ménager. Il fit attacher les mineurs aux bastions; & l'assaut fut ordonné pour le lendemain. Trois fois les François se présenterent; & trois fois ils furent repoussés. Ils revinrent à la charge après un jour d'intervalle; & l'action dura depuis dix heures du soir, jusqu'à six heures du matin. Ils resterent d'abord maîtres du poste, & s'y logerent; mais les Barcelonnois les en chasserent de nouveau. On prit le parti d'aggrandir les breches; on recommença à battre les remparts avec plus de vigueur; & ce feu terrible parut enfin avoir fait impression sur l'esprit de ces rebelles. Deux cens habi-

tans fortirent de la place, criant miséricorde, & joignant à ce cri celui de *vive Philippe V, roi d'Espagne.*

Ces dispositions déterminerent le général François à tenter la voie de la clémence : il fit sommer la ville de se rendre ; mais un sergent de bataille parut au haut de la breche, demanda à parler au commandant de la tranchée, qui étoit M. d'Asfeld, & lui dit les paroles suivantes : « le conseil a résolu » de ne recevoir aucune proposition. » Votre Excellence veut-elle quelque » chose de plus ? » Sur cette annonce, le duc de Berwick ordonna un assaut général. Le signal donné, les troupes s'ébranlerent & allerent en avant. Les Barcelonnois, qui ne s'y attendoient pas si-tôt, se défendirent foiblement. Les assiégeans se rendirent maîtres des breches, s'emparerent des bastions, attaquerent la coupure & s'y logerent. Dès-lors les assiégés, accablés par le nombre, ne songerent plus qu'à leur sûreté. Ils abandonnerent la ville vieille, se retirerent dans la neuve, & demanderent à capituler. La négociation dura vingt-quatre heures ; & la capitulation fut conclue aux conditions suivantes :

Que

Que les habitans se soumettroient à la discrétion de Philippe V, avec assurance néanmoins, qu'ils conserveroient leur vie, leurs biens & leur liberté; que la ville se racheteroit, par une somme, des droits du pillage sur une place prise d'assaut; qu'elle paieroit une autre somme pour les officiers & les soldats d'artillerie, à qui, de droit, appartenoient les cloches des églises; & que les troupes réglées pourroient entrer au service de France ou d'Espagne, ou se retirer où elles voudroient.

Ce siege qui dura soixante-un jour de tranchée ouverte, avoit coûté six mille hommes aux assiégés, cinq mille aux François, & autant aux Espagnols. Il s'étoit tiré, de part & d'autre, plus de cent mille coups de canon; & les assiégeans avoient jetté dans la ville au-delà de quarante mille bombes. M. de Guerchi, lieutenant général, distribua des troupes dans tous les quartiers, garnit les remparts de batteries tournées contre le corps de la place, & fit désarmer les habitans. Le maréchal de Berwick cassa tous les tribunaux, dont les officiers furent dégradés, nomma d'autres magistrats à leur place pour

exercer la justice, & fit porter au roi d'Espagne soixante drapeaux pris sur les rebelles; mais ce prince les renvoya au maréchal, pour être brûlés par la main du bourreau dans la place publique. On arrêta les principaux chefs de la révolte, qui furent conduits dans différentes prisons du royaume; & le calme fut rétabli dans la Catalogne.

Il y a, près du port de Barcelonne, une darsine pour construire des galeres; mais cette partie est négligée, ainsi que toute la marine Espagnole. Elle consiste en quarante vaisseaux de ligne, & environ autant de frégates, avec une vingtaine de chebecs pour croiser dans la Méditerranée contre les Barbaresques. Une marine si peu considérable ne suffit pas pour un royaume placé entre deux mers, & dont les possessions, éloignées de plus de deux mille lieues, contiennent une immense étendue de côtes. Il lui faudroit des flottes nombreuses, capables de battre continuellement la mer, & de la nettoyer, sinon par une supériorité, du moins par une égalité de forces.

Je crois avoir dit que les Biscayens étoient les meilleurs marins de

l'Eſpagne ; mais ils ſont haïs des Caſtillans, & par conſéquent négligés. Les ſoldats qu'on met à bord des vaiſſeaux de guerre, ſont tirés des troupes de terre ; les canoniers ſont pris dans le corps ordinaire de l'artillerie ; & les officiers ne paſſent que pour de très-médiocres navigateurs. Ce zele pour les découvertes, ces recherches, ces connoiſſances qui occupent les Anglois & même les François, ne ſont pas encore entrés dans l'ame des Eſpagnols. Leurs voyages des Indes eſt de routine ; & il eſt à naître, qu'aucun de leurs vaiſſeaux ſe ſoit jamais écarté de ſon chemin, ou par curioſité, ou par le deſir de découvrir quelque choſe de nouveau. Auſſi n'ont-ils pas encore trouvé le moyen de raccourcir leur route, ni de perfectionner leur méthode. En Europe même, leur navigation ne s'étend qu'à trois ou quatre cens lieues de leurs côtes ; & jamais ils ne ſont entrés ni dans la mer Baltique, ni dans celle du Nord.

Ce n'eſt pas faute de matériaux, ſi ces peuples manquent d'une bonne marine. La Biſcaye, la Galice, la Navarre & les Aſturies fourniſſent abondamment des bois, des cordages,

des voiles, des mâtures & du fer, sans le secours des étrangers. Autrefois ils avoient des vaisseaux lourds, massifs, forts comme des châteaux, & terribles pour le combat. Ils se sont dégoûtés de cette construction, qui leur étoit propre, pour prendre celle des Anglois, dont ils admiroient la légéreté, la promptitude & la facilité des manœuvres. Mais ils n'avoient pas combiné, que la plupart de ces avantages dépendent de l'adresse des matelots & de la science des capitaines. Aussi n'ont-ils gagné à ce changement, que d'avoir des bâtimens plus légers, & par conséquent de moindre résistance. Les premiers tenoient tête aux Anglois qui en étoient souvent maltraités. Aujourd'hui ces mêmes Anglois les prennent presque tous; & ceux qui restent, sont ou délabrés ou de médiocre service. J'ai parlé ailleurs d'un des plus honteux fléaux pour la marine Espagnole, des corsaires Barbaresques, qui désolent les côtes & ruinent le commerce.

Le voisinage de Barcelonne me rappelle le célebre monastere de Notre-Dame-de-Monserrat, fondé à l'occasion d'une image miraculeuse

de la Vierge, dans un siecle où les images faisoient encore beaucoup de miracles. Ce monastere est devenu depuis, un des plus fameux pélerinages de l'Europe. C'est une abbaye de Bénédictins, située dans une montagne qui a quatre lieues de tour, deux de hauteur, & n'est presque formée que de rochers escarpés. Il y a plusieurs cellules dispersées dans la montagne, où vivent des religieux de la maison, & d'autres solitaires entiérement séparés du monde. Le cloître & l'église occupent une esplanade au pied d'un rocher fort élevé & fort roide. On dit tous les jours une messe, pour prier la sainte Vierge de ne pas permettre que ce rocher tombe, & écrase l'église & le couvent. La communauté est de soixante à quatre-vingt religieux, sans y comprendre les freres donnés, les domestiques, & trente pensionnaires nobles, qui y sont élevés & habillés d'une maniere uniforme : on y compte en tout plus de cinq cens personnes. Je vous ai dit que saint Ignace a vécu quelque tems dans cette solitude ; on y voit encore une inscription qui en rappelle le souvenir. La sainte image est sur l'autel, fort

noire de couleur, & tenant un Petit-Jesus entre ses bras. On l'apperçoit à travers un treillis de fer doré; & elle est éclairée par la lueur de plus de cent lampes. Le trésor de l'église est très-riche ; on admire sur-tout la couronne de la Vierge, qu'on estime plus d'un million.

En quittant Barcelonne, & tirant au sud-ouest, j'arrivai le deuxieme jour à Tarragone. Il n'y a rien de remarquable dans cette ville, si vous en exceptez quelques restes d'antiquités, qui marquent que les Romains avoient eu soin de l'embellir. Les Scipions en firent une place d'armes contre les Carthaginois. On montre, à quelques lieues de là, le tombeau de ces grands hommes, ou plutôt la base & les restes d'un obélisque élevé en leur honneur. On y voit deux figures habillées à la Romaine, qui les représentent; d'autres veulent que ce soient deux esclaves qui pleurent la mort de ces héros. Les habitans de Tarragone furent les premiers qui, par une flatterie abominable, s'aviserent, du vivant même d'Auguste, de bâtir un temple à cet empereur. Ils eurent encore la bassesse de lui envoyer des députés, pour lui dire qu'un palmier

avoit crû sur son autel. « C'est une preu- » ve, répondit Auguste, que ce tem- » ple est très fréquenté, & que vous y » faites souvent des sacrifices ».

Les autres places fortes de la Catalogne sont Figuere, Puicerda, Roses, Palamos, Girone, Tortose, Flix, Urgel, Lérida, qui, toutes ensemble, font de cette principauté le gouvernement le plus militaire de l'Espagne. Celui qui là commande est ordinairement un homme de guerre, distingué dans les armées; & cette province renferme seule presque autant de troupes, que le reste du royaume.

Les forces de terre de cette monarchie peuvent former en tout, les frontieres & les places garnies, quarante-cinq à cinquante mille hommes; le fond en est excellent; & commandés par de bons officiers, ils ne le cedent à aucune autre nation. L'infanterie est composée d'environ soixante-dix bataillons de troupes Espagnoles, de deux régimens Italiens, trois Wallons, trois Irlandois, trois régimens Suisses, sans compter les invalides & le corps des milices. Ces dernieres ne reçoivent de paie, que lorsqu'elles sont employées.

Les compagnies franches ſont entretenues par les villes dont elles compoſent la garniſon ; & pour dédommagement, ces mêmes villes jouiſſent de pluſieurs privileges. Lorſque ces compagnies entrent en campagne, ou qu'elles marchent pour le ſervice de Sa Majeſté, elles ſont payées aux dépens du roi.

Je ne dois pas oublier les montagnards de Catalogne, connus autrefois ſous le nom de Miquelets, & aujourd'hui la meilleure infanterie légere de l'Europe. Ils tirent & ſe battent parfaitement ; mais ils font la guerre avec inhumanité. On frémit des fureurs qu'ils exercerent ſous les étendards de l'Archiduc. Rien ne pouvoit modérer leur inclination ſanguinaire. Leurs amis, leurs parens même n'étoient point en ſûreté de leur vie. On a commencé à les enrégimenter ; & ils ſeront bons pour la guerre des défilés de montagnes & de bois. Leur habillement eſt plus leſte que celui des troupes réglées. Il conſiſte en une veſte, une petite redingotte dont ils ne paſſent jamais les manches ; & leurs ſouliers ſont faits de corde.

L'infanterie Eſpagnole a joui, pen-

dant des siecles, de la réputation & du titre d'invincible, qu'elle n'a perdu qu'à la bataille de Rocroi. Elle ne s'est point relevée de cette défaite, qui a été le coup d'essai du fameux prince de Condé. Il semble même qu'on prenne tous les moyens possibles pour achever de la détruire, en y plaçant des malfaiteurs, des brigands & toutes sortes de gens sans aveu. D'ailleurs elle n'est habillée que tous les quarante mois avec de fort mauvais draps; & elle vit très-durement. Cependant, telle qu'elle est, elle forme un fond respectable, qu'on remettroit aisément à son premier point de discipline & de valeur.

Le corps militaire le plus distingué de cette nation sont les gardes Espagnoles, composées de quarante - deux compagnies de fusiliers, de cent hommes chacune, & de sept compagnies de grenadiers. Les gardes Wallones sont mieux exercées, mieux habillées, ont l'air plus leste, & passent pour la meilleure infanterie de l'Europe. Il en est sorti d'excellens généraux, entre autres le fameux comte de Gages, un des plus grands capitaines de ce siecle. Je ne dis rien des autres troupes, Wal-

lones, Irlandoises, Italiennes & Suisses qui servent en Espagne; elles y ont la même réputation de bravoure & de conduite, que chez les autres nations qui les ont à leur service. Il y a un corps superbe & excellent de grenadiers provinciaux, composé d'environ deux mille soldats, qui sont l'élite des milices du pays.

La cavalerie contient à peine dix à douze mille hommes; mais elle est fort estimée, parce que les chevaux d'Espagne sont les meilleurs de l'Europe. Philippe V lui a dû sa couronne; deux mille cavaliers chasserent l'Archiduc de la Castille, & détruisirent presque toute son armée. Les premiers corps de cette cavalerie, sont les trois compagnies Espagnole, Italienne & Wallone des gardes à cheval, montées superbement, & commandées par de très-grands seigneurs. On compte douze compagnies de carabiniers, de cinquante par compagnie, qui sont choisis sur toute la cavalerie, & jouissent de la plus grande réputation. Le reste sont des régimens nationnaux à quatre escadrons, des dragons qui font le service à pied & à cheval, & quelques troupes légeres.

L'artillerie Espagnole est sur un assez bon pied; les canonniers connoissent cette partie, & sont bien exercés; mais les poudres y sont détestables, quoique le pays fournisse les meilleures matieres pour en faire d'excellentes. Le Génie est en mauvais ordre; les ingénieurs ne sont, ni aussi appliqués qu'en France, ni exercés dans d'aussi bonnes écoles, ni formés par d'aussi habiles maîtres. Les places fortes sont délabrées & tombent en ruines. Celles qui gardent les frontieres du côté de la France, m'ont paru les seules qu'on prenne soin d'entretenir, comme si elles étoient menacées, de notre part, d'une prochaine irruption.

J'arrive, Madame, dans ce beau royaume de Valence, où la nature forme des hommes bien faits, robustes, propres au plaisir, & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. C'est le jardin de l'Espagne; tous les fruits qui croissent dans les quatre parties du monde, en font comme un second paradis terrestre. Les femmes y sont plus belles, plus aimables, plus galantes, mais les maris plus jaloux, que dans le

reste du royaume. C'est le séjour des richesses, de l'industrie, du commerce & du luxe; & si ce n'est pas celui du bonheur, malgré tout ce qu'il fournit pour le procurer, c'est qu'il faut de la philosophie & de la liberté, pour jouir des dons de la Providence, & qu'ici on est accablé sous le joug du gouvernement, des préjugés & des impôts. Le pays est si peuplé, que dans ces belles & riches plaines, on rencontre, d'une demi-lieue à l'autre, une ville, un bourg ou un village; & l'on voit devant toutes les maisons, une troupe de femmes & d'enfans occupés à filer de la soie.

Les lieux où j'ai passé, en les nommant suivant l'ordre de ma route, sont Morviedro, Valence, Xativa, Alicante & Orihuela. Morviedro est cette ancienne & infortunée Sagunte, dont les habitans, par attachement pour les Romains, aimerent mieux se brûler avec leurs richesses, que de se soumettre à Annibal. On y montre plusieurs inscriptions, & d'autres antiquités, parmi lesquelles on voit Bacchus monté sur un tigre, une tête du général Car-

thaginois, & les restes de l'amphithéatre dont j'ai parlé ailleurs.

Valence, qui a donné son nom à ce royaume, est une ville très-grande, très-peuplée, dans une situation agréable, & ornée de beaux édifices qui l'ont fait nommer *Valence la belle*. Une partie de la noblesse y fait sa résidence; l'université y attire beaucoup de gens d'étude, & le commerce beaucoup de négocians. L'archevêque a droit, les jours de cérémonie, de porter l'habit des cardinaux, & les chanoines celui des évêques. Tous les ordres y ont des couvens; & cette ville fourmille d'ecclésiastiques & de moines.

Xativa se vante d'être la patrie de Calixte III, & de cet autre Borgia, si connu, si détesté sous le nom d'Alexandre VI. Elle fut prise d'assaut par M. d'Asfeld, dans la guerre de la succession, ensuite rasée de fond en comble, puis rétablie sous le nom de Saint-Philippe. Un peu plus loin, est la forteresse de Montesa, siege d'un ordre de chevalerie qui en porte le nom. Il n'est connu que dans le royaume de Valence, où il posséde dix-neuf commanderies qui ne peuvent être occu-

pées qne par des gens du pays.

Les environs d'Alicante sont stériles; mais à deux lieues de là, est une belle plaine; & ses productions forment les principales richesses de son commerce. L'excellent vin de ce canton n'est pas commun : il faut qu'il ait au moins douze ou quinze ans pour acquérir sa parfaite qualité; & comme depuis les dernieres guerres, les habitans sont peu à leur aise, il est rare qu'on le conserve si long-tems.

On dit en proverbe, « soit qu'il » pleuve, soit qu'il ne pleuve pas, il y » a toujours du bled à Orihuela », pour marquer l'extrême fertilité du territoire de cette ville. Elle est entourée de jardins agréables, honorée d'un évêché, décorée d'une université, & défendue par une citadelle.

Le royaume de Murcie, qui confine à celui de Valence, n'a que deux villes considérables, Murcie & Carthagene. On voit, dans la premiere, le tombeau d'Alphonse X, roi de Castille. Ce prince, qui, dans un siecle d'ignorance, se distingua par ses connoissances historiques & astronomiques, voulut, en choisissant sa sépul-

ture dans la cathédrale, lui laisser une marque de son affection & de sa reconnoissance; car s'étant absenté de ses Etats, pour aller prendre possession de l'empire qui l'avoit élu pour son chef, son fils s'opposa à son retour; de sorte que ce monarque ne trouva d'asyle, que dans sa bonne & fidèle ville de Murcie.

On m'a fort vanté la maniere dont s'y exerce la police. Tous les fruits s'y vendent au poids, ainsi que le pain, la viande & le gibier. On en marque le prix sur un pilier; & personne ne peut vendre plus cher que la taxe, attachée par la main même du magistrat. Les denrées doivent être visitées avant que d'être mises en vente; & si quelqu'un donne de mauvaise marchandise, ou trompe sur le poids, on le fait promener par la ville, monté sur un âne, suivi du bourreau qui le frappe de verges, & précédé d'un trompette, qui crie à haute voix dans tous les carrefours: « c'est la punition qu'exerce la justice » contre un tel ou une telle, qui, ayant » commis tel crime, a été condamné à » tant de coups de fouet ». Ce qu'il y a de singulier, c'est que si le bourreau

lui en donne plus que la sentence ne porte, il est lui-même fouetté à son tour.

Murcie est une ville d'environ quinze mille habitans. On m'a assuré que, dans son seul territoire, il y a plus de trois millions de mûriers; que son plus grand revenu vient de la soie, & qu'on en fait pour plus d'un million par année. A l'égard de Carthagene, dont le nom fait assez connoître ses fondateurs, on prétend que son port est un des meilleurs de la Méditerranée. Le fameux André Doria disoit : « je ne connois » que trois bons ports : le mois de juin, » le mois de juillet, & Carthagene ».

La plante dont on fait la soude, est fort commune dans les environs de cette ville. Elle jette une tige haute de dix-huit à vingt pouces, qui croît dans les pays chauds, sur les côtes de la mer, s'étend au large, & se divise en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont longues, étroites, charnues & pleines de suc. Ses fleurs, qui naissent le long de la tige, sont à plusieurs feuilles, auxquelles succedent des fruits arrondis, membraneux, & contenant une semence noirâtre, luisante, & semblable

à un petit serpent roulé en spirale. On coupe cette plante quand elle est dans sa parfaite grandeur; on la laisse sécher au soleil comme le foin; on la met en gerbe; on la jette dans de grands trous faits exprès, & tellement couverts, qu'il n'y entre de l'air, que pour entretenir le feu. La matiere se réduit non seulement en cendres; mais comme elle contient beaucoup de sel, ses parties s'accrochent & s'unissent de telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fait une espece de pierre fort dure, qu'on est obligé de casser avec des marteaux, pour la retirer quand elle est froide. C'est cette même pierre qu'on appelle la soude; elle entre dans la composition du savon & du verre; on s'en sert pour dégraisser les étoffes & pour blanchir le linge. Elle est d'un grand usage dans les pays où l'on ne brûle que du bois flotté; parce que les cendres qu'il produit, ne sont point propres à faire de bonne lessive. La meilleure soude est celle qui vient d'Alicante: on la tire en balles du poids de sept à huit quintaux. On doit la choisir seche, sonnante, poreuse, d'un gris bleu, & sans mauvaise odeur. On dis-

tingue la soude de Barille & la soude de Bourde. La premiere est la plus estimée. Plus elle a subi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une saveur caustique. Les Espagnols les mêlent souvent ; & quelquefois ils y mettent de la pierre ou de la terre, pour en augmenter le poids ; ce qui empêche la perfection de la fabrique des glaces.

On me fit voir à Carthagene, une galere qu'avoit autrefois montée Philippe V, & que, par respect, on laissoit périr dans le port. C'est des Maures, que les rois d'Espagne ont pris cette coutume musulmane & barbare, qui empêche qu'un vaisseau, un cheval, une maitresse ou une femme qui ont été à leur usage, ne puissent plus servir à personne. Philippe IV allant en procession à Notre-Dame-d'Atoche, un seigneur lui offrit un cheval superbe, que le monarque refusa de monter, pour ne pas rendre, disoit-il, ce bel animal désormais inutile. Ce même prince ayant long-tems poursuivi une dame dont il étoit fort épris, alla lui-même une nuit heurter à sa porte, ne doutant pas qu'elle ne lui fût ouverte. « Allez, Sire,

» lui dit cette femme, allez à la garde de » Dieu; je n'ai point du tout envie » d'être cloîtrée ».

De hautes montagnes séparent la province de Murcie du royaume de Grenade, pays admirable pour le climat & pour le sol. Il y reste un nombre prodigieux de villes, florissantes autrefois, aujourd'hui les tristes débris du brillant empire des Maures. Quelques-unes sont encore jolies & bien peuplées. La capitale sur-tout, qui donne son nom à la province, est une ville délicieuse. Elle est située au pied d'une chaîne de montagnes fort escarpées, qui s'étendent très-avant dans une plaine immense, qu'elles bordent des deux côtés. Cette plaine est charmante, soit par les jardins, soit par les villages, qui, dispersés dans cette vaste étendue, offrent un point de vue admirable.

Grenade est une ville ouverte; car cette fameuse muraille, flanquée de plus de mille tours, dont il est parlé dans les anciennes descriptions, ne subsiste plus. On trouve, en entrant, une grande place, décorée de plusieurs beaux bâtimens, qui ne sont presque

que des couvens & des hôpitaux. On montre dans la cathédrale, les tombeaux de Ferdinand & d'Isabelle, de Jeanne leur fille, & de son mari Philippe I, pere de Charles-Quint.

Le quartier de la ville le plus curieux est l'Alhambra, où l'on voit, sur une hauteur, les anciens palais des rois de Grenade, construits dans le goût moresque, avec des tours, des dômes, & des fontaines ornées d'inscriptions en langue Arabe. Charles-Quint y fit ajouter un corps-de-logis, qui n'est point achevé. La face en est assez belle; & les appartemens sont rangés autour d'une grande cour, exactement ronde, accompagnée de deux galeries à colonnes de marbre. Les jardins de cette ancienne demeure des rois Maures avoient de la magnificence; & le vieux palais présente encore un aspect majestueux. Il est environné de murailles & fortifié de tours, qui lui donnent l'air d'une citadelle. Les dedans sont remplis de hiéroglyphes & d'ouvrages à la mosaïque. La plupart des salles sont voûtées, d'un travail hardi & délicat. Ce qu'on appelle la cour des lions, est un grand emplacement en-

touré de portiques à colonnes d'albâtre, où douze de ces animaux, jettant de l'eau par la geule, forment autant de fontaines qui jouent continuellement. Je ne ferai point la description des autres parties de cet édifice; il suffit d'en avoir marqué le goût.

Quant au nom de Grenade, on est partagé sur son étymologie. Les uns la croient ainsi appellée, de la grande quantité de grenadiers qui croissent dans son territoire; les autres, de sa ressemblance avec une grenade; parce que les maisons y sont disposées, comme les grains le sont dans ce fruit. La ville est divisée en quatre quartiers; le premier, habité par le clergé, les négocians & la noblesse, est l'endroit de la ville le plus fréquenté, le mieux bâti, & celui où se trouve la cathédrale, la chancellerie, & le conseil supérieur de la province. La cathédrale, quoique petite & dans le goût moderne, n'en est pas moins digne de la curiosité des voyageurs.

Le quartier nommé Albaycin, fut long-tems occupé par les Maures, même après la conquête de ce royaume par Ferdinand; mais, ayant excité une

sédition contre le cardinal Ximenès qui les pressoit d'embrasser le christianisme, ils furent tous déclarés criminels de lese-majesté, & comme tels, condamnés au dernier supplice, à moins qu'ils n'aimassent mieux recevoir le baptême; ce qu'ils firent effectivement. Les autres Maures, soit de la ville, soit du voisinage, imiterent leur exemple; & bientôt tout le pays devint chrétien. On dit que le dernier roi de Grenade, sortant de son palais pour se rendre à son vainqueur, prit son chemin par une porte de l'Albaycin, & demanda pour toute grace, que personne, après lui, ne sortît par cette même porte. Ferdinand la lui accorda; & afin que la grace eût lieu à perpétuité, cette porte fut murée, & l'est encore.

Tous les historiens nous représentent les Maures, à cette époque, comme une nation aimable; & Grenade, comme le centre des sciences, des arts, du luxe, des plaisirs & de la galanterie. C'est ce que prouve encore aujourd'hui la beauté des palais de ses rois dans tous les lieux de leur résidence. Les jardins sur-tout étoient remarquables par l'agrément du dessein, & la

distribution des eaux; car ces peuples entendoient très-bien l'hydraulique, & savoient en tirer parti pour l'utilité & l'embellissement. Leur architecture étoit noble, magnifique & d'une durée admirable. Leurs palais se sont conservés entiers; & tout y étoit d'une recherche & d'une élégance, dont on ne peut prendre l'idée qu'en les voyant. Quel siecle brillant pour l'Espagne, que celui de ces peuples! Combien, aux yeux de la philosophie, la religion à part, ils étoient supérieurs alors aux autres nations de l'Europe! L'humanité, la douceur, la générosité, la bonne foi brilloient chez eux, autant que le courage & l'amour du plaisir; tandis que, plongés dans l'ignorance & la barbarie, les peuples voisins ne connoissoient que l'avarice, la trahison, la cruauté & le fanatisme. On prétend qu'à la prise de Grenade, le cardinal de Ximenès fit brûler plus de cinq mille volumes d'ouvrages Mahométans; voulant effacer, disoit-il, toutes les marques de leurs erreurs, & faire oublier qu'on les eût jamais suivies en Espagne. On croit voir le Calife Omar mettre le feu à la bibliotheque d'Alexandrie. Ximenès

ne réserva que quelques livres de médecine, les Maures ayant toujours été très-curieux de cette science ; & il les envoya à son université d'Alcala.

Ce qui contribue principalement à rendre délicieux le séjour de Grenade, sur-tout en été, c'est la multitude de ses ruisseaux & de ses fontaines. On en compte jusqu'à dix mille, & presque autant de glacieres pour rafraîchir le vin. Aussi y voit-on venir, dans cette saison, beaucoup de noblesse de tous les endroits de l'Espagne. Les Maures trouvoient cette cité si charmante, qu'ils étoient persuadés que le paradis devoit être dans la partie du ciel qui est sur la ville. On dit que les Castillans, attaqués par les Grenadins, vinrent ravager ce royaume, mirent le siege devant la capitale, & que les Maures acheterent la paix par un présent de douze mulets chargés de figues, dont chacune étoit garnie d'un double ducat.

Au commencement du quatrieme siecle, dans un lieu peu éloigné, nommé Elvire, qui ne subsiste plus, il s'est tenu un concile célebre par la multitude & l'importance de ses réglemens. Il s'y trouva dix-neuf évêques;
&

& l'on y fit plus de quatre-vingt canons de discipline, dont un grand nombre est relatif à l'idolatrie, pour laquelle les Espagnols avoient encore quelque penchant. On y statua différentes peines contre le crime d'homicide par maléfice, contre les maîtres qui tuent leurs esclaves, contre les dénonciateurs & les faux témoins, contre la sodomie & l'adultere, contre le divorce & les mariages aux degrés prohibés, contre les vierges qui oublient la sainteté de leur état, & les filles qui entretiennent des commerces criminels; tous crimes qui existoient sans doute; car les loix n'en cherchent point d'imaginaires. Un canon de ce même concile défend aux évêques d'ordonner ceux qui ont été baptisés dans un autre diocese; statut bien remarquable par sa conformité avec ce qui se pratique encore dans le clergé de France.

Les autres villes un peu considérables du royaume de Grenade, sont Antequera, Loxa, Guadix, Almerie & Malaga. C'est dans la premiere, que se fabriquent ces grands vases de terre, dont on se sert dans l'Andalousie pour conserver le vin. Il y en a d'une telle

grandeur, qu'ils peuvent contenir la provision de toute une famille pour une année. On fait un trou en terre; on y met un de ces vases, rempli de vin, qu'on a soin de bien boucher; & de cette façon, la liqueur mûrit pendant cinq ou six ans. C'est ainsi que l'on garde les excellens vins de Malaga, les meilleurs, les plus sains de toute l'Espagne, & qui seuls pourroient donner de la célébrité à cette ville. On y fait aussi beaucoup de ces raisins, qu'on appelle *passerilles*, ou raisins secs. On en distingue de deux sortes, des passerilles de soleil & d'autres de lessive; & voici comme on prépare ces deux especes. Quand les raisins sont presque mûrs, on en coupe la queue à moitié, afin que le suc n'y puisse plus pénétrer, & que le fruit néanmoins reste toujours suspendu au cep. Le soleil venant à darder dessus, ce raisin se confit; & lorsqu'il est sec, on l'enferme dans des boîtes. La seconde espece se fait d'une autre maniere. Lorsqu'on taille la vigne, on en conserve le sarment jusqu'au tems des vendanges. On en allume alors un grand feu; & dans une lessive qui se fait avec sa cendre, on plonge le raisin nouvelle-

ment cueilli; on le met sur une aire bien nette; on l'expose au soleil; & quand il est suffisamment sec, on l'arrange dans des cabas.

Non loin d'Almerie, sont les fameuses montagnes d'Alpujarras, dont le sommet est si élevé, que de leur cîme on découvre Gibraltar & toute la côte de Barbarie. Elles sont habitées par un reste de Maures, qui professent un mêlange de Christianisme & de Mahométisme, & parlent un langage moitié Arabe, moitié Castillan. Ils passent, comme leurs ancêtres, pour d'excellens cultivateurs, détestent les Espagnols, & se mêlent peu avec eux. Il arrive même de petites émeutes dans ces montagnes, sur-tout quand on veut leur imposer de nouvelles taxes. Les mœurs, le caractere, la figure de ces peuples, & en général de tous les Grenadins, tiennent encore beaucoup du moresque. Leurs côtes sont désolées par les Arabes qui y descendent presque tous les ans, & enlevent les habitans & les bestiaux.

Je suis, &c.

A Grenade, ce 6 mai 1755.

LETTRE CCIII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

QUE vous auriez de plaisir, Madame, à parcourir avec moi cette riche & charmante province d'Andalousie, dont nous avons lu tant de fois ensemble la description brillante & poétique dans l'agréable roman de Télémaque ! Toutes les fleurs que l'auteur répand dans cet endroit de son ouvrage, ne sont pas des ornemens de pure invention; il les a trouvées dans Strabon, & les autres écrivains qui ont parlé de ce fameux pays: il n'avance rien qui ne soit autorisé par les anciens. Pouvoit-il mieux prévenir le jeune duc d'Anjou son éleve, en faveur d'un royaume qui devoit un jour lui être soumis ? Ecoutez M. de Fenelon; je ne puis vous rendre, avec plus de vérité ni plus de graces, tout ce qui s'offre actuellement à mes yeux, qu'en me servant de ses propres paroles.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays » fertile, & sous un ciel doux, qui est » toujours serein. Le pays a pris le nom

» de ce fleuve qui se jette dans le grand
» Océan, assez près des colonnes d'Her-
» cule, & de cet endroit où la mer fu-
» rieuse, rompant ses digues, sépara
» autrefois la terre de Tarsis d'avec la
» grande Afrique. Ce pays semble avoir
» conservé les délices de l'âge d'or : les
» hivers y sont tiedes, & les rigou-
» reux aquilons n'y soufflent jamais.
» L'ardeur de l'été y est toujours tem-
» pérée par les zéphirs rafraîchissans,
» qui viennent adoucir l'air vers le mi-
» lieu du jour. Ainsi toute l'année n'est
» qu'un heureux hymen du printems
» & de l'automne, qui semblent se don-
» ner la main. La terre, dans les val-
» lons & dans les campagnes unies, y
» porte chaque année une double mois-
» son. Les chemins y sont bordés de
» lauriers, de grenadiers, de jasmins,
» & d'autres arbres toujours verds &
» toujours fleuris. Les montagnes sont
» couvertes de troupeaux qui fournis-
» sent des laines fines, recherchées de
» toutes les nations connues. Les fem-
» mes filent cette belle laine, & en
» font des étoffes d'une merveilleuse
» blancheur ».

Ce pays est encore le même ; parce

que le climat & le sol ne changent point; mais ce ne sont plus ces hommes simples, peints par l'auteur de Télémaque, qui, logeant sous des tentes, dédaignoient de compter l'or & l'argent parmi les richesses, & employoient ces deux métaux aux mêmes usages que le fer; qui savoient se passer de monnoie, parce qu'ils se passoient de commerce, & regardoient comme inutiles les arts qui n'ont pour objet, ni la culture des terres, ni la conduite des troupeaux. Ils n'étoient ni agités par la jalousie, ni tourmentés par l'ambition, ni rongés par l'avarice; ils vivoient ensemble sans partager les terres, tenoient leurs biens en commun, n'avoient point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, s'aimoient tous d'un amour fraternel, & n'admettoient aucune distinction, que celle que donne la sagesse & l'expérience. Chez eux la fraude, la violence, l'injustice, la hauteur, l'usurpation, la tyrannie ne faisoient jamais entendre leur voix. Les femmes étoient belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses; les mariages paisibles, féconds & sans taches. Ces peuples regardoient la navigation comme un art pernicieux, & ne

pouvoient comprendre qu'on allât chercher si loin des choses inutiles, quand on avoit abondamment chez soi le nécessaire. Contens du spectacle de leurs champs, de leurs récoltes, de leurs troupeaux, ils étoient riches de leur modération : des vœux téméraires ne leur coûtoient point de soupirs. Sans projets chimériques, sans intrigues tumultueuses, ils ne demandoient au Ciel, que de bénir leurs travaux, & aux hommes, que d'être reconnoissans. Leur cœur étoit pur, comme le ruisseau où ils alloient se désaltérer. Leur maintien, leur vêtement, leur cabane, tout rappelloit leur désintéressement, leur franchise, leur candeur. Enfin ils suivoient en tout la droite nature, & étoient à la fois vertueux, sages & heureux.

Un bon air, un beau ciel, un terroir abondant, une grande étendue de côtes sur l'Océan, l'ancien Bétis, le fameux Guadalquivir qui la traverse dans toute sa longueur, rendent encore cette province riche, délicieuse & commerçante. On y voit des forêts d'oliviers, d'orangers & de citronniers. Les vignes y produisent d'excellent vin ; & les chê-

vaux d'Andalousie sont les plus estimés de toute l'Espagne. Homere y plaçoit les Champs-Elisées ; d'autres, le jardin des Hespérides, &c.

Séville en est la capitale. C'est une des plus puissantes villes du royaume. Son étendue, ses richesses, sa magnificence, ses bâtimens, ses églises, la multitude de ses habitans, sa situation dans une plaine immense sur les bords d'un grand fleuve, tout annonce une cité superbe & florissante. On croit qu'elle a été fondée par les Phéniciens ; que son ancien nom étoit *Ispalis* ; que les Maures, qui n'ont point de *P* dans leur langue, en ont fait *Isbilis*, *Sbilia*, & ensuite, par corruption, *Sevilla*, en françois, Séville. Elle a aussi porté le nom de *Julia* du tems des Romains, qui y construisirent des temples, des académies, des théatres, des fontaines, & d'autres bâtimens qui servent à l'ornement des villes & à l'utilité des peuples. Les invasions des Barbares, les Goths, les Maures ont tout bouleversé ; & l'on reconnoît à peine quelques traces de ces divers édifices. Les rois Goths établirent leur cour dans cette ville, & y résiderent jusqu'à ce que Leuvigilde

la transféra à Tolede. Les rois Maures y firent aussi un long séjour, & ne la quitterent que lorsqu'ils y furent forcés par leurs vainqueurs.

Séville contenoit six cens mille habitans, lorsque Ferdinand, surnommé le Saint, en sacrifia quatre cens mille à la gloire du nom Chrétien. Elle renferme encore presque autant de monde que Madrid. Autrefois elle formoit un port considérable, d'où les vaisseaux partoient pour les Indes; mais, par des révolutions physiques dans ces mers, l'entrée du fleuve s'est tellement remplie de sable, qu'aucun gros vaisseau ne peut presque plus en approcher. Cadix fait aujourd'hui la plus grande partie de ce commerce.

Les monumens les plus remarquables de la capitale de l'Andalousie, sont la cathédrale & le palais des anciens rois. La premiere, qui est au centre de la ville, passe pour l'église la plus belle & la mieux bâtie de toute l'Espagne. Elle est plus vaste, mieux proportionnée, & plus solidement construite, que celle de Notre-Dame de Paris. Quoique dans un goût gothique &

barbare, on y remarque un air de majesté & de grandeur, qui ne dégénere ni dans le grossier, ni dans le colifichet. Sa voûte est extrêmement haute, soutenue, de chaque côté, par deux rangs de beaux & de magnifiques piliers. Les vitraux sont enrichis des plus belles peintures que vous ayiez vues en ce genre. Derriere le maître-autel, est une chapelle de la Vierge, bâtie par saint Ferdinand, & où ce prince voulut être enterré. Son tombeau, d'argent massif, est en forme de sarcophage; & l'on y conserve encore ses reliques. La reine son épouse, son fils Alfonse, dit le Sage, & ses autres enfans, reposent à côté de lui; ce qui a fait donner à cette chapelle le nom de *Notre-Dame-des-Rois*. Le clocher de l'église peut être regardé comme un chef-d'œuvre. Il est construit de brique, & percé de grandes fenêtres qui donnent du jour à un escalier, dont la pente est si douce, qu'on peut y monter à cheval; quoique le clocher soit d'une hauteur extraordinaire. C'est une grande tour, ou, pour mieux dire, ce sont trois tours l'une sur l'autre, avec des galeries & des balcons peints & dorés. Je ne parle pas des ornemens d'or, d'ar-

gent & de pierreries, qui embellissent cette riche & superbe basilique. Le soleil seul, dans lequel on porte le saint Sacrement à la Fête-Dieu, pese plus de quinze-cens marcs ; il faut au moins vingt hommes pour le soutenir. Ce n'est rien dire de trop, que d'assurer qu'il y a plus d'argent dans les églises d'Espagne, que les Castillans n'en trouverent à leur arrivée au Mexique.

Assez près de la métropolitaine, est l'ancien palais des rois, vulgairement nommé l'Alcaçar, bâti en partie à l'antique par les Maures, en partie à la moderne par Pierre le Cruel ; mais l'ouvrage des Maures est le plus parfait. Si l'on en croit les Espagnols, il a été tiré des ruines d'un vieux temple dédié à Hercule. On y voit par-tout l'aigle de l'empire, avec la devise de Charles-Quint, *non plus ultrà*. On entre d'abord dans une cour environnée de portiques, soutenus par des colonnes de marbre, & ensuite dans des salles remplies d'inscriptions & de caracteres arabes. On montre la chambre où Don Pedre fit massacrer ses deux freres. On montre aussi, au coin d'une rue, une

statue sans tête, qu'on dit être celle de ce prince; & l'on raconte en même tems cette anecdote. Don Pedre aimoit à courir la ville pendant la nuit; il rencontra un savetier dans son chemin, prit querelle avec cet homme, & le tua brutalement. On fit des recherches pour découvrir le coupable; & l'on apprit que le roi étoit l'auteur du meurtre. Il ne s'en défendit pas; & pour satisfaire la justice, il voulut que l'on coupât la tête à son effigie, dans l'endroit même où le crime s'étoit commis.

La bourse, où s'assemblent les négocians, bâtie derriere la cathédrale, est un morceau qui mérite d'être vu. Autrefois ils tenoient leurs conférences dans les galeries de l'église; mais le clergé ayant beaucoup crié contre cet abus, Philippe II leur permit de lever un impôt sur les marchandises étrangeres, avec lequel ils éleverent cet édifice superbe, qui fait un des principaux ornemens de cette ville. On a été plus de soixante ans à le bâtir; &, comme vous savez qu'il arrive dans toutes les entreprises de ce genre, de même que dans les édifices qui se font par le moyen d'une loterie, on en a perçu plus de quatre fois la valeur.

Les riches maisons des Cordeliers, des Dominicains, des Hiéronimites, des Augustins, des Peres de la Merci & des Jésuites, le fauxbourg de Triana, son pont de bateaux, l'hôtel de la monnoie, la manufacture du tabac, sont dignes de la curiosité d'un voyageur. Mais l'ouvrage le plus merveilleux, est un aqueduc de six lieues de long, bâti par les Maures, qui fournit de l'eau à toute la ville. Il faudroit un volume; pour décrire toutes les beautés qui ont donné lieu à ce proverbe, peut-être un peu hyperbolique : « qui n'a pas vu » Séville, n'a pas vu une merveille ».

Le lendemain de mon arrivée, on me proposa d'aller à la comédie. On y donnoit le *Mariage dans la mort* d'Augustin Moreto, dont voici le sujet: Bernard del Carpio, le fameux paladin de l'Espagne, bâtard du comte de Saldanha & d'une sœur du roi Alfonse le Chaste, sauve dix fois la vie & la couronne à ce prince, pour obtenir la liberté de son pere, qui est en prison depuis la naissance illégitime de ce héros. Entre autres exploits, Bernard bat Charlemagne, étouffe Roland entre ses bras, & sabre les douze pairs de France

à Roncevaux. Enfin Alfonse, après l'avoir trompé bien des fois, lui accorde la liberté de son pere. Bernard veut que ce dernier épouse sa mere que le roi avoit obligée de se faire religieuse, & espere que ce mariage légitimera sa naissance. Il court à la prison, avec l'ordre du roi, pour délivrer l'infortuné captif; mais malheureusement il le trouve étranglé. Il ne perd pourtant pas la tête: il va chercher sa mere au couvent, l'amene chez lui, y fait porter le corps du prisonnier décédé, & assure qu'il va les marier ensemble. La religieuse n'y veut pas consentir: le fils insiste, & représente que le mariage ayant été consommé, il n'y manque plus que la cérémonie. Enfin il prend la main de son pere, la joint avec celle de sa mere; & lorsque le prêtre demande au défunt s'il consent à épouser, Bernard répond *oui* pour le mort, en lui faisant baisser la tête en signe d'approbation. Il donne ensuite des ordres pour l'enterrement, renvoie la religieuse dans son monastere, & se déclare fils légitime du comte de Saldanha.

Vous reconnoissez bien là le théatre Espagnol: les autres genres de poésie sont dans le même goût. Ces gens comptent

plus de quatre-vingt poëmes épiques; & le seul peut-être dont vous ayez entendu parler, est l'*Araucana* de Don Alonzo d'Ercilla, dont M. de Voltaire a traduit quelques morceaux. Eh! comment y auroit il de bons poëmes chez une nation qui ne veut s'assujettir à aucune regle? Son enthousiasme est presque toujours une fievre chaude; son pégaze, un cheval échappé; son hypocrêne enivre comme l'eau-de-vie; les Espagnols versifient comme ils aiment. Ils ont une quantité étonnante de romances qu'ils savent par cœur, & chantent toujours sur le même air, en s'accompagnant désagréablement de leurs discordantes guitares. On divise ces sortes de pieces en deux genres: les unes sont héroïques, & roulent sur un trait d'histoire avantageux à la nation. Les autres ressemblent à nos vaudevilles; mais il s'en faut bien qu'elles en aient la vivacité, la finesse & le sel. C'étoit une espece de romance, qu'un certain morceau de poésie de sainte Thérese, connu en France par la traduction de M. de la Monnoie. La sainte a déclaré que ces vers étoient une production de son amour, & non pas de son esprit; & c'est le seul de ses ouvrages

qu'Arnauld d'Andilly n'a osé traduire. Chaque couplet ou chaque ſtance eſt terminé par ces vers :

Que muero porque no muero.

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Si nous l'emportons ſur les Eſpagnols par nos chanſons, nos poéſies légeres & notre théatre, ils ont ſur nous l'avantage d'avoir produit le meilleur des romans. Je vous ai parlé de Michel Cervantes, comme auteur de pluſieurs comédies eſtimées : ſon *Don Quichotte* a mis le comble à ſa réputation. Cet ouvrage connu de toutes les nations, & traduit dans toutes les langues, eſt le premier de tous les écrits de ce genre, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaiſanterie, l'art d'entremêler les aventures, & ſur-tout par le talent d'inſtruire en amuſant. Chaque page préſente des tableaux comiques & des réflexions judicieuſes. On dit que Philippe III vit, un jour, de ſon balcon, un écolier qui, en liſant, quittoit de tems en tems ſon livre, & ſe frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaiſir. « Ce jeune homme eſt fou, dit le roi,

» ou bien il lit Don Quichotte ». Le prince avoit raiſon ; c'étoit effectivement ce qu'il liſoit.

On ignore dans quelle province naquit Michel Cervantes ; & il a cela de commun avec Homere. On ſait qu'il s'enrôla ſous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne ; qu'il ſe trouva, comme ſimple ſoldat, à la bataille de Lepante, & y perdit la main gauche. Eſclave enſuite pendant quelques années, il apprit de bonne heure à ſupporter l'infortune. De retour en Eſpagne, il y fit des comédies ; & le duc de Lerme l'ayant traité avec peu de conſidération, Cervantes, pour s'en venger, compoſa une ſatyre fine de la nation & du miniſtre, entêtés alors des idées de chevalerie : c'eſt le roman de Don Quichotte, où, dans la bouche du plus grand fou de la terre, l'auteur a trouvé le moyen de paroître l'homme du monde le plus raiſonnable. Ce chef-d'œuvre lui attira des perſécutions. Il compoſa d'autres ouvrages d'agrément, tels que les Nouvelles de la *Bohémienne* & de la *Force du ſang*, les *Travaux de Perſilis & de Sigiſmonde*, une critique des prêtres Eſpagnols, &c ; mais aucun de

ces écrits ne le tira de la misere dont il est mort.

Un autre auteur, dont l'Espagne se fait gloire, est le célebre Quevedo, né à Madrid vers le milieu du seizieme siecle. Il est regardé comme l'un des meilleurs écrivains de sa nation; & il s'est exercé dans tous les genres de poésie. On a de lui plusieurs pieces héroïques, lyriques, facétieuses & satyriques; des traductions estimées d'auteurs Grecs, Latins, & François, & même des ouvrages de piété. La plus connue de ses productions est une espece de fiction allégorique, traduite dans notre langue, sous le titre de *Voyages récréatifs*. Le principal but de mes lettres étant de vous faire connoître les mœurs Espagnoles, je ne puis mieux remplir cet objet, qu'en vous offrant quelques détails de cette composition critique & morale.

« L'auteur entre dans une vaste prai» rie, au milieu de laquelle est un ma» gnifique palais. Le premier appartement est rempli de femmes qui ne sont » point engagées dans les liens du maria» ge. L'une se désole d'être fille; l'autre » brûle pour un chevalier qu'elle n'ose » nommer; une troisieme demande une

» sérénade à son amant, ce qui est la
» même chose, que d'annoncer à tout
» le voisinage qu'elle en est aimée.
» Quelques-unes veulent épouser leurs
» laquais, & d'autres des hommes ma-
» riés. Ces dernieres sont rangées parmi
» les incurables. Pour ne pas entrer dans
» un plus grand détail, imaginez-vous
» toutes les autres especes d'extravagan-
» ces amoureuses; & vous les trouverez
» réunies dans ce premier appartement.

« Le second est celui des femmes
» mariées : les unes volent leurs ma-
» ris, pour enrichir d'autres hommes;
» les autres, vraies pélerines, font des
» voyages de dévotion, pour gagner les
» faveurs de leurs amans. Il y en a qui
» vont au bain, & en reviennent moins
» pures; d'autres vont trouver leurs
» confesseurs, & sortent plus péche-
» resses du tribunal de la pénitence.

» L'appartement suivant est celui
» des veuves, folles pleines de pru-
» dence & d'expérience. On en voit
» une qui, tout à la fois, pleure pour le
» mari, & vit pour l'amant. Une autre
» cherche à réjouir les vivans, plutôt
qu'à faire honneur aux morts. Au
» reste, ces veuves sont les plus insup-

» portables de toutes les folles, parce » que, comme il y en a peu de jeunes, » & que toutes ont pris l'habitude » d'être maitresses chez elles, il n'en est » aucune qui ne veuille commander.

» Les vierges folles occupent un qua» trieme logement : elles ne donnent » pas leur tendresse, mais la vendent, & » voudroient que les armoiries des » hommes qu'elles aiment, fussent toutes » au champ d'or. Plusieurs se volent » des années pour se rendre jeunes; & » se parjurent pour ne pas les reprendre: » mais en se privant des années, elles ont » grand soin de se procurer de beaux » jours. Un grand nombre se font de » nouveaux visages avec des poudres » détrempées & des couleurs d'em» prunt. Elles mentent non-seulement » par la bouche, mais par les joues; & » telle est leur malice, qu'elles veulent » tuer les hommes avec des poudres, » plutôt que par leur beauté.

» Voilà une partie de ce que vit » Quevedo, dans le quartier des » folles, qu'on peut appeller les peti» tes-maisons de l'Amour. Celui des » hommes ne lui offre pas un spectacle » moins divertissant. Ils parcouren.

» les lieux d'assemblée & de promenade, & vont de station en station, comme les pieces d'échecs de case en case, sans pouvoir attraper la dame. Parmi les fous mariés, on en trouve qui font tout ce que veulent leurs épouses, & les comparent à des oranges qui, pressées, ne rendent que l'amertume dont elles sont remplies. S'il y a des femmes faciles, disent-ils, c'est que les maris ne leur fournissent pas ce qui convient à leur état. Une épouse dans le besoin, est une place dépourvue de munitions. Le quartier des veufs & des garçons fournit matiere à d'autres comparaisons & à d'autres portraits.

» Au sortir de ce palais, un vieillard se présente à notre voyageur, & lui dit : je m'appelle Disant-vrai. Mes habits déchirés sont l'ouvrage de ceux qui me tirent à eux ; mes meurtissures sont l'effet des mauvais traitemens que je reçois : car vous dites tous, que vous aimez la vérité ; & dès qu'on vous la dit, vous vous emportez contre ceux qui ont le courage de ne vous rien dissimuler.

Le vieillard conduit l'auteur au

» rendez - vous de l'Imposture. Les » uns en sont les habitans ordinaires; » les autres n'y sont que passagers; » mais il n'est personne qui n'y ait, » sinon une maison, du moins une » chambre ou un cabinet. Cet homme » si bien mis, est un imposteur qui » se nourrit en artisan, & s'habille » en gentilhomme. Le noble s'endette » pour paroître grand; le grand intro» duit chez lui tout le cérémonial des » Souverains. Le savetier se dit cor» donnier; la revendeuse, couturiere; » le messager, postillon royal; l'huis» sier, membre de la justice, &c. Le » vieillard fait ainsi passer en revue » tous les différens genres d'imposture; » & chacun d'eux est caractérisé par les » traits qui lui sont propres.

» L'auteur feint ensuite de se trou» ver dans une caverne profonde, où » toutes sortes d'objets viennent s'of» frir à sa vue. Les premiers qu'il ap» perçoit, sont des médecins montés sur » des mules couvertes de housses noi» res, des apothicaires armés de se» ringues, des chirurgiens avec des » sondes & des lancettes, & la Mort » qui ferme la marche. Ce cortege fai-

» soit grand bruit; parce qu'il com-
» mençoit par le mortier de l'apo-
» thicaire, continuoit par le babil
» des médecins, & se terminoit par le
» chant des prêtres & le son des cloches.

» La Mort va s'asseoir sur un trône
» qui lui est préparé; & autour d'elle se
» rassemblent une multitude de figures,
» semblables à elle en un point, & dif-
» férentes dans tous les autres. Ce sont
» les diverses especes de Morts, la Mort
» d'amour, la Mort de faim, la Mort
» de peur, la Mort de froid, &c. Par-
» mi ces dernieres, étoient quelques
» barbons, quelques savans ennuyeux,
» & de vieux abbés, que leurs neveux
» ou leurs gouvernantes avoient dé-
» pouillés avant qu'ils eussent les yeux
» fermés. Des démons, qui chassoient
» devant eux un aubergiste, un no-
» taire, un huissier, &c, disoient au
» premier qui étoit tout en sueur: il est
» tems que tu fondes en eau, toi qui
» en as vendu si souvent pour du vin.
» Le notaire est condamné à blanchir
» les papiers qu'il a souillés de ses
» fripponneries. Il étoit lié avec des
» chaînes formées des doigts crochus
» des huissiers.

» La descente aux enfers est la qua-

» trieme vision de Quevedo. En par-
» courant ces prisons affreuses, il ap-
» perçoit Judas au milieu des maîtres-
» d'hôtels & intendans de maisons, qui
» lui racontoient les tours de leur mé-
» tier, qu'ils avoient faits en l'imitant.
» Des harpies leur arrachoient les on-
» gles & leur rognoient les doigts. Près
» de là étoit un grand enclos, tout rem-
» pli de damnés amoureux, qui répé-
» toient sans cesse : je croyois qu'elle
» m'aimoit ; je croyois qu'elle feroit
» ma fortune ; je croyois qu'elle se con-
» tentoit de moi seul ; je croyois qu'elle
» ne s'en lasseroit jamais ; je croyois,
» &c. Dans un lieu éloigné étoit un
» homme, qui s'écrioit : que n'étois-je
» muet, lorsque je prononçai ces pa-
» roles dans mon testament : je fais mon
» fils mon héritier universel ; je laisse à
» ma femme le revenu de cette terre ;
» je veux qu'après ma mort, on mette
» mon esclave en liberté ; je legue mon
» diamant à mon médecin. Aussi-tôt que
» j'eus signé ces paroles, la terre à qui
» j'avois donné mon corps, en fut affa-
» mée. Mon fils demandoit si la maladie
» seroit longue ; le médecin ne cessoit
» de me tâter le poulx, pour considérer
» mon

» mon diamant; l'esclave couroit du
» côté de la porte; ma femme faisoit
» détendre les meubles; & je devins
» l'homicide de moi-même par ce fu-
» neste testament.

» Le diable des voleurs est accusé
» devant Lucifer, d'avoir procuré le
» salut des hommes, en les portant au
» larcin. On les condamne à être pen-
» dus; & comme avant l'exécution,
» on les excite à la pénitence, ils se
» confessent, meurent & sont sauvés.
» J'en conviens, disoit l'accusé; mais
» que l'on compare leur nombre avec
» ceux qui se damnent à leur sujet; &
» j'espere qu'on n'aura rien à me repro-
» cher. Combien de témoins corrompus
» par argent ! Combien de juges qui,
» &c! Je troquois volontiers un pendu
» contre trente qui méritoient de l'être.
» Ce diable eut pour récompense, d'être
» employé auprès de quelques gros
» abbés de condition, qui vont de leur
» plein gré en enfer, sans qu'on se tour-
» mente pour les y faire aller. Le démon
» des religieuses ayant été trouvé en-
» dormi, se justifie, en disant que ces
» filles étant occupées à élire une ab-
» besse, font des brigues, des cabales,

» des calomnies, des parjures, & se » damnent assez d'elles-même, sans » avoir besoin de son secours ».

Ne trouvez-vous pas que ces peintures des mœurs Espagnoles ne représentent pas mal celles de notre pays? L'auteur, qui s'est modelé sur Lucien, emploie un genre de plaisanterie, qui donne de la grace à cette satyre.

Mais le plus moderne & le meilleur de tous les critiques de l'Espagne, celui qui a osé le plus raisonner, est le célebre Pere Feijoo, Bénédictin, si connu par son *Théatre critique & universel, sur les erreurs communes en tout genre de matieres.* Pendant le tems que ce religieux, qui vit encore (1), a travaillé à ce grand ouvrage, il n'a cessé d'être en butte aux traits de la superstition & de la cabale; & il est étonnant qu'il ait écrit avec tant de liberté, dans un pays comme celui-ci, sans se compromettre avec l'Inquisition. Il n'en a pas eu moins d'ennemis, qui, sans pouvoir le perdre, lui ont occasionné beaucoup de disgraces. Il a été le confesseur de la vérité, au risque plus d'une fois d'en devenir le

(1) Il est mort depuis en 1765.

martyr. Attaquer la plus grande partie des miracles, les licences du clergé, l'ignorance des moines, l'injuſtice des rois, l'eſclavage des peuples, la fauſſe philoſophie, les préjugés, l'abus des pélerinages, des exorciſmes, l'incertitude de la médecine, &c, c'étoit s'attirer la haine de tous les ordres de l'Etat. Les écrits ſatyriques & les libelles diffamatoires ſe répandirent contre lui avec fureur. On lui fit ſur-tout un crime d'avoir loué Bacon, Deſcartes & Newton ; les uns, parce qu'ils étoient hérétiques ; l'autre, parce qu'il s'eſt écarté de la doctrine d'Ariſtote. Cependant le Pere Feijoo avoit pour lui la plupart des vrais ſavans de ſa nation, & les ſuffrages de tous ceux qui avoient ſecoué le joug des préjugés. A peine un volume de ſon *Théatre critique* paroiſſoit-il imprimé, que toute l'édition en étoit enlevée ; & il falloit en recommencer une nouvelle. On lui écrivoit de tous côtés, pour lui demander des avis, des éclairciſſemens, & lui propoſer des doutes. Malgré tout ce qu'il avoit publié contre les médecins, la faculté de Séville ſe fit un devoir de le mettre au nombre de ſes docteurs,

comme un des hommes qui avoient parlé le plus raiſonnablement de cet art. Ses ouvrages, qui conſiſtent en quatorze volumes, embraſſent toutes ſortes de matieres, & ſont les plus propres à éclairer les Eſpagnols. Il diſcute ; il éclaircit ; il juge & prononce ; ou s'il ne l'oſe pas, il met les lecteurs ſur la voie, & laiſſe entrevoir ſon ſentiment, qui eſt toujours le plus juſte. Mais pluſieurs de ſes raiſonnemens ſont encore marqués au coin national, & reſpirent la méthode ſcholaſtique ; c'eſt cependant le philoſophe le plus ſage, & l'écrivain le plus libre de ſa nation.

Pour dire encore un mot de l'état de la littérature & des ſciences dans ce royaume, je citerai les écrivains qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par des ouvrages connus. Don L. Velaſquez vient de publier un eſſai fort eſtimé ſur les monnoies Caſtillannes. Le Pere Iſla, qu'on peut regarder comme le Swift de l'Eſpagne, eſt auteur d'une ſatyre ingénieuſe ſur la maniere dont prêchent les religieux de ſon pays. Les moines furent tellement irrités contre un écrit qui les tournoit en ridicule, qu'ils le firent défendre par l'Inquiſi-

tion. Cette prohibition fit éclorre pendant quelque tems plusieurs brochures; mais l'auteur voyant que cette bagatelle pouvoit lui susciter une persécution sérieuse, abandonna le champ de bataille.

Le docteur Diquer, professeur d'anatomie à Valence, a enrichi sa patrie d'une traduction d'Hippocrate, d'une physique ancienne & moderne, & de plusieurs ouvrages de philosophie & de morale. On connoît un livre sur la navigation, à l'usage des gardes marines, par Don Juan Ulloa; des élémens d'arithmétique & d'algebre, par le Pere de la Cerda; un traité des poids & des mesures, de l'écriture & des loix anciennes, & une relation de la Californie, par le Pere Burriel, Jésuite; d'excellentes dissertations sur divers points de médecine & de physique, par Rodriguez; la pratique & la théorie du commerce, par Don Ustariz.

Les autres noms connus des savans de l'Europe, sont ceux de MM. Magani, Bayer, Burrera, Idiaquez, Montiano, &c; des Peres Pannel, Honce, Sarmiento, Florez, &c. Le comte de Gazola, lieutenant-général des armées d'Espagne, ingénieur en chef, sur-in-

tendant des bâtimens & des manufactures, honore infiniment les sciences & les beaux arts. C'est un mathématicien, qui joint à un cercle fort étendu de connoissances profondes, un goût exquis pour la poésie, la musique, la peinture & l'architecture. Les deux MM. Ulloa, freres, ont acquis une célébrité qui fait le plus grand honneur à leur nation. Ce sont deux philosophes éclairés, qui méritent un rang distingué parmi les savans de notre siecle.

Cette digression m'a éloigné de Séville, dont je veux encore vous entretenir. Cette ville contient trois établissemens royaux, une fonderie de canons, une école pour le pilotage, & une manufacture de tabac, sans y comprendre la monnoie, dont je crois vous avoir déja parlé. J'y ai vu des pieces d'or nouvellement frappées, aussi parfaites que les varins. Les Espagnols feroient bien de les battre toutes de même; car leurs especes sont d'une figure si irréguliere & tellement rognées, qu'on est obligé, comme je vous l'ai dit, d'avoir toujours le trébuchet à la main. Les besoins pressans, où s'est trouvé plusieurs fois le gouver-

nement, ont occasionné beaucoup d'altération dans les monnoies, & conséquemment dans les finances. M. Orry, qui depuis a été contrôleur-général en France, fut mandé trois fois par Philippe V, pour y rétablir l'ordre. Les pieces ayant été rarement refondues, il y en a encore une multitude étonnante de différentes especes. Cela seul feroit voir combien le génie des Espagnols est peu tourné vers le commerce, auquel rien n'est si contraire, que d'être continuellement obligé de changer d'argent en passant d'une province à l'autre.

Les plus anciennes pieces d'Espagne ont été frappées sur une monnoie Punique. On les appelle médailles inconnues, parce qu'aucun savant n'a pu en deviner les caracteres; non que cette science soit négligée des Espagnols; ils savent, comme nous, qu'il n'y a point de monumens plus propres à conserver, à perpétuer la mémoire d'une infinité d'événemens, que les portraits, les légendes & les inscriptions qui se trouvent sur les monnoies & sur les médailles. Les livres cedent à la voracité des flammes ou des tems : les édifices

périssent par la barbarie des peuples, le caprice des princes, les incendies, les guerres, & quelquefois par les propres mains de ceux qui les ont bâtis: les statues sont tôt ou tard brisées ou mutilées dans les lieux mêmes où elles ont été élevées. Les monnoies sont donc l'unique secours qui nous reste, pour assurer la chronologie & l'histoire. Leur matiere, & le grand nombre qu'on a pris soin d'en répandre, les ont rendues, en quelque sorte, des monumens universels & incorruptibles. On leur doit l'avantage de connoître, d'après nature, les portraits des princes qui ont gouverné les Etats, des hommes célebres qui ont servi leur patrie, des citoyens illustres, qui ont donné au monde de grands exemples de vertu. Les unes, avec la figure des souverains, contiennent la date de leurs victoires, les bienfaits qu'ils ont répandus sur les peuples, & la connoissance d'une infinité de choses qui ont existé sous leur regne. D'autres nous apprennent ce que les anciennes religions offrent d'intéressant, les fonctions des ministres, la forme des temples, les instrumens des sacrificateurs, &c. D'autres enfin nous

représentent les armes, les enseignes militaires, l'envoi des colonies, le tems, le lieu de leur fondation, les impôts, leur augmentation graduelle, la représentation des places publiques, des ponts, des ports, des tours, des portiques, des arcs de triomphe, &c.

Les especes en cuivre sont si grossieres & si mal frappées, qu'on les croiroit plutôt la monnoie d'un peuple sauvage & barbare, que celle d'une nation polie & civilisée. Lorsqu'on en demande la raison aux Espagnols, ils répondent que les malheurs des regnes précédens ayant totalement épuisé les finances, on a été obligé de suppléer aux besoins de l'Etat, en frappant à la hâte des quantités immenses de pieces de ce métal : ensorte qu'il y en a aujourd'hui dix fois plus qu'il n'en faut, pour une circulation libre & aisée dans un grand royaume. Aussi sont-elles devenues si onéreuses dans le commerce, que les marchands aiment mieux perdre un & demi pour cent, que de les recevoir en paiement. D'un autre côté, le ministere n'ose pas les supprimer, parce qu'il faudroit donner des pieces d'argent en

échange. On craindroit d'ailleurs que la diminution de celles de cuivre ne fît une révolution parmi le peuple, & n'occasionnât du désordre dans les provinces. Il paroît cependant que la Cour pourroit en faire retirer au moins pour vingt millions, & y substituer de l'argent blanc, sans causer aucun trouble. On rendroit au contraire un grand service à la nation ; & la perte modique que le roi pourroit faire, seroit bientôt réparée par l'accroissement du commerce intérieur, qui acquereroit plus d'activité, & prendroit de nouvelles forces. Le seul expédient dont on s'est servi jusqu'à présent, a été de faire remplir des sacs de ces deniers de cuivre, & de les envoyer en Amérique.

Les Espagnols comptent par ducats dans les contrats de mariage, dans les états des appointemens, des pensions & des rentes ecclésiastiques. Les comptes du roi sont tenus en maravédis ; c'est-à-dire, que tous les revenus de la couronne, les richesses immenses qu'on apporte du Pérou & du Mexique, sont comptés annuellement en monnoie de cuivre de la valeur d'un de nos liards. Les marchands Anglois

achetent & vendent en pieces de huit, & comptent par piastres. Dans les bureaux des rentes décimales, ou des dixmes recueillies par l'archevêque de Tolede, les comptes, suivant l'ancienne maniere, se font en deniers; & il en faut dix pour un maravédi. Il n'y a pas moins de cinquante commis continuellement occupés à ce travail. Quels registres volumineux ne demande pas un calcul de cent mille francs, lorsqu'il se fait en une monnoie quatorze fois moindre qu'un liard de France?

Vous remarquerez que les pieces d'argent n'ont aucune effigie de rois; que celles qui ont un bouclier ou une cotte-d'armes, si elles sont avant 1733, ont été frappées en Europe; & que les especes qui n'ont qu'une croix ou un chiffre, l'ont été en Amérique. Mais depuis 1733, les monnoies d'Espagne & celles du Mexique sont marquées des mêmes caracteres & présentent les mêmes figures. Les plus modernes ont d'un côté, les armes de Castille & de Leon, écartelées de France, avec ces lettres: *Ferdinand VI. D. G. Hispan. & Ind. rex.* De l'autre, on voit deux globes,

ſurmontés d'une couronne entre deux colonnes, avec ces mots : *Nec plus ultra. Utraque unum.* Les deux colonnes ſont alluſion à celles d'Hercule. A l'égard des pieces d'or, les unes ont l'effigie du prince, les autres ſa couronne & ſes armes.

Je vous ai parlé de la manufacture du tabac à Séville, comme d'un établiſſement important, l'unique même de ce genre qu'il y ait en Eſpagne, où il ſe fait une prodigieuſe conſommation de cette denrée. On y emploie huit à neuf cens perſonnes, deux cens chevaux, & plus de cent ſoixante moulins. Une grande partie de ce tabac vient de Virginie par la voie de l'Angleterre, & l'autre des colonies Eſpagnoles. Les ſpéculateurs croient avoir remarqué, depuis quinze ans, que ce commerce rapporte annuellement au roi trois millions de plus que les années précédentes ; & cela, dit-on, parce qu'on a augmenté les taxes du tabac fin, & diminué celles du tabac commun, dont tout le peuple fait uſage. En France, preſque tous les tabacs ſont au même prix ; & le maçon en prend d'auſſi bon que le duc & pair.

Je ſuis, &c.

A Séville, ce 23 mai 1755.

LETTRE CCIV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

L'ANDALOUSIE fut autrefois divisée en trois royaumes, Jaen, Cordoue & Séville, dans lesquels étoit comprise l'ancienne & fameuse ville de Cadix. Cette derniere est après Séville, la plus considérable de la province : elle est même plus riche que cette capitale, dont elle a absorbé le commerce & la splendeur. Elle respire le luxe, les plaisirs & l'opulence; & l'on n'y reconnoît presque plus rien des mœurs Espagnoles. Les habitans sont polis, affables, enjoués; aussi sont-ils presque tous étrangers, la plupart François; & l'on y parle notre langue autant ou plus que celle du pays.

Placée sur une pointe de terre, dans une petite isle sablonneuse, où il ne croît pas un seul arbre, Cadix est entourée de la mer de tous côtés, excepté par l'endroit où l'on y aborde; & cet endroit est très-bien fortifié; mais la ville est petite, étroite & mal-saine. On a construit à la pointe de l'isle, un ou-

vrage qui se nomme Saint-Sébastien, pour éloigner les approches de l'ennemi ; & l'on a laissé entre ce fort & le corps de la place, un espace considérable sans bâtimens, pour éviter l'effet de la bombe.

La bonté de la baye a, de tout tems, rendu cette cité très peuplée & très-commerçante. La mer, en se retirant, laisse à sec une partie du port ; il n'y a que le milieu, large de huit à neuf cens toises, qui demeure plein d'eau à une profondeur plus que suffisante, pour tenir à flot les plus gros bâtimens armés & chargés. Dans la partie que la mer découvre & recouvre successivement, on ne trouve que de la vase ; de sorte que les vaisseaux y enfoncent sans danger, & en sortent de même, quand le flot vient les relever. C'est là que se tiennent la plus grande partie des forces maritimes de l'Espagne. On a creusé des canaux pour mettre les vaisseaux du roi en plus grande sûreté ; & l'on a construit des magasins, des arsenaux, & tout ce qui est nécessaire pour le service de la marine.

Il n'y a peut-être point d'endroit en Europe, où les denrées soient plus cheres & l'argent plus commun qu'à

Cadix. Toutes les nations y abordent; mais, à moins qu'on n'y soit retenu, ou par un commerce établi, ou par de gros intérêts, le séjour n'en peut être agréable, parce qu'on n'y jouit point de la nature. La ville n'a d'ailleurs rien de remarquable, que la somptuosité de ses habitans. L'antiquité en a publié plusieurs fables; & les Espagnols les ont multipliées. Les Phéniciens y furent attirés par les richesses qui se trouvoient en Espagne: les Syriens la fréquenterent, & y formerent des établissemens. Telle est l'origine du célebre port de Gadès, à présent Cadix, qui passoit, chez les Grecs, pour l'extrêmité du monde, du côté de l'occident. Cette place devint si puissante, qu'elle ne le cédoit, dit-on, qu'à Rome seule, pour le nombre des citoyens. On assure qu'elle a beaucoup perdu de son ancienne étendue; que la mer a mangé une partie du terrein; & que dans les basses marées, on apperçoit encore des décombres de maisons.

Ce qui rendoit sur-tout l'isle de Gadès célebre dans l'antiquité, c'étoit la religion qu'on y pratiquoit; car, outre le culte originaire de la Syrie, ses habi-

tans adorerent des divinités particulieres : ils dresserent des autels à l'Année, aux Mois, à l'Industrie, à la Vieillesse, à la Pauvreté, &c. Ils furent les premiers qui s'aviserent d'honorer la mort, non comme une divinité implacable, mais comme le terme certain du repos pour tous les humains. Entre ces divinités, aucune n'a été si renommée qu'Hercule, dont le temple fut bâti par les Phéniciens. L'éloignement & l'antiquité contribuoient également à en faire croire des choses extraordinaires. On y voyoit deux colonnes d'airain, sur lesquelles étoient gravées des lettres mystérieuses, dont on ignoroit la signification. Apollonius de Thiane, consulté sur cet objet, répondit qu'elles avoient été tracées de la main même d'Hercule, & qu'elles étoient le lien qui retenoit la terre & la mer en société. On prétend que ce héros sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, dont l'une est actuellement en Europe, & l'autre en Afrique, & qu'il joignit, par ce moyen, l'Océan avec la Méditerranée. Prenant cet endroit pour les limites du monde, il y éleva ces fameuses colonnes qui por-

tent son nom, & y grava cette inscription si connue : *Non plus ultrà.*

Cadix est le centre de tout le commerce qui se fait aux Indes occidentales : c'est le lieu où tous les négocians François, Anglois, Hollandois, Italiens envoient leurs effets, pour les faire transporter en Amérique sur des navires Espagnols, qui sont partagés en trois classes, la flotte, les vaisseaux de registre, & les galions. La flotte consiste en trois vaisseaux de guerre, & quatorze ou quinze navires marchands, dont le port est, depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux. Ces bâtimens sont chargés de tout ce que l'Europe produit de meilleur en tout genre : étoffes de laine & de soie, toiles fines, velours, rubans, dentelles, miroirs, verres, papier, coutellerie, toutes sortes d'instrumens de fer, des montres, des pendules, des bas, des souliers, des livres, des tableaux, des vins, des fruits, &c. Ainsi toutes les nations sont intéressées dans la cargaison de cette flotte. L'Espagne n'y a guere de part, que pour ses vins, & quelques autres articles peu importans ; ce qui, joint au fret, aux droits de courtage,

aux taxes & impositions pour le roi, est tout l'avantage qu'elle retire de ce commerce. La flotte appareillée à Cadix, est chargée pour la Vera-Cruz. Il ne lui est pas permis de se séparer, ni de relâcher en aucun endroit. Elle prend en retour de l'or & de l'argent, des pierreries, de la cochenille, de l'indigo, du cacao, du tabac, du sucre, &c.

Les vaisseaux de registre sont équippés & partent pour le compte de quelques particuliers de Séville & de Cadix. Lorsqu'ils croient que les ports de l'Amérique manquent de certaines marchandises, ils présentent une requête au conseil des Indes, & demandent la permission, moyennant une certaine somme, d'envoyer chacun un navire de trois cens tonneaux. Ils sont encore obligés de faire des présens considérables à différens officiers, pour obtenir des facilités qu'on n'accorde qu'à prix d'argent. Quoique le consentement porté dans le registre, ne soit que pour trois cens tonneaux, il ne part aucun bâtiment dont la charge ne contienne au moins le double.

La flotte appellée les galions, est composée de huit vaisseaux de ligne,

destinés principalement pour fournir le Pérou de munitions de guerre; mais ils sont encore remplis de toutes sortes de marchandises pour le compte de divers particuliers. Douze autres navires partent sous leur convoi; & cette flotte, comme celle de la Vera-Cruz, a ses bornes & ses limites. Elle ne peut faire que le commerce de Terre-Ferme & des côtes de la mer du sud, comme l'autre ne doit débarquer que dans le Mexique. J'ai parlé ailleurs des fameuses foires de Porto-Belo, de Carthagene, d'Acapulco & de Panama, & des principaux détails qu'entraîne l'immense étendue de ce négoce, qui est totalement entre les mains des étrangers. Il est partagé, à Cadix, entre les François ouvertement, & les Anglois sous main. Les Espagnols ne sont que les prête-noms.

Les Anglois se plaignent que le commerce, qui se faisoit autrefois dans l'intérieur du royaume entre eux & les sujets de Sa Majesté Catholique, est diminué de plus d'un tiers. Je leur en demandai la raison; voici la réponse que me fit un négociant. « L'ex» trême avarice de nos marchands de

» Londres eſt une des premieres cau-
» ſes de ce changement. Pour augmen-
» ter leurs profits, ils ont mis leurs
» effets à un prix qui a rebuté les
» Eſpagnols. D'ailleurs la main-d'œu-
» vre en France & en Hollande, étant
» beaucoup moins chere qu'en Angle-
» terre, leur donne la facilité de ven-
» dre à meilleur marché. Une troiſieme
» raiſon eſt l'avénement de la maiſon
» de Bourbon au trône d'Eſpagne;
» époque où les François ont com-
» mencé à faire le commerce dans ce
» royaume, & à nous enlever le
» notre. Ce ſont eux qui, en retour de
» leurs ſoies, de leurs toiles, & autres
» ouvrages de leurs fabriques, tirent
» aujourd'hui les tréſors du Mexique
» & du Pérou. Je pourrois parler
» auſſi des progrès que les Eſpagnols
» ont faits dans quelques branches de
» manufactures, de l'encouragement &
» des récompenſes que les rois, ſucceſ-
» ſeurs de Charles II, ont donnés aux
» arts & à l'induſtrie. Ils ont appellé
» des étrangers; ils ont excité l'émula-
» tion de leurs propres ſujets; & cette
» attention n'a pas été abſolument in-
» fructueuſe ».

Malgré toutes ces plaintes, le négoce des Anglois dans ce pays est encore considérable. Ils y portent une quantité prodigieuse de poisson sec & salé, des draps, des soies travaillées, des provisions de guerre & de mer, des ouvrages d'horlogerie, du plomb, de l'étain, du cuivre, des chapeaux, en un mot, toutes les productions de leur isle & de leurs colonies, pour lesquelles ils reçoivent celles de l'Espagne & de l'Amérique. Les principales sont les vins, les fruits, le cacao, les excellentes laines de Ségovie, les lames d'épée de Tolede, les armes à feu de Guipuscoa & de Barcelonne, le tabac de Séville & de la Havanne, &c.

Le trafic entre ce royaume & ses colonies, est naturellement tout ce qui soutient ses forces maritimes. Quant à son négoce intérieur, il n'est nullement proportionné au nombre de ses habitans. Sans doute que la situation du pays, la nature du climat, & l'abondance de toutes les denrées nécessaires à la vie, les empêchent de chercher ailleurs, ce qu'ils trouvent chez eux avec profusion. Mais leur grande erreur politique, est de n'avoir pas assez fait attention à la vé-

rité de cette maxime : « que l'induſtrie, » les arts & le travail, ſur-tout pour » les beſoins de premiere néceſſité, » ſont des ſources de richeſſes plus » ſûres & plus durables, que toutes les » mines d'or & d'argent ». Depuis quelques années, le miniſtere ſemble s'être apperçu de cette mépriſe ; & c'eſt pour la réparer, que la Cour a établi des manufactures de laine à Ségovie, à Guadalajara, à Sarragoſſe, à Aguilar, à Barcelonne ; de ſoie, à Murcie, à Valence, en Andalouſie, en Catalogne ; d'étoffes d'or & d'argent, à Talavera ; à Madrid ; de toiles, à Corogne, à Ségovie ; de porcelaine, au Buen-Retiro, à Madrid ; de tapiſſeries & de cartes, dans cette même ville ; de verre, à Saint-Ildephonſe ; d'épées, à Tolede ; de fer, dans la Biſcaye ; de papier, à Ségovie ; de poterie, à Talavera-la-Reyna, &c.

Après Séville & Cadix, les principales villes de l'ancien royaume d'Andalouſie, ſont Gibraltar, Tarif, Algézire, Rota, Conil, Médina-Sidonia, Xerès, San-Lucar, Arcos, Almonte, Palacios, Jerenna, Oſſuna, Ecija, Baëça, Andaxar, Jaen, Ubeda, Cordoue, &c.

Gibraltar eſt un monument éter-

nel de la foiblesse des Espagnols, qui ne peuvent la retirer des mains des Anglois. Ces derniers y entretiennent une garnison nombreuse, & y ajoutent tous les jours de nouvelles fortifications. Personne n'ignore les avantages qu'ils retirent de cette rade, ainsi que du Port-Mahon, qui leur donnent le commerce de la Méditerranée. La ville est située au pied & dans la partie occidentale d'un rocher escarpé, qui avance près d'une demi-lieue dans la mer, & ne tient au continent, que par une petite langue de terre qui n'excede pas la hauteur de l'eau. Du tems de l'invasion des Maures, un général de leurs troupes, nommé Tarif, ayant débarqué son monde au pied de ce promontoire, s'y maintint malgré les efforts des Goths, & lui donna son nom, qui joint à celui de Montagne, *Gébel*, a formé, par corruption, le nom de Gibraltar. On trouve à son sommet une magnifique esplanade, d'où la vue se porte à plus de trente lieues dans la Méditerranée. On y a construit une tour fort élevée, où il y a toujours une sentinelle pour découvrir les bâtimens qui font voile dans le détroit. Cet homme

en donne avis aussi-tôt qu'ils paroissent, en allumant autant de feux, qu'il apperçoit de vaisseaux.

C'est auprès d'Agezire, que les Maures, appéllés par le comte Julien, firent leur premiere descente en Espagne. Ils en resterent les maîtres pendant sept cens ans; & comme ils étoient fort laborieux, ils firent de ce pays un lieu de délices. On y voit un château, que les habitans disent être celui du comte Julien; & si l'on en croit les Espagnols, ce château reçoit encore de tems en tems la visite de son ancien maître, qui vient contempler les trésors qu'il y a cachés, & maltraiter les personnes qu'il y trouve. Les curieux se font conduire dans les caves, qui sont de vastes souterreins, comme ceux de l'observatoire de Paris. On y voit des crystallisations qui pendent aux voûtes, comme des morceaux de glace; en les rompant avec des marteaux, il en tombe des pieces que quatre hommes auroient peine à porter.

La ville de Conil est célebre par la pêche du thon, qui y est toujours fort abondante. Vous connoissez ce poisson massif & ventru, couvert de grandes

grandes écailles & d'une peau déliée, qui a le museau pointu & épais, les dents aiguës & petites, les ouies doubles, accompagnées chacune de deux nageoires, & le dos tirant sur le noir. Sa queue large & formée en croissant, fait presque toute sa force & sa défense. Il est d'ailleurs fort craintif; & le moindre bruit le fait fuir dans des fosses, où des filets sont tendus pour le prendre. On appelle ces piéges, des *madragues*. L'entrée en est aisée, & la sortie difficile. Si le thon veut sauter par-dessus, il en est empêché par des hommes qui se tiennent dans de petites barques autour de la madrague; & après avoir tenté quelques efforts, il reste tranquille dans sa prison, jusqu'à ce que les pêcheurs le tirent à terre & le tuent.

Ces poissons nagent en troupe, & se suivent comme des moutons; de maniere que dès qu'on en voit un entrer dans la fosse tendue de filets, on est sûr que tous les autres vont s'y jetter après lui. On connoît leur approche par le bruit qu'ils font en agitant violemment l'eau de la mer. On les pêche aussi à la ligne, sur des bateaux toujours à la voile.

L'hameçon est couvert d'un vieux linge ou d'un petit sac taillé en forme de sardine, dont les thons paroissent très-friands; & comme ils sont en même tems très-voraces, ils gobent avidement l'hameçon. Chaque bateau en ramene quelquefois plus de cinquante, qui meurent aussi-tôt qu'ils sont pris. On les pend par la queue; on leur ouvre le ventre pour en ôter les entrailles; & on les coupe par tronçons. Leur chair, qui ressemble à celle du veau, est ferme, & très-nourrissante. On la mange rôtie; on la sale aussi pour la conserver; ou bien on la marine, en la faisant cuire avec de l'huile & du sel; & on la met dans des barils avec de la nouvelle huile, du poivre concassé, des cloux de gérofle, & des feuilles de laurier. Les habitans de Conil en font un très-grand commerce. Ils en chargent des vaisseaux pour l'Italie, où elle sert de nourriture aux équipages des galeres de la Méditerranée. Les ducs de Medina-Sidonia, seigneurs de cette ville, en retirent tous les ans plus de cinquante mille écus. Le thon est un fort grand poisson: on en trouve qui ont jusqu'à dix pieds de longueur; les plus com-

muns en ont ſept ou huit, & peſent environ cent cinquante livres. L'été eſt la ſaiſon ordinaire de cette pêche.

A une lieue de Medina-Sidonia, on montre le château où Pierre le Cruel tint autrefois priſonniere la reine Blanche de Bourbon, ſa femme, pour complaire à Marie de Padilla, ſa maitreſſe. Xerès eſt célebre par ſes vins, dont il ſe fait un grand débit tant en Europe que dans les Indes. La campagne des environs eſt fameuſe par la bataille que perdit, contre les Maures, le malheureux Roderic, dernier roi de la race des Goths, & qui décida de l'empire d'Eſpagne. On voit dans l'égliſe d'Arcos, les portraits de tous les hérétiques qui ont été brûlés par l'Inquiſition.

Mon deſſein n'eſt pas de parcourir ainſi toutes les villes de l'Andalouſie; je ne m'attacherai plus qu'à celles qui ont été des capitales de royaume. Jaen eſt célebre par la ſainte Véronique, à laquelle les Eſpagnols ont la plus grande dévotion. Vous ſavez que c'eſt le nom qu'on donne à l'image de la face de Notre-Seigneur, peinte ſur le mouchoir d'une des femmes qui l'accompagnoient au calvaire; que cette

femme, nommée Véronique, présenta au Sauveur le voile qu'elle avoit sur sa tête, pour lui essuyer le visage couvert de sang & de sueur; & que son portrait demeura tracé sur cette toile. On ne dit pas comment cette relique est arrivée dans cette ville; mais on la conserve avec un soin infini. Elle est dans une châsse magnifique, fermée à sept clefs, gardées par sept personnes différentes.

Cordoue, considérable par sa grandeur, ses richesses, son ancienneté, les agrémens de sa situation sur les bords du Guadalquivir, la beauté de ses maisons, la multitude de ses jardins, la fertilité de son terroir, tient le second rang parmi les villes de l'Andalousie. Elle étoit déja fort célebre du tems des Romains, sous le nom de *Corduba;* & l'on y trouve encore par-tout des inscriptions & des monumens qui marquent son antiquité & sa splendeur. Elle a sur-tout produit beaucoup de grands hommes, tels que Lucain, les deux Seneques sous le regne des Romains, &, si l'on en croit les habitans, Avicenne & Averroès sous l'empire des Maures. On pense avec plus de raison, qu'ils n'ont fait que l'il-

lustrer par leur séjour & par leurs travaux, lorsque cette ville étoit le centre des arts, & le rendez-vous de tous les savans. Le fameux Osius, qui présida au concile de Nicée, fut un de ses premiers évêques.

L'église cathédrale est ce qu'il y a de plus remarquable à Cordoue. Elle fut bâtie au huitieme siecle par les Arabes, auxquels elle servoit de mosquée, nom qui lui est resté; car on l'appelle encore aujourd'hui la Mesquita. On y entre par vingt-quatre portes chargées de sculpture & d'ornemens; la voûte, peinte & dorée, est soutenue par plus de trois cens colonnes d'albâtre, de jaspe & de marbre d'un pied & demi de diametre, & dont quelques-unes ont des chapiteaux d'ordre Corinthien, restes précieux d'un ancien temple dédié à Auguste. Elles devoient faire un effet admirable, avant que les Chrétiens, pour adapter cette église à leurs usages, ne les eussent coupées par des croix, par des autels & par le chœur situé précisément au milieu du temple. On y montre un crucifix, qu'un Espagnol, prisonnier parmi les Maures, a fait, dit-on, avec ses

ongles. Un François ne doit pas oublier la chapelle de saint Louis, où se trouve une statue équestre de ce monarque.

On m'a parlé d'un usage établi dans le chapitre de cette cathédrale, qui vous paroîtra singulier. Lorsqu'un dignitaire meurt sans faire de testament, c'est l'évêque qui hérite de son bien ; & il en hérite presque toujours ; car ce même chanoine ne peut tester sans une permission expresse du pape, qui s'accorde difficilement. S'il l'obtient néanmoins, le prélat peut encore choisir parmi les meubles du défunt, ce qui lui convient le plus. C'est ce qu'on appelle la *luctuosa*, la pleureuse, ou le droit de deuil.

L'ancien palais des rois de Cordoue est un grand bâtiment, accompagné d'un jardin spacieux, & d'un bois d'orangers. L'Inquisition en a aussi un assez beau sur le bord du fleuve. La place Mayor est bordée de jolies maisons avec des portiques. Les montagnes, au pied desquelles la ville est bâtie, sont entrecoupées de vallées charmantes, arrosées d'une multitude de ruisseaux & de fontaines, & couvertes de forêts d'orangers. Ces arbres,

lorsqu'ils sont en fleurs, embaument tout le pays; & c'est un grand plaisir pour les habitans, de se promener la nuit à la campagne, pour respirer ce parfum délicieux. On rapporte que Muza, ce fameux capitaine Maure, qui conquit ce royaume, étant contraint de l'abandonner pour retourner en Afrique, ne put s'empêcher de s'écrier: « ah! Cordoue, que tu es charmante! Que l'on goûte chez toi de délices! Que tu as reçu du Ciel de grands avantages! » Après avoir prononcé ces paroles, il partit pénétré de douleur, de quitter un si beau lieu.

Les hauteurs voisines de cette ville, font partie de la *Sierra-Morena*, nom qu'on donne à cette chaîne de montagnes, qui sépare l'Andalousie de la nouvelle Castille. Quelques-unes sont couvertes de bois, d'autres arides & toutes remplies de minéraux. Elles ont au moins vingt-quatre lieues de longueur, sur une largeur très-inégale. Ce pays n'a jamais été ni habité, ni cultivé, moins par la mauvaise qualité du sol, que parce qu'il s'est presque toujours trouvé frontiere entre des Etats qui se faisoient une guerre sanglante.

Le projet de la peupler fut proposé à la cour en 1725; mais on y trouva alors des difficultés insurmontables. Une des principales étoit que l'Espagne entiere auroit besoin de colonies, & parce que toutes ses provinces étoient incultes; qu'il étoit inutile d'aller au loin chercher un terrein inconnu, montagneux, sans débouchés, lorsqu'on avoit, aux portes même de la capitale, des campagnes désertes & qu'on négligeoit de cultiver.

Ce même projet vient d'être présenté de nouveau; mais, s'il est accepté, je doute qu'il puisse jamais être exécuté. On parle de faire venir des étrangers, & principalement des Allemands & des Flamands, pour les établir dans ces montagnes; de donner à chaque famille une maison garnie de tous ses ustensiles, cinq vaches, dix moutons, trente poules, six cochons, les outils nécessaires pour tous les travaux, & d'y attirer au moins mille familles. Mais comment rassembler en Espagne cinq mille vaches, dix mille moutons, trente mille poules, &c, sans dégarnir d'autres provinces? Ajoutez à cet inconvénient, les obstacles qu'on éprouveroit de la part des autres puissan-

ces. Tous les princes de l'Europe ont les yeux ouverts sur la désertion de leurs sujets; ils ne manqueroient donc pas de s'opposer à cette émigration.

En supposant même qu'aucune des mesures à prendre pour le succès de la colonie ne puisse manquer; que l'argent soit abondant; que les livraisons soient faciles & de bon aloi, les maisons construites promptement & dans des terreins avantageux, les maladies rares, & les récoltes heureuses, on peut encore assurer que l'opération sera sans effet, & que la colonie diminuera d'elle-même; parce que la dépopulation de l'Espagne a sa cause dans le manque de travail, de commerce & d'industrie; & que le zele des colons s'éteindra comme celui des anciens habitans. Ce ne sont point précisément de nouveaux hommes qu'il faut à ce pays; la population ne peut pas être un effet rapide: il faut des siecles d'un bon gouvernement, des chemins, des canaux, des plantations; une sage administration des finances, une forme d'imposition qui ne nuise ni à l'agriculture, ni à l'industrie: il faut diminuer le nombre des gens de main-

morte, retirer de la main des grands une partie de leurs vastes domaines, abolir l'Inquisition. Il faut enfin, un plan fixe, invariable, bien suivi, de l'argent, du courage, des sacrifices, & cent ans.

Je viens de prononcer le mot d'agriculture; & ce mot rappelle toujours combien cet art est négligé en Espagne. Un des abus qui lui font le plus de tort, c'est que l'exportation du bled, d'une province à l'autre, est défendue, excepté pour le roi & le service des armées. Par cette mauvaise politique, il y a des provinces qui sont obligées d'en faire venir d'Afrique, d'Italie ou d'Angleterre. D'ailleurs à quoi pourroit servir la liberté du commerce des grains, si l'on manque de grands chemins, & de rivieres propres à les transporter? Une compagnie de négocians & d'ouvriers Hollandois s'étant présentée à Charles II, pour rendre navigable le Mançanarès depuis Madrid jusqu'au Tage, & le Tage jusqu'à Lisbonne, offrit de faire toutes les avances, sans qu'il en coûtât rien à la couronne, pourvu qu'on lui accordât un certain droit sur les marchandises qui

ſeroient conduites par cette voie. Le conſeil de Caſtille examina cette propoſition; &, après bien des délibérations, le réſultat fut, à ce qu'on dit, « que s'il avoit plu à la Providence, que » ces deux rivieres fuſſent navigables, » elle n'auroit pas eu beſoin de l'aſſiſ» tance humaine; que puiſqu'elle ne » l'avoit pas fait, c'étoit une marque » qu'elle n'avoit pas cru que cela dût » être; que de l'entreprendre alors, » ce ſeroit violer ſes décrets, & vou» loir redreſſer les imperfections qu'elle » a miſes à deſſein dans ſes ouvrages ».

Un autre déſavantage pour l'agriculture Eſpagnole, c'eſt que la vente d'une terre rompt le bail du fermier. De là cette négligence qui laiſſe la plupart des campagnes incultes. Quiconque voyage dans ce pays, regarde avec autant de pitié que de ſurpriſe, une étendue immenſe des plus belles terres qui rapportent très-peu de grain. La plupart paroiſſent abandonnées & ſans culture; & celles qu'on a labourées, le ſont ſi négligemment, que les épis manquent de nourriture & d'embonpoint. Les champs ſont d'ailleurs toujours remplis de mauvaiſes herbes, & couverts de

pierres. On ne fait que grater un peu la surface, en traçant un léger sillon, que le moindre vent ne tarde pas à recouvrir. Après ce pénible labour, les paysans laissent reposer la terre pendant quelques jours, vont ensuite faire leurs semailles, & ne regardent plus leur champ jusqu'à la récolte. Une preuve de la fertilité du terroir, c'est le produit qu'il rend encore, malgré le peu de soin qu'ils prennent de le travailler. Croiriez-vous qu'ils ne se donnent pas la peine de faire eux-mêmes leurs moissons ? Ce sont des Auvergnacs, des Languedociens, des Gascons & des Basques, joints à quelques habitans de la Gallice, qu'il faut excepter de cette indolence générale, qui courent l'Espagne tous les ans au tems de la récolte. On ne fait jamais de gerbes pour l'orge, & rarement pour le froment. On ne transporte point le grain nouvellement coupé, ni au grenier, ni à la grange : on le laisse en plein champ, sur une éminence, dans un terrein sec & uni, où les mules le foulent aux pieds ; les Espagnols n'ont pas d'autre façon de le battre. Pour conserver le bled exposé en plein air, on l'environne de

petites barraques; & comme ces endroits sont communément dans le voisinage des villes, les habitans vont le soir s'y promener, & s'y rassemblent pour se rejouir. On y danse au son des instrumens; & l'on y joue de la guitare. Les dames même de Madrid ne dédaignent pas ces sortes de divertissemens.

On ne seme guere, en Espagne, que de l'orge, du riz & du froment. C'est avec la paille de bled, qu'on nourrit les mules; mais cette paille, préférable au foin même par sa délicatesse & par son suc, soutient ces animaux dans leurs plus grandes fatigues. Les chevaux même n'ont pas d'autre nourriture, à moins qu'on ne leur fasse faire de longues courses; & dans ce cas, on leur donne de l'orge. On prétend que la paille hachée contribue à leur former ce corsage élégant & fin, qui distingue les chevaux d'Espagne de ceux des autres pays. Quant à l'avoine, on en fait ici peu d'usage, quoiqu'elle n'y soit pas absolument inconnue. Lorsque le bled est battu, mondé & vanné, on le transporte dans un grenier public, d'où il est distribué au peuple par des magistrats particuliers, préposés à cette administration.

Ce que j'ai dit de l'agriculture Espagnole, ne regarde point les environs de Grenade, de Murcie, de Valence & de Barcelonne, qu'on a soin, depuis quelques années, de bien cultiver & de bien entretenir. Les Catalans sur-tout sont industrieux & connoissent le prix du travail. Les campagnes des trois autres provinces présentent, avec un aspect charmant, des jardins qui abondent en toutes sortes de grains & de légumes. On y trouve des petits pois, même au milieu de l'hiver; & ils y viennent sans le secours ni des fourneaux ni des poëles. On s'apperçoit seulement, qu'il y manque toujours un peu d'industrie: on n'y voit ni enclos, ni haie, ni arbre, mais des vignes & des olives. En biscaye, on fixe toute son attention aux manufactures de fer; les terres y sont absolument négligées: elles le sont encore plus dans les deux Castilles.

Le climat de l'Espagne est peut-être le plus beau de l'Europe. L'air qu'on y respire, est pur & salutaire, mais trop subtil pour les tempéramens disposés à la phthisie. En hiver, le froid est vif & pénétrant; il faut avoir la précaution

de se garantir la poitrine. En été, les chaleurs sont accablantes ; il faut se tenir tranquille dans sa chambre, sans se remuer, sans y laisser entrer le jour ; c'est le seul moyen de se mettre à l'abri de l'extrême chaleur. Le choix de l'eau est encore un soin qu'on ne doit pas négliger. Celle de Ségovie & d'Aranjués est très-mal-saine ; mais on la corrige en y plongeant un fer rouge avant que de la boire. J'ai déja parlé des eaux de Madrid ; elles ont un degré de bonté si supérieur, que les Cours de Naples & de Parme en font venir pour leur usage ordinaire.

On trouve ici plusieurs arbres particuliers au pays, tels que le chêne verd, le liége, &c. Le premier ressemble absolument au chêne ordinaire, soit par la fleur, soit par le fruit ; mais il en differe par ses feuilles, qui approchent de celles du houx. Elles sont fermes, piquantes par les bords, d'un verd foncé, un peu velues, blanchâtres par-dessous, & ne tombent point en hiver. Il y a de ces arbres qui sont assez gros, & qui donnent un bois dur, dont on fait, pour la marine, des essieux de poulies. Quelques especes de ce chêne portent un

gland doux, & aussi bon à manger que les châtaignes, le même peut-être dont on se nourrissoit dans l'âge d'or.

Une autre espece croît en buisson garni de feuilles très-petites, sur lesquelles se nourrit cet insecte utile & précieux, qu'on nomme *kermès*. La femelle, étant jeune, court sur les tiges; mais au bout de quelque tems, elle se fixe dans un endroit, & y devient parfaitement immobile. C'est là qu'elle attend le mâle, qui, transformé en moucheron, la cherche en volant. Lorsqu'il l'a trouvée, il se promene sur elle, & va de la tête à la queue pour l'exciter au plaisir. La femelle fidelle alors, & soumise au vœu de la nature, répond à ses caresses, qui donnent lieu à l'acte de la fécondation. Son corps se gonfle d'abord; sa peau s'étend, se seche, & devient comme ces excroissances qu'on apperçoit sur les arbres. Dans cet état, elle ne sert plus que de coque, sous laquelle sont renfermés les œufs de l'insecte. Vus au microscope, ils sont parsemés d'une infinité de points brillans de couleur d'or; & étant secoués, il en sort autant de petits animaux entiérement semblables à celui dont ils tiennent la

vie. Ils se dispersent sur le chêne verd, jusqu'à ce qu'au printems suivant, ils se fixent sur les branches, pour y faire leurs petits. La récolte du kermès est plus ou moins abondante, suivant que l'hiver a été plus ou moins rigoureux. Des femmes le détachent avec l'ongle avant le lever du soleil, & l'enferment dans des boîtes pour les vendre aux teinturiers ou aux apothicaires; car on s'en sert également pour la teinture & pour la médecine.

Le liege est un autre arbre de moyenne hauteur, qui ressemble assez au chêne verd par ses chatons & par ses glands. Son écorce est épaisse, légere, spongieuse, de couleur grisâtre, se fend elle-même, & se sépare de l'arbre, si l'on n'a pas l'attention de l'en détacher. Elle est poussée par une autre écorce qui se forme dessous. Quand les habitans veulent en faire la récolte, ils fendent le tronc dans toute sa longueur, pour tirer cette écorce plus commodément. Ils la trempent aussi-tôt dans l'eau pour l'amollir, la font ensuite sécher au feu, en la chargeant de pierres pour la rendre platte. Tel est le liege qu'on transporte en

ballots dans tout le monde; dont on se sert pour faire des bouchons; qui s'emploie pour la pêche, dans la marine, & à d'autres usages.

Le miel d'Espagne peut être comparé à celui du mont Hymette. Les vignes sont extrêmement abondantes; ce qui fait que l'on ne connoît ici ni la biere ni le cidre. Les liqueurs étrangeres, comme le rum de la Jamaïque, y sont défendues. Les excellens vins du pays se vendent fort chers; & l'on en boit rarement d'étrangers, excepté dans les ports de mer. J'ai parlé de ceux d'Espagne les plus estimés, tels que les vins de Xerès, d'Alicante, de Rota, de Malaga, &c. Les meilleures mules sont les Castillannes, & sur-tout celles de la Manche. Elles participent communément aux qualités des animaux de qui elles viennent; c'est-à-dire, qu'elles ont la force des chevaux & la dureté des ânes. Elles semblent nées pour porter docilement & long-tems de gros fardeaux; & en Espagne on ne connoît guere que les attelages de mulets, même aux carrosses. Ils servent dans les montagnes, & passent aussi hardiment qu'adroitement, sur les bords

des précipices. On a beaucoup parlé de la ſtérilité de ces animaux, qu'on regarde comme incapables de ſe reproduire eux-mêmes, & de former lignée. On cite cependant des exemples qui prouvent, qu'ils ne ſont pas auſſi profondément léſés, qu'on ſe l'imagine d'après le préjugé, puiſqu'ils ne ſont pas réellement inféconds, & que leur ſtérilité ne dépend que de certaines circonſtances extérieures & particulieres. Mais, en général, tous les mulets de ce pays viennent de la jonction d'un âne avec une jument, ou d'un cheval avec une âneſſe. Les premiers forment la grande eſpece; les ſeconds ſont de petits mulets, qu'on appelle des bardeaux. Les uns & les autres ſont extrêmement chers en Eſpagne; il n'eſt pas rare d'y vendre une mule quarante ou cinquante louis. On ne connoît point les chevaux de trait; tout eſt tranſporté par des mules qu'on attele à des chariots ou à des charrettes Elles paſſent en ſûreté dans des endroits, où un cheval n'oſeroit avancer.

Les Eſpagnols ont beaucoup de vaches & de bœufs; mais ils en profitent peu. L'huile d'olive leur tient

lieu de beurre; & ils ne font guere usage que de lait de chevre. Les moutons sont secs, maigres & décharnés, faute de pâturages; mais leur chair, dont le goût est exquis, est substantielle & nourrissante. La volaille n'est pas d'un goût bien fin; & le gibier manque de fumet. Les lapins multiplient étonnament. Il y avoit une si grande quantité de ces animaux du tems d'Auguste, qu'on fut obligé de donner ordre aux soldats Romains de les détruire, tant ils causoient de dommage dans les campagnes. On prétend même que le nom d'Espagne vient du mot Phénicien *Spanijam*, qui signifie pays de lapins. Le poisson est fort rare dans l'intérieur du royaume; & l'on n'en voit guere d'autre, que celui qu'on apporte dans la neige; mais on mange à Madrid une multitude prodigieuse d'écrevisses. Tout le poisson dont on fait usage, vient de Terre-Neuve; & ce sont les Anglois qui font ce commerce.

Je suis, &c.

A Cordoue, ce 30 mai 1755.

LETTRE CCV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

De retour à Madrid, où je restai fort peu de tems, je m'occupai de quelques remarques sur la constitution de cette monarchie & les usages de cette cour. La couronne d'Espagne fut long-tems élective; & les fils des rois ne pouvoient y prétendre, que par le consentement unanime des grands & du peuple. Aujourd'hui elle est héréditaire, & passe successivement du pere aux enfans, tant qu'il y a des princes ou princesses de la maison royale; car les filles ont droit de succéder au défaut des mâles. On croit que ce changement, dans la forme de la succession, s'est introduit en Castille vers le dixieme siecle. Les élections se faisoient à Tolede, où les rois étoient sacrés & couronnés. Cette coutume a été abolie; on a supprimé l'onction royale; & l'on s'en tient à une simple proclamation faite par les états assemblés dans l'église du Buen-Retiro. C'est ce que les Espa-

gnols appellent *jurer au roi*, ou prêter serment de fidélité. Autrefois ces princes prenoient les titres de Glorieux, de Pieux, de Triomphateur, qui se réduisent actuellement au seul nom de Catholique.

Le roi nomme à tous les évêchés du royaume, aux abbayes, aux commanderies des ordres militaires, à plusieurs canonicats, & à quantité de bénéfices simples. Aucun prince d'Europe ne possede une plus grande étendue de pays. Il y a dans l'Amérique seule, trente-huit dioceses. Il envoie cinq vicerois & cinquante-cinq gouverneurs dans les Indes orientales & occidentales, sans compter une infinité de petits gouvernemens, auxquels nomment ces mêmes vicerois. Tous ces emplois ne sont que pour cinq ans; mais ce tems suffit pour enrichir les plus pauvres. Un gouverneur peut gagner deux millions pendant le tems de son administration.

La maison du roi est composée d'un mayor-domo-mayor, de douze mayor-domo ordinaires, & de plusieurs gentilshommes de la chambre. Les autres grands officiers de la cour sont, comme en France, le grand-écuyer, le grand maî-

tre de la garde-robe, le grand-aumônier, &c. On ne peut avoir aucune de ces places sans être gentilhomme. La camarera-mayor est la premiere dame d'honneur de la reine. C'est toujours une veuve qui est pourvue de cette charge. Le grand-écuyer a réuni les commandemens de grand-véneur & de grand-fauconnier. Des hallebardiers occupent les dehors des appartemens; les gardes-du-corps, l'entrée; & les gardes Wallones & Espagnoles, la porte & l'extérieur du palais.

Lorsque les rois doivent faire leur entrée publique à leur avénement au trône, on construit en différens endroits de la capitale, des arcs de triomphe; on orne les maisons d'emblêmes, de tapisseries, de glaces, de tableaux, de guirlandes, dans toutes les rues où doivent passer Leurs Majestés; & les marchands jouailliers, particuliérement les orfevres, exposent ce qu'ils ont de plus riche & de plus brillant en meubles d'or & d'argent, joyaux, bijoux, &c. Le roi, la reine, la famille royale entrent dans la ville par la porte de Retiro, précédés des hallebardiers avec leur musique, & des compagnies des

gardes avec leurs trompettes & leurs timballes. Quatre carroſſes dorés, où ſont les grands officiers de la couronne; d'autres, pour ceux de la reine & les dames du palais, ſuivent ce premier détachement. Viennent enſuite neuf voitures attelées de quatre chevaux, pour les gentilshommes ordinaires & les autres officiers de la chambre. Un carroſſe à huit chevaux richement caparaçonnés, eſt accompagné de quatre valets-de-pied, & de huit valets-de-chambre qui marchent à côté. Un autre carroſſe également attelé, avec vingt-quatre valets-de-pied du roi & de la reine, précede l'équipage de Leurs Majeſtés. Il eſt eſcorté des officiers des gardes-du-corps, & de douze pages en broderie d'or, qui, avec les ornemens de la voiture, & les richeſſes de l'attelage, offrent le coup-d'œil le plus éclatant. Un autre détachement termine cette partie du cortege. Les Infans & Infantes, s'il y en a, ſuivent le roi, environnés de leurs officiers & de leurs gardes; & la marche finit par pluſieurs carroſſes qu'occupent d'autres ſeigneurs & dames de la cour. Les

rues

rues sont remplies d'une foule étonnante de peuple, soit Espagnols, soit étrangers ; & tout le beau monde est aux balcons.

Arrivées à l'église, Leurs Majestés sont haranguées par l'archevêque de Tolede, qui leur présente de l'eau benite, les conduit à un priez-Dieu qui leur est préparé ; & la musique du roi entonne le *Te Deum*. En sortant on prend une autre route, mais toujours dans le même ordre ; & comme il est tard, la ville est illuminée. De retour au palais, Leurs Majestés voient le feu d'artifice de leur balcon, & le lendemain, le combat des taureaux. Dans des tems plus barbares, on y joignoit un Auto-da-Fé ; mais cette fête cruelle n'est plus du goût de cette cour policée, ni de la nation.

Je vous ai parlé ci-devant du conseil de Castille. Celui de l'Inquisition n'a plus d'autre autorité, que celle que le prince veut bien encore lui laisser. Le conseil de la guerre a pour objet les armées de terre & de mer, & doit être formé d'officiers distingués dans le service. Les colonies sont du ressort du conseil des Indes. Celui de la croi-

ſade regarde certaines indulgences accordées par le pape, moyennant certains impôts qui ſe perçoivent au profit du roi. Une bulle promet un an d'indulgence pour la ſomme de deux réaux; une autre, pour le même prix, abſout de tous leurs péchés les perſonnes qui ſont à l'agonie. Vous connoiſſez la bulle du carême, & celle qui, pour une légere rétribution, aſſure la poſſeſſion d'un bien dont la propriété eſt équivoque. L'objet de ce conſeil eſt de faire le recouvrement des deniers que la piété des peuples donne à l'Etat, pour l'entretien d'une guerre contre les infidèles. Il eſt très-important pour l'Eſpagne de garder Ceuta ſur la côte d'Afrique, ſans quoi le privilege de lever des impôts, en vertu de ces quatre bulles, ſeroit révoqué; ou cet argent paſſeroit à Rome. C'eſt dans ce même conſeil, que ſont examinés tous les livres ſur la religion; & l'on n'imprime ni miſſel, ni breviaire, ſans ſon aveu. Il a auſſi le dépôt des biens abandonnés, & dont la propriété n'eſt à perſonne. Tous les ſujets du roi ſont obligés de gagner l'indulgence de la croiſade, ſous peine de refus d'abſolution. La contribution impoſée ſur le clergé eſt très-forte; celle

des séculiers l'est encore plus; & le produit de ces quatre bulles peut rendre annuellement, dans l'Espagne seule, trois millions, & plus de deux fois autant en Amérique.

Le Conseil des Ordres de Chevalerie a été institué pour maintenir leurs privileges. De tous ces nobles cordons, le plus estimé en Europe, est celui de la Toison d'or, auquel on ne donne pourtant pas une origine bien éclatante. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, aimoit, dit-on, passionnément une dame de Bruges; & un jour qu'il étoit allé la voir le matin, avec quelques-uns de ses favoris, il trouva sur sa toilette un petit poil blond. Le duc l'examina avec attention; & les seigneurs de sa suite donnant une interprétation maligne à cet examen, se mirent à sourire en regardant le prince. Il devina leur pensée; & croyant qu'elle étoit peu respectueuse pour sa maîtresse, il leur dit fiérement: « tel qui raille aujourd'hui de la » toison, se trouvera un jour bienheu» reux d'en être honoré ». Quelque tems après, il institua un ordre de chevalerie, composé de vingt-quatre gentilshommes, nobles de quatre lignées;

avec un ruban autour de leur cou, d'où pendoit une toison, semblable à celle de Colchos, avec ces mots : *pretium non vile laborum*, digne récompense des travaux. Le duc se déclara le chef de cet ordre, qui est encore aujourd'hui le premier des cours de Vienne & de Madrid. Elles le conservent dans sa spendeur, par la qualité des personnes auxquelles elles le conferent. Le nombre des chevaliers fut fixé à trente-un, par l'ordonnance de Philippe le Bon de l'an 1431, non compris quelques officiers de l'ordre. On en compte actuellement plus de quarante. Le roi de France & plusieurs de ses sujets sont décorés de ce cordon. Je dirai en passant, que, par un accord conclu entre les deux cours, les grands d'Espagne ont en France les honneurs de la pairie, & les pairs de France jouissent en Espagne des honneurs de la grandesse.

Vous avez vu que les autres ordres de chevalerie doivent leur établissement aux guerres que l'Espagne a eües à soutenir contre les Maures. Ils étoient la récompense des gentilshommes qui se distinguoient par leur valeur, & un encouragement pour obtenir un honneur pareil. On y attacha

des commanderies; on donna même aux chevaliers quelques-unes des villes qu'ils enleverent aux infidèles. Ils avoient des Grands-Maîtres, qui, comme à Malthe, les gouvernoient pour le ſpirituel & pour le temporel; mais vous ſavez que le roi Ferdinand a cru devoir réunir ces grandes places à la couronne. Il établit, ſous le nom de *Conſeil des Ordres*, une cour ſouveraine, pour en régler la police.

Rien n'eſt plus ſage ni mieux entendu, que cette diverſité de tribunaux particuliers, dont eſt compoſé, ſuivant la différence des affaires, la conſtitution du gouvernement Eſpagnol. Ils ſont tous ſubordonnés au conſeil d'état, auquel préſide le monarque lui-même, qui a pour aſſeſſeur l'archevêque de Tolede. Ce dernier en eſt, comme je l'ai dit ailleurs, conſeiller né, en qualité de prélat de la cour; car vous n'ignorez pas que Madrid, qui eſt dans ſon dioceſe, n'eſt point une ville épiſcopale. Le nombre des autres conſeillers n'eſt pas déterminé; mais Sa Majeſté n'y admet que des perſonnes du plus haut rang, des gens qui ont occupé les premieres places de la monarchie, ou rendu les

plus grands ſervices à l'Etat.

Le corps des loix eſt composé ici du droit romain, des édits royaux, & de la coutume. Quand le premier n'a pas été ſuffiſant, les juriſconſultes y ont fait des additions appellées *las Partidas*, eſpece de code qui forme aujourd'hui le ſyſtême entier de la juriſprudence. Cependant on conſerve encore beaucoup de loix gothiques, dont on a un recueil complet, qui eſt d'une très-grande utilité pour les juges. C'eſt l'ouvrage d'un prince Goth, qui régnoit au commencement du ſeptieme ſiecle. Il ne faut pas oublier le droit royal, ou code d'Alfonſe X, dont je crois vous avoir parlé. Ses ſucceſſeurs y ont ajouté de nouvelles loix, recueillies ſous Philippe V.

On vante les juriſconſultes Eſpagnols; & pluſieurs d'entre eux ont laiſſé des ouvrages eſtimés. On ne fait pas le même éloge des avocats; écoutez ce qu'en dit un de leurs compatriotes, le ſavant Grégoire Mayans, auteur d'un recueil de lettres, imprimé il y a vingt ans dans ſon propre pays. « Ces » hommes, dit-il, ne s'exercent qu'à » fomenter les procès. Ce ſont des

» charlatans, des babillards, qui, par » un trafic honteux de déclamations » extravagantes, s'enrichissent aux dé» pens du peuple ignorant, & ren» versent les fortunes des particuliers ». Il les appelle des monstres nés pour fripponner les personnes simples. Il y a des traits encore plus vifs, que je m'abstiens de rapporter. L'idée que nous avons de cette profession en France, rend incroyable tout ce que l'auteur avance à ce sujet.

Le même savant nous fait part d'une coutume, que la haine pour la critique semble avoir introduite en Espagne. Ceux qui sont chargés, par des ordres supérieurs, d'examiner les livres pour l'impression, poussent la politesse jusqu'à demander aux auteurs les jugemens qu'ils doivent prononcer. Les écrivains les plus célebres, qui apparemment ne sont pas les plus modestes, ne font aucune difficulté de les donner; & ces jugemens sont pour l'ordinaire fort étendus. Que de fades éloges se prodigueroient en France certains faiseurs de livres, si nos Censeurs Royaux avoient la même complaisance! Il faut pourtant avouer, que peu de François

auroient la hardiesse de se louer sous un nom emprunté, avec aussi peu de retenue que le font les Espagnols, s'il est vrai que quelques vers médiocres leur suffisent pour se mettre au niveau d'Ovide, de Catule & de Properce.

Les chaleurs du mois de juin m'ayant obligé de quitter Madrid & de m'avancer vers le nord, j'ai pris, par le royaume de Leon, le chemin des Asturies, & me suis arrêté quelques jours à Salamanque. Cette ville, que les Castillans appelloient la mere des sciences, des vertus & des arts, est fameuse par son université, la plus célebre certainement, & une des plus anciennes de l'Espagne. C'est là que se formoient ces théologiens Thomistes, ces philosophes Péripatéticiens, qui tenoient la vérité ensevelie sous les subtilités de Scot, & les cathégories d'Aristote. Figurez-vous cent professeurs en lunettes, & quatre ou cinq mille étudians en bonnets quarrés, les cheveux coupés & en soutane, ayant de la barbe pour la plupart, pour la plupart aussi, portant, par air, des lunettes comme leurs maîtres, & vous aurez une idée de ce que représentent ces savantes écoles

de Salamanque. On y enſeigne les langues, les lettres & les ſciences; les profeſſeurs ont trois mille livres d'appointemens, & l'univerſité entiere cent mille écus de revenus. La bibliotheque a cela de particulier, que les livres y ſont attachés avec de petites chaînes, de crainte qu'on ne les vole. Une autre ſingularité eſt la fondation de deux chaires, l'une pour y enſeigner la doctrine de Durand; l'autre pour y profeſſer celle de Scot. Ce Durand étoit un théologien François, qui ne valoit pas le docteur Ecoſſois.

Lorſqu'il ſe fait un exercice public dans cette univerſité, le préſident, couvert d'un manteau de tafetas jaune, & coiffé d'un bonnet ſurmonté d'une aigrette, eſt placé dans une chaire élevée au-deſſus de celle du répondant. L'oppoſant propoſe ſes argumens avec gravité; & quand il a formé ſon ſillogiſme, il ſe tourne de tous côtés, regarde les aſſiſtans, comme pour demander leur approbation & leurs ſuffrages. Les profeſſeurs ont à leur tête, un recteur qui ſe renouvelle tous les ans. C'eſt communément un homme de

naissance; & il jouit de grands privileges. Il ne reconnoît personne au-dessus de lui; & dans les séances publiques, il est toujours assis sous un dais. Les écoliers ne dépendent que de cette espece de monarque gradué, qui les favorise de tout son pouvoir. On compte vingt-deux universités en Espagne, dont plusieurs, telles que Valladolid, Alcala, Salamanque, sont aggrégées à celle de Paris. Les docteurs de l'une ont rang dans les assemblées de l'autre.

Les livres de géographie vous apprendront que Salamanque est située sur la riviere de Tormes, & que les Romains y ont fait construire un pont, qui subsiste encore. Ils vous apprendront aussi que Leon, capitale de cette province, est à l'extrêmité d'une campagne qui aboutit aux montagnes des Asturies. Son évêché avoit déja, du tems des Goths, le privilege de ne dépendre d'aucune métropole, & de relever immédiatement du saint siege. Sa cathédrale est célebre par la beauté de sa structure: les habitans disent, en maniere de proverbe, que celle de Séville est considérable par sa grandeur, celle de To-

lede par ses richesses, celle de Saint-Jacques par sa solidité, celle de Leon par la délicatesse de l'ouvrage, & la finesse des ornemens. On y voit beaucoup de tombeaux de rois & de châsses de saints. Leon a, de plus, l'avantage d'être la capitale du premier royaume chrétien de l'Espagne.

La principauté des Asturies est l'apanage de l'héritier présomptif de la couronne. Il en porte le nom, parce qu'elle est la plus ancienne province de la monarchie actuelle, & n'a jamais été soumise au pouvoir des Maures. Elle servit aux Goths de retraite contre ces barbares; & c'est, à peu près, tout ce qui lui donne quelque célébrité. On y trouve la meilleure noblesse d'Espagne, qu'on croit descendre des anciens Goths, sans aucun mêlange de sang judaïque ou moresque. C'étoit la patrie de ce prince Pélage, qui fut à la fois le conservateur de la religion, & le restaurateur de la monarchie.

Oviedo est la seule ville des Asturies, qui ait le titre de cité. Pélage en fit sa capitale; & ses successeurs y établirent un évêque. L'église est enrichie d'une infinité de reliques, que les Chrétiens

y apporterent de toutes les parties du royaume, lorsqu'ils fuyoient la tyrannie des Maures. On y montre une croix d'or, que les habitans croient religieusement avoir été faite de la main des anges déguisés en orfevres, un morceau du manteau d'Elie, un quartier du mont Sinaï, & une arche de bois incorruptible, fabriquée par les apôtres. Cette arche ne le cede, ni pour les miracles, ni par ses voyages, à la fameuse chapelle de Lorette; car la tradition du pays veut qu'elle ait été transportée dans les airs de Jérusalem en Afrique, d'Afrique à Carthagene, de Carthagene à Séville, de Séville à Tolede, de Tolede à Oviedo; & elle s'est enfin fixée dans cette ville.

La Galice est la province la plus septentrionale, la plus froide, la plus laborieuse, la plus peuplée, & une des plus fertiles de l'Espagne. Ses productions sont du vin, du bled & du seigle. Elle est environnée, de deux côtés, de l'Océan, & a plusieurs ports de mer, dont Ferrol est le principal, & un des meilleurs de l'Europe. La ville de Compostel, si célebre par le tombeau de saint Jacques, où tous les ca-

tholiques du monde viennent faire des pélerinages de dévotion, de débauche, & de fénéantise, en est la capitale; & les évêchés des environs la reconnoissent pour leur métropole. Les dignitaires de son chapitre ont droit d'officier avec la mître les jours de fête; mais il n'est permis qu'à sept d'entre eux, de dire la messe à l'autel de saint Jacques. Les Espagnols ne tarissent point sur les miracles du saint apôtre. Ils l'ont vu à la tête des armées, lorsqu'ils étoient prêts à livrer bataille; & le nom du saint est aujourd'hui leur cri de guerre.

Les pélerins viennent en procession visiter son image. C'est un petit buste de bois, exposé sur l'autel, & éclairé de cinquante cierges. Ils baisent trois fois cette petite figure, & lui mettent trois fois respectueusement leur chapeau sur la tête. De là ils montent à une platteforme, où ils attachent à une croix un lambeau de leur habit, & passent ensuite sous cette même croix, par un trou si étroit, si petit, si serré, qu'ils sont contraints de se glisser sur le ventre; & pour peu qu'ils aient d'embonpoint, on est obligé de les tirer de force. Ils

regarderoient le pélerinage comme nul, sans cette singuliere cérémonie, la seule pourtant, selon eux, qui fasse gagner l'indulgence.

Cette ville est le berceau & le chef-lieu de l'ordre de saint Jacques. Elle peut aussi passer pour le centre de la dévotion Espagnole, dont le caractere approche fort de la Portugaise. Les prieres de la plupart des laïcs se réduisent au rosaire, qu'ils récitent très-vîte & sans attention, sur de longs chapelets qu'ils ont toujours à la main. Ils abandonnent le reste aux ecclésiastiques, comme au-dessus de leur intelligence, ou incompatible avec leur paresse. Les cérémonies de l'église sont chargées de plus de magnificence, de pompe, de dignité & de révérences, que chez les autres nations catholiques.

Les processions sont extravagantes par les figures de géans & de monstres, dont elles sont accompagnées. On y voit des mascarades d'anges, de démons, de saints & d'apôtres, qui attirent & occupent le peuple. Ce concours occasionne une circulation d'argent; & ce n'est pas un médiocre profit

pour les villes qui ont le bonheur d'avoir quelque fameuſe proceſſion. Ce motif politique n'eſt pourtant pas ce qu'on regarde uniquement dans ces ſortes de ſpectacles : ils échauffent l'imagination ; & il eſt rare que le tems de pâques, où ils ſont plus fréquens, ne produiſe au moins une quinzaine de jours de changement dans les mœurs. Les amans ſe quittent, les ennemis ſe réconcilient, les confeſſeurs ſont chargés de reſtitutions. Il n'y a ni diſſipation alors, ni indécence, ni galanterie ; mais quand la dévotion a joué ſon rôle, le naturel reprend le ſien, & ſe dédommage de la contrainte par la licence.

Un autre ſpectacle eſt celui des pénitens couverts d'un linceuil, & baignés de leur ſang, qu'ils ont l'art de faire ruiſſeler ſans beaucoup de douleur. Autrefois les flagellans étoient des perſonnes condamnées par leurs confeſſeurs, pour de grands crimes, à cette cruelle expiation. Aujourd'hui ce ſont des gens gagés, pris parmi la canaille, qui ſe font frotter les reins avec une préparation qui amortit la peau en l'attendriſſant. Quand cette partie eſt bien

diſpoſée, bien échauffée, ils ſe donnent de petits coups avec une diſcipline garnie de pointes de fer, qui fait jaillir le ſang, ſans preſque aucune ſenſibilité; & bientôt ils ſe mettent dans un état qui cauſe autant d'horreur que de pitié. On a ſoin de les faire boire ſouvent; & ils finiſſent leur caravane dans l'endroit même où ils l'ont commencée. Un autre onguent adoucit les parties qui ont ſouffert; le vin & la fatigue operent; le patient ſe couche, dort; & le lendemain rien ne paroît.

Il y a des regles pour ſe donner la diſcipline avec grace; & l'on dit qu'autrefois on avoit des maîtres pour enſeigner ce bel art, comme on en a pour apprendre à danſer ou à faire des armes. On portoit une eſpece de jupe de toile très-fine, qui deſcendoit juſques ſur les ſouliers, & un bonnet pointu, trois fois plus haut qu'un pain de ſucre, d'où tomboit un morceau de linge qui couvroit le viſage & le devant du corps. Une camiſolle, percée de deux trous, ne laiſſoit voir que la partie du dos, qui devoit recevoir les coups de fouet. Cet habit des pénitens étoit orné de rubans noués de la main même de leurs maitreſſes, qui ne

manquoient jamais de ſe trouver à ce ſpectacle. Il falloit, pour s'attirer l'admiration, ne point geſticuler du bras, mais du poignet; que les coups ſe donnaſſent avec meſure & ſans précipitation; & ſur-tout, que le ſang qui ſortoit, ne tombât pas ſur l'habit.

En paſſant ſous le balcon de leurs dames, les flagellans redoubloient de ferveur & de zele; & celles-ci, par des ſignes d'approbation & de joie, leur faiſoient comprendre le gré qu'elles leur ſavoient de cette galanterie. Quand ils rencontroient une jolie femme, il étoit de la politeſſe de faire jaillir ſur elle quelques gouttes de ſang; & la dame reconnoiſſante s'arrêtoit pour les remercier. Les plus grands ſeigneurs ne dédaignoient pas cette ſorte d'exercice, qu'ils exécutoient aux flambeaux. Ils étoient précédés de leurs amis, & ſuivis de leurs gens qui formoient une longue proceſſion. Le chevalier de la diſcipline ſaluoit la bonne compagnie qui étoit aux fenêtres; & quand une autre troupe paſſoit par la même rue, les deux chefs ne voulant point céder le pas, ſe le diſputoient à coups de lanieres.

Lorſque ces ſerviteurs de Dieu étoient de retour dans leurs maiſons, on leur ſervoit un grand repas, quoique dans la ſemaine ſainte; & après s'être bien fait frotter les épaules avec une éponge trempée dans le vinaigre, ils ſe mettoient à table, & recevoient des convives toutes les louanges que méritoit leur bravoure.

Les Eſpagnols raiſonnables crioient avec raiſon contre ces abus, qui ne furent pas les derniers à s'éteindre. Si tous les philoſophes étoient des miſſionnaires, qu'ils oſaſſent pénétrer dans ce royaume, qu'ils fuſſent cuiraſſés contre l'Inquiſition & le pouvoir des prêtres, ils auroient bientôt ramené à ſon premier point de ſplendeur, cette nation noble, fiere, généreuſe, ſpirituelle, ſuſceptible de toutes les vertus, capable de toutes les belles actions, faite pour honorer l'humanité, & non pour être gouvernée par la ſuperſtition, & aſſervie par les préjugés.

Je vous ai parlé des ſermons Eſpagnols, dont la plupart ſont un amas d'abſurdités, d'idées fauſſes, de fables ridicules. Mais fuſſent-ils des chefs-d'œuvres, ils n'en ſeroient pas plus goûtés du plus grand nombre des aſſiſtans. Chaque auditeur dit ſon ro-

ſaire, écoute peu le prédicateur, & ne réveille ſon attention, qu'au nom de Jeſus & de Marie, auxquels il fait une grande révérence, chaque fois que le prêtre ou le moine mêle ces noms ſacrés aux impertinences qu'il débite.

Vous ſeriez édifiée de la maniere dont on porte le Viatique aux mourans. Outre le grand nombre de flambeaux qui le précedent ou qui l'accompagnent, il y a toujours quatre eccléſiaſtiques qui tiennent le dais, & deux autres qui portent tout ce qui eſt néceſſaire pour poſer avec décence le Saint-Sacrement dans la chambre du malade. Ceux qui le rencontrent dans les rues, le ſuivent & le reconduiſent à l'égliſe: le roi lui-même ne ſe croit pas diſpenſé de ce devoir. S'il y a des troupes dans la ville, on envoye une eſcouade armée pour environner le dais.

On voit des malades s'engager par un vœu, à faire dire des meſſes, dont ils s'obligent de ne payer la rétribution, que de l'argent qu'ils recueilleront en demandant eux-mêmes l'aumône pendant un jour. Quand ils ſont rétablis, ils vont mandier publiquement; & ce qu'ils amaſſent, eſt donné au célébrant

qui reçoit quelquefois des sommes considérables, sur-tout quand c'est un grand seigneur qui fait la quête : ceux à qui il s'adresse, se piquent de générosité, pour marquer la joie que leur cause son heureux rétablissement.

Les Espagnols ont une vénération si profonde pour le saint siege, qu'il seroit dangereux de révoquer en doute son infaillibilité. Cependant quand il arrive quelque bulle de Rome, elle est envoyée au conseil de Castille pour l'examiner ; & s'il trouve qu'elle soit contraire aux droits de la couronne, il ordonne qu'elle sera repliée, & enfermée respectueusement, jusqu'à ce que Sa Sainteté soit mieux informée. Mais on ne songe point à lui donner d'information. Le pape envoie une seconde, une troisieme, une quatrieme bulle, que l'on traite avec le même respect que la premiere ; & l'affaire se termine ainsi par le fait, sans instruire le peuple de ce dont il n'a que faire.

Les prêtres ne connoissent guere ici l'habit court, & ne quittent presque jamais les lunettes, qu'ils portent attachées par un fil à leurs oreilles. Ils prétendent qu'elles leur donnent l'air grave

& studieux; & en général, quiconque exerce une profession sérieuse, jeune ou vieux, riche ou pauvre, homme ou femme, religieux, prêtre, avocat, médecin, homme de robe, homme de loi, homme de plume, chez soi, dans les rues, aux promenades, à l'église, en visite, a presque toujours sur le nez une grande paire de lunettes, qui lui cache la moitié du visage. J'ai vu un jeune bachelier de la Salamanque parler ainsi à sa maitresse, qui l'écoutoit de même, avec ce mêlange de coquetterie & de fierté, de sensibilité & de réserve, que donne l'ancienne galanterie des Maures, jointe à l'orgueil des Castillans. Elle l'épousa, peu de jours après, malgré sa famille; car ici, comme en Portugal, tout citoyen reprend l'égalité de la nature, lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur, aussi libre, aussi nécessaire au bonheur, que celui de l'hymen. L'intérêt, qui corrompt tout, ne souille point ces nœuds aimables & sacrés. On ne voit pas un pere cruel fatiguer vingt tribunaux, pour arracher sa fille des bras d'un homme qu'elle aime, ni citer des ordonnances civiles, tandis que lui-même oublie les droits les plus saints de la nature.

Avant que de finir cette lettre, je ferai encore quelques remarques sur certaines coutumes Espagnoles, inconnues aux autres peuples. A Séville, quand un homme sait que sa femme vit dans l'adultere, & qu'il le souffre pour en tirer quelque profit, on lui attache des cornes sur la tête avec des sonnettes; & dans cet état, il est mené avec elle sur un âne par toute la ville. L'épouse est obligée de fouetter le mari; & elle-même est fouettée en même tems par le bourreau.

Les enfans naturels des rois sont élevés à la campagne, & n'entrent point à Madrid pendant la vie de leurs peres. Il est défendu à une femme de rester plus de vingt-quatre heures dans une hôtellerie, à moins que des raisons essentielles ne l'y retiennent. Il n'est permis de faire sortir ni or, ni argent, ni chevaux, ni mules hors du royaume.

Aucun maître n'ose frapper son domestique : celui-ci ne le souffriroit point, à moins que ce ne fût avec l'épée, comme on traite un gentilhomme; car il n'y a pas de si petit valet, qui ne croie descendre de quelque souverain,

ou au moins d'un paladin qui a rendu de grands ſervices à l'Etat. On eſt même obligé de traiter civilement juſqu'aux gueux qui demandent l'aumône. Si vous ne leur donnez rien, vous devez du moins leur répondre honnêtement: « Monſieur, je vous demande » bien pardon ; mais je n'ai point de » monnoie ».

Lorſqu'un étranger meurt, le conſeil de la croiſade ſe ſaiſit de ſon bien pour le rendre à ſes héritiers, s'il s'en préſente dans l'eſpace d'un an; dans le cas contraire, ce bien ſert à racheter les captifs de Barbarie. De deux enfans jumeaux, celui qui ſort le dernier, eſt regardé comme l'aîné, par la raiſon, diſent-ils, que de deux pierres qu'on prend dans une carriere, c'eſt la derniere qu'on tire, qui eſt cenſée avoir été formée la premiere. Les Eſpagnols ont une ſi grande horreur pour les ſauterelles, que dans les années où elles ſont le plus nombreuſes, ils ne mangent point de perdrix, parce qu'elles ſe nourriſſent de ces inſectes. Le vin qu'on boit dans le pays a, pour l'ordinaire, un goût fort déſagréable, parce qu'on le met dans des peaux de boucs apprêtées, qui lui laiſſent toujours une mau-

vaiſe odeur. Celui qu'on porte chez l'étranger, eſt incomparablement meilleur; parce qu'il eſt ou en tonneaux, ou en bouteilles, & qu'il perd ſa rudeſſe par le tranſport.

Chez les grands, comme parmi le peuple, on ne fait aucune proviſion pour la table. On achete, ou plutôt on va prendre à crédit chez le boulanger, chez le pâtiſſier, chez le boucher, chez le rôtiſſeur, ce qu'il faut pour la journée ſeulement; & quand elle eſt finie, on ſeroit fort embarraſſé de trouver, en cas de beſoin, un morceau à manger dans la maiſon.

Lorſqu'on a gagné de l'argent au jeu, il eſt de la civilité d'offrir aux ſpectateurs une partie du bénéfice. Ces derniers peuvent, ſans façon, prendre ce qu'on leur offre, & même le demander. Il y a des chevaliers d'induſtrie, qui ne vivent que de ce revenu; car de quelque côté que la victoire ſe tourne, leur gain eſt toujours aſſuré.

C'eſt un trait de beauté parmi les femmes Eſpagnoles, de n'avoir point de ſein; auſſi, bien loin de relever & faire enfler leur gorge, comme en France, leur plus grand ſoin eſt de l'applatir.

platir. Lorſqu'elles ſe font des viſites, on ne leur préſentent ni chaiſes ni fauteuils ; elles ſont aſſiſes, les jambes croiſées, ſur des tapis ou ſur des carreaux. Quand elles ſe parlent, elles ſe donnent rarement le nom de leur mari, mais de leur baptême ; & cet uſage s'obſerve même parmi les hommes, en y joignant toujours le mot de *Don* ou de *Dona*.

Les médecins, les chirurgiens, les barbiers & les *tireurs de ſang* forment ici quatre corps ſéparés, qui n'en ſont pas plus habiles, quoique chacun ne ſe mêle que de ſa partie. Les médecins de la cour ſont obligés de viſiter les domeſtiques du roi, leurs femmes, leurs enfans, toutes les fois qu'ils ſont appellés, avec défenſe de recevoir aucune rétribution, ſous peine de reſtituer le quadruple. S'ils négligent de remplir ce devoir, on a recours à un autre médecin, dont les honoraires ſont pris ſur leurs appointemens. La même loi regarde les chirurgiens & les tireurs de ſang qui ſervent à la cour.

Les Eſpagnols ont pluſieurs proverbes ou façons de parler, qui leur ſont propres ; par exemple : « de l'Inquiſi-

» tion, ne rien dire que de bon. Quand » le pain manque à la maison, chacun » querelle, & chacun a raison. Cela ne » sert pas plus que l'argent des Indes ». Ce dernier adage est une condamnation tacite du peu de profit que l'Espagne retire de ses galions ; ce qu'elle regarde comme une punition de ses anciennes cruautés contre les Indiens. Au reste, toute l'Europe n'a-t-elle pas également à demander pardon, des plaies cruelles qu'elle a causées à l'humanité ? La France déplore la nuit horrible de la saint Barthélemi. L'Angleterre, abjurant ses deux Roses, tend la main à la philosophie. La Hollande déteste ses partis de Gomar & d'Arminius, & le supplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne se rappelle avec horreur l'histoire de ses divisions intestines & sa rage théologique. La Pologne voit avec indignation les Confédérés qui déchirent son sein. L'Italie étouffe sous ses pieds la torche ardente de l'excommunication. Le Portugal abjure son ancienne Inquisition. Comment l'Espagne ne gémiroit-elle pas aussi sur les millions de cadavres dont a été couvert le nouveau monde ?

Fin du tome XVI.

FAUTES à corriger dans ce volume.

PAGE 6, *ligne* 6, litiere, *lisez* voiture.
7, *ligne* 2, *après* extraordinaire, *ajoutez* & aussi peu vraisemblable.
14, *ligne* 13, ses débauches, *lisez* son faste.
17, *ligne* 22, en faisoient trop peu de cas, *lisez* faisoient trop peu de cas d'eux.
19, *ligne* 2, jusqu'au, *lisez* jusqu'au.
20, *ligne* 10, aussi, *lisez* toujours aussi.
22, *ligne* 22, ce royaume, *lisez* ce nouveau royaume.
24, *ligne* 1, pour avoir, *ajoutez* dit-on.
27, *ligne* 7, pouvoir, *lisez* autorité.
39, *ligne* 7, dans le tems *ajoutez* même.
40, *ligne* 13, rigueur, *lisez* vigueur.
65, *ligne* 10, de secrettes inimitiés, *lisez* des inimitiés cachées.
96, *ligne* 5, Murviedo, *lisez* Morviedro.
111, *ligne* 18, *effacez* Butler.
114, *ligne* 23, ah! *ajoutez* sire.
115, *ligne* 19, piété, *lisez* pitié.
127, *ligne* 21, facilement, *ajoutez* par leurs charmes.
130, *ligne* 17, la messe, *lisez* des messes.
131, *ligne* 1, triomphes, *lisez* trophées.
185, *ligne* 15, gorille, *lisez* golille.
189, *ligne* 3, toujours attelés au moins de quatre mules, *lisez* presque toujours attelés de six mules.
Même page, *ligne* 9, *effacez* mules.
208, *ligne* 5, créer l'homme, *lisez* créer le premier homme.
229, *ligne* 22, venir encore troubler, *lisez* vous opposer encore à.
362, *ligne* 5, m'a, *lisez* m'avoit.
Même page, *ligne* 6, je suis, *lisez* j'étois.
348, *ligne* 28, Mons'rrat, *lisez* Mont-Serrat.
414, *ligne* 23, donne, *lisez* donnent.
417, *ligne* 1, transféra, *lisez* transférât.

Page 430, *ligne* 13, revendeuse, *lisez* ravaudeuse.

443, *ligne* 10, pendus, *ajoutez* dit l'accusateur.

Même page, *ligne* 13, disoit, *lisez* répond.

Même page, *ligne* 25, aller, *lisez* descendre.

Même page, *ligne pénultieme*, *effacez* étant.

435, *ligne* 18, avoient secoué, , *lisez* secouoient.

441, *ligne* 9, frappées, *ajoutez* en Espagne.

460, *ligne* 4, son portrait, *lisez* son divin portrait.

Même page, *ligne* 8, infini, *lisez* religieux.

463, *ligne* 21, & toutes remplies, *lisez* mais remplies.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXCI.

L'ESPAGNE.

LETTRE CXCII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCIII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCIV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCVI.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCVII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCVIII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CXCIX.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CC.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CCI.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CCII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CCIII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CCIV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

LETTRE CCV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, les 15[e] & 16[e] volumes du *Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 22 Septembre 1772.

GUIROY.

PRIVILEGE DU ROI,

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé le sieur Abbé DE LA PORTE, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Le Voyageur François*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera,

& de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers au dit Exposant ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Che-

valier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MEAUPOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le douzieme jour du mois de Décembre, l'an mil sept cent soixante-quatre, & de notre regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré le présent Privilege ensemble la Cession, sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 121, folio 249, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Février 1765.

Signé, LE BRETON, *Syndic*.